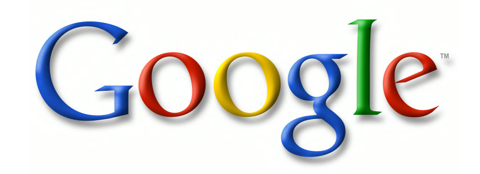
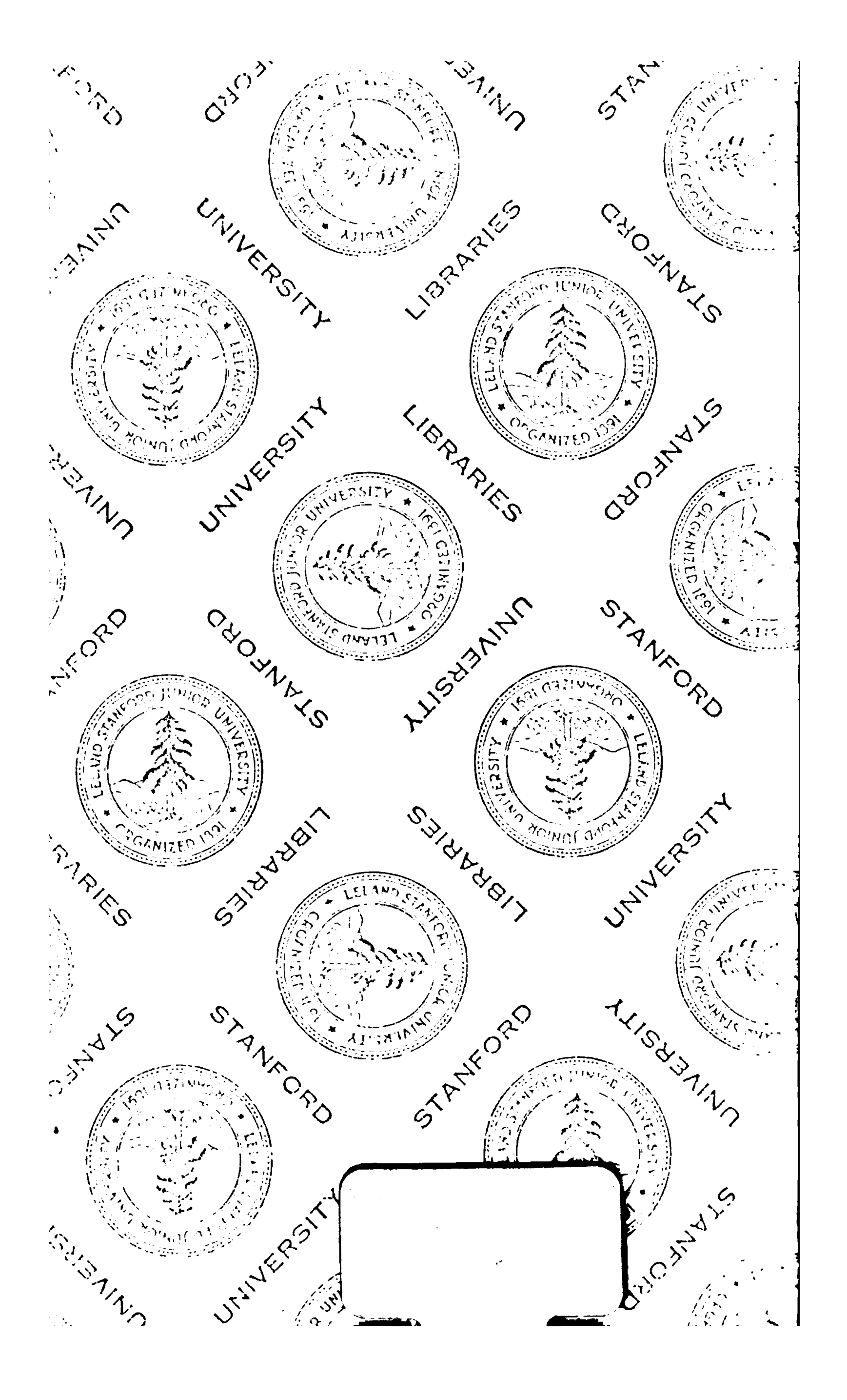
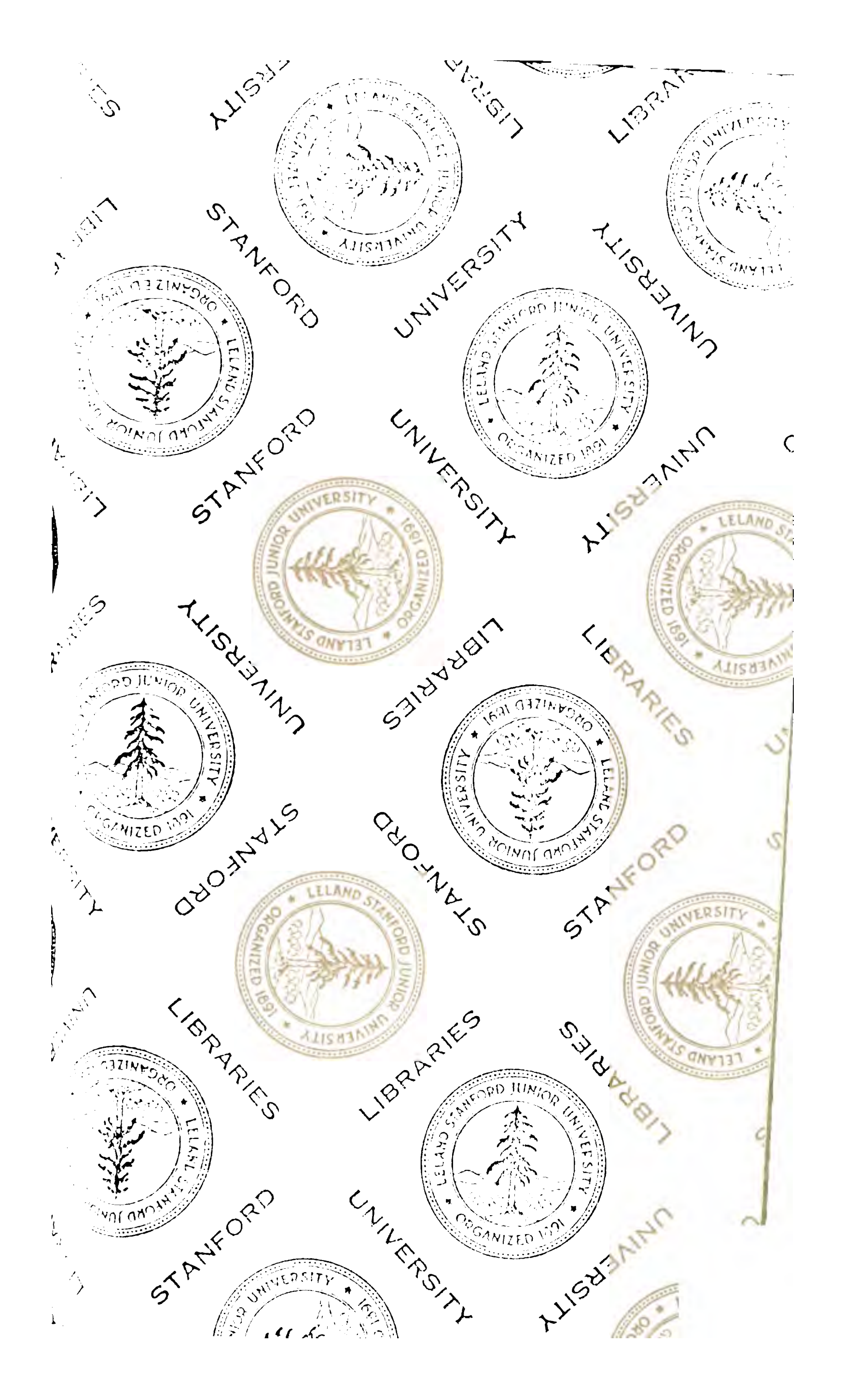





STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE
2e Série

SAINT-RENÉ TAILLANDIER

ALLEMAGNE
ET
RUSSIE

— ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1856



PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

ALLEMAGNE

ET

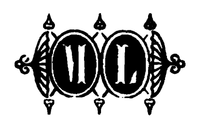
RUSSIE

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Rue Vivienne, 2 bis

—

1856



PRÉFACE

Je rassemble ici plusieu
été accueillies avec bienveil
teurs de la *Revue des Deux-M*
d'Orient appelait naturellem
publicistes sur l'histoire réc
sur la position qu'occupe au
empire en face de la société
croire que ces recherches
prunté une valeur éphémèr
qui en furent l'occasion. Qu
de ce congrès de Paris qui
les regards du monde a
jours intérêt et profit à enti
politique russe et le chemin
dans une partie de l'Europ

C'est par l'Allemagne q
che à étendre son action ve



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE
2e Série

NT-RENÉ TAILLANDIER

ALLEMAGNE

ET

RUSSIE

— ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES —



PARIS
IEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856



PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

ALLEMAGNE

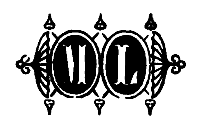
ET

RUSSIE

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
Professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Rue Vivienne, 2 bis

1856

SPV

PRÉFACE.

Je rassemble ici plusieurs études qui ont été accueillies avec bienveillance par les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*. La guerre d'Orient appelait naturellement l'attention des publicistes sur l'histoire récente de la Russie et sur la position qu'occupe aujourd'hui ce vaste empire en face de la société occidentale. J'ose croire que ces recherches n'auront pas emprunté une valeur éphémère aux circonstances qui en furent l'occasion. Quelle que soit l'issue de ce congrès de Paris qui attire en ce moment les regards du monde entier, il y aura toujours intérêt et profit à connaître l'esprit de la politique russe et le chemin qu'elle a déjà fait dans une partie de l'Europe.

C'est par l'Allemagne que la Russie cherche à étendre son action vers l'Occident. Quels

sont de nos jours, quels ont été dans les siècles passés les rapports de la Russie avec l'Autriche et la Prusse, avec la Saxe et la Bavière? Grand et difficile sujet qui remplit la moitié de ce volume. J'ai essayé de résoudre ces problèmes, j'ai voulu voir clair dans ces ténèbres, et soit qu'il fallût sur ce point rectifier les vues ou compléter les recherches des historiens de l'Allemagne, j'ai saisi avidement l'occasion que m'offraient des publications importantes.

L'illustre éditeur des *Monumenta Germaniæ historica*, en donnant une biographie si complète du baron de Stein, nous a fourni le moyen d'apprécier plus sûrement l'inspiration et les actes de cet impétueux homme d'État. J'ai montré que M. de Stein, avec les intentions les plus généreuses, avait exercé une influence fatale. C'est lui qui, aveuglé par sa colère, et pour secouer plus vite la domination de la France, a soumis le pays de Luther et de Frédéric le Grand à la suzeraineté des tsars.

Le rôle du baron de Stein, si décisif qu'il soit pour l'appréciation de la politique allemande au XIXe siècle, n'est cependant qu'un

épisode dans l'histoire générale des relations de l'Allemagne et de la Russie. Les Allemands, du XIIe siècle au XVIIIe, ont rendu d'immenses services aux Moscovites; comment les fils d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand ont-ils témoigné leur gratitude aux instituteurs de leur nation? Les peuples germaniques avaient porté la civilisation en Russie; qu'est-ce que les Russes, sous Pierre Ier et Catherine II, sous Alexandre et Nicolas, ont porté à Berlin et à Vienne? Il y a eu là de singuliers et dramatiques échanges. J'ai rassemblé sur cette question les renseignements de l'histoire, les commentaires des publicistes, et les aveux mêmes de l'Allemagne : il m'a semblé utile de réunir, dans un tableau rapide, mais aussi clair et aussi complet que possible, tous les faits qui mettent en lumière cette lente et infatigable invasion de l'influence russe.

Si la Russie enlace l'Allemagne dans un réseau d'intrigues, si elle divise à son profit la société romano-germanique en exploitant les antipathies de race et les rancunes des luttes passées, est-ce à dire qu'elle menace déjà la liberté de l'Occident? Je ne suis pas de ceux

qui exagèrent ce péril, et quelque sentiment d'ailleurs qu'on éprouve à cet égard, il y a des faits qui doivent nous rassurer. La Russie a su répandre dans le monde je ne sais quelle idée fabuleuse des accroissements de sa puissance, elle a eu l'art de frapper les imaginations par le mystère dont elle s'entoure; mais écoutez ces bruits qui nous viennent du Caucase! Sur les rochers de Prométhée, une poignée de braves, depuis un quart de siècle, tient en échec ce fastueux empire qui prétend épouvanter l'Europe. J'ai demandé à deux voyageurs allemands les informations les plus précises qu'on ait publiées jusqu'à ce jour sur ce personnage extraordinaire que les montagnards du Daghestan appellent le second prophète. Quelques-uns de mes spirituels confrères, profitant des indications que je donnais, ont pris plaisir à faire poser devant eux cette mâle figure, et peut-être, entraînés par l'enthousiasme, ont-ils altéré un peu la vérité, en promettant à l'adversaire des Russes un rôle qui ne saurait lui convenir. Je me suis efforcé d'être vrai; je n'ai vu dans Shamyl qu'un héroïque barbare, à la fois ardent et subtil, fanatique et

rusé, un barbare défendant pied à pied ses montagnes et aussi peu disposé sans doute à se confier aux Français et aux Turcs qu'à accepter la loi du Moscovite. Bien que la guerre fût sur le point d'éclater au moment où je traçais ces peintures, je n'ai pas invoqué l'appui du *second prophète* et de ses vaillants *Murides;* je leur ai emprunté seulement un salutaire exemple. Shamyl, disais-je en terminant, ne se préoccupe guère de cette Russie mystérieuse dont s'alarment les imaginations; il va droit à l'ennemi et il livre bataille. L'Europe occidentale a fait de même; avec ses dignes alliés, Anglais, Piémontais, Ottomans, l'armée de Saint-Arnaud, de Canrobert et de Pélissier a brisé ce formidable rempart du haut duquel la Russie menaçait Constantinople et mettait en péril l'indépendance du monde. Grande victoire et doublement féconde, puisqu'en terminant la lutte présente elle prépare aussi le succès des luttes que l'avenir nous réserve encore : à Sébastopol comme dans les gorges du Daghestan, la Russie a montré son courage et ses ressources, mais elle ne peut plus compter sur le prestige de l'inconnu.

Si l'on m'accusait d'être partial, l'étude suivante suffirait à me justifier : le tableau que j'ai tracé de la vie et des écrits de Michel Lermontof contient assez clairement, ce me semble, l'inspiration de ce livre, et nous permet de porter un jugement équitable sur la mission de la Russie. Cet empire qui pénétrait au sein de l'Allemagne par l'habileté perfide de ses agents, il importait de montrer qu'un petit nombre de tribus barbares arrête au pied du Caucase sa marche conquérante ; mais je n'ai garde de céder à des passions irréfléchies, et ce n'est pas moi qui lui interdirais le droit de vivre et de grandir. La Russie fait partie de notre Europe ; la race slave est une des trois races privilégiées auxquelles a été remis le dépôt de la civilisation ; que de conquêtes il lui reste à accomplir, si elle sait s'enfermer dans ses frontières ! Que de pages glorieuses elle peut inscrire dans ses annales, si elle accepte résolûment la tâche que l'histoire et sa destinée lui assignent ! Voici un poëte, un vrai poëte, le rival de Pouchkine, qui exprime l'aversion la plus décidée pour tout ce qu'il y a de factice dans la société russe ; il

préfère les rudes mœurs du XVIe siècle à la corruption, aux raffinements, à l'égoïsme hypocrite du XIXe. On dirait qu'il veut ramener l'esprit de son pays aux traditions des premiers temps pour recommencer son éducation tout entière. Avec lui une nouvelle littérature se lève, une littérature sincère, ardente, qui ne doit rien à l'étranger et qui peut exercer la plus salutaire action sur le développement du caractère national. Convions la Russie à ces pacifiques progrès; qu'elle prenne enfin souci de la transformation morale de ses peuples, qu'elle s'occupe de défricher ses steppes, de civiliser ses Tartares; c'est ainsi qu'elle s'associera à l'œuvre de cette société romano-germanique au sein de laquelle elle a prétendu s'immiscer par des moyens si différents. La violence et la ruse ont mal servi la politique des tsars; le travail de l'esprit, père de la liberté, assurera des revanches glorieuses à la grande famille des nations slaves.

Mon tableau eût été incomplet si je n'avais interrogé avec la sympathie qu'il mérite le plus intéressant de ces peuples slaves que des complications séculaires ont enfermés dans la mo-

ALLEMAGNE

ET

RUSSIE

AVANT-PROPOS

L'espace restreint d'un avant-propos ne m'aurait pas permis de faire ici un ample exposé de tout ce que j'avais de prime-abord à communiquer au public. J'ai donc préféré de donner en entier ces aveux de l'auteur dans la dernière partie de mon ouvrage, et j'avoue même que le cher lecteur ne ferait pas mal de commencer sa lecture par cette dernière partie. C'est un avis important. Les personnes qui connaissent par hasard la première édition de mon livre, découvriront au premier coup d'œil que la nouvelle édition est augmentée de plus de moitié, et qu'un grand nombre de morceaux en ont été éliminés, de sorte que ce livre *de l'Allemagne* a gagné une tout autre figure, et que ce n'est plus le même livre.

Dans plusieurs parties nouvelles que j'ai ajoutées, principalement dans celles qui forment tout le second volume, je me suis imposé la tâche de dévoiler aux yeux du public français ce que le peuple allemand possède de plus intime et de plus national, et en quoi s'exprime pour ainsi dire toute son âme rêveuse et forte à la fois. Je parle de ces traditions et légendes qui vivent dans la bouche des pauvres gens, et dont les meilleures et les plus originales n'ont jamais été écrites. J'en communique ici plus d'une que j'ai moi-même recueillies au foyer d'humbles cabanes, où les racontaient quelque gueux vagabond, quelque grand'-mère vieille et aveugle ; mais les reflets singuliers et mystérieux que les branchages flambants jetaient parfois sur le visage du narrateur, et les battements de cœur de l'auditoire qui écoutait avec un silence religieux, il m'était impossible de les rendre, et ces récits rustiques et presque barbares restent donc privés de leur charme natif le plus merveilleux.

Je m'abstiens de toute observation au sujet des éliminations que mon livre a subies. J'évite du moins ainsi le danger de me rendre coupable d'un manque de tact. J'ai supprimé des diatribes émanées autrefois d'une malice juvénile et injuste, et j'ai fait de même

pour des hommages dédicatoires, qui seraient un anachronisme aujourd'hui, et dont la forme intempestive produirait surtout dans ce moment un effet tout contraire à celui où l'auteur visait lorsque parut la première édition de son livre. A cette époque, le nom auquel j'adressais ces hommages était pour ainsi dire un schibolet, et désignait le parti le plus avancé de l'émancipation humaine, qui venait d'être terrassé par les gendarmes et les courtisans de la vieille société. En patronisant les vaincus, je lançais un superbe défi à leurs adversaires, et je manifestais ouvertement mes sympathies pour les martyrs qu'on outrageait alors, et qu'on bafouait sans merci dans les journaux et dans le monde. Je ne craignais pas de m'exposer au ridicule, dont leur bonne cause était, il faut l'avouer, un peu entachée. Les choses ont changé depuis : les martyrs d'autrefois ne sont plus honnis ni persécutés, ils ne portent plus la croix, si ce n'est par hasard la croix de la Légion d'honneur; ils ne parcourent plus nu-pieds les déserts de l'Arabie pour y chercher la femme libre ; — ces émancipateurs des liens conjugaux, ces briseurs de chaînes matrimoniales, à leur retour de l'Orient ils se sont mariés et sont devenus les épouseurs les plus intrépides de

l'Occident, et ils ont des bottes. La plupart de ces martyrs sont à présent dans la prospérité; plusieurs d'entre eux sont néo-millionnaires, et plus d'un est arrivé aux places les plus honorifiques et les plus lucratives — on va vite avec les chemins de fer. Ces ci-devant apôtres qui ont rêvé l'âge d'or pour toute l'humanité, se sont contentés de propager l'âge de l'argent, le règne de ce dieu-argent, qui est le père et la mère de tous et de toutes — c'est peut-être le même dieu qu'on a prêché en disant : Tout est en lui, rien n'est hors de lui, sans lui on n'est rien — Mais ce n'est pas le dieu qu'adore l'auteur de ces lignes, je lui préfère même ce pauvre Dieu nazaréen qui n'avait pas le sou, et qui était le Dieu des gueux et des souffrants. Comme j'appartiens un peu à cette dernière catégorie, je ferais un acte de grande niaiserie, si je voulais préconiser par des compliments surannés les hautains triomphateurs, les heureux du jour, qui peuvent bien s'en passer.

Je ne puis assez faire ressortir la remarque que je n'avais pas l'intention de donner un tableau complet de l'Allemagne. Je voulais seulement, à différents endroits, soulever le voile qui couvre ce mystérieux pays; et si le lecteur n'a pas vu tout, ou n'a vu qu'une

petite partie, du moins il a vu cette petite partie dans sa vérité naturelle, tandis qu'il ne s'instruira que bien pauvrement, ou point du tout, par les livres où on lui promet les renseignements les plus complets et qui, au bout du compte, ne sont qu'une énumération et une nomenclature sèches et stériles, bien qu'exactes et sincères. Quant à la littérature allemande, mon livre n'embrasse que l'histoire de l'école dite romantique, et en me proposant de donner les informations les plus précises sur les écrivains qui y appartiennent, j'ai été forcé de parler d'eux avec plus de détails que je n'en ai accordé à des poëtes allemands d'un ordre supérieur et doués de beaucoup plus de talent, mais qui ne font pas partie de l'école romantique. J'ai même passé sous silence plusieurs grands auteurs que l'on compte parfois parmi les adhérents de cette école, mais qui, à mon sens, n'y appartiennent nullement, comme, par exemple, Henri de Kleist et feu mes amis Charles Immermann et Christian Grabbé, tous les trois hommes d'un grand génie. Ce sont des géants, quand on les compare à ces auteurs de l'école romantique dont j'ai parlé dans mon livre, et ils peuvent sans contredit être regardés comme les poëtes les plus distingués de l'Allemagne pendant la période

de Goëthe. En tout cas, ils n'ont pas été surpassés depuis, quoique le théâtre allemand de nos jours possède deux poëtes du mérite le plus rare en la personne de mes amis Frédéric Hebel, auteur de *Judith*, et Alfred Meissner, auteur de *la Femme d'Uria*. Le premier est de la parenté intellectuelle de Kleist et de Grabbé, et ce n'est pas l'affaire d'un critique banal que de savoir apprécier son esprit; l'autre, Alfred Meissner, est bien plus accessible à l'intelligence des masses, son public est plus grand; c'est une âme passionnée, et je suis persuadé qu'il saura un jour conquérir la popularité de Frédéric Schiller, dont il est l'héritier présomptif en Allemagne.

Je viens de faire remarquer que je n'ai pu parler dans mon livre de plusieurs de nos grands poëtes allemands, parce qu'ils n'entraient pas dans mon cadre, destiné exclusivement à l'école romantique. Parmi ces grands poëtes se trouvent aussi quelques poëtes lyriques qui s'approchent de ladite école par la tournure de leur esprit imbu de romantisme. Aussi, par erreur, on les nomme parfois des romantiques. De ce nombre sont quatre dont le talent égale celui de nos plus grands poëtes, ce sont : feu mon ami Adalbert de Chamisso, Français de naissance; puis

le magnifique Frédéric Ruckert, dont l'imagination est d'une exubérance luxuriante et orientale; le troisième est mon ami le comte d'Auersberg, connu sous le nom d'Anastasius Grün, poëte lyrique très-riche, presque trop riche en métaphores, et respirant une âme grande et noble; enfin, le quatrième, le dernier venu, est Ferdinand Freiligrath, talent de premier ordre, coloriste puissant et doué d'une grande originalité.

Dans un autre ouvrage, que je ne désespère pas de finir, j'aurai l'occasion de parler amplement de beaucoup d'auteurs allemands, qui ont été mes contemporains, et dont je n'ai donné aucune information dans mon livre *de l'Allemagne*. Je rachèterai alors avec usure les lacunes de ce dernier ouvrage, et je me fais fort que ni le public, ni les écrivains dont je n'ai pu m'occuper aujourd'hui, n'auront rien perdu pour avoir attendu.

HENRI HEINE.

Paris, 15 janvier 1853.

I

LE BARON DE STEIN

ET

LA POLITIQUE ALLEMANDE DE 1813.

L'année 1813 est une date à la fois héroïque et fatale dans l'histoire des nations allemandes. C'est alors que ce noble peuple, exposé longtemps aux colères du dominateur de l'Europe par les fautes et la duplicité de ses gouvernants, réussit enfin à briser le joug qui l'opprime; c'est aussi l'époque où, impatient d'arriver à ce but, fou de vengeance, affamé de représailles, aveuglé enfin par toutes les fureurs du patriotisme, il invoque le secours d'une race ennemie et se livre aux héritiers de Pierre le Grand.

Ces deux souvenirs, l'un si glorieux, l'autre si fu-

neste, sont liés d'une façon indissoluble. Chaque fois que l'Allemagne se sent inquiétée ou humiliée, elle évoque avec orgueil ce mouvement à demi national, à demi révolutionnaire, où quelques esprits aventureux, puisant dans le sentiment de la honte publique une hardiesse inattendue et nous dérobant nos armes pour nous battre, soulevaient contre nous toutes les nations germaniques au nom des principes de 89; mais il lui est impossible en même temps de ne pas se rappeler ce qu'elle dut alors à l'assistance des Russes; l'onéreuse alliance qu'elle a contractée pendant cette crise pèse encore sur sa pensée, et au moment où elle glorifie si haut ce qu'elle appelle *la guerre de délivrance*, elle est amenée de plus en plus, sans se l'avouer à elle même, à reconnaître la suzeraineté des tsars.

C'est ce qu'on voit aujourd'hui, c'est ce qu'on verra toujours, tant que l'esprit germanique n'aura pas renoncé à ses rancunes puériles, tant que cette généreuse France, si sympathique, si profondément humaine au milieu de toutes ses misères, sera pour l'indolente Allemagne un sujet de jalousie et de haine.

Considérez la double influence de cette tradition de 1813; le bien et le mal s'y produisent au même degré. Qu'y voit-on tout d'abord? Les événements de ces dernières années, les embarras intérieurs de la Confédération germanique et les périls qu'elle pouvait redouter au dehors; la rivalité de la Prusse et de l'Autriche, la crainte d'une guerre générale où les traités de 1815 seraient en jeu, toutes ces causes si diverses ramènent l'attention de l'Allemagne sur sa longue lutte avec l'em-

pereur. La Prusse surtout, mise à deux doigts de sa perte à Auerstædt et à Iéna, relevée bientôt par l'activité hasardeuse de quelques hommes, la Prusse, au milieu des humiliations qu'elle a eu à subir depuis 1848, devait réveiller avec soin le souvenir de cette grande époque. Quelles dramatiques années de 1805 à 1815! quelles catastrophes terribles, suivies de prodigieux efforts! quel mélange de patience et d'audace dans les conseils de ce pays qu'un signe de Napoléon pouvait rayer de la carte! S'il y a eu bien des fois un ferment d'esprit révolutionnaire au sein de l'absolutisme prussien, ce n'est pas à Frédéric le Grand qu'il faut en rapporter l'origine. Les souverains philosophes du nord de l'Europe avaient été avertis à temps par les tragédies de 92; en Suède et en Danemark, dans le cabinet de Berlin et sur le trône des tsars, l'absolutisme n'avait point tardé à remplacer les généreux entraînements produits par la philosophie du XVIIIe siècle. C'est sous la domination du vainqueur d'Iéna, c'est pour combattre efficacement sa toute-puissance, que la Prusse fit appel à des moyens désespérés. On ne peut même comparer cette situation nouvelle à la politique de Frédéric: sous le règne de l'ami de Voltaire, quand Catherine II et presque tous les rois du Nord prenaient à l'envi sous leur patronage les novateurs disgraciés en France, tout cela se passait dans le domaine des idées. Lorsque l'Allemagne se souleva contre Napoléon, ce ne fut point de la part de la Prusse une sympathie idéale pour des principes venus de l'étranger, ce fut un appel direct aux forces révolutionnaires que le pays renfermait dans son sein. De

1809 à 1813 une nouvelle Prusse se forme. Le jour où un patriotisme aventureux appelle à son aide des éléments terribles qu'il sera plus tard obligé de combattre, ce jour-là la Prusse est marquée d'un caractère distinct entre toutes les nations européennes. Sa force et sa faiblesse, son bonheur et ses embarras, son originalité enfin est tout entière dans cette crise audacieuse, et chaque fois que le sentiment national est offensé, c'est de ce côté que se tournent les regards.

Voilà de grands souvenirs à coup sûr ; mais à côté de ces entreprises viriles qui donnaient à l'Allemagne du nord un caractère si original et si hardi, que de périls pour l'esprit public dans ces inspirations de 1813 ! Ne sont-ce pas les chefs du mouvement national qui ont préparé aux Allemands une servitude morale bien autrement douloureuse que les défaites du champ de bataille ? Ne sont-ce pas les réformateurs les plus résolus de la vieille féodalité germanique qui ont jeté leur pays entre les mains des Russes ? Il s'est opéré là une inextricable confusion d'idées. Comment, par exemple, si l'on est allemand, comment songer aux innovations politiques du baron de Stein sans se rappeler la haine implacable qu'il avait vouée aux vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna ? Et si l'on se rappelle ces justes colères du patriotisme, comment ne pas se représenter aussitôt les services rendus à l'Allemagne par la Russie ? Comment oublier la confraternité des soldats de Kutusof et des soldats de Blücher sous le drapeau de l'indépendance européenne ? Funeste logique des passions aveugles ! la conscience du peuple, obsédée par ces contradictions, ne saisit plus les

vrais rapports des choses ; et comme les gouvernements trouvent leur profit à entretenir, à exploiter ces vieilles rancunes de l'Allemagne contre le pays de 89, l'influence russe va s'enrichissant chaque jour de tout ce que nous perdons. J'ai vu des esprits libéraux céder à ces ressentiments d'un autre âge ; j'ai vu les cœurs les plus nobles, les intelligences les plus droites se troubler à ces souvenirs, tant elles sont profondes et toujours prêtes à se rouvrir ces blessures du patriotisme insulté ! Tout cela pourtant aura un terme. Cette crise fatale de l'histoire allemande au XIXe siècle semble être aujourd'hui la grande préoccupation de la pensée publique ; elle est du moins un sujet presque continuel d'études, de recherches, de méditations inquiètes et douloureuses. Éclairée par tant de travaux, l'Allemagne se débarrassera du fantôme de 1813, et il faudra bien que la vérité se fasse jour.

Il a paru depuis quelques années une série de publications fort curieuses sur les hommes qui ont joué un rôle dans cette dramatique période. Ce sont ou des biographies, ou des fragments de mémoires, ou des documents nouveaux recueillis avec soin. Un écrivain habile et exercé, M. Gustave Droysen, a raconté de la façon la plus complète la vie du comte d'Yorck ; il nous a restitué tout entière la physionomie mal connue du maréchal prussien, l'un des représentants les plus résolus de la vieille politique et l'intraitable adversaire de toutes les innovations hasardeuses. Les *Mémoires* du général de Müffling jettent aussi une vive lumière sur bien des points faussement appréciés. M. de Müffling est un de

ces officiers prussiens qui, après la déroute d'Iéna, allèrent offrir au tsar leur activité et leurs talents. Ses *Mémoires* donnent sur la situation des Allemands dans l'armée russe des renseignements inattendus, et font assister aux passions ardentes qui agitaient les ennemis de la France à la veille de la coalition européenne. Un autre général, M. de Wolzogen, mort en 1845, et qui, soit dans l'armée prussienne, soit dans l'armée russe, avait rempli des postes éminents de 1812 à 1814, a laissé des *Souvenirs* pleins d'intérêt que vient de publier son fils. Ces documents complètent et rectifient même à certains égards les ouvrages du général de Clausewitz et du duc Eugène de Wurtemberg. On annonce la publication prochaine des mémoires du général Gneisenau; on nous promet enfin les papiers de l'homme d'État célèbre qui ne sut pas comprendre la politique de Napoléon, et qui, avec une âme généreuse et noble, avec une intelligence d'élite, avec un patriotisme à toute épreuve, contribua cependant pour une grande part aux malheurs de la Prusse : je parle du ministre de Frédéric-Guillaume III, M. le prince de Hardenberg. En attendant que ces mémoires de M. de Hardenberg soient livrés à la curiosité publique, sa biographie vient d'être l'objet d'une sérieuse étude. M. Klose a écrit avec piété la vie du prince et s'est attaché à le justifier de toutes les accusations qu'il a depuis si longtemps encourues. Tous ces travaux, tous ces documents rassemblés à la fois, comme si écrivains et éditeurs se fussent concertés à ce sujet, prouvent assez l'importance des questions en cause, et nous signalent le commencement de ce

siècle comme une période décisive dans l'histoire de l'Allemagne et de ses rapports avec la puissance russe.

Le plus remarquable, le plus intéressant de ces ouvrages, et par le sujet et par la nouveauté des documents, c'est la *Vie de M. le baron de Stein*, qu'un érudit justement célèbre, M. G. H. Pertz, vient de donner à l'Allemagne. Le baron de Stein est ce politique hardi qui appela la révolution au service des rois vaincus, qui réforma le vieux droit germanique pour susciter un nouveau peuple, qui précipita les Moscovites et les Allemands contre le dominateur de l'Europe, mais ne s'aperçut pas, l'imprudent, que dans l'ardeur de sa haine, dans l'impatience et l'impétuosité de sa colère, il venait d'enchaîner pour longtemps l'Allemagne à la Russie.

Une biographie complète de ce grand et audacieux personnage manquait à la littérature politique de la Prusse ; M. Pertz a eu l'ambition d'élever ce monument à son pays. Cette tâche difficile était pour lui comme un droit et un devoir. L'illustre homme d'État, dans les loisirs que lui avaient assurés ses disgrâces, s'était livré avec ferveur à l'étude de cette race germanique dont il plaçait si haut la destinée dans le monde ; il recherchait au fond le plus lointain du passé les titres de sa mission providentielle, et M. Pertz, le docte éditeur des *Monumenta historica Germaniæ*, avait compté parmi ses collaborateurs l'impétueux adversaire de Napoléon. Plus d'une fois, dans les dernières années de sa vie, le baron de Stein avait été sollicité par M. Pertz de quitter les poudreuses chroniques du xe siècle pour la vivante histoire du xixe ; plus d'une fois on l'avait supplié de laisser

à la postérité un récit des événements auxquels il avait pris une part si active, des efforts extraordinaires qu'il avait tentés, de ses luttes au dedans et au dehors, de ses triomphes et de ses échecs. M. de Stein, si résolu sur le théâtre de l'action, répugnait à se mettre en scène dans ses écrits. Toutes les instances furent inutiles ; le baron de Stein mourut au mois de juillet 1831, sans avoir laissé son testament politique et l'histoire de sa pensée. Ce que M. Pertz n'avait pu obtenir de son glorieux ami, il crut que son devoir était de le faire. Il avait eu plus que personne les confidences de M. de Stein. D'ailleurs, les deux filles du grand ministre, Mme la comtesse de Giech et Mme la comtesse de Kielmanns-Egge, l'avaient prié expressément de rendre cet hommage à la mémoire de leur père ; elles lui avaient remis ses papiers et ses lettres, et avaient eu soin de recueillir de tous côtés les documents épars que conservaient encore des mains amies. M. Pertz se mit à l'œuvre, et, après plus de quinze années de travail, de recherches, d'informations de toute sorte, il a pu réunir sur le baron de Stein les documents les plus rares.

Traçons à notre tour le portrait de l'audacieux homme d'État, du patriote intraitable, du gentilhomme devenu tribun, du ministre arrogant de Frédéric-Guillaume III, de l'aveugle conseiller du tsar Alexandre Ier, du digne compagnon d'armes des Kutusof, des Rostopchin et des Blücher. Rassemblons tous les traits, éclairons toutes les contradictions de cette forte et intempérante nature ; ce ne sera pas seulement l'histoire d'un homme, ce sera le tableau de cette période où s'est formée entre Saint-

Pétersbourg et les gouvernements de l'Allemagne une solidarité qui dure encore.

Le point de vue où s'est placé M. Pertz ne saurait être le nôtre : en écrivant cette belle biographie, comme Tacite écrivait celle d'Agricola, *professione pietatis*, l'auteur a plutôt cherché le panégyrique du grand caractère que l'étude sévère de la réalité et l'appréciation impartiale d'un génie aventureux. L'histoire y est souvent défigurée, le patriotisme y a recours à des procédés un peu puérils. L'auteur, par exemple, écrira sérieusement cette phrase : « La lutte de l'Allemagne contre la France, commencée en 1792 par l'entrée de nos troupes en Champagne, s'est terminée en 1814 par la prise de Paris. » D'après cet étrange résumé d'une si merveilleuse époque, d'après cette façon cavalière de supprimer les plus grandes victoires qui aient jamais ébloui le monde, on peut deviner aisément ce que deviendra le récit de M. Pertz chaque fois que la France et l'Allemagne seront en présence. Qu'importe ? les renseignements dont son ouvrage est plein nous fournissent les moyens de rectifier ses vues et de chercher nous-même la vérité. Le baron de Stein a été l'un des plus violents ennemis de la France ; il l'a été aveuglément d'abord, il l'a été ensuite dans des circonstances exceptionnelles et à une époque où les fureurs du patriotisme germanique n'étaient que trop justifiées : tout cela est bien loin aujourd'hui ; l'histoire seule doit nous préoccuper, et lorsque, mettant à profit tant de documents précieux, nous essaierons de retracer l'originale figure du ministre prussien, nous sommes bien assurés d'avance de la liberté de notre

jugement. Le siècle a grandi; il n'y a place, en de telles matières, ni pour un enthousiasme factice, ni pour un dénigrement passionné.

I

Au bord de la Lahn, dans le duché de Nassau, s'élève un de ces châteaux de l'ancienne Allemagne, où l'on distingue encore, malgré les changements des mœurs et les transformations successives des bâtiments, toute la physionomie d'une forteresse. C'est le château des seigneurs de Stein. Là vivait depuis des siècles une des plus vieilles familles de la noblesse franconienne. Ses traditions et ses titres remontaient aux origines mêmes de la féodalité. A toutes les grandes époques de l'histoire d'Allemagne, les barons de Stein sont à leur poste, à cheval sur les champs de bataille ou siégeant dans les conseils. Pendant tout le moyen âge, l'empire n'a pas de serviteurs plus dévoués, la chevalerie n'a pas de soldats plus dignes. Ces fiers burgraves semblaient déjà considérer la France comme une irréconciliable ennemie. Au commencement de la guerre de cent ans, on les voit mettre leur épée au service d'Édouard III, et un siècle plus tard ils marchent contre nous dans les rangs de Charles le Téméraire. Les événements de la réforme portèrent d'assez rudes coups à leur puissance; ils avaient adopté la confession de Luther, et pendant la guerre de trente ans, au milieu de l'ardente lutte de l'Autriche contre la France et la Suède, leur situation de protestants au sein d'un pays catholique les exposa plus d'une

fois à de cruelles persécutions. La diminution de leur fortune territoriale et le cours des événements publics avaient peu à peu transformé cette forte race de seigneurs féodaux en une famille de conseillers auliques et d'administrateurs. C'est sous cet aspect que se présente à nous, vers la moitié du XVIIIe siècle, Charles-Philippe, baron de Stein, conseiller-chevalier du Rhin, et conseiller intime de l'archevêque-électeur de Mayence.

C'était un homme intègre et franc, étranger aux choses de l'esprit moderne, et n'ayant subi dans l'attitude et les sentiments héréditaires de sa race que les transformations inévitables. Il passa plus de quarante ans à la cour de l'électeur, sans inimitiés, sans intrigues, aussi simple au milieu des ruses de la vie officielle que l'étaient jadis ses ancêtres à l'abri de leurs créneaux. L'administration des forêts et des haras, la chasse, les meutes, tout ce qui lui rappelait la vie libre des temps féodaux, c'était là le champ où se déployait son activité. Sa femme, Caroline Langwerth de Simmern, esprit supérieur, âme bienveillante et forte, lui avait donné dix enfans, qu'elle éleva avec une sollicitude passionnée. De ces dix enfants, sept seulement atteignirent l'âge où la société a le droit de faire appel à nos services. Quatre frères et trois sœurs composaient cette famille nourrie dans les traditions sévères des devoirs chrétiens et des sentiments chevaleresques. Deux des sœurs se marièrent, l'une avec M. de Westhern, conseiller intime de l'électeur de Saxe et ministre à Madrid, l'autre avec M. de Steinberg, qui remplit aussi de hauts emplois diplomatiques au service du roi de Hanovre. La troi-

sième, entrée en religion, devint abbesse du couvent de Wallerstein, près d'Homberg, dans le duché de Hesse. Des quatre fils, l'aîné fut longtemps chargé de graves intérêts comme envoyé du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II à la cour de l'électeur de Mayence. Le second prit rang parmi les officiers éminents de l'armée autrichienne sous le règne de Joseph II. Le troisième eut une vie d'aventures et fit en Amérique des voyages et des entreprises qui le ramenèrent misérable au château de ses pères, où il mourut bientôt. Le quatrième enfin, l'avant-dernier né de cette génération, était l'homme hardi destiné à représenter auprès des rois du Nord les fureurs patriotiques de l'Allemagne et à jouer un rôle si mémorable dans les plus grandes péripéties de l'épopée impériale.

Henri-Frédéric-Charles, baron de Stein, naquit au château de ses ancêtres le 26 octobre 1757. Sa mère eut une bienfaisante influence sur l'éducation de son âme. C'est à elle, et il le rappelait souvent en ses vieux jours, c'est à elle qu'il dut cette mâle piété, cette foi inébranlable, qui ne l'abandonna jamais au milieu des plus grands désastres. Envoyé dès l'âge de seize ans à l'université de Gœttingue, il s'y livra avec ferveur à l'étude du droit, de l'histoire et de l'économie politique. C'était une belle époque pour entrer dans la vie. Frédéric II et Marie-Thérèse illustraient la Prusse et l'Autriche; Klopstock, Lessing, Winckelmann, Wieland, Herder, donnaient à l'Allemagne le sentiment de sa puissance intellectuelle, et Gœthe grandissait pour la gloire. Des rivages de l'Amérique, le bruit de la guerre de l'indépendance

arrivait jusqu'au sein de l'Europe et éveillait bien des échos au fond des cœurs. Dans les grands événements qui s'accomplissaient autour de lui, le fils des seigneurs féodaux puisa surtout des leçons de vertu pratique. Ni les rêves de la poésie, ni les spéculations de la métaphysique, ni les utopies d'un vague enthousiasme n'arrêtèrent longtemps sa pensée; toutes ses émotions avaient besoin de se traduire en actes, et le jeune étudiant ne demandait aux choses de l'esprit qu'une gymnastique pour fortifier l'âme.

Sorti de Gœttingue à vingt ans, il passa trois ans à voyager. Il séjourna çà et là dans les principales villes d'Allemagne, parcourut la Bavière, l'Autriche, visita même une partie de l'Italie et alla s'établir à Berlin. Quoiqu'il fût le dernier des fils du baron de Stein, un conseil de famille l'avait investi du droit d'aînesse; c'était sur lui que comptait l'orgueil paternel pour relever la fortune de tous. A quelle cour d'Allemagne le jeune gentilhomme devait-il proposer ses services? Ses parents auraient voulu le voir à Vienne, car, aux yeux d'une ancienne famille, c'était chez les Habsbourg que la tradition et le respect plaçaient toujours le véritable gouvernement de l'Allemagne; lui, au contraire, comprenait bien que, si le passé était l'apanage de l'Autriche, le présent et l'avenir appartenaient à la Prusse : là étaient la jeunesse, l'espérance, l'audace, le désir et la nécessité d'agir, là devaient se nouer et se dénouer pendant longtemps les destinées des nations germaniques. Il n'hésita pas et partit pour Berlin. Frédéric II y régnait encore. Stein lui fut présenté par M. de Heinitz, ministre d'état,

et quelques jours après, au mois de février 1780, il entrait dans l'administration des mines. Ces fonctions toutes spéciales exigeaient beaucoup d'activité, d'exactitude et de patience; il y rendit de grands services et fut envoyé bientôt dans la Marche avec les attributions de directeur. Cette vie de labeur exact et sans éclat ne convenait pas à une intelligence de cette valeur et eût promptement découragé une âme moins forte; il y vit surtout une bonne discipline pour lui-même. C'était une occasion d'accomplir un devoir sans bruit, de dépenser beaucoup de talent et de zèle pour une récompense médiocre. Il aimait ce joug et s'y pliait noblement, soutenu par une vague confiance dans son étoile et ne doutant pas des compensations de l'avenir.

Il y avait plus d'une heure pourtant où sa tâche lui semblait bien lourde, sa solitude bien triste, et où cette active intelligence aspirait à un meilleur emploi de ses forces. L'occasion ne se fit pas attendre. Joseph II, pour relever la puissance de l'Autriche ébranlée par la guerre de la succession de Bavière, avait introduit des innovations hardies dans le droit public de l'Allemagne. Des archevêchés, des évêchés, des abbayes, indépendants jusque-là, étaient dépouillés de leurs priviléges, et sous ces réformes qui flattaient l'esprit du XVIIIe siècle se dissimulaient habilement de graves desseins politiques. Joseph II réservait ces postes importants à des princes de sa famille et se préparait ainsi une majorité certaine dans les colléges de l'empire. Pour accomplir des transformations si sérieuses, le jeune empereur avait compté sur l'assentiment de Catherine II, occupée alors de son établis-

sement en Crimée et de ses progrès vers la Turquie ; l'Angleterre luttait contre l'Amérique; la politique des ministres de Louis XVI n'inquiétait pas le frère de Marie-Antoinette, et le seul ennemi qu'il pût redouter, Frédéric II, n'était-il pas affaibli par l'âge? On veillait cependant à Berlin. Attentif à tous les mouvements de l'Autriche, Frédéric II signala le premier à ses ministres les projets de son jeune rival. Il y apporta même une impétuosité singulière; son ardent génie se réveillait une dernière fois pour défendre l'œuvre de tout son règne. Ne pouvant compter ni sur la Russie, ni sur l'Angleterre, ni sur la France, il résolut de s'adresser à l'Allemagne elle-même : un traité devait réunir tous les petits états et protéger leur indépendance contre les envahissements de l'Autriche.

Tandis que Frédéric II posait avec ses ministres les bases de cette convention, un événement inattendu vint redoubler leur activité et précipiter le dénoûment. L'électeur de Bavière n'avait pas de postérité. Joseph II lui fit proposer d'échanger ses possessions, la Bavière et le Haut-Palatinat, contre les possessions de l'Autriche en Hollande; le titre de royaume de Bourgogne, attribué à ces nouveaux états, et une somme d'argent considérable dédommageraient le prince électeur et assureraient l'égalité de l'échange. En même temps, le plus proche parent de l'électeur, le prince Charles, duc de Deux-Ponts, était averti de cette négociation par le comte Romanzoff, ministre de Russie, et sommé d'y acquiescer dans le délai de huit jours. Le duc Charles n'oublia pas que Frédéric II lui avait déjà conservé une fois son

héritage de Bavière : c'est à Berlin qu'il s'adressa, et quelques jours après M. de Romanzoff, tout étonné d'une telle hardiesse chez un souverain sans pouvoir, recevait du duc de Deux-Ponts une protestation formelle contre les projets de l'Autriche et la complaisance de l'électeur. Les ministres de Frédéric II ne pouvaient plus hésiter davantage. Un traité fut conclu (1785) entre la Prusse et les principaux États du nord et du centre de l'Allemagne. Restaient encore les princes ecclésiastiques qu'il était plus difficile de détacher de l'Autriche et d'allier à une ligue de souverains protestants. L'ambition de Joseph II et les alarmes qu'elle excitait vinrent en aide au plan de Frédéric. Le plus influent des princes ecclésiastiques, un des personnages les plus considérables de l'Allemagne, l'archevêque de Mayence, archichancelier de l'empire, s'adressa lui-même au roi de Prusse, et lui fit demander si, dans le cas d'une guerre avec l'Autriche, il pouvait compter sur son appui. Frédéric résolut aussitôt d'établir à Mayence le siége des négociations qui devaient compléter l'alliance des États menacés, et le jeune baron de Stein, dont la famille avait laissé tant de souvenirs en ce pays, fut choisi pour mener à bien cette importante affaire.

Les conférences furent longues et le succès vivement disputé. Il ne s'agissait pas seulement de régler un cas fortuit : c'était toute une révolution dans la politique intérieure de l'Allemagne ; l'adhésion de l'archichancelier devait entraîner celle des autres princes ecclésiastiques et faire passer à la Prusse la suprématie que l'Autriche possédait encore. Les efforts de Stein ne

furent pas infructueux. Les négociations, qui avaient duré près d'un an, se terminèrent au mois d'octobre 1785, par l'accession de l'électeur de Mayence à la ligue de Frédéric II. Le glorieux capitaine de la guerre de sept ans terminait ainsi son œuvre, et le dernier acte de sa carrière devait assurer pour longtemps la supériorité de l'Allemagne du nord. Ce n'est pas un médiocre honneur pour le baron de Stein d'avoir été son auxiliaire intelligent et dévoué; cet épisode est le digne commencement d'une telle vie. A vingt-huit ans, le baron de Stein s'associe avec audace à la suprême pensée du grand Frédéric; vingt ans plus tard, il est poursuivi par Napoléon, et il soulève l'Europe contre le puissant empereur. L'amitié de Frédéric, la haine de Napoléon, ces deux grands événements forment dans sa destinée un dramatique contraste et lui impriment son vrai caractère.

Frédéric II mourut l'année d'après, et le fils aîné de son frère lui succéda sous le nom de Frédéric-Guillaume II. Malgré le succès qu'il avait obtenu à Mayence, Stein avait peu de goût pour la diplomatie. Il manquait à cette forte et impétueuse nature la patience obstinée qu'il faut pour construire chaque jour ce tissu de Pénélope dont les mailles sont rompues chaque nuit. Stein rentra dans l'administration des mines avec une autorité supérieure et y accomplit de fécondes réformes. C'est au milieu de ces travaux que le surprit 89.

Il est trop certain que le baron de Stein n'a jamais partagé l'enthousiasme de ses plus illustres compatriotes pour la régénération de la France. De secrètes antipa-

thies le rendaient volontiers défiant. Son patriotisme ombrageux, son sentiment si vif de l'antique moralité allemande, le mettaient sur ses gardes. Il avait toujours eu horreur de la légèreté qu'il nous attribuait ; la France devait être éternellement pour lui la France du cardinal Dubois et du roi Louis XV. Il ne vit pas qu'il y avait là une nation abandonnée de ses gouvernants, livrée à elle-même, livrée à ses ressentiments et à son délire, et obligée, par un concours de circonstances inouïes, de créer seule une société nouvelle au milieu du plus effroyable chaos. Pardonnons-lui sa haine ; elle était surtout chez lui la souffrance d'une âme enthousiaste froissée dans ce qu'elle avait de plus cher. Si les peuples germaniques eussent été alors plus solidement constitués, si le grand idéal que Stein se faisait de son pays n'avait pas sans cesse obsédé son cœur comme une espérance irréalisable, il eût été certainement plus impartial et plus juste ; sa partialité contre nous, c'est précisément le fond même de sa nature, c'est l'originalité de toute sa vie.

Nos sanglantes tragédies révolutionnaires suivaient leur cours, et l'Allemagne, éblouie d'abord par les grandes journées de 89, indignée bientôt et comme déconcertée par le spectacle de tant de forfaits, était retombée dans son apathique insouciance. Nul esprit public, nul sentiment de la patrie ; chaque État ne songeait qu'à s'agrandir aux dépens de ses voisins. Au milieu de cette nation réduite en poudre, voyez ce jeune homme qui semble avoir recueilli la dernière inspiration de Frédéric II mourant ! Seul peut-être au

sein de la somnolence universelle, il sait encore ce que signifie le mot de patrie; seul il possède un sentiment énergique de la grandeur de l'Allemagne et de la place qu'elle doit occuper dans le monde. Cette passion qui l'enflamme, il voudrait qu'elle brûlât tous les cœurs. Il se multiplie, il est partout, il écrit mémoires sur mémoires, il prêche le réveil du patriotisme, il le prêche aux souverains d'abord, sauf à s'adresser plus tard, s'il le faut, aux instincts démocratiques et à déchaîner les tempêtes. Quand la guerre est ouverte entre la France et la Prusse, bien qu'il ne croie pas aux heureux résultats de la campagne, il demande et obtient la mission d'administrer l'armée. Il ferait volontiers, au milieu de ces régiments sans enthousiasme, ce que faisaient les commissaires de la république auprès de nos immortelles armées de 92 et de 93; il unirait l'activité intelligente d'un Carnot aux impatiences des envoyés de la Convention; il décréterait la victoire. Il s'efforcera du moins de propager les sentiments qui l'animent. N'eût-il fait autre chose pendant la terrible période qui s'ouvre pour l'Allemagne en 1792, son nom aurait sa place marquée dans l'histoire de ce pays.

Stein assiste à la première campagne contre la France; il est auprès de son roi et du duc de Brunswick au camp de Mayence; il voit de près les divisions qui affaiblissent l'armée, les jalousies des généraux, l'hostilité de la Prusse et de l'Autriche; il voit se former, chez les Prussiens surtout, le parti qui veut la paix, ce parti contre lequel il luttera toute sa vie. Les généraux de Kalkreuth et de Manstein, le diplomate Lucchesini,

sont à la tête de ce mouvement. Tout languit dans l'armée prussienne; les vieux officiers ne peuvent s'habituer à l'idée de combattre sous le même drapeau que les Autrichiens; les plus jeunes ne cachent pas leurs sympathies pour les principes de 89. Le roi seul croit à la nécessité de la guerre, et Stein l'entretient avec feu dans ses résolutions. Stein est-il un politique? est-ce un esprit supérieur qui juge bien l'état de l'Europe et les relations réciproques des peuples? Nullement. Il ne possède ni la grandeur des vues ni l'impartialité. Ce n'est pas un homme d'état supérieur, c'est un patriote, un patriote enthousiaste et fougueux, qui met ses colères au service de sa politique dans une période de crise. Aveuglé par cette passion, il commettra bien des fautes, il obéira à des entraînements illégitimes, et attirera sur sa patrie les dernières infortunes; mais un jour, après vingt ans d'efforts, de rancunes, de fureurs mal contenues, il réussira enfin, il communiquera sa colère à des millions d'hommes, et préparera la chute d'un puissant empire.

Rien de plus inique assurément que la guerre de 1792. La Prusse et l'Autriche, en attaquant la France, n'avaient pour elles ni la politique ni le droit, et les découragements de l'armée auraient dû être un avertissement assez clair; mais est-il question, aux yeux de Stein, d'habileté ou de justice? Il ne voit qu'une seule chose en Allemagne, l'affaiblissement de l'esprit public; si la guerre peut mettre fin à ces défaillances du patriotisme, si la guerre peut relever le sentiment national, la guerre est sainte. On a de lui une foule de lettres, datées de 92 et

de 93, où ces idées éclatent avec une singulière franchise. « Nous ne triompherons pas dans cette guerre, — écrit-il le 5 mars 1793 à Mme de Berg, intelligence d'élite à qui il confiait toutes ses pensées, — nous ne triompherons pas, mais nous ne succomberons pas non plus... Je m'attends à une lutte de bien des années ; qu'importe, si l'influence nous en est salutaire ? Cette lutte, elle nous rendra le courage et l'énergie, elle réveillera en nous le sentiment de la vie active, et augmentera nos répugnances pour l'odieuse nation des Français. » Réveiller l'Allemagne et la soulever contre la France, c'est l'inspiration qui se retrouve à chaque ligne de ce qu'il écrit.

Au milieu de ces émotions, le baron de Stein s'était marié. Il avait épousé, le 8 juin 1793, la comtesse Wilhelmine de Walmoden-Gimborn, fille de M. de Walmoden, général au service du Hanovre. Il donne quelques mois au bonheur domestique, et reprend avec plus d'ardeur ses fonctions actives. Il retourne au camp de Mayence, et ses lettres à Mme de Berg nous peignent avec une vivacité expressive les sentiments des chefs ; le prince Louis est le seul qui ait de l'enthousiasme ; tous les autres ne font que se plaindre des fatigues et de l'ennui du camp. Pendant les campagnes de 1794 et des premiers mois de 1795, chargé de pourvoir à l'entretien de l'armée que commandait le général Mollendorf, le baron de Stein vit de près la démoralisation des troupes, leurs implacables haines contre les alliés allemands, leurs secrètes sympathies pour la France, et même l'attachement des jeunes officiers aux théories républicaines. La

honte redoublait chez lui les ardeurs du patriotisme. Il faut le voir ainsi, dévoué seul à la cause nationale au milieu de l'entraînement universel, pour comprendre quels trésors de colère s'amassaient tumultueusement dans son âme. L'heure de l'action n'avait pas encore sonné; il portait son joug en silence, continuant dans l'ombre ses pacifiques travaux, rendant au pays tous les services que lui permettaient ses fonctions, et consolé, si un tel mot peut lui convenir, par le témoignage d'une conscience altière. Il a exprimé plus d'une fois l'amère et stoïque volupté que ressent un cœur intègre à se voir seul dans la ligne du devoir, quand un pays entier est prêt à s'abandonner lui-même. Après la paix de 1795 et le traité de Lunéville, c'est ce sentiment qui le soutient encore et le sauve du désespoir.

De 1795 à 1802, Stein remplit de hautes fonctions administratives; en 1802, il reçoit et incorpore à la Prusse les principautés que lui attribue le remaniement de l'Allemagne par Napoléon, et le 27 octobre 1804 Frédéric-Guillaume III, qui depuis sept ans avait remplacé sur le trône son père Frédéric-Guillaume II, lui confie le ministère des travaux publics, du commerce et des douanes. A cette date commencent les réformes qui ont illustré le nom de Stein et qui sont la part la plus durable de son œuvre.

On peut se donner ici le spectacle de l'irrésistible pouvoir des idées. Il est curieux de voir comme la révolution de 89 a dompté ses plus violents adversaires et les a obligés de proclamer ses doctrines. Quelle était l'inspiration fondamentale du baron de Stein? La haine

de la Révolution et de la France. Eh bien! voilà le fils des barons féodaux qui, pour relever son pays, va demander aux nouveaux principes la force dont il a besoin; infidèle aux préjugés de sa naissance, le partisan du passé est devenu un des soldats de l'avenir. Le détail des réformes financières et commerciales dues à l'énergique initiative du ministre prussien est longuement exposé par M. Pertz; l'esprit moderne est là, esprit de justice, d'équité, et le droit commun succède à la stérile et mensongère liberté, à la liberté privilégiée du moyen âge. Ces mêmes réformes qu'il applique ici à une administration particulière, il les introduira, cinq ans plus tard, dans la politique générale du royaume. Plus il s'initiera aux secrets des affaires publiques, plus il se rapprochera de cette révolution française qui lui avait apparu d'abord comme un triomphe de l'esprit du mal sur des droits consacrés par Dieu. La faiblesse de l'Allemagne l'instruira; pour régénérer ce pays, un seul moyen est efficace, la réforme de l'administration et des lois d'après les principes de la justice éternelle. Le droit historique, sans qu'il se l'avoue lui-même, perdra sans cesse de sa valeur aux yeux de l'impétueux ministre. Plus d'une fois, assurément, il essaiera de se rejeter en arrière, il tâchera de mettre d'accord les innovations que lui dicte son patriotisme et les anciennes institutions féodales que regrette sa pensée hautaine; mais cette confusion de sentiments n'éclatera guère qu'après la victoire: pendant toute la durée de la lutte, le baron de Stein, en dépit de l'influence contraire de son éducation et de ses préjugés, repré-

sente, comme les hommes mêmes qu'il combat, les changements accomplis dans le monde depuis 89.

On sait comment la quatrième coalition interrompit ces pacifiques travaux. Les intrigues de l'Angleterre ne permirent pas au faible et irrésolu Frédéric-Guillaume III d'embrasser la politique de Napoléon. La duplicité des négociations si justement reprochées à la Prusse recouvrait surtout les embarras de l'inintelligence et de la faiblesse. Pour s'associer aux hardis projets de l'empereur, pour s'allier avec la France et assurer la paix européenne en opposant un rempart à l'Autriche et à la Russie, Frédéric-Guillaume III avait besoin de posséder doublement les facultés qu'il n'avait pas. Des intrigues sans nombre l'entouraient : ici, il était retenu par les menaces de l'Angleterre ou les caresses du tsar; là, il avait affaire aux passions nationales qui commençaient à s'enflammer de plus en plus, soutenues par des hommes comme le baron de Stein et revêtues d'une singulière poésie par les paroles ardentes et les démarches romanesques de la belle reine Louise. Le parti de la paix n'était pas composé de manière à raffermir l'esprit ébranlé du roi. On n'y voyait pas de politiques dignes de ce nom, de sévères intelligences capables de braver l'impopularité en vue d'un patriotisme mieux compris. C'étaient en général des caractères frivoles, des âmes égoïstes ou pusillanimes, qui ne cherchaient dans la paix que la satisfaction de leurs vulgaires intérêts et le maintien de leurs privilèges. Environné de tels adversaires et de tels amis, dépourvu de conseillers sérieux, livré à ses irrésolutions natu-

relles, Frédéric-Guillaume III pouvait-il éviter les fautes qui ont failli précipiter la Prusse au fond de l'abîme ? Parmi ceux qui ont eu le plus de part aux imprudences du gouvernement prussien, la première place est au baron de Stein. Les documents que M. Pertz a recueillis sur ce point, et qu'il cite complaisamment à la gloire de son héros, doivent être appréciés d'une façon toute différente par l'historien impartial.

Au commencement de 1806, Napoléon, vainqueur à Austerlitz et maître de la monarchie des Habsbourg, offrait encore son alliance à la Prusse et voulait en faire un État puissant, qui sût, par sa neutralité, contenir la Russie et l'Autriche. Aucun rôle, à ce qu'il semble, ne devait mieux convenir à ce pays, que le grand Frédéric avait si vigoureusement associé aux entreprises et aux destinées de l'esprit moderne. Comment l'homme d'État qui avait débuté sous Frédéric ne sut-il pas comprendre la pensée de Napoléon ? Une erreur généreuse sans doute, mais bien impolitique et bien funeste, est le secret de sa conduite ; son amour passionné de l'Allemagne l'empêcha de voir nettement les nécessités nouvelles qui résultaient de la transformation de l'Europe. S'il eût aimé les principes des sociétés modernes autant qu'il chérissait sa patrie, il eût mieux apprécié les difficultés de sa tâche et se fût efforcé de concilier des devoirs contraires ; le malheur de son esprit et la cause de toutes ses fautes, c'est qu'il appartenait du fond du cœur à l'école féodale.

Qu'eût-il fallu en Prusse pour changer peut-être les destinées du monde ? Un homme tel que le baron de

Stein, ardent, énergique, résolu, animé comme lui de l'enthousiasme patriotique, mais issu d'une autre école et dévoué à ces principes de 89 qui avaient renouvelé tous les peuples. Ces principes, M. de Stein s'y rattachait forcément en certaines circonstances ; il n'était pas librement inspiré de leur esprit et ne travaillait pas à les mettre d'accord avec ses devoirs de citoyen allemand. Il préféra une politique moins compliquée, une politique plus conforme à la simplicité de ses passions. C'était une âme tout d'une pièce, c'était le type du grand seigneur patriote. Pendant la campagne d'Autriche terminée par la foudroyante victoire d'Austerlitz, pendant les mois si agités de 1806 qui précèdent la rupture de la Prusse avec la France, au moment où le comte d'Haugwitz négocie à Paris avec Napoléon et rapporte le traité d'alliance du 15 février, à l'heure enfin où les passions prussiennes s'enflamment de plus en plus et étouffent à Berlin la voix des conseillers de la paix, le baron de Stein est auprès du trône l'interprète infatigable des colères du peuple et de l'armée.

Le roi de Prusse, timide, embarrassé, très-porté à se défier de lui-même, avait coutume d'examiner en particulier les rapports de ses ministres, et, au lieu de les examiner seul, il faisait ce travail de concert avec son secrétaire, M. Lombard, esprit plus élégant que solide, homme de mœurs dissipées, ayant cette grâce légère qui n'est souvent que le fruit de la corruption, avec cela diplomate habile et de la race du XVIII[e] siècle. Il lui avait fallu bientôt un autre secrétaire pour compléter ce conseil intime : ce fut M. Beyme, un des magis-

trats éminents du royaume, jurisconsulte sévère et laborieux, que séduisirent sans peine les caressantes prévenances de M. Lombard. M. Lombard était devenu, par son intimité avec le roi, un des personnages considérables de l'État. Le plus habile diplomate de la Prusse, M. le comte d'Haugwitz, sachant bien tout ce qu'on devait craindre des irrésolutions du roi, s'était attaché, avec sa grâce supérieure, à dominer M. Lombard. Tous deux d'ailleurs se ressemblaient par plus d'un point : spirituels, fins, menant de front les plaisirs et les affaires, ils n'eurent pas de peine à s'entendre, et ce fut bientôt M. le comte d'Haugwitz qui dirigea le conseil intime et gouverna Frédéric-Guillaume.

C'étaient donc les partisans de la paix, les amis de l'alliance française, qui étaient seuls écoutés du souverain; les autres n'avaient pas même le droit de parler, puisque MM. Lombard et Beyme, résumant leurs travaux, n'en prenaient que ce qui pouvait convenir à leurs vues. Toutes les fautes commises par le roi depuis un an, toutes les misères amassées sur la Prusse par la faiblesse et la duplicité de ses chefs, rendaient plus intolérable encore la situation du ministère, dépossédé de ses droits par ce conseil occulte. Le baron de Stein surtout, associé comme ministre à une politique qu'il ne pouvait combattre et qu'il maudissait, ne se faisait pas faute de dénoncer en paroles brûlantes l'influence des conseillers intimes. Le roi prêtait souvent l'oreille à ces plaintes; souvent aussi ces sollicitations hautaines déconcertaient son âme indécise, et, dans un mouvement d'impatience, il en réprimait les hardiesses.

Le 10 mai 1806, M. de Stein avait fait déposer entre ses mains, par l'entremise de la reine, un mémoire d'une singulière vigueur, et qui exprime bien les sombres frémissements de l'opinion publique. Irrité des menées tortueuses du cabinet de Berlin, le vainqueur d'Austerlitz n'avait pas négligé les occasions d'humilier la Prusse. Par malheur, ces humiliations ne s'adressaient pas seulement à Frédéric-Guillaume III; elles frappaient un peuple justement fier et qui n'avait pas perdu le souvenir du grand Frédéric. Ce peuple, déconcerté quelque temps par la Révolution française, jaloux d'ailleurs de la puissance de l'Autriche et faisant peu de cas de la communauté allemande, commençait à ressentir profondément les atteintes portées à la patrie; il s'indignait de l'abaissement de l'Allemagne, il avait des cris d'enthousiasme pour la belle reine Louise, qui prenait un costume d'officier de dragons et passait l'armée en revue; il avait des explosions de colère contre les ministres et les diplomates. Ces passions, que le baron de Stein avait tant contribué à propager dans les masses, il en était naturellement l'organe; c'est au nom du patriotisme révolté qu'il osait parler au roi. « Sire, lui disait-il, votre gouvernement n'est pas celui d'une grande nation. Vous avez des employés, des agents, des directeurs, vous n'avez pas de ministres. La plupart des hommes qui ont votre confiance sont des traîtres ou des caractères vils. » Dans son mémoire, le baron de Stein demandait une réforme administrative en même temps que le renvoi des principaux membres du cabinet prussien. Cinq ministères devaient

être constitués, la guerre, les affaires extérieures, la police générale, les revenus publics, la justice. Un conseil d'État devait écouter les rapports des ministres, et le roi déciderait après avoir pris l'avis de tous les membres. Les conseillers de cabinet rédigeraient les décrets; chaque jour les ministres seraient tenus de se réunir dans le bureau des conseillers de cabinet pour délibérer sur les affaires à porter en conseil d'État. En un mot, tout se ferait en commun; plus d'influence occulte et irresponsable, plus d'intrigues, plus de surprises possibles; rien qui pût intercepter aux yeux du roi la lumière des faits; le roi serait au centre même de l'État. L'audacieux réformateur terminait par ces paroles :

« Cette nouvelle constitution de l'État ne peut réussir qu'après l'éloignement des hommes présentement investis de la confiance royale; car ces hommes sont perdus dans l'opinion publique, et il en est même dont le nom est marqué des stigmates du déshonneur. Si Sa Majesté ne se décidait pas à opérer les réformes proposées ici, si le roi continuait à agir sous l'influence du même cabinet, il faut s'attendre à deux résultats inévitables : ou bien l'État se dissoudra de lui-même, ou bien il perdra son indépendance. A plus forte raison ne devra-t-on compter désormais ni sur l'estime ni sur l'affection des sujets. Les causes et les hommes qui nous ont conduits au bord de l'abîme achèveront de nous y précipiter; ils nous feront une situation telle, que le fonctionnaire intègre n'aura plus que deux partis à prendre : abandonner une place couverte d'une honte qu'il n'a pas méritée et se résigner à ne pouvoir plus rendre aucun service, ou bien prendre part avec désespoir à la confusion générale. Quiconque étudiera d'un regard attentif la dissolution de la république de Venise, la ruine de la monarchie française et de la royauté de Sardaigne, trouvera sans peine dans ces faits si lumineux la justification des plus sinistres pressentiments. »

On sait que, pendant l'année 1806, le peuple de Berlin, en proie à toute la rage du patriotisme humilié, se porta chez l'habile diplomate qui employait ses efforts à détourner la rupture de la Prusse et de la France, et brisa à coups de pierres les fenêtres de son hôtel. Ce diplomate était M. le comte d'Haugwitz. Le baron de Stein, dans l'étrange mémoire qu'on vient de lire, fait comme le peuple soulevé : il nous apparaît tel qu'un chef d'émeute à la tête de sa bande ; il va briser les vitres, non pas seulement chez M. d'Haugwitz, mais chez les hommes les plus considérables de l'État, chez M. Beyme, chez M. Lombard, chez les confidents intimes et les collaborateurs du souverain dont il est lui-même le ministre ; il met leurs hôtels au pillage.

M. de Stein avait-il raison dans ces violents reproches qu'il adresse aux trois conseillers de Frédéric-Guillaume, surtout au secrétaire intime et au ministre des affaires étrangères ? Il est évident que la passion a dicté ses paroles, et que, si le jugement contient au fond des vérités, l'exaspération du patriote doit nous mettre en défiance. M. Lombard et M. le comte d'Haugwitz étaient avant tout des hommes d'esprit, des caractères souples et insinuants ; tous deux avaient rempli avec habileté des missions délicates. Ce qui distinguait ces deux hommes, principalement M. le comte d'Haugwitz, c'était un mélange de sang-froid et de grâce, un art merveilleux, toutes les séductions d'un esprit charmant, d'un esprit qui s'abandonne et qui se possède. Chez leur fougueux adversaire, rien de tel assurément : quelque chose comme les passions d'un janséniste teu-

tomane, une rigidité hargneuse, un patriotisme bourru, une foi religieuse et nationale devenue du fanatisme, et qui repoussait, ainsi qu'une œuvre impie, tout accommodement avec la nécessité.

Ni le comte d'Haugwitz, ni le baron de Stein, il faut bien le reconnaître, ne convenaient à la situation de la Prusse. Ce que conseillait à la Prusse une politique conforme à ses traditions et digne de son rang en Europe, c'était une alliance résolue avec les intérêts nouveaux représentés par Napoléon. Que fallait-il pour faire triompher une telle politique? Des hommes fidèles à l'esprit du grand Frédéric et pénétrés de l'amour de leur patrie. Cette union avec la France de 89, Stein la repoussait, nous l'avons dit, aveuglé par des préjugés de caste; le comte d'Haugwitz en faisait le but de ses efforts, mais son scepticisme bien connu paralysait l'action de ses talents, et si quelqu'un pouvait mener à bien cette grande affaire au milieu des passions ardentes déchaînées dans le peuple, au sein de l'armée, sur les marches mêmes du trône, ce n'était certes pas ce brillant esprit suspect aux patriotes et stigmatisé par le baron de Stein. M. de Hardenberg, qui a tant contribué, lui aussi, par un aveugle amour de son pays, à brouiller les affaires de la Prusse, avait trop subi l'influence de William Pitt, pour qu'on pût voir en lui le véritable homme d'État de l'Allemagne. Encore une fois, où était cet homme capable de donner aux intérêts de l'esprit moderne une base invincible par l'étroite union de la Prusse de Frédéric et de la France de 89? Où était l'homme assez fort pour sauver la Prusse, pour

l'associer aux desseins de l'empereur et assurer la paix de l'Europe? Aux yeux de M. Pertz, c'est toujours le baron de Stein qui est le héros de la situation; en réalité, ce héros n'est nulle part à Berlin; il ne se trouve ni dans le tumultueux parti des patriotes ni dans les conseils irrésolus des diplomates.

Personne n'ignore les événements qui suivirent l'établissement de la Confédération du Rhin, d'abord la dissolution de l'empire germanique, ensuite les négociations avec l'Angleterre qui amenèrent incidemment la rupture définitive de la Prusse et de la France. Par le traité du 15 février 1806, débattu à Paris avec le comte d'Haugwitz, Napoléon avait forcé la Prusse à choisir entre la guerre et l'acceptation du Hanovre. Il voulait, par ce don fatal, l'engager d'une façon irrévocable, la compromettre avec l'Angleterre et la Russie et se l'attacher en l'humiliant. Il la compromettait avec l'Angleterre en lui faisant occuper une partie du territoire anglais; il la compromettait avec la Russie en lui faisant renier à quelques mois de distance le traité conclu avec le tsar dans les caveaux de Potsdam, sur la tombe du grand Frédéric. Le traité de Paris est du 15 février 1806; au mois de juillet de la même année, Napoléon, sans consulter la Prusse, proposait à l'Angleterre la restitution du Hanovre. On le sut bientôt, quand les négociations furent rompues; le cabinet britannique ne se fit pas faute de le publier assez haut, et cette dernière humiliation infligée à la Prusse décida Frédéric-Guillaume à la guerre.

Jamais faute plus grave ne fut commise, mais il était

impossible de résister plus longtemps aux fureurs nationales. Le mémoire de M. de Stein avait pu révéler au roi Guillaume quelle était, dès le mois d'avril 1806, l'exaspération des esprits ; un ministre du roi, un grand seigneur imbu de tous les préjugés aristocratiques, y parlait de ses collègues et de ses chefs comme l'eût fait un orateur de club : jugez quelle explosion dut provoquer trois mois après la nouvelle des offres proposées à l'Angleterre ! Toute la Prusse fut entraînée. La reine, les princes Henri et Guillaume, frères du roi, le prince Louis-Ferdinand, le prince d'Orange, les généraux Rüchel et Blücher, des hommes même d'un caractère plus modéré, Jean de Müller par exemple, n'étaient pas satisfaits de l'annonce et des préparatifs de la guerre ; ils craignaient les perpétuelles incertitudes du roi et voulaient l'arracher aux influences de son conseil. Le 2 septembre 1806, les princes et les généraux que je viens de nommer firent remettre à Frédéric-Guillaume un nouveau mémoire qui reproduisait en termes plus convenables, mais avec une vivacité croissante, toutes les idées exprimées au mois d'avril dans le violent factum du baron de Stein. Le comte d'Haugwitz, les conseillers Beyme et Lombard y étaient signalés comme les plus dangereux ennemis de la patrie. « Sont-ils aux gages de Napoléon? demandaient les signataires. La voix publique l'affirme ; nous, nous ne saurions le dire, car l'argent n'est pas le seul mobile qui puisse pousser au mal ; ce qui est certain, c'est qu'ils sont de connivence avec lui pour perdre la Prusse ; c'est qu'ils sont disposés à acheter la paix par des concessions déshono-

rantes; c'est que, la guerre une fois déclarée, ils prendront les mesures les plus maladroites et les plus molles pour en finir plus tôt, et si vous prescrivez vous-même des préparatifs sérieux, si vous confiez l'armée à des généraux résolus, votre action sera paralysée, vos généraux seront trahis infailliblement. » Le nom du baron de Stein était parmi les signataires de ce mémoire rédigé par le grand historien Jean de Müller; on le trouve toujours à la tête de ce parti passionné qui fit taire jusqu'au bout, pendant cette fatale année 1806, tous les conseils de la raison, arracha la Prusse aux brillantes destinées que lui préparait l'empereur, et faillit la précipiter dans l'abîme.

La guerre ne fut pas longue. « L'inimitié de la France, avait dit Napoléon dans sa proclamation à l'armée, est plus terrible que les tempêtes de l'Océan. » Le 8 octobre, les troupes françaises entrent en Saxe; le 10, le prince Louis-Ferdinand est battu et tué à Saalfeld ; le 14, l'armée prussienne tout entière est écrasée dans deux batailles, à Auerstaedt et à Iéna. A Iéna, l'empereur avait vaincu et dispersé les troupes du prince Hohenlohe; à Auerstaedt, le maréchal Davoust avait culbuté le corps d'armée du généralissime, le vieux duc de Brunswick, accompagné du roi. En quelques jours tout était fini, et le sort de la monarchie prussienne était entre les mains de l'empereur.

Le baron de Stein était malade à Berlin quand on reçut la nouvelle de ces désastres. Il se hâta d'envoyer à Stettin et à Kœnigsberg l'argent des caisses de l'État; c'est avec ces ressources que la guerre fut continuée

jusqu'à la paix de Tilsitt; un seul jour de retard eût tout perdu. Lui-même, très-souffrant encore, il quitta Berlin le 20 octobre, cinq jours avant l'arrivée du maréchal Davoust, huit jours avant l'entrée triomphale de Napoléon.

Le roi de Prusse, réfugié à l'extrémité de ses États, s'occupait de négocier la paix. Une conférence ministérielle eut lieu à Graudenz pour établir les propositions qui seraient faites au vainqueur; M. de Hardenberg n'y avait pas été appelé, et M. d'Haugwitz venait de donner sa démission : de tous les ministres présents à cette réunion, Stein était le plus considérable. Les conditions portées à l'empereur par les deux envoyés du roi de Prusse, M. de Zastrow et M. de Lucchesini, furent rejetées avec dédain ; Napoléon fit répondre par Duroc qu'il voulait toutes les places de la Silésie et toutes celles de la Vistule, étant bien sûr, si on ne les lui livrait pas, d'y entrer en maître avant peu de jours. Il faut rendre cette justice aux conseillers de cette folle guerre, qu'ils payèrent bravement de leur personne et que la défaite n'abattit pas leur courage : le prince Louis-Ferdinand était mort en héros; le prince Hohenlohe avait fait des prodiges de valeur à Iéna ; le général Rüchel, arrivé le dernier sur le champ de bataille et cerné de tous côtés par nos armes victorieuses, avait cherché inutilement la mort dans une attaque désespérée; il reçut une balle en pleine poitrine, et, emporté dans les bras de ses soldats, il survécut à ses blessures. Le baron de Stein ne se laissa pas décourager non plus ; il vit, et cette fois il voyait juste, que la Prusse ne pou-

vait plus compter sur l'amitié de Napoléon, et qu'il fallait à tout prix éviter de s'aliéner les deux dernières ressources de la monarchie vaincue, la Russie et l'Angleterre. Livrer Dantzig, Varsovie et Breslau, c'était amener immédiatement Napoléon sur les frontières de la Russie, sans laisser le temps au tsar de réunir ses troupes. Stein le comprit et s'opposa de toutes ses forces à un armistice conclu sur ces bases.

Le roi se rendit aux raisons du fougueux ministre; il résolut de supporter courageusement son infortune et de s'unir pour jamais à ces cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres, dont il avait tour à tour voulu et déserté l'alliance. « Que ferez-vous, disait le roi au baron de Stein, si je suis contraint de passer en Russie? — Sire, répondit le ministre, mon devoir est de suivre votre majesté partout où le sort la conduira. » Il ne voyait pas sans une joie amère, au milieu de tant de désastres, la Prusse arrachée pour longtemps à l'alliance française et liée aux deux puissances de qui il attendait, au fond de son cœur ulcéré, la vengeance et les représailles de l'Allemagne.

II.

L'heure est venue où l'homme qui a déjà, soit comme fonctionnaire spécial, soit comme ministre de Frédéric-Guillaume III, tenu une si grande place dans les affaires de son pays, va enfin être appelé au seul poste qu'ambitionnait son impérieuse ardeur, à celui de ministre dirigeant. Une période nouvelle s'ouvre dans la vie du

baron de Stein ; ce n'est pas du reste sans des difficultés bien graves encore et sans des luttes bien singulières que M. de Stein va être chargé des affaires générales de la Prusse. Cette place, il hésitera à la prendre, il l'abandonnera ensuite, il la reprendra plus tard sur les instances des plus hauts personnages, il la perdra enfin sur un ordre de Napoléon ; mais à ce dernier moment sa puissance ne décroîtra pas ; retiré en Russie, il continuera d'agiter l'Europe, et on peut dire que, depuis la bataille d'Iéna jusqu'à la bataille de Waterloo, de 1806 à 1815, ce n'est plus comme simple ministre ni comme chef d'opposition que M. de Stein se présente à nous ; il est l'âme et le bras d'un grand parti européen.

Quelques jours après les conférences où le baron de Stein décida le roi de Prusse à continuer la guerre, le 20 novembre 1806, Frédéric-Guillaume lui fit offrir, par le conseiller Beyme et le général Kockeritz, le ministère du comte d'Haugwitz. Stein paraît hésiter ; il allègue son inexpérience des formes diplomatiques et ne dit pas encore le vrai motif, à savoir la nécessité d'une réforme complète dans l'organisation ministérielle, réforme qu'il avait si impérieusement demandée dans son mémoire du mois d'avril et dont le roi ne voulait pas. Le roi insiste, et, croyant avoir tourné la difficulté, par une lettre du 20 novembre il le nomme ministre intérimaire des relations extérieures. Une lettre du conseiller Beyme était jointe comme un commentaire aux paroles du monarque : « Je vois en vous, lui disait-il, celui que la Providence a réservé pour le salut de la monarchie prussienne. »

Le roi ne connaissait pas toute l'obstination du baron de Stein ; l'inflexible ministre refusa de rendre, même provisoirement, les services qu'on réclamait de son zèle ; il voulait faire plier Frédéric-Guillaume et n'entrer aux affaires étrangères qu'après avoir renversé le cabinet intime dont il détestait l'influence. Sa lettre de refus est une reproduction opiniâtre des exigences hautaines exprimées dans son mémoire. Bien plus, il écrit encore un nouveau mémoire, un nouveau plan de réforme, concerté avec le général Rüchel et le prince de Hardenberg. Le roi pense désarmer cette volonté intraitable en instituant un ministère composé de trois membres qui délibéreront en commun et agiront directement avec le roi ; il donne la guerre au général Rüchel, l'intérieur à Stein, les affaires étrangères au général Zatrow. Ce n'est pas assez ; le cabinet intime n'est pas supprimé, Beyme et Lombard sont toujours là, et le comte d'Haugwitz, quoique retiré en apparence de la politique active, conservera son influence secrète ; le baron de Stein exige la suppression du cabinet, l'éloignement absolu de toutes les créatures du comte d'Haugwitz et le retour de M. de Hardenberg, dont le concours lui est indispensable. « Si le roi, s'écrie-t-il, persiste dans ses défiances à l'égard d'un tel homme, comment pense-t-il que je puisse être assuré de ma liberté d'action ? » Nouvelles instances de la part du roi, nouveau refus des trois ministres nommés.

Cependant l'armée française avançait toujours vers les extrémités de la Prusse. Lannes et Davoust venaient de battre les Russes à Pulstuck, et Bernadotte occupait

les routes de Kœnigsberg. La famille royale se retire aux derniers confins du pays, à l'embouchure de la Dange, dans la petite ville de Memel. Stein, veillant au lit de mort d'un de ses enfants, atteint lui-même de cruelles souffrances, se disposait à partir pour suivre le roi dans sa fuite, lorsqu'il reçut une lettre de Frédéric-Guillaume où la colère trop justifiée du monarque éclatait avec violence. Le même jour, M. de Stein envoya au roi sa démission.

La retraite du baron de Stein fut considérée comme un malheur public dans le parti de la guerre, et ce parti, malgré de si effrayants désastres, c'était encore l'immense majorité de la Prusse. Les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres y virent une victoire de M. d'Haugwitz ; ils furent persuadés que les partisans de l'alliance française allaient reprendre le dessus. C'est ainsi que l'indécision de Frédéric-Guillaume et un concours fatal de circonstances lui enlevaient tour à tour les auxiliaires dont il ne pouvait se passer. Il n'avait pas su, en présence de Napoléon, s'élever au-dessus des aveugles passions de ses sujets ; il allait maintenant exciter la défiance de ses alliés et ralentir leur zèle.

M. de Stein recevait de toutes parts des témoignages de sympathie pour sa personne et d'indignation contre le cabinet du roi. Il quitta la Prusse. « Qu'irais-je faire à Memel ou à Kœnigsberg? écrivait-il à l'ardent patriote Niebuhr. Assister à des actes ridicules, voir de près les hontes de la patrie, et demeurer là, immobile, sans rôle, sans action possible, comme le journalier qui va et vient sur la place, attendant qu'on lui loue son travail? » Il

partit donc, jetant ce dernier adieu de colère et ce dernier regard de mépris au conseil qui avait causé, selon lui, tous les malheurs de la Prusse et qui menait la monarchie à sa perte. Il se retira dans ses biens du duché de Nassau. Là, calmée un peu par la distance, délivrée du spectacle qui blesse son irritable ardeur, sa pensée retourne vers la Prusse et poursuit obstinément ses plans de réforme. Le phénomène que nous avons déjà signalé dans le développement de ses idées politiques se reproduit ici d'une manière éclatante. Son patriotisme le débarrasse des préjugés de caste et le rend sympathique aux principes modernes. Ces principes, il les devine d'instinct, il semble les découvrir. Ce n'est point par tactique et en se faisant violence qu'il admet un droit nouveau ; sa passion patriotique l'inspire, et certaines réformes lui apparaissant comme l'unique moyen de salut, il les proclame. Un mémoire écrit par lui au mois de juin 1807 est le complément de celui qu'il adressait au roi l'année précédente. Il suppose le conseil intime détruit, il suppose le ministère mis en communication directe avec le roi, et se demande par quels moyens on le mettra aussi en communication avec le peuple. Il construit alors tout un système de gouvernement représentatif. « Ranimons, s'écrie-t-il en terminant, ranimons le sentiment de l'existence commune ; utilisons des forces qui sommeillent ou qui sont dissipées en petites choses ; que l'esprit de la nation et l'esprit de l'autorité fassent alliance ! Sauvons la patrie, sauvons l'indépendance et l'honneur national ! » Belles paroles sur les lèvres de ce grand seigneur, et qui

peignent l'homme tout entier : le réformateur politique n'est jamais chez lui que l'auxiliaire du patriote ; plus de priviléges, plus de droits féodaux ; relevons le peuple pour relever l'Allemagne !

Tandis qu'il travaillait ainsi en silence, le tsar voulut l'arracher à sa retraite et lui confier en Russie les plus hautes fonctions politiques. Stein était prêt à accepter, lorsque des événements inattendus s'opposèrent à son départ. Les conférences de Tilsitt avaient associé Alexandre aux desseins de Napoléon ; les deux empereurs étaient d'accord pour se partager la domination de l'Europe et assurer la paix générale. Le traité de Tilsitt fut un nouveau coup, une nouvelle humiliation pour la Prusse. Le roi, dans sa détresse, oublia ses rancunes, et, pressé par la reine Louise, pressé par les princes et les généraux de la cour, il se décida à rappeler le baron de Stein.

M. de Hardenberg avait été nommé ministre des affaires étrangères au commencement de 1807 ; plus modéré sans doute que le baron de Stein, il avait été cependant bien plus en vue comme adversaire de Napoléon ; il avait le premier combattu et fait échouer les projets de la France vis-à-vis de la Prusse ; c'était à lui enfin, à lui seul que Napoléon attribuait la ruine de cette politique à laquelle il attachait tant de prix, et sa colère était devenue de la haine. En signant le traité de Tilsitt, le vainqueur exigea de la Prusse que M. de Hardenberg quittât le ministère. Notre ambassadeur à Berlin, M. de La Forêt, si bien informé de l'esprit de cette cour et de toutes les passions qui l'agitaient, ne

semble pas avoir apprécié exactement l'influence du baron de Stein. Peut-être ne voyait-il en lui qu'une nature impétueuse, mais maladroite, dont une diplomatie habile aurait facilement raison. Il n'en demeure pas moins étrange que la rentrée de M. de Stein aux affaires et sa nomination au poste le plus important de la politique aient été conseillées à Frédéric-Guillaume par Napoléon. « Vous exigez absolument que je me sépare de M. de Hardenberg, lui faisait dire le roi de Prusse; il faudra donc que je m'adresse pour le remplacer au comte de Schulenbourg-Kehnert ou au baron de Stein. » Il espérait que cette alternative donnerait à réfléchir, et qu'à tout prendre la modération de M. de Hardenberg plairait mieux à l'empereur que l'impétuosité de M. de Stein. — *Prenez le baron de Stein,* répondit simplement l'empereur, *c'est un homme d'esprit.*

C'est au mois de septembre 1807 que le baron de Stein, malade depuis plusieurs mois, put se mettre en route pour Memel. Il avait parcouru la plus grande partie de la Prusse; il était resté quelques jours à Berlin, et partout il avait vu les désastres de la guerre, les champs dévastés ou incultes, l'agriculture anéantie, le commerce devenu impossible, les autorités françaises maîtresses de tous les pouvoirs. Lorsqu'il arriva à Memel le 30 septembre, il trouva le roi profondément découragé. Frédéric-Guillaume se croyait poursuivi par une destinée impitoyable; toutes ses entreprises, pensait-il, étaient condamnées d'avance, et, pour sauver le pays d'une ruine imminente, il était résolu à abdiquer. Quant à la reine, si elle était en proie à l'affliction la

plus vive, il s'en fallait bien que son courage fût abattu; ses douloureuses préoccupations n'avaient pu éteindre chez elle les flammes sacrées de l'espérance. Stein prit immédiatement les affaires. Il avait été investi d'une autorité sans exemple; il était le chef du cabinet, il recevait les rapports de tous les ministres, conférait avec eux, leur donnait ses ordres, et quatre fois par semaine présentait les décrets ou règlements à la signature du roi. A lui seul, il remplaçait ce conseil de cabinet qu'il avait si violemment attaqué; mais son action était régulière et publique : aidé des autres ministres, soutenu et éclairé par des fonctionnaires qui recevaient eux-mêmes la lumière des différents degrés de la hiérarchie, il représentait et gouvernait la Prusse.

Ce système représentatif était bien celui qu'avait toujours rêvé le baron de Stein; il ne restait plus qu'à en élargir la base. Quand il était simple gouverneur de province, il avait opéré maintes réformes où brillait l'esprit de 89; il va maintenant appliquer les mêmes principes à la réorganisation de la monarchie tout entière. Le baron de Stein n'a qu'une pensée : bien que l'armée française occupe encore la plus grande partie du royaume, bien que la Prusse soit vaincue, son armée en déroute, ses finances dispersées, il veut relever sa patrie et la ramener sur le champ de bataille. Il fera alliance avec l'Angleterre, avec la Russie, il armera l'Europe; mais d'abord il faut remettre la Prusse sur ses pieds.

Trois grandes réformes furent opérées sans délai : la réforme des lois territoriales, la réforme des municipalités et la réforme militaire. Les nobles seuls jusque-là

pouvaient posséder des biens-fonds; une loi du 9 octobre 1807 détruisit ce privilége; le vasselage de la glèbe fut aboli; bourgeois et paysans, tous les citoyens furent autorisés à acquérir, à posséder, à faire valoir la terre; les nobles à leur tour, la loi le déclarait hautement, ne dérogeaient plus en s'occupant d'industrie et de commerce; il n'y avait plus de distinctions arbitraires et odieuses, plus de prérogatives, plus de castes; les bases de l'égalité civile étaient fondées. Il ne suffisait pas que la terre fût accessible au travail de tous; attachés au pays par la propriété, les citoyens devaient y être plus intimement unis encore par le droit de participer à l'administration de leurs communes. Les municipalités furent déclarées électives. Tous les habitants soumis à de certaines conditions de cens, mais sans aucune distinction de naissance ou de culte, choisirent eux-mêmes leurs magistrats. L'armée enfin fut régénérée aussi par les vrais principes démocratiques; les grades d'officiers, réservés jusque-là aux hommes de race noble, devinrent, comme la terre et les magistratures municipales, la récompense du mérite personnel, le prix du courage et des services rendus.

En introduisant ces innovations fécondes, le baron de Stein ne pouvait toutefois se décider à sacrifier complétement la noblesse; il voulait qu'elle demeurât un corps à part, sans priviléges il est vrai, mais investie toujours de cette autorité que donnent la fortune et les lumières; il voulait, dis-je, en faire un corps à part, une classe d'élite où l'État pût recruter des serviteurs dévoués, habiles, et qui fût capable de donner de grands

exemples aux classes inférieures; il rêvait une aristocratie conforme à tout ce que renferme un tel titre, une légion de vertu et d'honneur, régie par une sévère discipline et excluant de son sein tout membre qui souillerait la communauté. Ce n'étaient là chez lui que des projets destinés à compléter un jour son système; l'essentiel du moins était fait; les fondements étaient assis, et les Prussiens, divisés jusque-là et comme parqués dans des catégories odieuses, commençaient à vivre de la vie d'une nation.

En même temps, d'importantes opérations financières réparaient peu à peu les désastres de ces funestes années. Le général Scharnhorst, ministre de la guerre, s'associait énergiquement à l'œuvre du baron de Stein. Ce n'était pas assez d'avoir régénéré l'armée, il fallait l'augmenter sans bruit et préparer des ressources pour l'avenir, sans violer ouvertement le traité de Tilsitt, qui limitait à quarante-deux mille hommes les forces militaires de la Prusse. Un règlement secret du 31 juillet 1808 organisa sur toute la surface de la monarchie une sorte d'armée mystérieuse, recrutée, instruite, exercée régulièrement dans chaque village, et prête à se lever au moindre signal. Le général Scharnhorst était devenu l'ami dévoué de M. de Stein: il disait un jour au général d'Hoffmann: « Je ne connais que deux hommes qu'aucune puissance humaine ne fait trembler, c'est Stein et Blücher. » Il s'était donné sans réserve à ce ministre intrépide, qui animait tout autour de lui et qui semblait l'âme même de la Prusse se relevant du fond de la tombe.

A cette période d'activité enthousiaste appartient une œuvre aussi étrange qu'audacieusement conçue, la création du *Tugendbund*. Au moment où M. de Stein prenait la direction des affaires, au mois d'octobre 1807, un jeune magistrat de Braunsberg, M. Henri Bardeleben, lui avait adressé un écrit intitulé *l'Avenir de la Prusse*, où il engageait tous les citoyens à oublier leurs divisions, à se serrer autour du pouvoir et à ne former qu'un grand parti national. Peu de temps après, Bardeleben avait organisé avec quelques officiers et quelques savants une association singulière. Ils mettaient leurs efforts en commun, disaient-ils, pour combattre chez eux, chez les autres, chez le gouvernement, toute pensée d'égoïsme. Ils se donnaient le titre d'*Association scientifique et morale* (*sittlich wissenschaftlicher Verein*). Les premiers membres étaient, avec le fondateur, le général Gneisenau, le général Grollmann, le professeur Krug. Peu à peu leur nombre s'éleva jusqu'à vingt. Ils présentèrent au roi les statuts de leur société et la liste des membres; le roi approuva tout. Bientôt on ne compta plus les affiliés par vingt, mais par mille et par centaines de mille. L'association était formidable; elle couvrait la Prusse, et de la Prusse étendait ses réseaux sur l'Allemagne entière. Le conseil général siégeait à Kœnigsberg : des conseils provinciaux, des chambres de district, des assemblées locales formaient une vaste machine dont tous les rouages étaient mus par une pensée unique. Le but constant des chefs était de restaurer la force et la moralité allemandes. Malgré toutes les précautions possibles, une telle asso-

ciation ne pouvait échapper longtemps à l'œil vigilant de l'administration impériale. Créé en 1808, le *Tugendbund* fut dissous en 1810 sur l'ordre exprès de l'empereur. Qu'importait cependant cette dissolution? Un ordre suffisait-il pour disperser ces forces populaires? On pouvait bien déchirer les statuts, on n'était pas maître d'arrêter le travail des masses. La persécution ne fit que rendre ce travail plus secret, c'est-à-dire plus redoutable. C'est à dater de ce jour que le *Tugendbund* pénètre dans les profondeurs souterraines, et que le mouvement à demi national, à demi révolutionnaire de 1813 prépare son explosion.

M. de Stein, assure M. Pertz, n'a jamais fait partie du *Tugendbund*, il ne l'a jamais autorisé; c'est à l'insu de son ministre que le roi aurait approuvé les règlements de l'association. L'opinion commune, que personne n'a démentie jusqu'à ce jour, est contraire aux assertions de M. Pertz. En Allemagne M. le docteur Schlosser, M. Armand Lefebvre en France [1], ont regardé le *Tugendbund* comme une des œuvres de M. de Stein. Que le ministre n'ait pas eu l'idée première de cette franc-maçonnerie germanique, qu'il n'ait pas donné à ses statuts une approbation officielle et directe, qu'il n'ait jamais été inscrit sur ses listes, rien de plus facile à admettre; mais comment croire qu'il n'ait pas vu avec joie une association dont la pensée était si con-

[1] Voyez le remarquable travail de M. Armand Lefebvre sur *Frédéric-Guillaume III* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1840).

forme à la sienne? Comment supposer qu'il lui ait refusé son appui? Pendant une année entière, depuis le mois d'octobre 1807 jusqu'au mois de novembre 1808, M. de Stein gouverne la Prusse; il la gouverne pour la préparer à la guerre; il écrit mémoires sur mémoires afin d'établir la nécessité d'une grande insurrection de l'Allemagne entière; il exprime avec une franchise audacieuse ce que les affiliés du *Tugendbund* répètent tout bas dans leurs conciliabules; il le dit au roi, aux ministres, aux généraux, aux chefs de l'association. L'exemple des Espagnols l'excite: il imagine des plans, il calcule ses ressources et range ses hommes en bataille. La première de toutes ces ressources, celle qu'il invoque sans cesse avec un incomparable enthousiasme, c'est la colère des peuples allemands. Un chef du *Tugendbund* eût-il tenu un autre langage? Plus tard, après la chute de l'empire, quand le *Tugendbund* fut devenu un embarras pour les souverains de l'Allemagne, quand l'élément révolutionnaire se dégagea de l'élément national et voulut se faire sa part, le gentilhomme put regretter les imprudences du patriote: M. de Stein désavoua toute participation au *Tugendbund*. M. Pertz a tort de s'attacher à ce désaveu; les documents qu'il cite lui-même en si grand nombre sont la réfutation péremptoire de sa thèse. Inscrit ou non sur les listes de la franc-maçonnerie tudesque, M. de Stein en était l'âme.

Napoléon fut bientôt informé de ces audacieux projets. Le 21 septembre, au moment où M. de Stein allait se rendre à Erfurt auprès de l'empereur de Russie, espérant que par son entremise il obtiendrait des autori-

tés françaises un délai pour le payement des contributions de guerre, *le Moniteur* du 8 septembre arriva à Kœnigsberg. Ce fut un coup de foudre. On lisait en tête du numéro à l'article Prusse :

« Un assesseur prussien, nommé Koppe, était désigné comme un agent d'intrigues. Le maréchal Soult ayant été dans le cas de le faire arrêter et conduire à Spandau, on a saisi ses papiers, où on a lu l'original de la lettre qu'on va lire. Nous croyons devoir la publier comme un monument des causes de la prospérité et de la chute des empires; elle révèle la manière de penser du ministère prussien, et elle fait connaître particulièrement M. de Stein, qui a pendant longtemps exercé le ministère, et qui est aujourd'hui presque exclusivement chargé de la direction des affaires. On plaindra le roi de Prusse d'avoir des ministres aussi malhabiles que pervers. »

A la suite de ces terribles paroles, *le Moniteur* publiait, avec la traduction en regard, le texte allemand d'une lettre signée de M. de Stein. Elle était datée du 15 août et écrite de Kœnigsberg à M. le prince de Sayn-Wittgenstein, à Doberan. C'est un de ces appels patriotiques comme le fougueux ministre en adressait alors de mille côtés. Entretenons le feu, déchaînons la colère des peuples, voilà le résumé de tous ses discours. Un passage, que j'emprunte à la traduction du *Moniteur*, exprime une sorte de regret de voir l'insurrection allemande devancée par l'Espagne : « L'exaspération, écrivait le ministre de Frédéric-Guillaume, augmente tous les jours en Allemagne ; il faut la nourrir et chercher à travailler les hommes. Je voudrais bien qu'on pût entretenir des liaisons dans la Hesse et dans la Westphalie, qu'on se préparât à de certains événements, qu'on

cherchât à maintenir des rapports avec des hommes d'énergie et bien intentionnés, et que l'on pût mettre ces gens-là en contact avec d'autres. Dans le cas où votre altesse pourrait me donner des renseignements à cet égard, je la prie de vouloir bien me renvoyer M. Koppe ou un autre homme de confiance. Les affaires de l'Espagne font une impression très-vive ; elles prou vent ce que depuis longtemps on aurait dû entrevoir. Il serait très-utile d'en répandre les nouvelles d'une manière prudente... »

On comprend l'impression produite en Allemagne par les paroles du *Moniteur*. Les troupes françaises occupaient encore la Prusse ; un frère du roi, le prince Guillaume, était à Paris, sollicitant de M. de Champagny l'adoucissement des charges imposées à son pays. *Ces malheureux Prussiens n'ont pas de quoi manger*, disait l'empereur Alexandre à M. de Caulaincourt, et M. de Stein allait partir pour Erfurt afin d'intéresser plus vivement encore l'allié de son souverain aux infortunes de la Prusse, et tout à coup *le Moniteur*, avec l'accent du maître, signalait la lettre de l'imprudent agitateur comme une des causes qui amènent la chute des empires. A cette effrayante menace, à ces dures paroles contre *des ministres aussi malhabiles que pervers*, il est facile de voir que l'exemple de l'Espagne invoqué par l'homme d'État prussien était pour Napoléon un sujet d'inquiétude et de colère. Cette préoccupation éclata encore quelques semaines après d'une façon inattendue. *Le Moniteur* du 21 novembre 1808 contenait le troisième bulletin de l'armée d'Espagne, daté de Bur-

gos, 13 novembre. Après avoir raconté la défaite des troupes espagnoles, l'auteur du bulletin se tourne subitement vers la Prusse et apostrophe M. de Stein :

« Les jeunes étudiants de Salamanque qui croyaient faire la conquête de la France, les paysans fanatiques qui rêvaient déjà le pillage de Bayonne et de Bordeaux et se croyaient conduits par tous les saints apparus à des moines imposteurs, se trouvent déchus de leurs folles chimères. Leur désespoir et leur consternation sont au comble. Ils se lamentent des malheurs auxquels ils sont en proie, des mensonges qu'on leur a fait accroire et de la lutte sans objet dans laquelle ils sont engagés.

» Il faudrait que les hommes comme M. de Stein, qui, au défaut de troupes de ligne qui n'ont pu résister à nos aigles, méditent le sublime projet de lever des masses, fussent témoins des malheurs qu'elles entraînent et du peu d'obstacles que cette ressource peut offrir à des troupes réglées... »

Étranges ressouvenirs et qui révèlent bien une préoccupation irritée ! Le grand homme sentait l'aiguillon de ses fautes et commençait à douter de sa fortune. Avec le sûr coup d'œil du génie, il voyait déjà l'Europe soulevée, il voyait des masses d'hommes succéder aux armées régulières ; il voyait les forces morales, le sentiment patriotique, l'amour passionné de l'indépendance, passer des Français aux autres peuples européens ; la politique du baron de Stein lui inspirait de confuses alarmes : de là ce dédain qui déguise mal la colère. Pour conjurer l'orage, M. de Stein n'avait plus qu'à offrir sa démission au roi. Frédéric-Guillaume hésita quelques semaines, voulant par là sauver sa dignité. Il se décida pourtant, et *le Moniteur* du 18 décembre portait en tête ces simples mots, qui sont comme l'enregistrement d'une sa-

tisfaction publiquement faite : « La gazette de Kœnigsberg du 27 novembre annonce officiellement la retraite du ministre d'État baron de Stein, qui a reçu sa démission sur la demande qu'il en a faite au roi. »

C'est le 24 novembre 1808 que Frédéric-Guillaume accepta la démission de M. le baron de Stein. Le jour même où il quittait la direction des affaires, le ministre adressait à tous les fonctionnaires de la Prusse une circulaire éloquente où il rappelait tout ce qu'il avait fait déjà pour le salut de l'Allemagne, et annonçait les projets ultérieurs qui auraient été le complément de son œuvre. Plus il travaille à la restauration de sa patrie, plus les principes de 89 s'imposent naturellement à sa pensée. Ce testament politique du grand patriote renferme les innovations les plus hardies. Ce ne sont plus seulement des réformes qu'il désire, c'est une transformation complète de l'État; il veut une grande représentation nationale. « Tous les systèmes représentatifs essayés chez nous jusqu'ici, s'écrie-t-il enfin, ont été complétement défectueux. Voici le plan nouveau que j'avais adopté : tout citoyen actif, qu'il possédât cent mesures de terre ou n'en possédât qu'une seule, qu'il fût agriculteur ou fabricant, qu'il exerçât une profession indépendante ou remplît une fonction publique, tout citoyen actif devait avoir le droit de suffrage et être représenté dans les conseils du roi. »

Un esprit aussi actif, un novateur si résolu, et qui, au moment où sa carrière politique semblait brisée, entretenait encore si vaillamment les espérances du patriotisme, devait continuer à tenir en éveil une po-

lice soupçonneuse. Le parti français à Berlin, le comte Voss, le prince d'Hatzfeld, bien d'autres encore, ne se faisaient pas faute de dénoncer M. de Stein comme le plus grand ennemi de la Prusse et de la paix générale. Ces rapports allaient trouver Napoléon en Espagne; inquiet d'une guerre impolitique, troublé peut-être au fond de sa conscience hautaine, irrité à coup sûr des blâmes assez peu déguisés de la France et des espérances manifestes du peuple allemand, le vainqueur d'Austerlitz était de plus en plus entraîné à des actes de domination violente. Stein se disposait à partir pour Breslau, où l'évêque lui offrait chez lui une retraite, lorsque, dans les premiers jours de janvier, le nouveau ministre français auprès du gouvernement prussien, M. de Saint-Marsan, arrivait à Berlin, portant le décret dont voici le texte :

« 1° Le nommé Stein, cherchant à exciter des troubles en Allemagne, est déclaré ennemi de la France et de la Confédération du Rhin.

» 2° Les biens que ledit Stein posséderait, soit en France, soit dans les pays de la Confédération du Rhin, seront séquestrés. Ledit Stein sera saisi de sa personne partout où il pourra être atteint par nos troupes ou celles de nos alliés.

» En notre camp impérial de Madrid, le 16 décembre 1808.

» Napoléon. »

Ce décret était une sorte de consécration pour l'homme d'État déchu. Son nom, connu seulement jusque-là des politiques et de l'armée, devint pour l'opinion tout entière un symbole national. En voyant le dominateur de tant de peuples déclarer la guerre à un

simple particulier, l'Allemagne comprit quelle était la valeur de cet homme et ce qu'elle pouvait attendre de lui.

Stein quitta la Prusse en toute hâte. Traqué par la police, il réussit à s'enfuir en Autriche, et il passa à Prague d'abord, puis à Brünn, toute l'année 1809. Là, on le pense bien, sa haine contre Napoléon et son dévouement à l'indépendance de son pays vont s'exaltant toujours. La cour de Vienne était en 1809 ce qu'avait été en 1806 la cour de Frédéric-Guillaume III. Les passions du peuple, partagées par les généraux et les princes, poussaient l'empereur François à la guerre. Seul l'archiduc Charles, qui devait commander l'armée, hésitait à jouer sur les hasards d'une campagne le sort de la monarchie autrichienne. On ne l'écouta pas. Tandis qu'en Prusse le prudent ministre Altenstein répondait mal aux vœux enthousiastes de son prédécesseur, celui-ci, tourné uniquement vers l'Autriche, applaudissait aux colères et aux préparatifs de ce pays. Un brillant publiciste viennois, moins intéressant que le baron de Stein, puisque ses pamphlets étaient payés, mais d'une sincérité pourtant incontestable, M. de Gentz, entretenait avec l'homme d'État prussien une correspondance très-active. Il est difficile de croire que M. de Stein n'ait pas contribué pour une grande part à l'exaltation de l'Autriche et à cette guerre de 1809, où tant d'efforts, tant de ressources, tant de talents militaires vinrent échouer à Wagram devant le génie de l'empereur. Ces désastres n'abattent pas le courage altier du patriote; il est plus que jamais occupé des moyens

de régénérer l'Allemagne. Retiré à Brünn, il écrit (1810) un remarquable mémoire sur la nécessité d'arracher l'Autriche au joug du moyen âge. Au moment où Napoléon, aveuglé par sa fortune, semble ne plus se confier que dans le droit de la force, le baron de Stein s'applique à rassembler, à féconder toutes les richesses intellectuelles et morales de sa patrie. « Que d'écrivains en Allemagne ! que de savants ! que de professeurs aimés de la jeunesse ! quelles généreuses phalanges d'étudiants dans les universités ! Voilà les ressources qu'il faut mettre à profit. Si la génération actuelle doit vivre et mourir sous le joug, pensons à la génération qui se lève ; transformons-la par les moyens qui nous restent encore ; rendons l'éducation libérale et forte, rendons la science patriotique ! » Ainsi parle M. de Stein en son éloquent manifeste, et il semble déjà qu'on entende les étudiants de Fichte entonner les hymnes de Théodore Kœrner.

C'est le privilége des génies enthousiastes de pouvoir se consoler du présent en vivant d'avance au sein de l'avenir. M. de Stein avait à Brünn un ami, le général Pozzo di Borgo, qui s'associait à son espoir opiniâtre. « Napoléon ne gouverne pas, lui écrivait un jour le général ; il joue avec l'univers, *ludit in orbe terrarum ;* mais cela n'est permis qu'à Dieu, car Dieu seul est éternel. » L'univers commençait à comprendre, en effet, que les entreprises de ce génie extraordinaire étaient trop gigantesques pour se maintenir. Mille symptômes apparaissaient, sinistres avertissements pour nous, promesses de libération pour les

peuples frémissants. A Paris comme à Vienne, on ne croyait plus à la longue durée d'une telle fortune. Quand l'étonnante journée de Wagram et le mariage de Napoléon avec Marie-Louise parurent dissiper ces signes funestes, le baron de Stein, avec la clairvoyance de la haine, persista dans ses prophéties de ruine. « Le nombre des hommes qui vous ressemblent, lui écrivait encore le général Pozzo di Borgo, devient moins considérable chaque jour. Qu'importe? dans trente ans d'ici, tout sera bien changé... » Trente ans! M. de Stein ne doutait pas que le terme assigné par la Providence aux épreuves de l'Europe ne dût être plus prochain. Tout un recueil de pensées politiques et morales, écrites par lui dans sa retraite et publiées pour la première fois par son consciencieux biographe, nous montre son âme invincible, convoquant à son aide tous les exemples et tous les arrêts de l'histoire; on dirait qu'il les range en bataille pour une dernière journée qui va décider de tout; il anticipe, dans le domaine des choses de l'esprit, sur la lutte sanglante de Waterloo; il prononce la condamnation suprême! Parmi ces pensées, il en est de fort belles, il en est de mesquines; l'amour et la haine, l'enthousiasme et le ressentiment s'y croisent et produisent des inspirations de valeur très-inégale; ce qui en fait surtout le dramatique intérêt, c'est cette foi imperturbable dans les catastrophes qui affranchiront son pays.

Les choses présentes n'ont plus de prise sur M. de Stein, tant son imagination goûte déjà par avance les consolations et les vengeances qu'elle appelle! Le ma-

riage de Marie-Louise l'a indigné, la mort de la reine de Prusse remplit son âme de douleur; mais, qu'ils excitent son affliction ou sa colère, il n'est pas d'événements qui puissent désormais l'ébranler. Les persécutions seront-elles plus fortes que sa constance? Sa sœur, la chanoinesse de Wallerstein, a été expulsée de son abbaye, conduite brutalement à Francfort, forcée de se rendre à Paris à pied. Lui-même, il a été traqué comme un malfaiteur, ses biens sont confisqués, et le roi de Prusse, pour ne pas se compromettre, ose à peine lui adresser, dans les termes les plus secs, une lettre de condoléance. Si la persécution redouble, Mme de Stein, dans une supplique désespérée, implore pour ses enfants la clémence de Napoléon; Marie-Louise lui promet son appui; M. de Champagny et le duc de Bassano ne négligent rien pour fléchir le maître : tout cela est vain; M. de Stein reste sous le coup du décret qui l'a frappé. Que lui importe? il est plus libre dans son action. Dépouillé de ses biens, chassé de l'Allemagne, il n'a plus d'asile qu'en Russie. C'est là qu'il faut le suivre pour assister, dans le sein de la dernière coalition européenne, à toute une partie peu connue de l'histoire de nos malheurs. Cet avenir que le proscrit invoquait avec une confiance exaltée, il va le préparer lui-même, assis aux conseils du tsar. C'est en 1812 que Napoléon avait durement repoussé les prières de Mme de Stein; deux ans plus tard, hélas! le baron de Stein, établi à Paris, administrait la France au nom des rois coalisés.

III.

Le 19 mai 1812, le prince Ernest de Hesse-Philippsthal remettait à Stein une lettre où l'empereur Alexandre l'invitait à lui communiquer ses plans, soit par écrit, soit en venant le trouver à Wilna. La guerre était alors comme déclarée. Napoléon venait d'arriver à Dresde, et il avait réuni autour de lui tous les princes de la Confédération du Rhin. Les préparatifs d'Alexandre n'inspiraient pas de bien sérieuses inquiétudes : l'Europe croyait que la campagne de Russie serait terminée, comme les guerres de Prusse et d'Autriche, par quelque victoire écrasante qui déciderait de tout en quelques heures. Un autre homme que le baron de Stein eût hésité; Stein n'hésita pas; il adresse ses remercîments au tsar, et le 27 mai, deux jours après que Napoléon est parti de Dresde pour rejoindre la grande armée, il quitte Prague et se dirige par Lemberg et Brody vers la frontière russe.

Il arriva le 12 juin à Wilna. Le tsar avait manifesté le désir de lui donner un ministère, les finances ou l'instruction publique; Stein refuse de prendre officiellement aucune part à l'administration de la Russie; il ne s'occupera que des affaires allemandes; sa qualité d'étranger pourrait lui créer des obstacles; il ne veut pas soulever de défiances; il faut qu'il reste libre, aimé et considéré de tous, pour mener à bien son entreprise.

Cette discrétion n'était pas hors de propos. Les cu-

rieux documents rassemblés par M. Pertz nous montrent la cour et le gouvernement du tsar livrés à des influences de toute sorte. Le tsar avait trente-cinq ans ; il apparaît au baron de Stein comme un noble cœur, mais irrésolu et sans force. Autour de lui s'agite un état-major de princes et de généraux dont Stein nous rend les physionomies avec une singulière vigueur. Est-il un spectacle plus piquant que celui d'un homme ardent, convaincu, poursuivi d'une pensée unique, et jeté tout à coup au milieu d'une foule d'esprits ambitieux et frivoles? Telle est la situation du représentant de l'Allemagne à la cour de Russie ; éclairé par l'idée qu'il porte en lui, il juge tous ces hommes avec une sagacité impitoyable ; l'austère patriote devient un portraitiste plein de verve.

Ici c'est le plus intime confident de l'empereur, son beau-frère, le jeune prince George d'Oldenbourg, honnête, laborieux, instruit, mais *rempli pour lui-même d'une béate admiration, et persuadé qu'il est à la fois le poëte, le capitaine et l'homme d'État du siècle.* Là c'est le ministre des affaires étrangères, le vieux comte Romanzoff, diplomate du temps de Catherine II, tout façonné à la française, tout fardé de grâces apprises et de coquetteries surannées, *la vieille marquise du Marais*, comme l'appelaient les jeunes attachés de M. de Caulaincourt. Romanzoff représente à la cour du tsar l'enthousiasme pour Napoléon ; quand il raconte une anecdote sur *sa majesté l'empereur* et *sa majesté l'impératrice douairière*, c'est du vainqueur de Friedland et de sa mère qu'il veut parler, — ce qui ne l'empêche

pas d'exposer avec un sourire triomphant les procédés dont il faut se servir *pour battre sa majesté l'empereur dans une négociation.*

Un autre personnage non moins bizarre, c'est le plus influent des ministres, Speransky, fils d'un pasteur, qui avait mené une existence de hasard dans sa première jeunesse ; chanteur d'abord, espèce de Figaro ou de Gil Blas, mais Gil Blas septentrional, plein de qualités sérieuses et volontiers tourné au mysticisme, il était entré modeste employé dans une chancellerie, et s'y était élevé aux plus hauts postes. Devenu l'homme d'état le plus accrédité de l'empire, il avait conservé ses mœurs simples et accru ses penchants au mysticisme. Un aventurier célèbre dans la littérature allemande, Fessler, ancien moine autrichien, puis pasteur protestant et missionnaire en Russie, avait conquis un grand ascendant sur cette vive imagination. Initié par Fessler aux secrets de l'illuminisme allemand, Speransky s'occupait beaucoup de franc-maçonnerie et de sociétés secrètes. Plusieurs propos bizarres, révélés par un de ses amis et qui arrivèrent dénaturés sans doute aux oreilles de l'empereur, furent cause de son éclatante disgrâce ; il fut arrêté la nuit et conduit en exil par un agent de police. L'empereur, qui l'aimait singulièrement, s'était cru trahi par un de ses plus intimes conseillers, et l'on vit dès lors se développer chez lui ces irrésolutions et ces défiances que nous peint si vivement M. de Stein.

Quant aux généraux qui entourent le tsar, ce sont de braves militaires et de médiocres esprits. Barclay de Tolly a du sang-froid, du courage, mais n'exigez de lui

aucune élévation dans les idées. C'est un soldat, rien de plus. D'ailleurs son influence personnelle est presque nulle. Les deux autres chefs de l'armée, le prince Bagration et Tormassow, le regardent comme un étranger, et, quoique ses inférieurs, *ils lui tiennent à peine par un fil.* S'il y a dans l'armée un penseur élevé et profond, c'est le général Phull; malheureusement il est Wurtembergeois et ne parle pas la langue russe; pourquoi faut-il aussi qu'il sache si peu agir sur les hommes, qu'il les repousse au contraire par sa hauteur, par ses railleries mordantes, et rende inutiles les sérieux dons qu'il a reçus ?

Le baron de Stein avait raison de ne pas se hasarder, avec sa rudesse teutonique, au milieu de ces brillantes élégances et de ces vanités hautaines; aussi bien sa tâche lui suffisait. Il ne perd pas de temps : huit jours après son arrivée, il adresse au tsar un mémoire très-étendu sur la situation de l'Allemagne et sur le moyen d'employer les forces secrètes de ce pays à la ruine de la France. Les mémoires, les plans, les grandes conspirations officielles, c'est là de plus en plus son occupation et sa chimère. Son cerveau est une fournaise : chaque fois que Napoléon fait un pas, chaque fois que la situation change, sa stratégie infatigable déploie de nouvelles ressources. Aujourd'hui il s'agit de soulever l'Allemagne par la presse : toujours entraîné davantage dans les voies de la Révolution, le champion de la féodalité va faire de la Russie un foyer de publications libérales. Les plaintes et les protestations des peuples ne peuvent plus se faire entendre sur le continent : il n'y a plus de libraires en

Allemagne pour imprimer les pamphlets ; il n'y a ni en Prusse ni en Autriche un journal qui ose parler avec franchise ; la Russie imprimera les protestations, la Russie dictera le journal qui sera répandu secrètement dans les contrées allemandes, et qui murmurera aux oreilles des nations des paroles à demi révolutionnaires. Un des moyens proposés au tsar par M. de Stein, c'est d'imprimer et de distribuer de tous côtés le pamphlet de Maurice Arndt, *l'Esprit du temps*. Ce n'est pas assez : il faut que Maurice Arndt soit appelé en Russie, qu'on lui commande des brochures et des chansons patriotiques, qu'on les fasse lire, qu'on les fasse chanter partout, qu'on en couvre l'Allemagne. Les esprits une fois préparés, une proclamation du tsar aux peuples germaniques leur révélera les desseins de la Russie ; Alexandre s'annoncera comme le libérateur de l'Allemagne opprimée, et tous les Allemands qui servent sous les drapeaux de la France seront sommés, au nom de l'honneur, de venir se joindre à l'armée russe. Le tsar approuve tous ces projets ; Arndt est appelé auprès du baron de Stein, le journaliste Kotzebue se joint à lui pour inonder le pays de libelles, le général Barclay de Tolly fait une proclamation à l'Allemagne, et la légion germanique est formée.

Cependant la guerre de 1812 a commencé. De juin à septembre, les batailles se succèdent. Maîtres du Niémen, établis à Wilna et à Witepsk, les Français sont vainqueurs à Smolensk, à Valontina, à Borodino ; toutefois ils ne sont vainqueurs qu'à demi. Jamais l'empereur n'a rencontré une telle résistance. Les Russes se retirent,

mais l'enthousiasme presque sauvage dont cette guerre nationale les enivre fait échouer les plus savantes combinaisons. C'est une guerre sans pitié. A défaut de conceptions puissantes, la destruction et la mort planent au-dessus de l'armée de Barclay et de Kutusof comme des furies vengeresses. Le génie et l'art sont d'un côté, de l'autre est la barbarie, une barbarie furieuse et résolue à tout. Pendant cette lutte effroyable, Stein partage toutes les passions de l'armée russe, il la suit dans tous ses mouvements; il se retire, comme elle, de Wilna à Smolensk, de Smolensk à Moscou, mais en se vengeant, à son exemple, par les moyens qui lui sont propres. L'armée russe brûle le pays devant les pas du conquérant ; lui, il soulève l'Allemagne derrière ses bataillons. Il entretient une correspondance infatigable ; sa pensée semble partout présente, et partout il sème la vengeance et la haine.

Stein n'a jamais été plus beau qu'en ces heures d'exaltation. La victoire est incertaine, qu'importe? l'action le console. Jusque-là il s'épuisait à armer l'Europe contre la France, et, ne réussissant pas à enflammer chez les autres les passions qui remplissaient son âme, il maudissait le genre humain ; aujourd'hui cette lutte acharnée double sa foi et ses forces. Si l'on voulait peindre le baron de Stein, si l'on voulait rendre cette tête carrée, ce regard sombre, cette physionomie où éclatent la rudesse et la ténacité, c'est ce moment qu'il faudrait choisir : on le verrait l'œil en feu, l'éclair au front, lisant un bulletin de Kutusof, et, peu soucieux de la défaite, devinant dans les victoires mêmes de l'em-

pereur le premier ébranlement de sa fortune. Stein était depuis plusieurs semaines à Saint-Pétersbourg, quand Napoléon entra à Moscou. Quelques jours après, un matin, il était assis avec Arndt et déjeunait frugalement : « Vous savez la nouvelle? lui dit-il; tout Moscou a brûlé! Nous allons être forcés sans doute de fuir encore plus loin; ce n'est pas la première fois que je fuis et que je perds mon bagage. Misérable espèce humaine! vous ne sauriez croire combien il y a de visages allongés autour de nous. Pour moi, je ne me suis jamais senti plus gai! » Et en effet, au milieu de ces affreuses péripéties, le dur Teuton avait des accès de gaieté enthousiaste.

Il est curieux de comparer les lettres de Stein pendant cette période à ce journal si éloquent, si passionné, écrit à la même époque par Mme de Staël, lorsqu'elle fuyait Napoléon et allait chercher la liberté en Russie. Les derniers chapitres des *Dix Années d'exil* sont un précieux commentaire des sentiments du baron de Stein. Tous les deux ils parlent souvent des mêmes choses, ils décrivent les mêmes tableaux, ils peignent et apprécient les mêmes hommes, et voyez quelle différence d'inspiration! Une amertume profonde assombrit les ardentes pages de Mme de Staël; une joie meurtrière éclate dans les lettres de M. de Stein. Cette différence toutefois est un enseignement de plus. L'un et l'autre, la noble exilée par sa tristesse, le ministre prussien par ses cris de joie, ils peignent admirablement la situation de l'Europe à la veille des catastrophes qui allaient renverser l'empire. M. de Stein avait vu Mme de Staël

à Saint-Pétersbourg pendant le mois d'août 1812. Il l'apprécie dans ses lettres avec une rare pénétration. Ses paroles sur cette femme illustre sont conformes aux témoignages les plus sérieux et aux jugements les plus accrédités. L'auteur de *Corinne*, sa personne, son entretien, son attitude à la cour de Russie, les sentiments qui l'animent, tout cela est décrit, reproduit, analysé avec une singulière finesse. Cette saine nature volontiers portée à l'emphase, ce fonds de simplicité cordiale et ce besoin de dominer et de plaire, cette physionomie qui serait un peu commune dans le bas du visage si elle n'était relevée par l'éclat extraordinaire des yeux, rien n'est omis dans le portrait que nous retrace M. de Stein. Mme de Staël voulut lui lire un fragment de son livre sur l'Allemagne, et tout naturellement, pour plaire à un tel homme, elle choisit le chapitre sur l'enthousiasme. Stein fut ravi de ces magnifiques paroles qui répondaient si bien à la situation de son âme. « Quelle profondeur! écrit-il à sa femme; quelle noblesse de sentiments! quelle sublimité de pensées! et comme elle sait les exprimer avec une éloquence qui va au cœur! » Il y revient sans cesse, tant cette lecture l'a ému, et deux jours après il en envoie une copie à Mme de Stein: « Tu les liras, ajoute-t-il, ces belles paroles, avec autant de bonheur que j'en ai éprouvé à les transcrire. »

Cet enthousiasme du baron de Stein était souvent exposé à de cruels mécomptes. Ardent et illuminé comme il l'était, il lui arrivait maintes fois de surfaire les hommes. Il vit bientôt que les Russes eux-mêmes n'étaient pas aussi passionnés qu'il les aurait voulus.

La prise et l'incendie de Moscou avaient abattu bien des courages. Stein craignait d'ailleurs l'influence de cette catastrophe sur *les lâches cabinets de Vienne et de Berlin*, au moment où il fallait entraîner l'Allemagne à une dernière et décisive coalition avec l'Europe du nord. Le comte Münster, ancien ministre du Hanovre, habitait alors l'Angleterre, et y prenait une part active aux négociations diplomatiques; il nourrissait les mêmes espérances que Stein, et, quoique moins ardent, il semblait travailler comme lui à une insurrection des contrées allemandes. Désabusé un instant sur le compte d'Alexandre, incapable, je ne dis pas de résignation, mais de la plus simple patience, Stein ne voit plus en Europe qu'un seul homme dévoué à sa cause : c'est le comte Münster. Il le sollicite, le presse, le met en demeure d'agir. Tout à coup on apprend que l'armée française quitte Moscou et va opérer sa retraite vers l'Allemagne. C'est la première fois que l'empereur échoue dans ses gigantesques projets. Victorieuse par le secours des éléments plutôt que par la force de ses armes, la Russie fait éclater une joie frénétique. Stein triomphe aussi, mais ce n'est pour lui que le commencement de la victoire. Étonnés d'un succès dont ils savent bien que le mérite n'est pas à eux, les généraux russes ont hâte de terminer la guerre; ce n'est pas seulement Romanzoff qui veut la paix, Kutusof la demande aussi, et toute l'armée partage son désir : qui poussera cette armée malgré elle? Ce sera le baron de Stein. « Sans son impérieuse influence, a dit le général Phull, nous n'aurions pas repassé le Niémen. »

C'est Stein, en effet, qui s'empare désormais de l'esprit d'Alexandre, et qui va diriger pendant dix-huit mois les plus tragiques événements de l'histoire. Au moment où la Russie s'arrête, où la Prusse et l'Autriche ont peur de leurs propres pensées et n'osent s'avouer ce qu'elles désirent, Stein réunit d'une main vigoureuse tous ces éléments dispersés. Sans titre, sans autorité officielle, il dirige comme un grand ministère. Il a ses agents à Berlin, à Vienne, à Londres. Il prépare les négociations, il va au-devant des obstacles, il multiplie les ressources, surtout il s'adresse aux peuples, et active sourdement les feux souterrains dont l'explosion est imminente. Des plus hauts rangs jusqu'aux derniers, sa vigilante sollicitude n'oublie rien. Il parle à chacun son langage; ardent, généreux, chevaleresque avec Alexandre, ironique et hautain avec Romanzoff, diplomate avec les cabinets de Prusse et d'Autriche, révolutionnaire avec les masses, il convoque le ban et l'arrière-ban, il soulève toutes les passions, il déchaîne toutes les forces pour écraser l'empereur. Des généraux qu'il a connus naguère moins résignés, Gneisenau, Walmoden, ont remis l'épée au fourreau et voyagent paisiblement en Europe : il leur adresse des mercuriales à la fois affectueuses et sévères. Tout est permis à celui que Steffens appelle le *grand Allemand*, et tout fléchit devant sa parole.

Stein a entraîné la Russie; les troupes de Kutusof sont déjà aux frontières et vont entrer en Prusse. Placé entre les ordres de Napoléon et les prières d'Alexandre, Frédéric-Guillaume III voudrait obéir à sa parole; il

voudrait demeurer fidèle au conquérant qui avait eu un instant la pensée d'anéantir la monarchie prussienne et qui l'a épargnée. Inutiles efforts ! Frédéric-Guillaume n'est plus le maître. La Russie d'un côté, de l'autre l'exaltation de ses peuples dominent sa faiblesse. En vain semble-t-il résolu à maintenir loyalement son alliance avec Napoléon : son armée, qui a combattu les Russes sous nos drapeaux, passe bientôt à l'ennemi. Sollicité par Alexandre, le général Yorck, qui couvre le passage du Niémen, se décide à cette trahison que justifie à ses yeux l'imminence du péril. « Les Français sont vaincus, lui écrivait le tsar ; si la Prusse veut que la défaite de Napoléon lui profite, qu'elle se décide enfin et vienne à nous ! » Yorck n'hésite plus à violer sa foi ; le 27 décembre, il se met en marche afin d'opérer sa jonction avec les Russes, et le 30 il écrit au roi pour obtenir le pardon de son crime ou offrir sa tête à la justice. La défection d'Yorck entraîne la défection de Bulow. Désormais l'impuissance du cabinet de Berlin est publiquement constatée Le général Yorck est mis en jugement ; le prince d'Hatzfeld va porter à Paris les protestations de Frédéric-Guillaume ; tout cela n'y fait rien, un élan irrésistible entraîne l'Allemagne du nord sous la bannière du tsar. Il n'y a plus ni serments ni honneur militaire ; le patriotisme, irrité par tant d'humiliations, ne recule devant aucune vengeance. On peut dire que l'esprit de Stein est partout. Si ce fougueux homme d'État eût été un politique plus clairvoyant, il aurait dû craindre pour la Prusse et pour l'Allemagne entière cette prodigieuse influence de la Russie :

non, l'enthousiasme d'une guerre nationale le précipite en aveugle dans de nouveaux périls. Afin de venger le long abaissement de sa patrie, il consent à la placer sous un joug plus redoutable. Pour longtemps l'avenir est engagé, longtemps les passions tudesques seront exploitées par une diplomatie savante, et la Russie tiendra l'Allemagne entre ses mains. C'est l'inflexible Stein, c'est le tribun du patriotisme qui aura été l'instrument de cette politique.

Un événement moins connu que la défection du général Yorck, et qui occupe une grande place dans cette histoire, indique bien la déplorable situation de la Prusse au milieu de ces événements terribles. Frédéric-Guillaume hésite encore ; Stein se déclarera sans attendre ses ordres et engagera son pays. Alexandre est entré dans la province de Prusse avant que Frédéric-Guillaume eût osé faire connaître sa volonté et s'allier ouvertement avec les ennemis de la France ; or, comme il y a encore des troupes françaises dans les autres parties du royaume et que les communications sont périlleuses de Kœnigsberg à Berlin, le baron de Stein est investi par le tsar de pouvoirs illimités pour l'administration de la province de Prusse. C'est lui qui veillera à l'entretien de l'armée, c'est lui qui fera rentrer les impôts, qui prendra toutes les mesures commandées par les circonstances, qui mettra sous le séquestre les biens des Français et ceux de leurs alliés, c'est lui enfin qui organisera le *landsturm* et la *landwehr* d'après les plans qu'il a conçus et fait approuver du roi en 1808.

Stein exerça pendant un mois cette dictature ex-

traordinaire ; le 7 février 1813, il quittait Kœnigsberg sur l'ordre du tsar et partait pour la Silésie. La cour de Russie s'y rendait de son côté, et quelques semaines après un traité unissait Alexandre et Frédéric-Guillaume ; la Prusse déclarait la guerre à la France. Stein était enfin arrivé à son but : la guerre de délivrance, ainsi que l'a appelée l'histoire, une guerre toute nationale, une guerre accomplie, comme une sorte de révolution, par le déchaînement des masses populaires, éclatait en Allemagne. A ce moment décisif, l'ancien ministre de Frédéric-Guillaume pouvait se dire qu'il avait tout conduit. Chassé de la Prusse une année auparavant, il y revenait en maître. Chassé sur un ordre de Napoléon pour avoir voulu substituer l'insurrection des peuples à la lutte des armées, il reparaissait en dictateur, et commençait à exécuter, sans attendre même le consentement de son roi, les audacieuses mesures dont la conception seule avait causé ses disgrâces. Malgré des obstacles sans nombre, il avait communiqué son ardeur au tsar ; il allait imposer sa pensée à Frédéric-Guillaume. Ceux qui le combattaient naguère tremblent maintenant devant lui ; il est tout-puissant, il est l'objet de l'acclamation universelle : que lui font les dangers de l'avenir, pourvu que sa passion triomphe ? C'est l'heure où Fichte prononce avec plus d'enthousiasme que jamais ses *Discours à la nation allemande ;* c'est l'heure où Théodore Kœrner entonne le sombre chant de *la Chasse de Lutzow ;* dans les villes et au fond des campagnes, à l'université, dans l'atelier de l'artisan, sur le sillon du laboureur, des millions d'hommes res-

sentent enfin les patriotiques ardeurs qui brûlent son âme depuis vingt ans.

La guerre de 1813 a commencé; vainqueur à Lutzen, à Bautzen, Napoléon ne remporte que de stériles triomphes. Ce ne sont plus ces étonnantes journées qui d'un seul coup terminaient une campagne : les merveilleuses combinaisons du grand capitaine viennent échouer contre ces masses innombrables qui sans cesse réparent leurs brèches. Il luttait en Russie contre des procédés barbares; il lutte en Allemagne contre les éléments révolutionnaires brutalement déchaînés. Ces forces qu'il employait jadis en les maîtrisant par son génie, il les trouve en face de lui, violentes, grossières, décidées à tout, mais purifiées, il faut le reconnaître, par le fanatisme de la patrie. Ces forces, il les personnifie surtout dans un homme. Lorsque, dans ses proclamations, il signale aux coups de ses soldats les hideuses bandes des sauvages du Don, le nom de Stein est toujours dans sa pensée à côté de ces noms maudits. La préoccupation des procédés *révolutionnaires* du baron de Stein est manifeste à ce moment dans tous les actes de l'empire. Ce que représentent les armées russe et prussienne, c'est la haine de la société, le soulèvement de la canaille contre ceux qui possèdent; leur nom est *anarchie*. Ce langage se répète partout; il est dans les bulletins du camp impérial, dans les articles du *Moniteur*, dans les proclamations de l'impératrice - régente. Si Marie-Louise, après la victoire de Lutzen, demande un *Te Deum* aux évêques de l'empire, elle peint les contrées allemandes comme affranchies de la terreur démago-

gique, elle parle des actions de grâces que « l'Allemagne rend au Dieu des armées pour l'avoir délivrée, par l'assistance qu'il a donnée à son auguste protecteur, *de l'esprit de révolte et d'anarchie dont l'ennemi avait embrassé la cause.* » Partout enfin on voit le dessein de déshonorer l'ennemi et de paralyser dans ses mains l'arme retoutable de la Révolution.

Ce que n'avaient pu ni Lutzen ni Bautzen, ce n'étaient pas des proclamations qui pouvaient le faire. Stein continuait son œuvre, et l'exaltation patriotique gagnait de proche en proche toutes les contrées allemandes. Après avoir amené la Prusse dans les bras de la Russie, il lui restait à compléter la coalition en décidant l'Angleterre et l'Autriche à y prendre part. Tous ses efforts sont dirigés de ce côté. Il y réussit bientôt, grâce à cette pression qu'il exerce sur les cabinets par le déploiement des forces populaires. L'Autriche se joint à la Prusse ; une nouvelle campagne commence, et, malgré la victoire de Napoléon à Dresde, l'effroyable bataille de Leipzig est le signal de nos désastres.

Le baron de Stein est l'administrateur de cette guerre dont il a été le conseiller opiniâtre. A mesure que les alliés avancent, il est chargé de tout régulariser dans les pays soumis. Il est comme un dictateur civil achevant l'œuvre des soldats. Le roi de Saxe, fidèle à celui de qui il tient sa fortune, vient d'être fait prisonnier par les alliés ; Stein reçoit la mission d'organiser le royaume (octobre 1813). Il nomme un gouverneur-général, il installe un conseil de gouvernement et il y fait dominer l'influence russe. C'est un Russe, le prince

Repnin, qui est gouverneur, et trois Saxons seulement siégent au conseil. Ce conseil, il le réunit immédiatement, et, se tournant vers les membres qui appartiennent à la Saxe, il leur adresse de sévères et impérieuses paroles : « Messieurs, s'écrie-t-il, la Saxe a oublié ses devoirs envers l'Allemagne ; voici une occasion de réparer la honte de votre patrie. » En même temps il fait écrire à tous les employés du pays pour les délier de leurs serments antérieurs ; il touche sans hésiter et comme d'une main révolutionnaire aux choses que respecte au fond sa pensée d'homme d'État. On dirait qu'il est heureux de frapper un roi, — un roi, il est vrai, coupable à ses yeux d'avoir déserté la cause allemande. Ce n'est ni par tempérament ni par théorie que Stein devient révolutionnaire, c'est le patriotisme qui l'y pousse. On voit ici le même homme qui, au lendemain de la bataille de Leipzig, écrivait à sa femme : « Nous ne devons pas ce grand résultat à l'influence de lâches hommes d'État ou de misérables princes allemands ; nous le devons à deux campagnes pleines de sang, de larmes et de lauriers. »

Cette dictature qu'il vient d'exercer à Dresde, il va l'exercer quelques semaines après à Francfort (novembre 1813). Ces fonctions extraordinaires semblent son rôle naturel. Il règne en maître absolu sur toute une partie de l'Allemagne, nommant des gouverneurs-généraux, instituant des conseils d'État, levant des contributions de guerre, remaniant même dans la Confédération du Rhin la carte intérieure du pays, faisant enfin, en des proportions restreintes et pour l'intérêt de la

patrie allemande, ce que Napoléon avait fait jadis pour l'Europe avec tant de hardiesse et d'éclat. Or, son talent est si mâle, son activité si grande, l'idée qu'il inspire de son autorité et de son droit si prestigieuse, qu'un jour des officiers allemands et russes vont consulter à Francfort le célèbre professeur de droit politique Nicolas Vogt, et lui demandent si, d'après les lois constitutives, le baron de Stein ne pourrait pas être élu empereur d'Allemagne.

S'il n'était pas empereur d'Allemagne, il est certain cependant que ni le roi de Prusse ni l'empereur d'Autriche n'eurent la même influence que lui, soit à Bâle, soit à Langres, dans toutes les délibérations des alliés. Le territoire de l'empire était déjà envahi ; les ennemis couvraient le nord-est de la France. Hésitant et comme effrayés d'une audace qu'ils eussent pu chèrement payer, bien des personnages considérables, diplomates ou généraux, étaient alors disposés à la paix. Alexandre, agité de sentiments contraires, était entouré d'obsessions continuelles. M. de Metternich surtout, avec sa froide et spirituelle sagesse, ne négligeait aucun moyen d'arrêter l'invasion ; il voyait très-nettement ce que M. de Stein, aveuglé par ses colères, était incapable de comprendre ; il voyait quelle était déjà la prépondérance de la Russie, et s'alarmait de ce protectorat superbe qui préparait de si graves embarras à l'avenir. Inutile clairvoyance ! la haine de Stein empêcha tout. A Châtillon, à Chaumont, il fit échouer les efforts de M. de Metternich et posa des conditions telles qu'il était impossible de discuter seulement sur cette base. D'ail-

leurs les magnifiques opérations de l'empereur dans cette immortelle campagne ne devaient-elles pas exalter sa confiance? La guerre s'acheva, le destin s'accomplit, et le 10 avril 1814, M. de Stein écrivait à sa femme avec des cris de triomphe : « Gloire à la Providence! gloire au tsar, son représentant, et à ses vaillants auxiliaires, les Allemands et les Russes! nous voici à Paris depuis hier. »

Stein fit à Paris ce qu'il avait fait à Dresde et à Francfort. Administrateur presque dictatorial, il était chargé de toutes les affaires, politiques et civiles. Ses pouvoirs étaient immenses. Il sentit là cependant, pour la première fois, que son action sur le tsar n'était pas sans limites. Alexandre s'appliquait à séduire, par la grâce de ses manières et l'habile générosité de ses proclamations, un grand peuple cruellement humilié, dont la vengeance pouvait encore être formidable; Stein ne comprenait rien à ces ménagements. Cette ardeur de représailles qu'il lui était interdit de satisfaire se donnait un libre cours dans sa correspondance intime. Les lettres qu'il écrit de Paris à Mme de Stein sont pleines d'atroces fureurs. Il ne craint pas de descendre aux plus ignobles injures contre l'empereur abattu, ne voyant pas qu'il justifie par ces violences les flétrissures imméritées que que lui a tant de fois infligées *le Moniteur*. Il n'est guère plus content de Louis XVIII que de Napoléon; l'humiliation de la France ne lui suffit pas, quand il voit le roi parler chez lui en maître, au lieu de condescendre à tous les désirs des vainqueurs. Ce qu'il y avait d'altier et de noble chez le baron de Stein pendant les excita-

tions de la lutte fait place désormais à des violences indignes. L'adversité l'avait grandi ; la victoire le rabaisse au niveau de ses passions.

Lorsqu'il abandonne la France après quelques mois de séjour, ses rancunes ne sont pas moins ardentes. Il noue d'étroites relations avec Gœrres, qui était alors, dans *le Mercure du Rhin*, le plus fougueux interprète des colères teutoniques et qui ne cessait de réclamer à grands cris l'Alsace et la Lorraine. Bientôt les affaires de Saxe deviennent la préoccupation de la diplomatie allemande et russe ; que fera-t-on du roi de Saxe, l'allié fidèle de Napoléon, vaincu comme lui et dépossédé de de ses États ? L'Autriche voudrait le rétablir sur son trône ; le baron de Stein est à la tête de ceux qui demandent le châtiment du roi.

C'était le moment où M. Joseph de Maistre appelait cette délibération *le plus grand des scandales politiques.* « Un roi, — écrivait-il de Saint-Pétersbourg à l'un de ses amis de Vienne, — un roi détrôné par une délibération, par un jugement formel de ses collègues ! c'est une idée mille fois plus terrible que tout ce qu'on a jamais débité à la tribune des jacobins, car les jacobins faisaient leur métier ; mais, lorsque les principes les plus sacrés sont attaqués par leurs défenseurs naturels, il faut prendre le deuil... Je serais désolé, monsieur le marquis, si l'assemblée la plus auguste, qu'on pourrait appeler un sénat de rois, venait à juger comme une loge de francs-maçons suédois. » M. de Stein, qui a bien des rapports avec Joseph de Maistre, n'éprouve pas de ces scrupules. Avant sa lutte contre *le Corse* (c'est ainsi

qu'ils le désignent tous deux) il eût parlé comme l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg ;* comment penserait-il de même aujourd'hui que, pour combattre la Révolution, il lui a tant de fois dérobé ses armes? Il y a en lui, selon les paroles de M. de Maistre, et le représentant d'un sénat de rois et le franc-maçon germanique. En vain retournera-t-il, par une pente toute naturelle, à ses opinions d'avant 89 : on ne l'a employé que comme un instrument de destruction ; la lutte finie, il aspirerait inutilement à une autorité sérieuse. Ses hautes facultés seront devenues impuissantes par la direction même qu'il leur a donnée. Entouré d'hommages, mais suspect, il aura désormais dans les conseils de l'avenir une position équivoque. Les souverains d'abord se défieront de lui et le tiendront à l'écart, les peuples à leur tour, ceux-là même qui acclament son nom en 1815, verront plus clair au fond de sa pensée et lui retireront leur amour. Il restera seul pour voir crouler son œuvre et s'accroître les difficultés sans nombre au milieu desquelles il a jeté son pays. Telle sera la punition de ses violences.

IV.

Cette punition éclata surtout au congrès de Vienne. Les rois vainqueurs s'étaient donné rendez-vous dans la capitale de l'Autriche pour reprendre à leur manière la tâche de Napoléon et organiser l'Europe nouvelle. Les plus hautes intelligences politiques étaient réunies. On allait débattre pacifiquement, après tant et de si effroya-

bles guerres, les intérêts des grandes puissances et l'équilibre du monde. Le baron de Stein croyait sa place marquée dans cette assemblée illustre. Ses amis, ses admirateurs lui répétaient sans cesse qu'il était l'homme indispensable; il fut appelé en effet au congrès de Vienne, mais sans caractère officiel. Depuis qu'il avait quitté la Prusse à l'appel d'Alexandre, il n'avait pas repris de service dans son pays ; il ne pouvait rentrer aux affaires qu'avec le rang de premier ministre, et Frédéric-Guillaume III était trop heureux de n'avoir pas à subir cette tyrannie hautaine. Ce poste d'ailleurs était fort habilement occupé alors par M. de Hardenberg. Était-ce donc au nom de la Russie que M. de Stein avait été mandé à Vienne ? Non ; c'était à titre de confident et d'ami de l'empereur Alexandre. Le tsar avait voulu flatter son orgueil par cette collaboration intime, et il lui enlevait en même temps toute occasion de compromettre et d'embrouiller les affaires. L'influence de Stein paraissait immense ; elle était nulle aux yeux d'un observateur attentif.

Le baron de Stein avait poursuivi depuis plus de vingt ans le rêve d'une Allemagne régénérée où l'unité du moyen âge se relèverait sous la direction de la Prusse. Or, à l'heure où tout va se décider, quel est son appui dans ces grandes négociations ? Il n'en a pas d'autre que la Russie. C'est au tsar qu'il doit faire agréer ses projets, c'est le tsar qui doit approuver la reconstruction de l'unité allemande. Il a des ambitions généreuses, il a conçu des plans où l'esprit moderne occupe une place légitime; si la Russie ne prend pas sous son patronage ce progrès

libéral de la Prusse, tout est perdu. Situation étrange qui résume exactement la carrière de l'imprudent patriote et nous en révèle toutes les méprises ! Cette situation n'était pas seulement celle du baron de Stein vis-à-vis de l'empereur Alexandre ; toute l'Allemagne en était réduite là : c'est la fidèle image du congrès de Vienne. L'Allemagne entière, au congrès de Vienne, est soumise à la volonté du tsar. L'Allemagne, dont l'exaltation en 1813 a si bien servi la politique russe, retombe aujourd'hui sous la main puissante qui la faisait agir. M. de Stein avait cru soulever librement l'Allemagne et dominer l'Europe ; il n'était que le jouet d'une volonté plus habile. A Berlin et à Vienne, c'étaient les partisans de la paix qui avaient eu raison ; c'était M. d'Haugwitz à Berlin, c'était M. de Metternich à Vienne, qui avaient le mieux pressenti les périls de l'avenir, et les patriotes enthousiastes n'avaient relevé l'Allemagne d'un abaissement momentané que pour la soumettre à une influence dont elle n'a pas encore secoué le joug après trente ans d'efforts.

M. de Stein avait beau entretenir chaque jour l'empereur Alexandre, il avait beau rédiger plans sur plans et mémoires sur mémoires : il n'obtenait rien de ce qu'il demandait. Le moment était venu où l'empereur, tout en le comblant d'égards, allait l'éloigner peu à peu. Dans les délibérations si longues sur la Pologne, sur la réunion de la Saxe à la Prusse, sur le rétablissement de l'empire d'Allemagne, ses projets furent tous rejetés. Il semblait travailler lui-même à décréditer son influence ; jamais on ne vit absence plus complète de tact politique.

Il voulait agrandir la Prusse, et loin de lui chercher des alliés qui eussent pu soutenir ses prétentions, c'est du tsar tout seul qu'il attendait le succès de ses théories. Il ne voyait pas que le cabinet de Saint-Pétersbourg avait des intérêts absolument contraires, il ne comprenait pas la nécessité de combattre cette prépondérance écrasante. L'Autriche, l'Angleterre et la France s'étaient unies par un traité secret, le 6 janvier 1815, pour repousser les empiétements de la Russie ; au lieu de leur venir en aide, Stein s'emporte et déraisonne. Était-ce dans un intérêt sérieusement politique qu'il voulait fortifier la monarchie prussienne par l'adjonction de la Saxe ? Avait-il le dessein d'opposer à la Russie un royaume puissamment constitué ? Non certes, il n'obéissait qu'aux inspirations de sa colère.

Il n'est même pas impossible que les violences du baron de Stein aient engagé les représentants des puissances ennemies de la Russie dans les fautes si regrettables qui furent commises alors. Il importait à tout le continent que la Russie ne passât pas la Vistule; mais, une fois la Russie devenue maîtresse de la Pologne, il fallait pour la sécurité de l'avenir, fortifier le centre de l'Europe en donnant la Saxe à la Prusse et les bords du Rhin à la France. Le baron de Stein voulait le premier de ces dédommagements, mais il le voulait avec une ardeur de représailles qui souleva l'indignation de l'Autriche ; ce qui devait être considéré comme une nécessité politique, Stein voulait en faire une punition solennelle infligée au roi qui avait servi Napoléon ; la France et l'Angleteterre, par des motifs différents, ne pouvaient se séparer ici de l'Autriche, et

la Saxe fut sauvée. Quant au second point, il dépendait du premier : si la Prusse n'était pas agrandie, la France ne pouvait plus prétendre aux bords du Rhin. C'est ainsi que les passions du baron de Stein, très-habilement mises à profit par une diplomatie supérieure, venaient sans cesse en aide aux combinaisons de la Russie.

Si M. de Stein ne s'apercevait pas des services involontaires qu'il rendait au tsar, il voyait bien qu'il n'avançait pas dans ses chimériques plans de restauration allemande. Son influence décroissait de jour en jour. Combien de fois ne s'est-il pas trouvé seul de son parti! Il était seul, et pourtant, ce qui lui rendait cet isolement plus pénible, on était sans cesse obligé de s'adresser à ses lumières pour des informations de toute sorte sur l'état des différents pays qu'il avait administrés depuis plusieurs mois et que nul ne connaissait aussi bien. Chargé d'abord de l'organisation du gouvernement provisoire en Saxe, placé ensuite à la tête de l'administration centrale pendant l'invasion de la France, il était mieux renseigné que personne sur maintes affaires de détail. On le consultait, on lui demandait des notes et des rapports, et cette position, dont tout autre eût tiré bon parti, n'augmentait en rien son influence. Pendant toute la durée du congrès de Vienne, le baron de Stein, encore si écouté la veille, n'est plus que le dépositaire de dossiers importants sur lesquels prononcera un tribunal étranger. Consulté, mais sans crédit, puissant par son rôle passé, mais isolé par ses passions haineuses, son orgueil va s'exaltant chaque jour davantage. Il est en proie à des emportements insensés ; il ne voit

que des traîtres autour de lui et n'a que des paroles de mépris pour les serviteurs les plus dévoués et les plus intelligents de la Prusse. Ses fureurs descendent parfois à d'incroyables grossièretés ; ici, c'est un prince allemand qu'il menace du poing dans un salon ; là, c'est le ministre d'un petit État qu'il prend par les épaules et jette à la porte de son cabinet. Au moment où le congrès va finir, il n'est plus un seul personnage du corps diplomatique, depuis M. de Nesselrode et M. de Metternich jusqu'aux représentants des puissances secondaires, dont il ne se soit fait un ennemi par son arrogance ou ses mauvais traitements. L'empereur Alexandre, pour récompenser ses services, lui confère l'ordre de Saint-Étienne et veut lui faire accorder en dotation la belle propriété du Johannisberg, donnée par Napoléon au maréchal Kellermann ; M. de Hardenberg promet son concours, mais l'irritation que M. de Stein a causée est si générale et si vive, que la négociation échoue, et le Johannisberg est donné à l'Autriche. Telle était, à l'issue de ce grand drame, la situation d'un des principaux acteurs, tel était le châtiment de son orgueil.

Que devient le baron de Stein pendant la dernière période de la lutte ? Sa plus cruelle punition, sans doute, est d'avoir été réduit à l'inaction, lorsque le miraculeux retour de l'île d'Elbe eut ramené de nouveau l'Europe coalisée en face des aigles impériales. Le lendemain de Waterloo, Blücher est le seul qui semble encore se souvenir de Stein ; il lui écrit la nouvelle de la défaite de l'Empereur avec cette soldatesque insolence qui était chez cette nature sans noblesse la vengeance des affronts

subis. Blücher et Stein devaient s'entendre ; l'homme qui voulait pendre Napoléon au premier arbre de la route et l'homme qui s'indignait des ménagements du tsar étaient faits pour se communiquer leurs passions.

Quand les négociations recommencent à Paris, l'isolement de M. de Stein est plus marqué que jamais. Il s'y attendait bien, et c'est pour cela qu'il tarda si longtemps à rejoindre les alliés. Il avait quitté brusquement Alexandre à Heidelberg quelques semaines avant Waterloo, et était allé visiter les bords du Rhin avec Gœthe, à qui il inspirait une sorte de terreur. Quand les alliés furent installés à Paris pour la seconde fois, Alexandre s'étonna de l'absence de Stein et le manda auprès de lui. Quoique bien résolu à ne pas suivre ses conseils, il devait ce dernier souvenir à celui qui l'avait si puissamment secondé. Stein arrive et reprend avec une imperturbable audace sa tâche du congrès de Vienne : il faut démembrer la France, il faut faire un État de l'Alsace et de la Lorraine et le donner à l'archiduc Charles ; mais les mémoires sans fin du baron de Stein n'étaient plus consultés comme autrefois avec une respectueuse déférence ; c'est à peine si on y jetait les yeux. Stein fut plus abandonné encore pendant les négociations de Paris qu'il ne l'avait été au congrès de Vienne. Les traités de 1815 furent conclus, traités bien humiliants pour nous et justement odieux, traités généreux toutefois si on les compare aux impitoyables exigences des Blücher et des Stein.

C'est aux événements de 1815 que s'arrête la biographie de M. de Stein. Là en effet se termine le rôle actif

de ce puissant personnage; les seize dernières années de sa vie s'écoulèrent dans la retraite. Jouissant enfin d'un repos chèrement acheté, entouré des soins de sa famille, il consacrait ses loisirs à l'étude de la primitive Allemagne. Cette grandeur qu'il avait rêvée pour son pays, il la cherchait comme une consolation au fond des siècles disparus, et il avait besoin de cette consolation assurément : à mesure que ses passions s'éteignaient et que la réalité se dévoilait à ses yeux, il devait comprendre que de fautes il avait commises; il a eu tout le temps de voir les conséquences désastreuses de sa politique et l'anéantissement presque complet de l'œuvre qu'il avait cru édifier.

Ses admirateurs l'ont comparé à Pitt en le félicitant d'avoir été plus heureux que cet autre adversaire infatigable de la Révolution et de l'Empire. De telles félicitations sont étranges. Pitt est mort en 1806, désespéré de son impuissance et laissant debout dans toute sa force la menaçante fortune de l'Empereur. M. de Stein a pu assister à la chute de celui que poursuivait sa haine; mais sa patrie n'a pas profité de la victoire; les catastrophes de 1814 et de 1815, en relevant d'abord l'orgueil de l'Allemagne, lui ont été bientôt presque aussi funestes qu'à nous-mêmes, et il est impossible de ne pas attribuer ces résultats à la politique violente et maladroite de l'homme qui sacrifia tout à la vengeance. Le respectueux biographe, le panégyriste enthousiaste du ministre prussien, M. Pertz, porte sans le vouloir le même jugement, lorsqu'il termine son étude par ces tristes paroles : « L'Allemagne ne doit pas plus compter sur l'Angleterre

que sur la Russie ou la France ; son espoir n'est qu'en elle-même. Le jour où aucun Allemand ne servira plus sous une bannière étrangère, le jour où toutes les petites passions, où toutes les considérations secondaires s'effaceront devant le sentiment national, le jour où une volonté ferme, appuyée sur l'unanime accord des peuples germaniques, conduira nos destinées, ce jour-là seulement l'Allemagne, comme aux grands jours de sa gloire passée, redeviendra puissante et fière et sera redoutée en Europe. Jusque-là, il faut savoir souffrir et se taire. »

Cette conclusion de l'historien est la condamnation de son héros. Personne n'a plus contribué que M. le baron de Stein à la situation qui justifie de telles plaintes ; son patriotisme aveugle a livré l'Allemagne à la Russie.

Deux forces opposées se disputaient la plus vivace des monarchies allemandes, deux influences voulaient attirer la Prusse dans leur orbite ; d'un côté était la Russie, la France de l'autre. La Prusse avait deux partis à prendre : ou bien accepter les principes de 89 comme la tradition du grand Frédéric lui en faisait un devoir, marcher de concert avec la France nouvelle et constituer l'esprit moderne en Europe ; — ou bien s'allier avec la Russie et assurer le triomphe de l'absolutisme. Dans le premier cas, elle conservait sa liberté d'action, elle augmentait son importance politique et s'emparait définitivement de la suprématie en Allemagne ; dans le second, elle se soumettait à la direction de la Russie et renonçait au premier rôle parmi les peuples germaniques, car, dès le jour où la Prusse, infidèle à toute son histoire, n'est plus l'Etat libéral de l'Allemagne et

le gardien de certains principes, dès ce jour-là l'Autriche reprend ses anciens droits, la souveraineté appartient à la monarchie des Habsbourg.

C'était certes une grande pensée de Napoléon que l'union de la Prusse et de la France ; M. de Stein se refusa toujours à reconnaître que le patriotisme aussi bien que la politique lui ordonnaient de suivre cette voie. Après le traité de Lunéville, la lutte des deux puissances qui se disputaient l'amitié de la Prusse ne s'arrête pas un instant, et toute la carrière politique du baron de Stein se déroule autour de cette seule question. En 1805, la Russie fait signer à Frédéric-Guillaume III le traité de Potsdam ; le 15 février 1806, la France, victorieuse à Austerlitz, impose à la Prusse le traité de Paris. Avant la fin de cette même année, la Prusse, abandonnant la France et vaincue à Iéna, se jette de plus en plus dans les bras de la Russie. Nouveaux efforts de Napoléon, essayant par des rigueurs trop légitimes ce que la bienveillance n'a pu réaliser ; nouvelles intrigues de la diplomatie russe. La Russie l'emporte; c'est elle qui dirige, qui exploite l'agitation allemande de 1813, c'est elle qui domine l'Europe au congrès de Vienne. Si la France a perdu ses frontières, la Prusse et l'Autriche ne sont pas moins découvertes devant le redoutable protecteur qu'elles ont consenti à se donner. Qui a fait tout cela ? qui a déchiré le traité de Paris ? qui a poussé la Prusse à la guerre ? qui a établi en Allemagne l'ascendant de la politique russe ? M. le baron de Stein.

En vain Frédéric-Guillaume et M. de Metternich comprenaient-ils tout le danger de l'exaltation de l'Alle-

magne, M. de Stein ne songeait qu'au présent et suivait follement ses colères. Quand on le voit travailler ainsi à la ruine de ce qu'il paraît défendre, quand on le voit dépenser tant de talent, de science, d'énergie, de patriotisme, pour engager son pays dans une embûche, on est forcé de répéter les sévères paroles que lui adressait Frédéric-Guillaume le 3 janvier 1807 : « Vous êtes un serviteur rétif, arrogant, entêté; fier de votre génie, au lieu d'avoir sans cesse devant les yeux le bien de l'État, vous n'êtes conduit que par vos caprices, vous n'obéissez qu'à vos passions, vous n'agissez que par des motifs de haine... De tels fonctionnaires sont les plus funestes de tous. »

Voilà pour la politique étrangère ; mais son œuvre à l'intérieur, qu'est-elle devenue ? Son œuvre est double : il a opéré de grandes réformes civiles, et il a créé ce patriotisme enthousiaste et jaloux auquel on a donné le nom de teutonisme. Ses réformes durent encore et dureront ; sans doute elles ne lui appartiennent pas en propre, il les avait empruntées aux principes de 89 ; qu'importe ? il a eu l'honneur de les introduire dans son pays ; c'est la meilleure part de sa renommée, et toutefois, alors même qu'il faisait réussir ces innovations précieuses, ne repoussait-il pas l'esprit qui doit les féconder ? Le teutonisme a brouillé tout. Le teutonisme, né sous l'influence russe, a toujours conservé la marque de cette bizarre origine ; de là des confusions inouïes. C'est le teutonisme qui a empêché le développement naturel des idées et servi de masque aux systèmes rétrogrades. Un des pamphlétaires qui avaient prêté leur

plume à M. de Stein pour propager l'enthousiasme de 1813, le dramaturge Kotzebue, était, cinq ans plus tard, un des serviteurs à gages de la diplomatie russe, et l'étudiant fanatique qui le frappa de son poignard avait applaudi sans doute en 1813 aux déclamations de sa victime. Quel enseignement dans ce seul fait ! Kotzebue et Karl Sand, voilà les deux héritiers de M. de Stein, voilà les deux partis issus de sa folle entreprise, l'un qui se donne à la Russie, l'autre qui s'exalte en sens contraire et ne recule point devant l'assassinat ! Tous les désordres, toutes les contradictions fiévreuses de la pensée allemande pendant la période qui suit 1815 sont la conséquence logique de l'agitation que M. de Stein a semée. Ces promesses menteuses, ces principes absurdement accouplés, ces enivrements et ces délires patriotiques mis sous le patronage de Saint-Pétersbourg, que pouvaient-ils produire, en vérité, sinon le découragement chez les uns, la fureur chez les autres, la confusion chez tous ?

Ce n'est pas tout : le teutonisme n'a pas seulement donné naissance à un patriotisme hypocrite ou furieux, source de misères sans nombre ; il a nui même au patriotisme véritable. Qui sait si les plus tristes erreurs de l'Allemagne d'aujourd'hui ne viennent pas de là ? La génération qui a succédé aux hommes de 1813 s'est révoltée contre cet étrange parti national qui enchaînait l'Allemagne à la Russie, ou bien retournait au moyen âge et semblait consacrer toutes ses forces à la résurrection des siècles théocratiques. Compromis par de telles équipées, le patriotisme a été renié insolemment. Trente

ans après la journée de Leipzig, dans ce pays qui s'était levé comme un seul homme aux *Discours* de Fichte et aux chansons de Kœrner, on a vu des philosophes et des poëtes anéantir à coups de formules l'idée même de la patrie ou la bafouer dans des strophes sans vergogne. La vieille Allemagne n'a plus été qu'un objet de dérision. « Ne soyons plus Allemands, a-t-on dit, soyons hommes ! » De là l'humanisme, l'athéisme, et toutes les maladies morales qui ont affligé ce pays. Plus j'y réfléchis, plus je m'assure que le délire de la démagogie hégélienne est surtout une réaction contre ce teutonisme de 1813 qui avait confondu tous les principes.

Cette expérience n'a-t-elle pas été assez claire ? Le souvenir du baron de Stein, resté vaguement dans la mémoire des peuples germaniques comme celui du patriote par excellence, est encore invoqué par eux aux heures de crise. En Prusse surtout, il y a comme une tradition ; le gouvernement lui-même s'en inspire, et y puise, on l'a vu assez récemment, des velléités révolutionnaires. Frédéric-Guillaume IV depuis 1848 a été exposé plus d'une fois à ces tentations périlleuses, et M. de Radowitz, l'intime confident de ses pensées, a essayé de reprendre, en la modifiant, la politique de M. de Stein. Les mêmes hommes qui rêvaient une restauration féodale ont paru prêts un instant à pactiser avec l'esprit de désordre ; on demandait la couronne impériale à la Révolution, et on pensait à rétablir les castes.

L'intérêt de la Prusse, l'intérêt de la liberté sérieuse et du progrès régulier condamnent ces entreprises. Il faut repousser à la fois et les prétentions d'un passé

qui a disparu sans retour et les fantaisies révolutionnaires qui voudraient usurper sur l'avenir. L'alliance menteuse de ce double esprit ne profiterait ni aux regrets des uns, ni aux espérances des autres; l'ordre majestueux que ceux-ci vont chercher dans les siècles évanouis, la société meilleure que ceux-là attendent des âges futurs, seraient également compromis par une politique sans franchise. La Prusse a une autre tradition, c'est celle qui pendant un siècle et demi s'est perpétuée dans ses chefs, et qui a fait d'une simple province allemande une des grandes puissances de l'Europe : le respect de la liberté, le juste sentiment des choses présentes, la confiance dans les forces intellectuelles du pays, voilà le génie de la Prusse. Quant à cette tradition nouvelle, formée au commencement de ce siècle sous un prince faible et un ministre passionné, la biographie de ce ministre vient de jeter sur elle une lumière impitoyable. Ce système à demi féodal, à demi révolutionnaire, a été mis en pratique, non pas timidement comme aujourd'hui, mais d'une façon éclatante : quel jugement en portera l'histoire ? Le jugement qu'elle porte sur le baron de Stein : esprit vigoureux et chimérique, intelligence supérieure à laquelle la sagacité a fait défaut, cœur généreux, mais incapable de se dompter, ce qu'il a produit après vingt ans d'efforts peut se résumer en deux mots : d'immenses travaux accomplis, des talents du premier ordre dépensés avec un prodigue enthousiasme, et finalement une influence funeste.

Octobre 1852.

II

LES

ALLEMANDS EN RUSSIE

ET LES

RUSSES EN ALLEMAGNE

Il y a un point qui m'a toujours frappé chez les maîtres de la science historique en Allemagne. C'est à eux qu'appartient l'honneur d'avoir signalé avec précision, avec cordialité, l'union des races germanique et romane et la part qu'elles ont prise en commun à l'œuvre de la civilisation moderne; d'où vient qu'ils aient obstinément fermé les yeux aux menées souterraines ou aux éclatantes entreprises de l'invasion moscovite?

M. Léopold Ranke a contribué plus que personne à mettre en évidence la fraternité de ces races primitivement ennemies, races du nord et races du sud, nations germaniques et nations néo-latines ; il les montre toujours divisées en apparence et toujours unies au fond par les mêmes intérêts, séparées par la guerre et les passions, et travaillant sans relâche à une même œuvre, en sorte que leurs guerres ne semblent autre chose que des guerres intestines, et que de l'antagonisme de ces forces résulte une harmonieuse unité. Cette unité, c'est le merveilleux faisceau des nations occidentales de l'Europe, c'est ce monde libéral et chrétien qui a repoussé avec Charles-Martel l'invasion des Arabes, qui a dompté et transformé avec Charlemagne les dernières hordes germaines, qui a défié chevaleresquement l'islamisme dans le glorieux mouvement des croisades, qui a arrêté et circonscrit l'invasion ottomane pendant une lutte de deux siècles, et qui, assuré désormais de son indépendance, a fondé chez lui cette monarchie tempérée, inconnue à la société orientale comme à l'antiquité païenne, et produit, sous l'égide de la religion la plus spiritualiste qui fut jamais, une civilisation agrandie sans cesse par tous les miracles de la pensée.

Tandis que les nations germaniques et romanes accomplissaient ces grandes choses, une autre race, établie dans la partie orientale de l'Europe, s'abstenait de prendre part aux luttes sanglantes ou aux conquêtes morales de nos pères. Une seule fois, au XIIIe et au XIVe siècle, lors des irruptions des Mongols qui causaient de si vives terreurs à la mère de saint Louis, elle rendit

quelques services à l'Europe, mais elle avait une existence trop indécise encore pour entrer avec réflexion dans la communauté des peuples occidentaux, et c'est seulement en se défendant elle-même qu'elle protégea la civilisation menacée. Il est trop évident qu'il n'y a pas de comparaison possible entre les Russes du XIIIe siècle et les Francs de Charlemagne. Européenne par sa position géographique, cette race ne manifesta aucune des qualités viriles qui donnent aux peuples modernes une physionomie si distincte ; c'était un peuple du nord de l'Asie, avec toute la barbarie de l'Asie et du Nord. Bien loin qu'elle ait pris une part féconde aux travaux de la civilisation, on peut dire que le développement de cette race nouvelle, à mesure qu'elle a grandi, a été comme une dernière invasion de barbares, non pas une invasion naïvement brutale à la facon des hordes germaniques du Ve siècle, mais une invasion d'autant plus redoutable qu'elle faisait des emprunts aux pays civilisés, et que, dissimulant ses desseins avec adresse, elle mettait sans cesse l'astuce au service de la violence.

C'est depuis un siècle et demi que cette invasion d'un nouveau genre menace la société germanique et romane. Étrange spectacle ! il y a huit peuples, — quatre peuples germaniques, les Allemands, les Anglais, les Hollandais, les Scandinaves, et quatre peuples néo-latins, les Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, — qui ont formé par un travail de dix siècles ce merveilleux ouvrage qu'on appelle la civilisation occidentale ; or, au commencement du XVIIe siècle, la Russie, arrachée à ses ténèbres par le génie d'un homme supérieur, entre

tout à coup au sein de ce monde qui s'est constitué sans elle, et bientôt elle a l'ambition d'y régner en maîtresse. Elle arrive dans cette libre société romano-germanique avec ses principes d'autocratie politique et religieuse ; c'est le même antagonisme que produisait l'invasion arabe du VIIIe siècle ou l'invasion ottomane du XVe, c'est l'introduction en Europe de ce vieil esprit oriental contre lequel toute l'histoire de l'Occident est une protestation triomphante. D'où vient donc, encore une fois, que les peintres de la société germanique et romane n'aient jamais signalé avec effroi les progrès de l'invasion russe ?

Lorsque M. Ranke résume en ses pages éloquentes le tableau de la civilisation, il jette à peine un coup d'œil sur la Russie et se contente de marquer la distance qui la sépare de nous : « L'Amérique, s'écrie-t-il, est comme un prolongement de l'Europe occidentale, et et nous sommes plus près en vérité de New-York ou de Lima que de Kiev ou de Smolensk. » M. Schlosser compose une savante histoire du XVIIIe siècle, et dans cette histoire, tracée avec toute la mordante âpreté d'un libéralisme grondeur, il rencontre à chaque pas les armes et la diplomatie des tsars ; croyez-vous qu'il montrera l'envahissement continu de la Russie dans les affaires de l'Allemagne ? Tout ce qui concerne les Russes est l'objet de son étude attentive, ce seul point excepté. Enfin tout récemment, dans son *Introduction à l'histoire du dix-neuvième siècle*, M. Gervinus apprécie la part de chacun des peuples occidentaux à l'œuvre de la société européenne, et il indique la marche qu'il faut

suivre, à son avis, pour assurer le triomphe de la liberté et du droit ; combien de périls à éviter ! combien de mauvaises influences à combattre ! M. Gervinus les signale avec verve et n'oublie que la Russie. Est-ce aveuglement ? est-ce dédain ? est-ce confiance dans cet esprit germanique dont la mission providentielle, plus d'un écrivain enthousiaste l'a souvent proclamé, est d'absorber peu à peu les peuples de l'Europe orientale ? Je sais bien que cette confiance a longtemps dominé les rapports de l'Allemagne avec les nations slaves, mais il paraît difficile qu'un tel dédain soit de mise à l'heure qu'il est ; — déclarons-le nettement, c'est surtout rancune contre la France.

Exposés les premiers aux coups de l'ennemi, enveloppés, enlacés à leurs frontières, et même, il faut bien le dire, secrètement envahis chez eux par une diplomatie persévérante, les Allemands sont de tous les peuples de l'Europe celui qui s'aperçoit le moins des mines et des contre-mines que la Russie a établies déjà au cœur de ses provinces. Pour les empêcher de voir le péril qui grandit sur les bords de la Baltique et du Danube, on leur a persuadé que le grand péril était de l'autre côté du Rhin ; pour qu'ils n'eussent pas le loisir de songer aux intérêts présents, on a entretenu avec soin chez ces imaginations débonnaires des haines et des rancunes surannées. Écoutez comme ils réclament l'Alsace et la Lorraine, françaises depuis des siècles par le cœur et l'esprit, tandis que la Livonie, l'Esthonie, la Courlande, toujours allemandes par le langage, par les traditions, par la culture intellectuelle et morale, n'exci-

tent en leurs âmes ni sympathies ni regrets ! Voyez comme ils sont défiants pour tout ce qui leur vient du peuple de 89 ! Et pendant ce temps-là la propagande russe va s'accroissant toujours : ce sont des princesses russes qui portent l'esprit de leur pays dans toutes les cours de l'Allemagne ; ce sont des officiers autrichiens ou prussiens qui reçoivent des titres, souvent même des gratifications du tsar : c'est un parti moscovite qui s'organise dans chaque ville ; c'est une police infatigable, prise en haut, en bas, au milieu de la société, qui a la double mission de transformer l'Allemagne et d'avertir l'autorité russe ; ce sont enfin des journaux considérables, de graves organes de l'opinion, imprimés en Autriche, en Prusse, en Bavière, sur les bords du Rhin, et dont l'inspiration vient chaque matin de Saint-Pétersbourg. Toutes les fois que l'Allemagne ouvre les yeux, elle en pousse un cri d'indignation ; mais le plus souvent, hélas ! le fantôme de 1813 est là, obsédant son esprit depuis un tiers de siècle, et cette préoccupation irritante du passé lui cache le présent et l'avenir.

Voici pourtant plusieurs livres récemment publiés qui dénoncent avec assez de résolution et de netteté ces rapports de la Russie et de l'Allemagne. Tandis que l'Autriche et la Prusse, et avec elles les petits États allemands, s'obstinent dans leur neutralité, ce réveil de l'opinion mérite d'être signalé avec intérêt. Ici un médecin connu par d'utiles travaux de statistique et d'histoire contemporaine, M. Wilhelm Stricker, étudie les relations de l'Allemagne et de la Russie depuis huit siècles et les influences si diverses qu'elles ont exercées

l'une sur l'autre ; là, un écrivain qui ne dit pas son nom publie sous ce titre : *la Russie et le temps présent*, un livre plein de faits, plein de recherches curieuses et aussi impartialement pensé que noblement écrit. M. Wolfgang Menzel, si célèbre naguère par sa haine de la France, a fini par comprendre de quel côté était le véritable ennemi des nations germaniques, et il adresse un éloquent appel à la Prusse pour lui marquer sa place parmi les puissances libérales. D'autres publicistes, en des brochures vraiment patriotiques, celui-ci donnant une *Réponse allemande à la question d'Orient*, celui-là signalant avec chaleur *le danger de l'Europe orientale*, mêlent leurs voix à ce concert de sentiments généreux. Et si tant de nobles écrits ne suffisent pas à éclairer la conscience de l'Allemagne, écoutez un des chefs de la jeune école hégélienne. M. Stirner, il y a quelques années, poussait un cri de joie sinistre en songeant à la mort prochaine de l'Allemagne ; aujourd'hui M. Bruno Bauer, dans un livre qu'il intitule *l'Esprit allemand et l'Esprit russe*, appelle et prophétise le nivellement de l'Europe entière sous le joug moscovite, préparation nécessaire, s'écrie le démagogue, au triomphe définitif du socialisme athée. Tous ces ouvrages, il est vrai (je ne parle plus de M. Bruno Bauer), ne répondent pas encore à ce que nous demandions tout à l'heure ; nous n'y trouvons que par fragments ce tableau des relations de l'Allemagne et de la Russie, dont l'étude servirait si bien à dessiller les yeux de nos voisins. Le travail de M. Wilhelm Stricker, spécialement consacré à ce sujet, promet beaucoup plus qu'il ne donne. Réunissons toutefois ces

documents épars, complétons ce qui leur manque, et en attendant qu'un des maîtres de la science germanique, en attendant qu'un Léopold Ranke, un Schlosser, un Dahlmann, un Gervinus veuille bien consacrer son talent et ses veilles au débrouillement de cette confuse histoire, essayons de tracer, dans une rapide esquisse, ce que nous n'avons pas craint d'appeler l'invasion moscovite au sein de l'Allemagne.

I.

LES ALLEMANDS EN RUSSIE.

I.

Les rapports de l'Allemagne et de la Russie datent des premiers temps du moyen âge. Les tribus qui devaient former plus tard la nation russe n'avaient encore qu'une physionomie incertaine ; quelques milliers d'hommes se groupaient autour d'un chef et luttaient péniblement contre les peuplades voisines : c'est alors que les Germains pénétrèrent chez ces sauvages, comme les *squatters* des États-Unis chez les Indiens de l'Amérique. Si l'on remonte aux jours lointains où commence à se débrouiller le peuple russe, on voit que les premiers éléments de culture morale lui vinrent des nations allemandes. Bien avant que les Grecs du Bas-Empire leur eussent porté cette civilisation corrompue qui se mêla de bonne heure, surtout dans les colonies du Dniéper et de la Mer-Noire, à une barbarie grossière, les Alle-

mands y avaient porté l'exemple du travail et les mâles vertus de leur pays. Il n'est pas nécessaire de remarquer, comme nos voisins le font souvent avec un singulier orgueil de race, que les Goths, dès le IIe siècle de notre ère, étaient les maîtres dans le pays des Russes, tandis que ceux-ci inquiétaient par de continuels brigandages la civilisation de l'Asie Mineure. Un fait plus significatif, puisqu'il semble bien prouvé aujourd'hui, c'est que vers le temps où se constituent tous les peuples modernes, dans la seconde moitié du IXe siècle, les fondateurs de la première dynastie des grands-ducs n'étaient pas de sang moscovite. On a répété longtemps, sur la foi des historiens nationaux, que les deux frères Rurik étaient des princes varègues ; on sait aujourd'hui, d'après des recherches plus précises, que ces Varègues étaient de hardis aventuriers normands ou frisons, et que la race germanique a le droit de les revendiquer.

C'est donc l'Allemagne qui, instinctivement d'abord et bientôt avec un plan réfléchi et une généreuse ambition, entra dans la Russie pour la civiliser. En 1158, des marchands de Brême, faisant voile vers la Suède, sont jetés sur les côtes de la Livonie ; ils s'y arrêtent, y construisent une ville qu'ils appellent Riga et établissent des relations de commerce avec les indigènes au nom de la ligue hanséatique. L'église vient en aide à ces pacifiques conquérants ; les héritiers de ces moines irlandais qui, cinq siècles auparavant, avaient porté le christianisme aux Germains, accompagnent les marchands de la hanse chez ces peuplades sauvages. Le premier ecclésiastique de la colonie, un moine augustin nommé

Meinhard, élève une église et un couvent et commence la conversion des Livoniens. Dès que ces faits sont connus, l'évêché de Livonie, établi aussitôt par le pape Alexandre III, est confié au courageux moine, et le troisième évêque, Albrecht, institue en 1201, à l'exemple des johannites et des templiers, l'ordre des chevaliers du Christ ou des chevaliers porte-glaives pour la conquête de la Livonie.

A la mort d'Albrecht, l'administration du pays passe de l'évêque de Riga aux chefs des chevaliers du Christ. Malgré de longues dissensions intestines entre l'évêque et les chevaliers, le gouvernement de l'ordre fut glorieux, et la Livonie fut bientôt soumise tout entière avec une partie de l'Esthonie et de la Courlande. Pendant deux siècles de luttes contre la Russie, les chevaliers eurent à essuyer parfois de sanglantes défaites, mais ils restèrent toujours maîtres de la ville de Riga ainsi que des pays qu'elle commande, et même dans la terrible insurrection des paysans lettes et esthoniens au XVe siècle, insurrection provoquée et soutenue par les Russes, aucune des forteresses élevées par les Allemands en Livonie ne courut de sérieux dangers. L'époque brillante de l'ordre, c'est le règne de Walther de Plettenberg qui gouverna le pays de 1493 à 1535. Les provinces baltiques formaient alors comme un petit royaume. Walther eut l'ambition de fonder une dynastie ; il ne réussit qu'à se faire nommer prince de l'empire d'Allemagne ; mais il était maître en réalité d'un État prospère et puissant, et quand le protestantisme vint recueillir en Livonie et en Courlande l'héritage glorieux des catholiques, l'Alle-

magne semblait dignement représentée à ces avant-postes de la civilisation contre la barbarie.

Malheureusement, tandis que les Russes tenaient toujours les yeux fixés sur la Livonie, l'Esthonie et la Courlande, les Allemands avaient à se défendre contre l'ambition des princes scandinaves. Le XVIe et le XVIIe siècle sont remplis par des guerres sans fin où la Pologne, le Danemark et la Suède se disputent comme une proie ces provinces baltiques, fécondées par le sang et les sueurs de l'Allemagne. Si les successeurs de Walther de Plettenberg demandent du secours à la mère-patrie, l'empereur leur fait répondre de se mettre sous la protection des Russes. Il y avait longtemps que la Livonie était passée des ducs allemands aux rois de Danemark, et des rois de Danemark aux rois de Suède, lorsque Pierre le Grand, après la victoire de Pultava, en fit une province de son empire.

L'histoire de la Livonie nous offre, en un tableau restreint, l'histoire même des relations de l'Allemagne avec l'empire des tsars. Les Allemands s'avancent avec intrépidité dans ces contrées incultes, ils y portent la religion, les lumières, le commerce, tous les éléments d'une civilisation meilleure : ils se flattent de soumettre à l'influence germanique ces races, disent-ils, moins nobles et moins heureusement douées ; mais bientôt cet esprit d'une propagande civilisatrice va s'éteignant de siècle en siècle, des pensées égoïstes succèdent aux ambitions généreuses, la politique indécise de l'Allemagne contribue elle-même à ce résultat par un lâche abandon de ses enfants, et ces hardis pionniers qui devaient

conquérir la Russie à la patrie allemande finissent par courber la tête sans trop de peine sous le joug des Moscovites.

Cette mission que s'étaient donnée pendant plusieurs siècles les chevaliers porte-glaives, une armée de négociants intrépides la poursuivit aussi vers le même temps dans des proportions plus grandes encore et jusqu'en des contrées plus lointaines. Rien de plus curieux que les rapports de la ligue hanséatique avec les peuplades de la Russie. On ne sait pas exactement à quelle époque cette libre et puissante association pénétra dans les provinces moscovites ; ce qui est certain, c'est que dès le XII[e] siècle elle avait des comptoirs, ou, comme on disait, des *factoreries*, bien au delà de la Livonie et de la Courlande. Établis à Pezlov, à Novogorod, et de là enlaçant dans le réseau de leur activité un grand nombre de villes russes, les marchands hanséatiques semblaient camper au milieu de ces barbares comme une expédition conquérante.

Ce n'était pas assez d'installer leur commerce dans le pays, il fallait se défendre sans cesse contre la brutalité ou la ruse. Les règlements de la ligue, dans ces postes périlleux, avaient tout à la fois quelque chose de militaire et de monacal. Chaque soir, les églises, les comptoirs, les fabriques, devaient être fermés à une heure fixe. De sévères amendes, la prison, souvent même la peine de mort, étaient prononcées contre les délinquants par un tribunal inflexible. L'hôtel de la hanse, espèce d'entrepôt et de maison commune, avec une église construite souvent dans l'intérieur de l'enceinte, était gou-

verné comme une forteresse. Les acheteurs russes n'y pouvaient entrer que le jour, et dès le coucher du soleil d'énormes chiens lâchés dans les cours aidaient les sentinelles à faire bonne garde. Le pouvoir de la ligue était immense. Si elle avait réussi à dominer les pays scandinaves malgré la concurrence de la Hollande et de l'Angleterre, il lui était facile de faire la loi sur ces marchés lointains où elle ne trouvait pas de rivaux. Quand les villes russes refusaient aux marchands hanséatiques les priviléges qu'ils réclamaient, le conseil de la ligue déclarait villes et provinces en interdit : il était défendu à tous les agents de la communauté de rien vendre aux Moscovites. Grâce à cette politique hautaine et à cette vigilance de toutes les heures, la ligue hanséatique avait transformé déjà une partie de la Russie occidentale. Novogorod la grande, l'une des plus vieilles cités russes et la plus considérable qu'il y eût alors, n'était pas seulement le centre de ses opérations, elle était devenue, sous l'influence des marchands de Brême et de Lubeck, une sorte d'État libre pareil à certaines communes d'Allemagne et de France. Surtout comment ne pas se rappeler ici les villes italiennes du moyen âge? Quand les grands-ducs de Russie, en ces lointaines années, quittèrent la résidence de Kiev pour s'établir à Novogorod, ils n'étaient en réalité que des *capitani del popolo* au milieu d'une république de marchands.

Cette situation singulière se prolongea jusqu'à la fin du xv[e] siècle. C'était le moment où Ivan le Terrible rassemblait énergiquement toutes les forces de la Russie afin de l'affranchir du joug des Tartares : il résolut

d'enlever à Novogorod son existence indépendante, et bientôt en effet, après avoir paru disposé d'abord à laisser aux habitants leurs anciennes franchises, rappelé dans la ville par les dissensions intestines qui la troublaient, il profita de la circonstance pour achever sa conquête. Les vieilles mœurs cependant conservaient toujours beaucoup de force, les anciens maîtres du pays, ces boyards à demi civilisés et ces chefs hanséatiques si fiers de leurs trésors et de leurs priviléges, n'avaient pas perdu tout leur prestige. Ivan fit transporter les principaux citoyens, négociants ou boyards, sur les points les plus éloignés de son empire, tandis que des marchands de Moscou et des boyards plus dociles venaient prendre à Novogorod la place des exilés. C'est là, comme on sait, un procédé de la politique russe qui ne se trouve pas seulement dans les sombres annales d'Ivan le Terrible.

Une si cruelle atteinte au pouvoir de la ligue ne suffisait pas encore à Ivan; cette influence libérale était debout à ses portes, il la poursuivit avec rage au sein même de la Livonie. Des Russes de Riga et de Revel ayant été condamnés à mort, selon l'usage allemand du moyen âge, pour de hideuses débauches contre nature, le tsar vit là une occasion toute naturelle d'accomplir son dessein. Il somma le chef de l'ordre de lui livrer les magistrats, n'attendant qu'un refus pour envahir le pays. La fière attitude des Livoniens le fit reculer. « Les criminels ont été justement châtiés, lui fut-il répondu, et si le tsar faisait chez nous ce qu'ils ont fait, le tsar serait traité comme eux. » Irrité de ne pouvoir frapper

ses ennemis à Riga, le tsar avait la ressource de se venger sur les Allemands de Novogorod. Il ne se priva pas de ce plaisir. Tous les agents de la ligue qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite furent jetés dans les cachots ; la vieille cloche de bronze, symbole de la liberté communale, fut transportée à Moscou, et les marchandises, les richesses, les papiers de cette grande factorerie de Novogorod, qui avait joué un rôle si considérable dans l'histoire de la Russie, devinrent la proie du despote.

II.

Le gouvernement des chevaliers porte-glaives et les expéditions de la ligue hanséatique sont les épisodes les plus brillants de cette histoire des Allemands en Russie. Ici du moins les hommes ont une mission virile ; ils agissent, ils luttent, ils souffrent pour des intérêts généraux. Soit qu'ils soumettent les provinces baltiques, soit qu'ils deviennent par le commerce les instituteurs des barbares, ils sont les ouvriers de la civilisation, et l'Allemagne peut citer avec orgueil ce fragment de ses annales. Combien ce tableau va changer ! Si nous cherchons après le XVI[e] siècle ce que font les Allemands chez les Russes, nous ne rencontrons plus que des efforts isolés, des incidents bizarres et sans portée sérieuse, ou bien, spectacle plus triste encore, ce sont des aventuriers égoïstes qui, sans souci de la patrie qu'ils ont quittée, sans souci d'un rôle utile à remplir et d'une action féconde à exercer, vont se jeter éperdûment dans les in-

trigues de cour et semblent augmenter à plaisir la barbarie voluptueuse et cruelle dont ils savent bien qu'ils tireront avantage.

On répète toujours que Pierre le Grand conçut le premier la pensée de transformer son empire avec l'aide de savants étrangers : c'est ce puissant génie, sans aucun doute, qui mit la Russie en communication directe avec les États européens et lui traça une route et un but ; mais un siècle avant lui des savants, des théologiens, des médecins, des architectes, des ingénieurs d'Allemagne, tantôt attirés par les tsars, tantôt séduits par de vagues espérances, étaient allés chercher fortune chez les Russes. A l'époque où le tsar Pierre ne s'était pas encore bâti sa capitale au bord de la Néva, Novogorod et Moscou avaient été tour à tour la résidence des souverains, et toutes les deux comptaient une nombreuse population allemande. Au XVI[e] et au XVII[e] siècle, il y avait à Moscou plusieurs milliers de calvinistes et de luthériens. Le célèbre voyageur allemand Adam Oléarius, qui visita Moscou en 1634 et en 1639 avec l'ambassade du duc de Holstein-Gottorp, donne là dessus de très-curieux détails. Toutes les professions qui exigeaient quelque science, tout ce qui supposait de l'art et de l'industrie, c'était le domaine exclusif des Allemands. Le médecin du tsar était un docteur de Thuringe, nommé Hartmann Grammann. Ces médecins étaient en général très-largement rétribués, mais le danger était proportionné au gain, car selon l'usage de certains peuples orientaux, le médecin en Russie était responsable du résultat de ses soins. M. Wilhelm Stricker rap-

porte la singulière histoire d'un pauvre étudiant de l'Allemagne du nord à qui le tsar Boris Godunof avait conféré lui-même la dignité doctorale. Le médecin de Boris Godunof lui demandait l'autorisation d'aller passer quelque temps dans une université allemande pour y obtenir son diplôme ; le tsar se fit expliquer ce que c'était qu'un diplôme de docteur, et aussitôt il écrivit de sa main, en l'honneur de l'homme qui l'avait guéri de la goutte, toute une magnifique pancarte deux fois grande comme les parchemins universitaires. Le consciencieux Allemand dut se contenter de ce titre. Cela n'empêcha pas que, la goutte étant revenue, le docteur impérial ne fût exposé à de cruelles disgrâces.

On voyait aussi beaucoup d'Allemands dans les emplois de la cour ; c'étaient des interprètes, des ingénieurs et des officiers, ces derniers presque tous attachés à la religion grecque. La garde allemande du château impérial rendait souvent de grands services ; en 1647, une émeute provoquée par les exactions de Morosof, beau-frère du tsar Alexis Michelovitch, éclata à Moscou ; le palais de Morosof était livré au pillage, le chancelier de l'empire, Nasari, venait de périr égorgé, et déjà, enveloppés par l'insurrection victorieuse, les gardes russes du palais avaient abandonné leur poste ; si les Allemands n'eussent couvert le tsar de leurs corps, c'en était fait de sa vie.

Ainsi, dès le XVe et le XVIe siècle, Moscou était un refuge ouvert, non-seulement à ces étrangers plus savants ou plus industrieux qui pouvaient servir la politique des tsars, mais aussi à tous les aventuriers auda-

cieux qu'attirait l'espérance au sein d'un peuple inculte et d'un gouvernement d'intrigues. L'Allemagne surtout en fournira de singuliers exemples. Un très-habile écrivain que Gœthe comparait à Plutarque, M. Varnhagen d'Ense, a consacré tout un volume de ses *Monuments biographiques* à de hardis soldats de fortune qui sont allés chercher la puissance et la gloire loin de cette Allemagne trop paisible, où leur activité ne pouvait se donner carrière; le peintre du comte de Lippe, du maréchal Schulembourg et du roi Théodore aurait trouvé dans l'histoire de Russie des types plus expressifs encore et de plus dramatiques destinées. Il semble que le règne de Pierre le Grand ait dû mettre fin à ces tentatives des Allemands, et que l'orgueil russe, exalté par le génie du maître, ait dû essayer désormais à se suffire à lui-même. Si Pierre le Grand s'était servi de la la science des étrangers, il n'avait jamais souffert qu'ils s'imposassent à lui, et de même que, selon l'expression de Rulhière, il avait été le bourreau de ses peuples pour les civiliser, il avait été le protecteur des étrangers pour en faire les instruments de sa force et de sa domination. Ce fut lui pourtant qui, par l'exemple de quelques fortunes extraordinaires dues à son seul caprice, attira bientôt en Russie des intrigants de toute espèce, les uns aussi vils que féroces, les autres rachetant du moins par l'éclat du génie leur barbare égoïsme.

On avait vu une servante, la femme d'un soldat livonien, la concubine d'un général, devenir la maîtresse favorite du tsar, se faire épouser de son amant après lui avoir donné deux filles, et lui succéder sur le trône;

on avait vu un vil bouffon séduire ce même prince par je ne sais quelle repartie spirituelle, et de bouffon devenir général, prince, ministre, partager enfin l'administration de l'empire sous Catherine Ire et être sur le point de marier sa fille au petit-fils de Pierre le Grand. Comment ces étrangers, chez qui se trouvaient alors toutes les ressources militaires et tous les talents diplomatiques de l'empire, n'auraient-ils pas été éblouis par ces provocations de la fortune ? Les révolutions de palais qui ensanglantent la Russie pendant le XVIIIe siècle ne sont pas, comme on l'a cru trop souvent, les convulsions incohérentes du pouvoir despotique ; il y a un lien logique et lumineux à travers ces péripéties confuses, c'est la lutte du parti moscovite contre les aventuriers de l'Allemagne.

Parmi les étrangers dont Pierre le Grand appréciait le plus les services, il y avait un Westphalien nommé Ostermann. Fils d'un pasteur de campagne, le jeune Allemand étudiait à l'université d'Iéna, lorsque, forcé de fuir après une querelle de taverne où il avait eu le malheur de tuer un de ses camarades, il chercha un asile en Hollande. Un Hollandais célèbre, l'amiral Croys, qui commandait la flotte russe, eut occasion de connaître le jeune réfugié et le prit à son bord comme secrétaire. Vif, brave, intelligent, aussi distingué par ses talents de marin que par la souplesse de son esprit, il fut promptement remarqué de Pierre le Grand, qui le chargea de négociations importantes. Sa fortune s'accrut rapidement. Nommé baron et conseiller intime par Pierre Ier, il fut élevé sous Catherine à la dignité de vice-chance-

lier de l'empire. Ostermann savait combien sa position était difficile auprès de ces favoris russes qui commençaient à détester l'influence des Allemands. Habile à s'effacer, il cachait aux yeux de tous son ambition et ses projets. Personne n'eût deviné sous ce prudent administrateur, uniquement occupé d'affaires de détail, l'aventurier hardi qui se proposait de gouverner à son gré les destinées de l'État.

Pendant le règne de Catherine, Menchikof fut pris à cette dissimulation si bien jouée, et lorsque Pierre II, fils d'Alexis, eut remplacé sur le trône la femme de son grand-père, la réaction moscovite qui signala ce règne ne s'inquiéta pas d'Ostermann. Le vieil esprit russe avait reparu avec le fils du malheureux Alexis; la mère d'Alexis, l'impératrice Eudoxie, première femme de Pierre le Grand, répudiée par lui et depuis longtemps retirée dans un couvent de Moscou, venait d'être rappelée solennellement à la cour; le siége de l'État, transporté naguère à Saint-Pétersbourg, avait été rendu à Moscou. Une puissante famille, les Dolgorouki, les chefs les plus considérables de la vieille féodalité moscovite, conduisaient tout ce mouvement et s'apprêtaient à rétablir l'antique constitution, c'est-à-dire à transformer l'empire absolu d'Ivan IV et de Pierre Ier en un gouvernement aristocratique. Menchikof, aventurier sans tradition et qui ne pouvait se montrer sympathique à l'entreprise des hardis boyards, avait été disgracié sous leur influence et envoyé en Sibérie : Pierre II, qui avait dû épouser la fille du tout-puissant ministre, avait rompu ses fiançailles, et il allait épouser une Dolgorouki,

quand il fut emporté par la petite-vérole, à peine âgé de quinze ans. Les Dolgorouki s'étaient bien promis de façonner le jeune tsar à leurs idées Ils mirent à profit sa mort comme ils eussent fait sa vie. Ils disposèrent de l'empire et dictèrent leurs conditions ; une nièce de Pierre le Grand, Anna Ivanovna, duchesse de Courlande, accepta l'offre des boyards et promit de soumettre toutes ses décisions à un conseil de nobles.

Ostermann avait laissé s'accomplir ces immenses changements sans paraître en remarquer la gravité. Le despotisme d'un seul valait mieux cependant pour les chercheurs d'aventures que le gouvernement des boyards : avec une aristocratie moscovite à la tête de l'État, plus de place pour les étrangers, plus de ces caprices du maître si favorables au talent et à l'intrigue, plus de carrière ouverte à la supériorité de la science ou de la diplomatie ; les vieilles haines nationales s'élevaient contre eux comme une barrière. Pour renverser l'influence des Dolgorouki, il fallait d'abord, et Ostermann ne s'y était pas trompé, qu'ils eussent accompli leur dessein. Une fois Anna Ivanovna montée sur le trône, il ne fut pas difficile de lui faire regretter la puissance qu'elle avait livrée aux boyards. C'est là que se dévoila tout à coup l'effrayante habileté d'Ostermann Organiser une émeute en faveur de la tsarine asservie, faire déchirer solennellement devant le peuple l'acte par lequel Anna Ivanovna avait renoncé à une partie de ses priviléges, faire déporter en Sibérie les Dolgorouki terrifiés, ce fut l'œuvre de quelques jours. Ce coup d'État du despotisme appuyé par les acclamations du peuple, cette

restauration du pouvoir absolu accomplie par un Allemand au lendemain même d'une réaction moscovite est certainement une des plus curieuses péripéties de l'histoire.

Est-ce à dire que les étrangers seront désormais les maîtres? Les Allemands, représentés ici par Ostermann, et avec eux ces Européens de toutes les contrées qui remplissaient depuis Pierre le Grand les fonctions les plus considérables de l'empire, seront-ils assurés d'une influence absolue sous Anna Ivanovna, comme Menchikof sous Catherine Ire? Non, certes. Anna suit les traditions de Pierre le Grand, c'est-à-dire la véritable politique russe; elle sent bien que les étrangers sont nécessaires à la Russie, et elle veut, par le supplice des Dolgorouki, habituer les Moscovites à voir les Allemands aux premiers postes de l'État; mais elle sait aussi que ces étrangers ne seront jamais que des instruments, et que les Allemands surtout seraient à l'occasion plus russes que ses sujets. La suite des choses n'a que trop justifié ses prévisions; l'histoire du duc de Biren et du maréchal de Munich est la conclusion naturelle de l'histoire d'Ostermann.

Voilà encore d'illustres aventuriers, et l'un des deux était certainement un aventurier de génie; mais bien qu'ils représentent le parti allemand à la cour de Russie, on ne peut pas dire que la politique et les intérêts de l'empire aient souffert sous leur administration. On sait que Biren était le fils d'un Courlandais de race allemande. Sorti des classes les plus humbles, il s'élève malgré tous les obstacles, et bientôt, par l'audace de son

esprit et de ses intrigues, il devient le favori de cette duchesse de Courlande que les Dolgorouki allaient appeler au trône. Les boyards ne s'étaient pas défiés d'Ostermann ; ils se défièrent de Biren, et il avait été expressément stipulé, lors de l'élection d'Anna, que la tsarine laisserait son favori à Mitau. Quand la tsarine eut secoué le joug des Dolgorouki, Biren entra à Saint-Pétersbourg comme le démon de la vengeance; le parti russe fut noyé dans le sang. Après l'émeute si bien dirigée par Ostermann, on s'était contenté de déporter les Dolgorouki dans les neiges de la Sibérie; quelques années plus tard, ils avaient obtenu de reparaître à la cour; Biren les fit arrêter de nouveau, et c'est alors qu'ils furent roués à Novogorod en 1739. C'était l'époque de la toute-puissance de Biren; ce petit-fils d'un palefrenier que la noblesse courlandaise avait toujours repoussé avec injure, la tsarine Anna venait de le faire duc de Courlande, et, reconnu souverain par la Pologne, il était en même temps le maître des destinées de la Russie. Il pouvait gouverner de loin son duché; c'est à Saint-Pétersbourg qu'il résidait, épiant avec une rage inquiète les tentatives de l'aristocratie. Un an après la catastrophe des Dolgorouki, d'autres chefs éminents de l'ancienne féodalité moscovite, le ministre Volinsky, les comtes Pouschkine, Soimonof, Jeropkin, Chruschtschof et Suda, accusés d'avoir voulu mettre à mort tous les Allemands de l'empire, périrent aussi, les uns roués vifs, les autres décapités : plusieurs avaient eu la langue coupée, ou bien avaient subi la peine infamante du knout avant le dernier supplice.

Lorsque Mme de Staël, dans ses *Dix années d'exil*, fait une description si flatteuse de la Russie, elle est comme éblouie par le prestige de ces noms inaccoutumés qui transportent la pensée sur le seuil féerique de l'Orient : « Tous ces noms de pays étrangers, s'écrie-t-elle, tous ces noms de nations qui ne sont presque plus européennes, réveillent singulièrement l'imagination. On se sent, en Russie, à la porte d'une autre terre... » Si tel était, au commencement de ce siècle, le prestige des noms orientaux pour une imagination rêveuse, combien plus vives devaient être sur de cupides aventuriers les séductions de cette *autre terre*, de cette terre inculte et féconde, de ce monde barbare et plein de trésors! Assurement Ostermann et Biren ne savaient pas analyser si bien leurs impressions, mais cet Orient européen avait un invincible attrait pour des hommes de cette trempe. C'est là qu'étaient les émotions du jeu le plus enivrant et le plus terrible ; c'est là qu'on avait sans cesse à combiner des tragédies sanglantes, et qu'il fallait, seulement pour éviter l'échafaud, mettre la main sur le trône. Le jour où le fils du pasteur westphalien et le fils du palefrenier courlandais faisaient écarteler ces puissants Dolgorouki issus du sang même de Rurik, ils éprouvaient une de ces âcres jouissances qui enchaînent à jamais l'ambitieux au sol du despotisme et le tuent comme un poison.

Le maréchal de Munich, quelque distance qui le sépare d'Ostermann et de Biren, avait pris part plus d'une fois à cette politique sans pitié. Munich ne venait pas précisément de l'Allemagne, mais il appartenait à la

race germanique, étant le fils d'un officier danois, et par sa position dans l'empire, comme par ses origines nationales, il représentait, au même titre que le Westphalien Ostermann et le Courlandais Biren, ce qu'on avait raison d'appeler le parti des Allemands. Excellent homme de guerre, intrépide soldat et général consommé, il justifiait sans doute par l'éclat du génie cette fortune extraordinaire qu'Ostermann devait surtout à la ruse et Biren à l'intrigue; il n'en avait pas moins tous les traits de caractère qui distinguent l'aventurier, une audace à qui tous les moyens étaient bons, un flair subtil et pénétrant pour suivre les traces de la fortune, un égoïsme altier qui a fait à quelques biographes l'illusion de la grandeur.

M. Wilhelm Stricker, dans ses curieuses études, tout en repoussant avec horreur l'atroce conduite des aventuriers, n'est pas fâché de raconter leur victoire, et quand il nous peint, ce sont ses expressions, — le triumvirat germanique en Russie, — il laisse percer çà et là une joie singulièrement naïve. Qu'ont-ils fait cependant? Le maréchal de Munich avait beau porter une haine implacable au parti moscovite, il a travaillé plus que personne aux usurpations de la Russie; après les noms de Pierre le Grand et de Catherine II, le nom de Munich doit briller en première ligne parmi ceux qui ont donné aux tsars un ascendant immense sur la politique de l'Europe. Lorsque Catherine II commençait à démembrer l'empire turc, Munich lui avait déjà frayé la voie, et c'est sur les étapes de son armée qu'on aurait pu tracer l'inscription de Potemkin: « Route de Cons-

tantinople. » Il avait créé l'organisation militaire de la Russie, comme Pierre le Grand avait créé sa marine. Les Russes peuvent être fiers de lui, les Allemands ne lui doivent rien. Sa connaissance même de l'Allemagne, ses relations avec Marie-Thérèse et Frédéric II lui servirent à s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Autriche et de la Prusse, et il est le premier qui ait accoutumé le gouvernement russe à cette idée d'un protectorat supérieur exercé sur les États germaniques.

Ajoutez à cela que les trois aventuriers, unis pour abattre l'aristocratie moscovite, luttaient sourdement les uns contre les autres, dès que le danger commun n'existait plus. De là, chez tous les trois, une ardente émulation à se montrer plus russe que les Russes, tout en frappant à coups terribles sur les représentants de l'esprit national. M. Stricker est obligé de rappeler avec douleur que Munich déploya la rage d'un barbare en bombardant le port de Dantzig. L'égoïsme des aventuriers était devenu féroce. On les vit même s'allier au parti russe afin de s'entre-détruire. La tsarine Anna Ivanovna, à l'heure de sa mort, avait brillamment pourvu son favori ; elle avait donné la couronne à un enfant, à son petit-neveu Ivan VI, sous la régence de Biren. Le parti moscovite conspira bientôt contre le régent. Munich se mit résolûment à la tête des conjurés ; il alla lui-même arrêter le régent dans son lit, et donna la régence à la princesse Anna, mère du tsar. Biren, conduit en Sibérie, laissait le pouvoir à son rival ; mais, quelques mois après, cette révolution de palais, accomplie en quelques heures par le maréchal, était reproduite,

comme une contrefaçon fidèle, au profit d'Élisabeth, une des deux filles de Pierre le Grand. La réaction moscovite complétait son triomphe, et Munich, accompagné d'Ostermann, allait rejoindre Biren au fond de la Sibérie. Ainsi finit ce triumvirat allemand, dont l'influence avait été si funeste à l'Allemagne.

III.

L'avénement de la tsarine Élisabeth était donc une victoire du parti russe sur le parti germanique; telle était cependant l'influence persistante de la faction vaincue, que les représailles de la noblesse moscovite ne purent s'exercer aussi complétement que l'auraient désiré les vainqueurs. Élisabeth n'osa pousser les choses à bout. De complaisants historiens ont glorifié la clémence d'Élisabeth ; mais la souveraine qui a envoyé plus de 80,000 hommes en Sibérie, la Messaline insatiable qui faisait donner le knout et couper la langue aux femmes dont la beauté pouvait éclipser la sienne, n'aurait pas hésité à satisfaire les vengeances des boyards, si elle y avait trouvé son intérêt. Élisabeth a bien pu, comme tous les voluptueux, s'abandonner en maintes occasions à cette mollesse indulgente que les flatteurs ont transformée en vertu ; il y a loin de là à cette magnanime clémence qu'on a vantée chez elle. Quoique parvenue au trône avec l'appui des passions moscovites, Élisabeth comprenait qu'elle ne devait pas être impitoyable pour les Allemands. Ostermann et Munich, quelques jours après la révolution de 1741, montèrent

sur l'échafaud où les Dolgorouki avaient été écartelés ; mais au moment où le bourreau s'approchait pour décapiter l'un et écarteler l'autre, on leur lut la sentence de grâce qui les exilait en Sibérie. Ce qui arriva en cette circonstance se reproduisit pendant tout le règne d'Elisabeth. Écraser le parti allemand, mais ne permettre aucune de ces représailles sanglantes qui eussent relevé les espérances des boyards, telle fut la politique de la fille de Pierre le Grand. On pense bien que les vingt années de son règne (1741-1761) profitèrent peu à l'introduction des mœurs et des sciences européennes en Russie ; l'esprit allemand y avait toutefois des traditions vivaces, et quand l'université de Moscou, la plus ancienne des universités russes (celles de Courlande et de Livonie sont à part), fut instituée en 1755, les décrets qui l'organisèrent avaient pris pour modèles les grandes écoles de Gœttingue et de Kœnigsberg.

C'est ici que se place un curieux épisode dans cette histoire de l'esprit allemand en Russie. Une troisième dynastie venait de monter sur le trône des tsars, et c'était une dynastie allemande. Je sais bien que les deux premières dynasties, celle des Rurik et celle des Romanof, se rattachent par les origines de leurs fondateurs à la race germanique ; mais les frères Rurik appartiennent à une époque confuse où les nations du nord de l'Europe, Germains, Normands, Scandinaves, Varègues, étaient mal circonscrites ; et, bien que les ancêtres de Michel Féodorovitch fussent venus de l'Allemagne, il y avait longtemps qu'ils étaient sujets russes, quand le choix des boyards, après les agitations des faux Démé-

trius, appela au trône ce jeune homme demeuré en dehors des guerres civiles et sans lien avec les factions. Cette fois, au contraire, c'était bien un prince allemand; c'était le fils d'un duc d'Allemagne, tout pénétré de l'esprit, des mœurs, des institutions de son pays, qui allait inaugurer la troisième dynastie des tsars. Le prince dont je parle était le duc Charles-Pierre-Ulric de Holstein-Gottorp, dont le père, Charles-Frédéric, dépouillé d'une partie de ses États, à la suite des guerres de la Suède et de la Russie, avait cru se dédommager en épousant une fille du tsar victorieux. Le jeune duc était donc par sa mère le petit-fils de Pierre le Grand, le cousin de Pierre II, qui avait succédé à Catherine, et le neveu de la tsarine Élisabeth ; mais il était en même temps par son père le neveu du roi de Suède Charles XII, il était avant tout prince de l'empire d'Allemagne, et, malgré les liens qui l'unissaient aux tsars, il manifestait une aversion profonde pour la Russie et l'esprit russe. Il avait quatorze ans à peine, quand sa tante Élisabeth l'appela auprès d'elle et le désigna comme héritier au trône ; déjà cependant ses prédilections et ses antipathies s'étaient déclarées avec une singulière franchise. C'était le temps où Frédéric II montait sur le trône de Prusse et étonnait l'Europe par l'éclat de ses talents militaires. Frédéric II n'avait pas de plus fervent admirateur que le futur héritier d'Élisabeth. Pendant les vingt années du règne d'Élisabeth, le duc de Holstein-Gottorp, indifférent ou hostile à tout ce qui se passait en Russie, avait les yeux tournés vers la Prusse ; il s'inspirait de l'exemple de Frédéric II, il se

réjouissait de ses victoires aussi vivement qu'il sympathisait à ses malheurs, et l'on sait que Frédéric allait être écrasé en 1761, quand l'avénement du duc de Holstein-Gottorp au trône de Russie changea subitement les alliances et sauva le glorieux capitaine.

Le règne de Pierre III, si étrangement défiguré par tous les courtisans de Catherine II, qui rivalisaient de bassesse en calomniant sa victime, est certainement une des périodes les plus intéressantes et les plus nobles de l'histoire de Russie. C'est celle du moins où l'influence germanique déploie tout ce qu'elle a de bienfaisant. Point de violences, comme sous la régence de Biren et l'administration d'Ostermann; point de triomphes ensanglantés ni de représailles hideuses; Pierre III rappelle de son plein gré les proscrits d'Élisabeth, le maréchal de Munich et le duc de Biren (Ostermann était mort en Sibérie), mais en même temps il veut rendre à la vieille aristocratie nationale l'indépendance qui lui avait jadis appartenu.

Ce fut un touchant spectacle. Le vieux Munich revint à Saint-Pétersbourg après vingt années d'exil dans les neiges; il avait près de quatre-vingts ans. Cette longue captivité semblait avoir transformé l'intrépide capitaine. Résigné à son malheur, il avait trouvé de précieuses consolations dans les pratiques d'une piété sincère. L'esprit russe s'était comme dissipé chez lui; la nature allemande reprenait ses droits, et cette âme, ulcérée par l'ambition et l'intrigue, retrouvait des trésors de douceur et de bonhomie. Il vivait comme un frère morave dans ces solitudes désolées, assistant

chaque jour au service divin et composant des hymnes à la louange du Sauveur. On rapporte qu'il était occupé, selon son habitude quotidienne, à réciter des prières avec sa femme, quand il reçut le décret du tsar qui lui rendait sa liberté. Il resta à genoux, acheva ses pieux exercices; puis les deux époux, se jetant dans les bras l'un de l'autre avec des torrents de larmes, adressèrent à haute voix d'ardentes actions de grâces à la divine miséricorde. Son voyage de Sibérie à Saint-Pétersbourg fut une espèce de triomphe. Dans chaque ville et dans chaque village, les soldats qui avaient combattu avec lui contre les Turcs venaient saluer leur vieux général.

Pierre III l'accueillit avec bonté, il lui fit don d'une épée d'honneur et lui restitua quelques-unes de ses hautes fonctions administratives; mais Munich retrouvait à la cour des souvenirs trop irritants, et ses anciennes passions se réveillèrent. Pierre III essaya vainement de le réconcilier avec Biren. Malgré la résignation dont il avait donné de si nobles preuves, malgré les religieuses ferveurs que l'infortune avait développées dans son âme, on voyait souvent reparaître l'ambition altière et les despotiques allures de l'aventurier. Lorsque Pierre III, après un règne trop court, fut renversé du trône par le hardi coup de main de sa femme Catherine II, Munich resta fidèle, un des derniers, à l'empereur fugitif : il voulait monter sur un navire avec son bienfaiteur, aborder en Prusse, rassembler des partisans, soulever des provinces, marcher sur Saint-Pétersbourg avec une armée de cent mille

hommes, et si Pierre III avait eu assez de courage pour adopter ce projet, il paraît assez probable que la révolution de 1762 aurait été rapidement étouffée. Pierre III courbe la tête devant l'audace de l'impératrice, et Munich, le lendemain, va offrir son épée à Catherine II. Il s'avilira même jusqu'aux plus basses flatteries; oubliant que Catherine a fait périr le tsar à qui il doit sa délivrance, il ne craindra pas de l'appeler *la déesse de la justice*. C'était le moment où Catherine réintégrait Biren dans son duché de Courlande. Les deux rivaux, dont la dramatique histoire est l'image la plus expressive de l'esprit allemand en Russie, allaient mourir quelques années après, Munich en 1767, Biren en 1772, âgés tous deux de plus de quatre-vingts ans.

IV.

La grande habileté de Catherine II fut d'employer les généraux et diplomates allemands, tout en laissant aux vieux Russes (*Alt-Russen*) l'apparence de la faveur et du pouvoir. On sait que Catherine II était Allemande. Fille d'un prince d'Anhalt-Zerbst, elle avait été mariée par Frédéric le Grand lui-même au duc de Holstein-Gottorp, qui devait devenir le tsar Pierre III, et que Catherine renversa à l'aide du parti moscovite. Elle travailla toute sa vie à apparaître aux yeux de ses peuples comme le type le plus complet de l'esprit russe. Qui aurait pu se souvenir que Catherine était Allemande? Son frère, le duc d'Anhalt, ne fut jamais admis à sa cour; les chefs moscovites entouraient seuls

son trône, et ses amants même étaient choisis parmi cette aristocratie nationale. Les Orlof, les Teplof, les Potemkin, les Suvarof, les Rumjankof, occupaient les postes supérieurs de l'armée et de l'administration civile. Catherine cependant savait bien que ses fonctionnaires allemands étaient ceux qui rendraient le plus de services à l'État : les Orlof étaient environnés de lieutenants étrangers qui menaient à bien les projets de l'impératrice sans leur enlever l'honneur du succès, et c'est ainsi que deux Allemands, le général Bauer et le diplomate Assebourg, remportaient des triomphes qui ne réveillaient plus les haines de race. Pour introduire l'élément germanique en Russie, Pierre le Grand avait brisé toutes les résistances : l'égorgement des strélitz et le supplice même de son fils disaient assez clairement jusqu'où irait son implacable volonté ; Catherine II avait marché au même but, mais par des voies tortueuses, et obligée, en qualité de princesse allemande, de dissimuler sa politique, elle s'était appliquée à relever l'orgueil moscovite sans cesser de mettre à profit la science et le talent des étrangers. Comment s'étonner que la princesse d'Anhalt-Zerbst, la femme du duc de Holstein-Gottorp, soit devenue, aux yeux de la Russie enivrée, le plus grand et le plus glorieux des vrais chefs nationaux?

A dater du règne de Catherine II, on chercherait en vain le parti germanique aux premiers rangs de la scène. Si les Russes et les Allemands continuent encore à rivaliser dans l'ombre, leurs luttes ne produisent plus de ces catastrophes comme celles dont nous venons de

parler, et bientôt les deux factions se fondent l'une dans l'autre et disparaissent. Lorsque Paul I[er], après son alliance avec le premier consul, fut étranglé par des conspirateurs, c'était là une de ces tragédies sanglantes telles qu'il y en aura toujours dans les gouvernements despotiques, ce n'était pas une révolution intérieure au profit d'un parti. La politique européenne n'y fut pas étrangère, et il est probable que les agents de l'Angleterre contribuèrent à la chute du tsar, de même que le marquis de La Chétardie, en 1741, avait pris part, dans l'intérêt de la France, à la révolution qui porta Élisabeth sur le trône; mais les diplomates, quels qu'ils soient, dont la terrible nuit du 23 mars 1801 favorisait les plans, ne trouvèrent pas à exploiter contre le tsar Paul des passions allemandes ou moscovites, comme ils l'eussent pu un demi-siècle auparavant. On ne voit pas ici en présence les Biren et les Dolgorouki. Le chef de la conspiration était un Esthonien de race allemande, le comte Pahlen, directeur de la police de l'empire, directeur général des postes et commandant en chef des troupes de la capitale; ses complices étaient indifféremment des Allemands ou des Russes. A côté du comte Benningsen, gentilhomme hanovrien qui s'était distingué, sous Catherine II, dans les guerres contre la Pologne, à côté de Tolstoï, un des descendants d'Ostermann, on citait de grands noms moscovites, les Uvarov, les Talizin, les Deporadovitch, et un aide de camp même de l'empereur, Aramazof.

La même situation se reproduit sous le fils aîné de Paul I[er]. Alexandre, dans les premières années de son

taient pas si indifférents aux intérêts de leur patrie et si oublieux de leur nationalité, on pourrait dire que les idées allemandes sont maîtresses de ce pays. Figurez-vous ce que deviendrait l'empire russe avec cent trente dignitaires anglais! » Ces plaintes du publiciste donnent le vrai tableau de la situation. Pierre le Grand et ses successeurs voulaient accoutumer les Russes à voir les étrangers établis au même titre qu'eux dans l'empire; le résultat est atteint. Les Dolgorouki, qu'Ostermann et Biren faisaient écarteler il y a cent ans, servent aujourd'hui dans la diplomatie ou dans l'armée à côté des descendants de Biren et d'Ostermann. On peut bien signaler deux directions opposées, deux esprits différents, qui se manifestent en maintes rencontres et qui semblent conserver la trace des anciennes luttes; l'esprit allemand, représenté aujourd'hui par M. de Nesselrode, est plus humain, plus modéré, plus circonspect; l'esprit moscovite est animé d'une fiévreuse impatience, et c'est lui qui pousse souvent les tsars à des entreprises insensées. Encore une fois, ce sont là deux politiques différentes, ce ne sont plus deux partis fondés sur l'opposition des races. Il y a des Russes dans ce qu'on appelle aujourd'hui le parti allemand, comme il y a plus d'un Allemand dans le parti moscovite.

V.

Le seul point où l'influence allemande se soit conservée, c'est loin de la cour, loin de la scène politique et du théâtre des événements. Après les chevaliers de Livonie

et les marchands de la hanse, qui luttèrent au nom de l'Allemagne pendant toute la période du moyen âge, nous avons vu les brillants aventuriers du monde moderne ne chercher en Russie que leur intérêt propre, et consacrer leurs talents, leurs lumières, leur ardent égoïsme, à la fortune des tsars. Il ne reste, pour compléter ce tableau, qu'à signaler le rôle des populations agricoles. Il y a sur les bords du Volga, dans les anciennes provinces turques, en Bessarabie, en Crimée, plus loin encore, au sud et au nord du Caucase, bien des colonies de paysans prussiens ou souabes qui gardent fidèlement leur religion et leurs coutumes. Si l'on cherche aujourd'hui l'influence germanique en Russie, c'est là seulement qu'elle se trouve, avec sa douceur et son action morale.

Catherine II à peine montée sur le trône avait, par un manifeste célèbre, dispensé du service militaire tous les colons allemands qui viendraient s'établir en Russie. Pendant douze ans, de 1764 à 1776, des paysans de la Hesse, du Wurtemberg et de la Saxe répondirent à cet appel, et vinrent successivement occuper les deux rives du Volga. Ils étaient distribués par groupes de famille, et leur nombre s'élevait d'abord à cent quatre; mais deux des communes de la rive gauche, Chaisol et Césarsfeld, furent détruites peu de temps après par une peuplade tartare. Ces colonies primitives, accrues mais non multipliées, sont devenues d'importants établissements agricoles, et forment aujourd'hui cent deux villages ou bourgs ayant chacun plus de mille habitants. En 1775, la population était de vingt-trois mille âmes à

peu près ; elle dépassait le chiffre de cent dix-sept mille en 1838.

M. Haxthausen, qui dans son curieux tableau des classes agricoles en Russie a donné sur ces colonies des renseignements pleins d'intérêt, raconte qu'il a vu en 1843 un des vétérans de l'émigration allemande. C'était un vieillard de quatre-vingt-six ans, membre de la colonie d'Orlovkoi. Il était né à Berlin sous Frédéric le Grand. Son père avait été laquais du roi, et sa mère descendait des protestants réfugiés en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes. Il se rappelait encore avec une précision singulière tous les détails du voyage : triste et pénible voyage, terminé par des déceptions cruelles ! Ils avaient descendu le Volga en 1764 ; à Kostrova, les navires avaient été arrêtés par les glaces, et il avait fallu passer l'hiver sur ces bords inhospitaliers ; arrivés enfin au lieu de leur destination au printemps de 1765, ils n'avaient presque rien trouvé de ce qu'on leur avait promis. Pas de maisons, pas de chaumières, à peine quelques huttes misérables, et point de matériaux de construction. Les troupeaux, les étables, les semences, tout ce qu'on leur avait annoncé pour premier établissement, ils ne le recevaient qu'en des proportions ridiculement insuffisantes. Les plaines qu'ils avaient à défricher étaient des steppes désertes, infestées par des hordes de Kalmoucks. Alors on vit se déployer le courage et l'industrieuse patience du colon allemand : les maisons s'élevaient, les steppes s'ouvraient en sillons sous le soc de la charrue, et d'année en année la culture étendait ses conquêtes. Les Kalmoucks

heureusement avaient été bientôt refoulés vers la frontière chinoise, mais des tribus plus sauvages encore, Kirghises et Baschkires, attirées par la prospérité croissante des colons, étaient venues piller leurs récoltes, et la pioche et la faux avaient dû se changer en armes de guerre.

En 1765, le ministre russe à Dantzig proposa à un pasteur de la ville, nommé Reinhold Forster, de visiter les colonies allemandes du Volga. Forster partit accompagné de son fils, et après avoir vu tout ce qui manquait à ces braves gens, il écrivit un mémoire qu'il vint présenter à Catherine II ; mais le consciencieux pasteur n'avait pas craint de signaler les exactions du gouverneur de la province, son mémoire fut rejeté avec dédain, et c'est à peine si on lui permit de retourner à Dantzig. Il resta quelques années à Saint-Pétersbourg dans une sorte de captivité, obligé pour gagner sa vie de fournir des traductions à des libraires. Il fallut bien alors que les colons ne comptassent que sur eux-mêmes. Le travail, l'économie, la confiance en Dieu et les bonnes mœurs firent plus pour ces honnêtes populations que n'eussent fait les faveurs de Catherine.

Presque tous les voyageurs allemands en Russie ont donné de touchants tableaux de ces colonies du Volga. Le publiciste Erdmann, qui les visita en 1815 après un séjour de cinq années chez les Russes, décrit en nobles termes les émotions dont il fut agité quand il retrouva sur les bords du Volga les mœurs et la langue de l'Allemagne. « Je me croyais, dit-il, transporté par un pouvoir magique au sein même de ma patrie. Ni l'éloigne-

ment de la terre natale, ni cette installation d'un demi-siècle au milieu de peuplades si différentes, ni l'influence du climat et du sol n'avaient pu effacer chez eux les traditions paternelles; c'était le même idiome, la même manière de vivre, les mêmes pratiques agricoles, la même organisation de la famille et de la commune. Un examen attentif aurait bien surpris çà et là certaines modifications dans la langue et dans les usages, modifications causées par le mélange des peuples de la mère-patrie, comme aussi, il faut l'avouer, par l'action d'un ciel moins heureux et d'un gouvernement si peu semblable au nôtre; mais enfin c'était toujours l'Allemagne. » M. Alexandre de Humboldt visita aussi en 1829 ces colonies germaniques perdues au milieu des plus rudes contrées et des tribus les plus redoutables; il les trouva en pleine prospérité. D'autres voyageurs, Ehremberg et Rose, rapportèrent les mêmes impressions; ils avaient tous été frappés de la propreté, de la bonne tenue, de la rustique élégance de leurs habitations, toutes choses si douces à rencontrer dans les villages de la Forêt-Noire et de la vallée du Necker, et plus précieuses encore à quelques werstes des Kalmoucks.

Les colonies du Dniéper ont aussi une physionomie pleine d'intérêt. Ce furent surtout des émigrations religieuses. Il y avait plus de vingt-cinq ans déjà que Catherine avait fait appel aux agriculteurs d'Allemagne, lorsque trois cent trente familles mennonites quittèrent la Prusse et allèrent s'établir dans la Russie méridionale. On sait que les mennonites sont une secte protestante qui

se rattachait aux anabaptistes, tout en détestant leurs violences; ils ont formé dans plusieurs contrées de l'Europe du nord une sorte de méthodisme rigide et laborieux, quelque chose d'assez semblable aux quakers de l'Angleterre et des États-Unis. Ces mennonites du Dniéper furent mieux traités que les émigrants de 1764. On ne leur refusa ni les terres, ni les instruments aratoires, ni les secours en argent. Ce n'était pas d'ailleurs une colonie exclusivement agricole; c'était en quelque sorte une petite ville qui émigrait avec toutes ses industries. Cette colonie peu nombreuse, mais active et dévouée, fait le plus grand honneur à la moralité allemande. Les voyageurs sont unanimes sur ce point. M. Haxthausen, malgré son dévouement à la Russie, n'hésite pas à la signaler comme un exemple salutaire à toutes les populations moscovites. Des hommes éminents sont sortis de cette communauté; on cite surtout un paysan venu de la Prusse orientale, un homme simple et sans culture première qui, par la seule force d'un esprit droit, par la seule inspiration d'un zèle vraiment chrétien, est devenu le conseiller du gouverneur de la Russie méridionale, de l'illustre prince Voronzoff. Son nom est Jean Kornies. L'action morale des tribus germaniques en Russie n'a jamais eu de représentant plus digne. La colonie du Dniéper est entourée de peuplades tartares que Jean Kornies a eu la gloire de civiliser; il y a déjà, dit-on, dix-sept mille sauvages de la steppe qui ont établi avec son aide un nombre considérable de villages où ils vivent et travaillent à l'exemple des mennonites. Kornies a été véritablement l'apôtre du christia-

nisme et de la civilisation chez ces barbares ; ils l'appellent tous *mon père !* Les richesses immenses qu'il a acquises par son travail ne lui servent qu'à assurer la prospérité des colonies allemandes, ou à porter plus loin son apostolat et ses conquêtes ; il a gardé toute la simplicité de sa première existence, et il maintient sévèrement autour de lui la tradition des vieilles mœurs. C'est un usage chez nous, disait-il un jour à un voyageur, que le fils du plus riche fermier serve chez un fermier voisin pendant un ou deux ans. La domesticité n'est pas une profession, c'est une étape de la vie qu'il faut que chacun traverse. N'est-ce pas un curieux spectacle que ce christianisme du XVIe siècle et cette cordialité allemande transportés si fidèlement au milieu même des Tartares ?

Les mennonites ne sont pas la seule secte religieuse qui ait fourni des colons allemands aux contrées qu'arrose le Dniéper. Quelques années avant que Menno Simonis eût établi sa doctrine, un autre sectaire du temps de la réforme, un certain Hutter, originaire de Saxe, avait fondé une communauté religieuse animée d'un esprit tout semblable. Il avait eu quelques relations avec Thomas Münzer ; mais, indigné bientôt de ses violences, il était allé instituer son église en Bohême. Chassé de Bohême, il se dirigea vers Inspruck, où la tradition prétend qu'il fut arrêté par les catholiques et condamné au feu. La fin tragique du chef ne dispersa pas les disciples ; ils vécurent près d'un siècle dans les montagnes de la Bohême, obstinément fidèles à sa mémoire, et la persécution ayant redoublé pendant la

guerre de trente ans, ils cherchèrent un refuge en Hongrie. Repoussés de Hongrie par les jésuites, ils se retirèrent aux environs de Bucharest et y vécurent de longues et paisibles années, jusqu'à ce que, tourmentés par les brigandages des Turcs dans la guerre de 1772, ils n'eurent plus d'asile que chez les Russes. Un général russe les attira sur ses terres en Podolie; ils y étaient établis depuis plus de soixante ans, et il ne paraît pas qu'ils y fussent très-heureux, lorsque Jean Kornies, informé de leurs longues tribulations, obtint pour eux des concessions de terrain non loin de la colonie des mennonites. L'émigration se fit vers 1842. Quelle surprise et quelles actions de grâces, quand les disciples de deux hommes unis par tant de liens, quand ces frères qui ne se connaissaient pas se retrouvèrent enfin, à une si longue distance de la terre natale, après trois siècles de pérégrinations et de misères! Le doyen de la communauté conserve encore, dit M. Stricker, un manuscrit in-folio commencé par Hutter lui-même, et qui contient, avec l'exposé de sa doctrine, la tragique histoire de la colonie; après lui, les chefs de chaque génération ont continué le précieux journal où se trouvent ainsi consignés beaucoup de détails du plus vif intérêt pour l'histoire de la réforme et de la guerre de trente ans.

Les contrées de la mer Noire et de la mer Caspienne, la Bessarabie, la Crimée et les steppes que domine le Caucase ont aussi de nombreuses colonies allemandes. Dans la Bessarabie et la Crimée, ce sont des colonies luthériennes et catholiques en nombre à peu près égal

et venues presque toutes du Wurtemberg; dans les plaines du Caucase, ce sont surtout des mennonites prussiens. Le régime auquel sont soumis les colons est beaucoup plus doux que celui des Russes; ils ont conservé la plupart des franchises au moyen desquelles on les attira jadis dans ces contrées inhospitalières, et bien que le comité des colonies établi à Odessa soit présidé par un général russe qui ne sait pas un mot d'allemand, l'administration vraiment humaine du prince Voronzoff veille sur leurs intérêts. Les colonies du Volga et du Dniéper avaient émigré dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; c'est de nos jours seulement que se sont fondées les colonies catholiques et luthériennes de la mer Noire et du Caucase. Les colons de la Crimée, sortis presque tous du Wurtemberg, de l'Alsace et de la Suisse, ont pris possession du sol vers 1804; les colons de la Géorgie et ceux qui défrichent les steppes situées au nord du Caucase ont quitté leur pays en 1816 et en 1818.

Ces derniers sont des Souabes, et, pareils en cela aux disciples de Menno et de Hutter, ce n'est pas la misère qui les a chassés de l'Allemagne, ce sont les persécutions religieuses. Le mysticisme russe a toujours eu de singulières tendresses pour les rêveurs issus des églises protestantes; son intermédiaire en cette circonstance fut cette brillante jeune femme de Livonie, qui, après avoir ravi la société parisienne par la grâce de sa personne et de ses livres, était devenue l'apôtre d'un luthéranisme illuminé. On sait avec quel enthousiasme la romanesque Valérie des salons parisiens propageait chez les popu-

lations de l'Allemagne ce mysticisme ardent où s'était réfugié son cœur blessé ; au moment où Mme de Krudener parcourait le Wurtemberg, une vive émotion religieuse venait de s'y produire. Sous le coup de la misère qui avait suivi les guerres de 1815, cette terre de Souabe, la patrie par excellence des mystiques effusions, avait vu se lever de fervents prédicateurs populaires qui, après avoir rejeté d'abord avec indignation les changements extérieurs introduits dans le culte luthérien, en étaient venus bientôt à prophétiser l'approche d'une ère meilleure, à peu près comme ces mystiques du XIIIe et du XIVe siècle, dont l'audacieuse théologie substituait le règne du Saint-Esprit au règne de Jésus. Un certain Frédéric Fuchs, âme simple et exaltée, était à la tête du mouvement. On crut étouffer l'agitation en jetant le prédicateur dans la prison d'Asperg; le zèle des persécutés ne fit que s'accroître, et des communautés se formèrent en dehors de l'église. Cet enthousiasme d'une régénération mystique convenait bien à la pensée de Mme de Krudener : elle s'adressa au ministre de Russie à Stuttgart, et fit partir les paysans souabes pour les rivages de la mer Noire. C'est là qu'elle allait les retrouver et leur porter des paroles d'édification religieuse, lorsqu'elle mourut en Crimée, à Karasu-Basar, le 13 décembre 1824. D'après le témoignage unanime des voyageurs, toutes ces colonies sont des modèles de régularité honnête et laborieuse; les plus riches sont celles de la mer d'Azof, où les fermiers ont souvent des troupeaux de vingt mille têtes et de belles maisons élégamment rustiques.

On comprend que la Russie soit indulgente à ces populations inoffensives qui vont défricher ses déserts et civiliser ses Tartares ; elle est moins favorable aux luthériens des villes, surtout dans les provinces baltiques, où tout ce qui reste de l'esprit allemand est aujourd'hui l'objet d'une persécution acharnée. Ces persécutions commencèrent vers 1838. Malgré les conventions et les traités de 1710, de 1721 et de 1743, qui garantissaient aux protestants des provinces allemandes le libre exercice de leur culte, un évêque grec fut installé cette année-là dans la capitale de la Livonie. Son installation avait été peu remarquée, et dans les premiers temps en effet l'évêque semblait investi d'une sinécure ; mais bientôt la Livonie, l'Esthonie, la Courlande furent inondées d'émissaires occupés à provoquer des conversions parmi les paysans, et la disette ayant sévi en 1841, il ne fut pas difficile d'exploiter la misère des campagnes.

Une fois convertis à la religion grecque, disaient les envoyés de l'évêque, les malheureux paysans de la Baltique seraient transportés dans les régions plus fertiles de la Russie méridionale, où ils n'auraient plus d'impôts à payer. Ces menées excitèrent d'abord une résistance si vive, qu'il fallut faire marcher des troupes dans l'intérieur du pays pour contenir l'agitation. La lutte recommença en 1845, mais cette fois ce ne furent plus des entreprises détournées ; l'esprit russe annonçait hautement son dessein de détruire tous les élémens nationaux des provinces baltiques, comme on le faisait à ce moment même en Pologne par l'odieuse oppression des catholiques. Les provinces baltiques avaient gardé

jusque-là leurs titres de duchés; elles entrèrent dès lors dans la division officielle de l'empire et ne furent plus que de simples gouvernements. On s'attaqua d'abord aux vieux usages : les mesures et les monnaies allemandes, si commodes aux négociants pour leur commerce avec la Prusse, durent être abandonnées pour les mesures et les monnaies de la Russie. En 1846, le vieux droit germanique, si religieusement conservé depuis des siècles, fit place à la loi moscovite et à sa pénalité barbare. Aucun Allemand ne put remplir désormais les fonctions de pasteur et de maître d'école, s'il ne justifiait d'une connaissance exacte de la langue russe. Enfin une église grecque a été construite à Riga, et bientôt un nombre considérable de *prosélytes* attestait l'audace et l'activité des convertisseurs.

Le chef de ces convertisseurs, pour lesquels tous les moyens sont honnêtes, est un certain Michailof, naguère intendant d'un noble livonien, homme d'une réputation suspecte, et qui s'engagea, dit-on, dans l'église gréco-russe pour couvrir les souillures de sa vie. Un de ses auxiliaires les plus habiles, — M. Wilhelm Stricker signale ce fait en rougissant de honte, — est un Allemand nommé Bürger. D'après un calcul qui remonte à un certain nombre d'années, ils avaient déjà enrôlé dans leur église plus de seize mille Livoniens et Courlandais. « Le temps n'est pas loin, ajoute l'écrivain qui me fournit ces détails, où le luthéranisme aura complétement disparu des campagnes; on le tolérera encore, comme aujourd'hui, chez la noblesse de Mitau et de Riga; les paysans lettes et livoniens seront tous sou-

mis. » Les femmes en général sont plus fortes que les hommes contre les captations et les menaces ; mais qu'importe cette résistance? Filles et fils, à l'âge de dix-sept ans, sont tenus de suivre la religion de leur père; ainsi le veut impérieusement la loi russe. Le pasteur luthérien qui met les fidèles en garde contre les séductions du culte grec est frappé de peines sévères; s'il ramène des convertis, il expiera son triomphe dans les mines de l'Oural. Que l'homme attiré par la peur à la religion gréco-russe ne s'avise pas d'éprouver un remords; il est surveillé de près, et la prison est là pour le catéchumène oublieux de ses promesses. Qu'il ait bien soin surtout d'élever ses enfants dans le culte grec, sinon l'autorité ecclésiastique s'emparera des enfants sans se soucier des cris de la mère. Exécutées avec fureur par une armée de despotes subalternes, de telles lois, comme on pense, ont produit d'atroces iniquités, et le martyrologe des protestants de la Baltique n'est pas moins lamentable que celui des catholiques de Pologne.

Cette guerre aux traditions de l'Allemagne se poursuit sur tous les points avec une persévérance infatigable. L'université de Dorpat est le centre de l'esprit allemand dans les provinces baltiques. Là tout est allemand, de même que tout est suédois à l'université d'Helsingfors en Finlande; c'est en allemand que se font les cours, ce sont des maîtres venus d'Allemagne ou formés dans ses écoles qui instruisent une jeunesse dont toutes les pensées sont tournées vers la littérature et la science de l'Occident. Fondée au commencement

du XVIIe siècle et exposée pendant les révolutions intérieures de la Russie à des alternatives de faveur et d'oppression, la célèbre école de Dorpat avait été réorganisée en 1802 par l'empereur Alexandre, qui lui conserva ses droits et ses franchises. Dorpat étendait au loin son influence ; elle avait une sorte d'école normale, un séminaire de professeurs, qui fournissaient des maîtres aux universités moscovites. Ces universités, Moscou Khasan, Kiev, Kharkov, tout à fait russes par l'esprit qui les anime et le régime auquel elles sont soumises, subissaient insensiblement l'action féconde de la grande école livonienne. A Khasan, en 1810, il y avait quatorze Allemands sur quinze professeurs, et aujourd'hui encore la moitié des maîtres enseigne dans la langue de Lessing. Depuis une dizaine d'années, cette éclatante prospérité de Dorpat est l'objet des plus violentes attaques. Le parti moscovite déclare hautement que l'esprit russe est assez fort pour secouer la tutelle de la science allemande. Que lui apprendraient ces *païens ?* comme disent les manifestes du tsar contre l'Europe ; ils ne peuvent qu'arrêter l'essor du génie national.

Un grand obstacle au triomphe de l'esprit moscovite dans les universités, c'est que la langue russe, formée jusqu'ici par des poëtes, n'avait pas les qualités propres à l'enseignement. Toutes ces sciences, physique, mathématiques, géologie, médecine, qu'on allait puiser dans les écrits de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, on trouvait plus commode de les exprimer en allemand. La langue russe n'a pas encore atteint la

puissance d'abstraction et d'analyse qui permet à l'esprit de dominer les faits. De récents décrets exigent que la langue russe soit la langue officielle des universités. Les étudiants qui ne savent pas le russe ne sont pas admis sur les listes Un des résultats de ce système se fait déjà sentir : habitués à un idiome tout différent, professeurs et étudiants sont obligés de donner toute leur attention à la langue, les uns pour ne pas commettre de trop ridicules incorrections, les autres pour saisir une pensée ou un fait au milieu de ces pénibles efforts. Que devient la science pendant ce temps-là? La science languit, l'enseignement s'éteint, et les auditeurs qui ne sont pas forcés de suivre les cours dans l'intérêt de leur carrière abandonnent une étude aussi stérile qu'ingrate. Tel est en ce moment le sort de cette brillante université de Dorpat, qui était restée jusqu'à nos jours le foyer de la culture allemande en Russie.

Il y avait aussi à Mitau un établissement scientifique, le *gymnasium illustre*, où fleurissaient les lettres et les sciences de l'Allemagne (Kant y fut appelé comme professeur de logique); le parti russe, dit M. Stricker, vient de planter le coin au cœur de l'arbre; le *gymnasium illustre* a perdu son titre pour devenir un gymnase du gouvernement, et les directeurs qu'on a placés à sa tête sont des ennemis déclarés de la langue et de la culture germaniques. L'un d'eux, M. Tschaschnikof, exprimait dernièrement son dédain de la littérature allemande en des termes qui révèlent bien l'esprit de cette réaction aveugle. Il terminait un rapport par une comparaison des plus curieuses entre la poésie alle-

mande et la poésie russe, et opposant à l'auteur de *Marie Stuart* et de *Wallenstein* le poëte Lomonosof, qui passe pour avoir été au XVIII[e] siècle le Malherbe ou, mieux encore, le Lessing de la langue et de l'imagination moscovites, il s'écriait triomphalement : « Qu'était-ce que Schiller auprès de Lomonosof? Formé dans une célèbre université, fils d'un capitaine qui avait rang de major, il ne s'est guère élevé au-dessus de son père, et n'a appris qu'à bien écrire. Lomonosof, au contraire, était le fils d'un pêcheur, et il est mort conseiller impérial. Schiller n'a été que conseiller aulique du duc de Weimar; il n'était décoré d'aucun ordre; Lomonosof portait cinq croix [1] ! »

L'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, qui était avec l'université de Dorpat le centre le plus actif du mouvement intellectuel en Russie, s'est-elle soustraite du moins à l'invasion du parti moscovite? C'était encore l'esprit allemand qui dominait là; les principaux mémoires étaient publiés en français et surtout en allemand. Une académie exclusivement russe s'est formée à côté de l'académie impériale; elle a obtenu

[1] Malgré cette ridicule appréciation, le poëte aux cinq croix occupe un rang élevé dans l'histoire littéraire de la Russie. Les écrivains qui connaissent le mieux cette histoire, M. Henri Kœnig, par exemple, et M. Frédéric Bodenstedt, le signalent comme un promoteur fécond; c'était à la fois un naturaliste, un philologue et un poëte. M. Bodenstedt ne craint pas de dire qu'il a été pour les Russes ce qu'ont été Leibnitz et Lessing pour l'Allemagne. Je ne devais pas le laisser sous le coup des éloges de M. Tschaschnikof.

récemment d'être fondue avec sa rivale, et maintenant elle travaille chaque jour à y étouffer tout ce qui ne relève pas de ses doctrines. Un fait bien triste à signaler et que nous avons rencontré sans cesse dans cette histoire, c'est que les chefs de la réaction moscovite ont toujours eu des Allemands pour auxiliaires. C'est un Allemand qui est le plus fougueux compagnon du pope Michailof dans sa croisade contre les luthériens de Livonie et de Courlande; ce sont des professeurs et des écrivains allemands, à Dorpat, à Mitau, à Saint-Pétersbourg, qui combattent avec le plus de zèle pour la suprématie absolue de l'esprit russe. Est-ce frayeur? est-ce sentiment de l'influence qui leur échappe, et désir de la reconquérir plus sûrement sur un terrain nouveau? Ce qu'il y a de certain, c'est que ces représentants de l'esprit germanique ont presque tous renoncé par égoïsme à la mission que l'histoire semblait leur imposer. Ils font aujourd'hui sur le théâtre de l'esprit ce que faisaient, il y a un siècle, sur le théâtre de l'action, les Ostermann et les Biren. La servitude les attire comme les Romains de Tacite : *At Romæ ruere in servitium consules, patres, equites; quanto quis illustrior, tanto magis falsi ac festinantes.*

Voilà donc le terme de cette histoire; la Russie attire à elle les ressources et les hommes de l'Allemagne, et après avoir absorbé tous ces éléments, elle est occupée en ce moment même à en détruire les derniers vestiges. Un voyageur célèbre, M. Koch, qui a très-bien décrit les progrès de l'esprit russe en Esthonie, en Livonie et en Courlande, s'écrie tout à coup avec une candeur sin-

gulière : « Ce serait le devoir de la Russie, dans l'intérêt même de sa prospérité, de protéger ses provinces allemandes contre les passions moscovites. N'est-ce pas aux Allemands qu'elle doit tout? et ne devrait-elle pas considérer comme un avantage inappréciable de posséder ainsi un morceau de l'Allemagne qui peut continuer à être pour elle une pépinière d'hommes utiles et de fidèles sujets? Si cette réaction violente ne s'arrête pas, si les Allemands sont traités sur le même pied que les Tartares et les Tongouses, la source des grands capitaines et des grands hommes d'État, la source des savants illustres et des bons citoyens sera bientôt tarie. » Certes, une telle sollicitude a de quoi nous surprendre après le tableau que nous venons de tracer. Si j'étais Allemand comme l'écrivain à qui j'emprunte ces paroles, j'aimerais mieux voir disparaître de la scène ces représentants infidèles qui ont si mal défendu l'esprit de la civilisation germanique, ou qui ne l'ont employé qu'au profit de la politique russe. L'Allemagne a joué trop longtemps ce rôle de dupe. Souhaitez que la Russie soit enfin réduite à elle-même! Puisque l'esprit allemand, depuis tant de siècles, n'a pas réussi à transformer l'esprit russe, puisqu'il lui a donné sa science et ses lumières sans triompher de ses instincts violents et de son despotisme asiatique, souhaitez que les Moscovites soient désormais les seuls maîtres! Alors cette longue confusion cessera, et l'on pourra voir à nu, sans voiles, sans masques, sans déguisements trompeurs, le contraste du génie inculte de l'Orient et de la civilisation occidentale.

II.

LES RUSSES EN ALLEMAGNE.

I.

Lorsque Rabelais, dans son *Pantagruel*, parle des sauvages perdus aux confins du monde habitable, il cite toujours les Moscovites, et Louis XIV, en 1668, ayant reçu une ambassade du tsar, Voltaire raconte que « l'on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois. » Les Russes n'étaient pas des Siamois pour l'Allemagne ; à l'époque même où Rabelais confondait les descendants de Rurik avec les plus lointaines peuplades de l'extrême Orient, les tsars entraient déjà en négociation avec l'Allemagne et s'habituaient à l'idée de faire cause commune avec ses rois. L'ambition russe a été armée de toutes pièces par Pierre Ier ; elle existait avant lui. Les grands-ducs de Moscou, de Kiev, de Novogorod, s'étaient regardés, dès le moyen âge, comme les soutiens de la religion grecque. A la prise de Constantinople par Mahomet II, la Russie était trop occupée de ses révolutions intérieures pour que cette catastrophe pût exciter ses convoitises ; mais bientôt après les règnes d'Ivan III et de Vassili IV, lorsque ces chefs terribles, brisant le vieux gouvernement aristocratique, eurent fondé l'unité de l'empire, les souverains russes commencèrent à jeter les yeux

sur la Turquie, et tentèrent d'associer l'Allemagne à leurs desseins.

En 1557, le tsar Ivan IV, — une sorte d'ébauche grossière de Pierre le Grand, chef cupide, cruel, vindicatif, plein de génie et de férocité, — le tsar Ivan IV, qui s'intitulait fièrement *seigneur de l'Europe et de l'Asie*, envoya une ambassade à la diète de Ratisbonne pour proposer à l'empereur Ferdinand Ier la conquête et le partage de l'empire ottoman. On possède encore le discours adressé à l'empereur par l'envoyé d'Ivan, et rien n'est plus curieux que l'esprit de flatterie insinuante qui distinguait dès lors cette diplomatie barbare. L'ambassadeur russe Grégorius ne tarit pas d'éloges sur l'honnêteté, la probité, la loyauté germaniques et sur l'amour profond que l'Allemagne a su inspirer aux Moscovites. Quoi de surprenant d'ailleurs? Le tsar n'ignore pas que les Russes et les Allemands ont une même origine ; les Russes occupent encore le pays qu'habitèrent, il y a des siècles, les premiers parents des deux peuples, ils ont conservé de cette parenté le plus cordial souvenir, et c'est ainsi que tant de noms de villes en Russie, tant de noms de châteaux, de rivières, de montagnes et de forêts sont demeurés des noms allemands. Que vous semble de cette curieuse théorie historique? Nous sommes frères, disent les Russes du XVIe siècle aux fils de Luther et de Wallenstein, et ces frères, bon gré mal gré, vont s'immiscer d'heure en heure aux plus chers intérêts de la famille commune.

Le XVIIe siècle est rempli en Russie par des boulever-

sements intérieurs, des usurpations, un changement de dynastie, de longues guerres avec les Tartares, et surtout avec les Polonais, qui entrèrent vainqueurs à Moscou et furent sur le point de soumettre tout l'empire; mais au commencement du XVIII[e] siècle, après que le tsar Alexis et son fils Pierre le Grand ont relevé l'État ébranlé, la politique fraternelle d'Ivan le Terrible est reprise aussitôt et poursuivie à outrance. En 1701, Pierre le Grand s'empresse de reconnaître le royaume de Prusse nouvellement constitué; un homme d'État de race allemande, un ministre de la tsarine Élisabeth, Bestuschef, lui reprochera plus tard ce qu'il appelle une faute énorme, comme il blâmera Élisabeth de s'être montrée un instant sympathique à Frédéric le Grand, et d'avoir approuvé ses conquêtes en Silésie; Bestuschef ne comprend pas la vraie politique russe. C'est l'intérêt des tsars que l'Allemagne du nord se sépare de plus en plus de l'Allemagne du midi; l'antagonisme de l'Autriche et de la Prusse leur fournira des occasions précieuses.

L'invasion moscovite en Allemagne va se déployer bientôt sous toutes les formes. D'abord, en 1710, Pierre le Grand marie sa nièce Anna Ivanovna au duc de Courlande, et en attendant que ce duché tout germanique devienne légalement une province russe, il est soumis de fait à l'autorité des tsars. L'année suivante, il marie son fils Alexis avec une princesse de Wolfenbuttel; c'est un prétexte pour visiter l'Allemagne: il va à Dresde, à Carlsbad, il voit Leibnitz à Torgau, et de même que l'empereur Nicolas envoie des témoignages de sa satis-

faction aux chefs de l'armée autrichienne en Italie, il prodigue les titres au grand philosophe et lui donne une pension annuelle de 1,000 roubles. Les Scandinaves menacent le nord de l'Allemagne; Pierre le Grand envoie une armée en Poméranie sous le commandement de Galitzin, de Repnin, de Bauer, et, obligé bientôt de retourner en Russie, il laisse son fils Alexis et son favori Menchikof pour le représenter en Allemagne. Toutes les villes de la côte, Dantzig, Riga, bien d'autres encore, sont frappées de contributions de guerre; Pierre le Grand savait qu'il n'avait pas à redouter la vigilance de l'administration de l'empire, et il réglait lui-même le prix de ses services. En 1712, il offre à l'empereur une armée de trente mille hommes pour l'aider à soutenir la guerre contre Louis XIV; il ne demande qu'une seule chose en échange de cette armée : Charles VI le nommera prince de l'empire. Heureusement la proposition du tsar est rejetée; le moment n'est pas encore venu où les souverains de Saint-Pétersbourg pourront prendre une part directe aux débats intérieurs des peuples germaniques. Il suffira à Pierre de brouiller toutes les affaires de l'Allemagne du nord afin de l'habituer aux interventions de son armée.

Au milieu de ces guerres confuses où les Suédois d'un côté, de l'autre les Danois, les Prussiens, les Saxons, se poursuivent avec fureur du Danemark jusqu'en Poméranie, les Russes, alliés aux soldats de Frédéric-Guillaume Ier, se battent seuls pour un résultat certain. Que de pillages dans ces contrées allemandes! Lubeck, Hambourg, sont rançonnés par les Russes avec

une impitoyable rapacité; indigné de ces exactions, mais impuissant à contenir son allié, Frédéric-Guillaume est obligé d'acheter Stettin à Menchikof pour 400,000 thalers. C'était le temps où Pierre le Grand mariait une autre de ses nièces au prince de Mecklenbourg-Schwerin, et, la traitant comme une vassale, est-ce dire assez? comme une esclave soumise à ses volontés les plus odieuses, semblait prendre plaisir (le baron de Pœllnitz raconte là-dessus d'abominables détails) à humilier publiquement dans sa personne les souverainetés de l'Allemagne.

Les empereurs de Russie, en des temps plus rapprochés de nous, sauront pénétrer au sein de l'Allemagne avec un mélange de dissimulation insinuante et d'autorité hautaine; Pierre le Grand leur fraie la voie avec cette impétuosité qui lui est propre. Il fait un séjour à Berlin en 1718; est-ce l'arrogance d'un maître qu'il déploie ou simplement la brutalité d'un barbare? Demandez-le aux mémoires de la margrave de Bayreuth, et vous serez embarrassé de la réponse. La princesse Frédérique-Sophie Wilhelmine, qui épousa plus tard le margrave de Bayreuth, était la fille du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier; or, dans ses curieux mémoires, qui embrassent toute la période de 1706 à 1742, la visite de Pierre le Grand au roi de Prusse est racontée avec les détails les plus précis, et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus, ou les impudentes allures du tsar et de son sérail, ou la condescendance de ses hôtes. Quatre cents *dames* accompagnaient le tsar et la tsarine; la reine, instruite des fonctions et qualités de ces dames,

ayant refusé de les saluer, la tsarine (c'était Catherine, la seconde femme de Pierre) prit ce refus pour une offense personnelle, et traita toutes les princesses de la cour avec une insolente hauteur. Si l'on compare cette visite de Pierre le Grand à Berlin avec celle qu'il fit à Paris quelques mois après, il est facile de voir quelle différence il y avait pour lui entre l'Allemagne et les autres contrées européennes. Pierre le Grand affectait déjà de considérer comme un vassal ce roi dont il avait le premier reconnu la couronne.

Cette tradition du tsar Pierre fut recueillie fidèlement; l'histoire du major Sainclair, arrivée en 1739, dit assez haut quel était le dédain de la Russie pour les gouvernements de l'Allemagne du nord. C'était sous le règne de la nièce de Pierre le Grand, Anna Ivanovna. Bestuschef, ministre russe à Stockholm, écrit à Saint-Pétersbourg qu'un officier suédois, le major Sainclair, ennemi déclaré du gouvernement des tsars et qui avait passé douze ans en Sibérie, vient de partir pour Constantinople avec des projets évidemment hostiles aux intérêts moscovites. Munich, Ostermann et Biren, qui gouvernaient alors l'empire, décident qu'il faut tuer Sainclair à son retour et s'emparer de ses papiers. Sainclair devra traverser l'Allemagne; des agents russes l'attendront en Prusse ou en Saxe; l'idée de violer le territoire de l'Allemagne ne les arrête pas un instant. Sainclair voyageait avec un passeport français et dans la compagnie d'un négociant de Paris, nommé Couturier. Il était parti de Constantinople le 15 avril 1739; le 13 juin, il arriva à Breslau et en repartit le 16. Le 17,

dans l'après-midi, près de la petite ville de Zauche, deux officiers russes, le capitaine Küttler et le lieutenant Levitzki, escortés de quatre dragons, atteignent la voiture de Sainclair, lui enlèvent ses armes, et, faisant rebrousser chemin aux chevaux, le conduisent à l'entrée de la nuit dans une forêt voisine où ils l'égorgent. Les précieux papiers sont mis de côté pour le ministère russe; tout l'argent que portait la victime est la proie des bandits.

Que pensèrent les gouvernements de l'Allemagne de cette violation effrontée de leur territoire? La Saxe, sur la demande du ministre russe à Dresde, fit jeter en prison pour quelques semaines le compagnon de voyage de Sainclair et laissa s'enfuir les assassins. Bientôt cependant la vérité fut connue; Couturier dénonça les coupables, d'autres accusateurs joignirent leurs voix à la sienne, car les projets des émissaires russes avaient transpiré, et le malheureux Sainclair en avait été prévenu dès son entrée en Saxe; mais qu'importait l'évidence? La tsarine Anna Ivanovna s'empressa de protester avec une solennelle indignation, et l'empire d'Allemagne se déclara satisfait. Pour jouer la comédie jusqu'au bout, Küttler et Levitzki furent déportés en Sibérie; on n'eut garde toutefois d'oublier leurs services, et deux ou trois ans plus tard, la tsarine Élisabeth leur rendait leurs grades et leurs fonctions dans l'armée.

Ce ne sont là, dira-t-on, que des incidents isolés; ce sont des symptômes terribles, et dont l'effet ne se fera pas attendre. Les Russes s'habituent à se considérer comme les suzerains des peuples germaniques, et ils se

sont empressés de saluer la puissance nouvelle qui va briser l'unité de la vieille Allemagne; laissez éclater maintenant l'inévitable antagonisme de l'Autriche et de la Prusse, la place de la Russie est marquée d'avance au milieu de ce saint empire romain qui est le centre de l'Europe.

II.

Il y a surtout trois guerres fatales : la guerre de sept ans, la guerre de Pologne, la guerre de la succession de Bavière, qui ont fourni à Élisabeth et à Catherine II, au-delà même de leurs espérances, l'occasion impatiemment appelée. De 1756 à 1761, Marie-Thérèse attire les Russes dans l'Allemagne du nord pour tenir Frédéric II en échec. Rappelez-vous ici la situation des parties belligérantes, et remarquez un fait longtemps inaperçu : il y a d'un côté Frédéric le Grand et l'Angleterre, de l'autre Marie-Thérèse avec les Français et les Russes; or, personne, si ce n'est Frédéric, ne semble faire attention au rôle des Russes dans ces luttes embrouillées. L'Autriche n'a qu'un but, arrêter l'essor menaçant de la Prusse en lui reprenant la Silésie; l'Angleterre songe surtout à détruire la puissance maritime de la France. La France a deux ennemis, l'Angleterre et la Prusse, et un allié, l'Autriche. Quant aux Russes, ni les Anglais qui les combattent, ni les Autrichiens et les Français qui marchent sous le même drapeau, ne soupçonnent l'intérêt qu'ils ont à la guerre et le rôle particulier qu'ils y jouent. On sait avec quel

dédain la cour de Louis XV traitait cet empire à demi barbare ; l'aristocratie anglaise, qui se battait pour la domination des mers, ne s'inquiétait guère non plus des rapports de la Russie avec l'Allemagne. C'est l'heure cependant où se dévoilent les secrètes ambitions moscovites. Pendant les cinq premières années de la guerre, la Russie conçoit la pensée de partager la Silésie avec la Prusse et de s'emparer de la Prusse orientale. Partout, dans les villes et les campagnes de la province de Prusse, les généraux d'Élisabeth déploient une douceur inaccoutumée. Vainqueurs, ils ne veulent pas de contributions de guerre ; qu'on vienne seulement rendre hommage aux représentants de la très-puissante tsarine. A Kœnigsberg, la bannière avec l'aigle à double tête flotta plusieurs semaines sur les tours de la cathédrale. S'il n'y avait eu là un Frédéric le Grand, qui sait ce qui serait advenu de cette monarchie naissante?

Mais Frédéric a-t-il toujours servi aussi efficacement la cause de l'Allemagne contre la Russie? Il y a dans sa vie une œuvre fatale qui se rattache précisément à cette histoire. Le jour où Catherine II signa avec la Prusse et l'Autriche le partage de la malheureuse Pologne, elle réalisait une conquête morale tout autrement précieuse pour elle que ce morceau de royaume ; liés à la Russie par la complicité, les Hohenzollern et les Habsbourg ne s'appartenaient plus. C'était là pour la Russie un si formidable avantage, que l'opinion européenne, trompée par les ruses de Frédéric le Grand, ne manqua pas de l'attribuer à Catherine II. Enchaîner les deux grands États de l'Allemagne par ce crime accompli en com-

« Catherine II se porte garante de la constitution germanique et du traité de Westphalie. »

Que de chemin parcouru depuis l'heure où Ivan IV décrétait, pour ainsi dire, la fraternité des fils d'Hermann et des fils de Rurik! La diplomatie vient de prononcer le mot fatal qui pèsera longtemps sur les destinées de l'Allemagne; le protectorat moscovite est officiellement proclamé! Ce protectorat est si manifeste, que Joseph II en 1781, deux ans après le traité de Teschen, va trouver Catherine II en Russie, et s'efforce de la détacher de l'alliance prussienne. Ces compétitions indignes révolteront-elles enfin l'orgueil national de Frédéric? Non; le grand homme semble enchaîné par la politique dont il a le premier donné l'exemple; il envoie son représentant à Saint-Pétersbourg pour disputer à l'empereur les bonnes grâces de la tsarine et de Potemkin. Et savez-vous quel ambassadeur il a choisi pour cette mission? Son propre neveu, celui qui le remplacera sur le trône, le prince royal Frédéric-Guillaume. C'en est fait, la tradition est établie: *C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière*... Les flatteries de Voltaire à Catherine II sont désormais la seule épigraphe qui convienne à l'histoire des royautés allemandes.

III.

Ce n'étaient pas seulement les souverains de l'Autriche et de la Prusse qui subissaient le protectorat de Catherine; l'altière impératrice avait d'autres clients en Allemagne. Attentif à suivre le travail intellectuel et

politique de l'Europe, le gouvernement russe, surtout depuis Catherine II, a compris que les vives agitations de l'esprit public devaient lui fournir des instruments ou des armes. On sait que la Révolution française et l'immense ébranlement qu'elle produisit au loin suggérèrent à l'esprit moscovite une prétention inouïe : c'était la Russie, et la Russie toute seule, qui gardait en dépôt, pour le salut du monde, les principes de l'ordre social et le trésor des vérités religieuses ! Or, trente années avant que les événements lui eussent inspiré cette solennelle hypocrisie, Catherine avait suivi pour marcher au même but une voie toute différente. C'était le moment où l'ardente littérature du XVIII[e] siècle commençait la démolition de l'ancien régime : par quelles secrètes combinaisons Catherine II conçut-elle la pensée de patronner en Europe la tumultueuse armée des libres penseurs ? Par quels entraînements tous les chefs de cette armée, en France les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, en Allemagne les Schloezer et les Zimmermann, les Forster et les Basedow, subirent-ils avec un tel empressement de servilité cette protection menteuse ? M. Bruno Bauer voit là un signe manifeste du destin ; c'est le *fatum*, pour nous servir de son langage, qui aveugla les vaniteux coryphées de l'agitation libérale, et les empêcha de signaler le formidable accroissement de l'absolutisme russe. Il fallait que l'empire de Catherine pût grandir sans obstacle, et que le nivellement de l'Europe sous le joug des tsars, — telle est l'espérance et la conviction du démocrate, — fût possible au XIX[e] siècle ! Il n'est pas néces-

saire de mettre en jeu cette étrange philosophie de l'histoire; les choses s'expliquent plus simplement. Il n'y a qu'un grand gouvernement politique au XVIII[e] siècle, celui de l'aristocratie anglaise; mais les Anglais sont occupés à établir leur domination maritime sur les ruines de nos colonies d'Asie et d'Amérique; les Anglais exceptés, la tsarine ne redoutait la vigilance d'aucun cabinet de l'Europe. Frédéric le Grand, par le démembrement de la Pologne, s'était livré à Catherine, et Joseph II, uni avec elle contre les Turcs, la laissait s'adjuger la part du lion. Un seul pouvoir restait encore, l'opinion publique, attentive, ardente, accoutumée aux discussions libres, et tenue sans cesse en éveil par d'éloquents et passionnés publicistes. Si la presse eût dévoilé l'esprit des conquêtes de Catherine, les cabinets européens auraient secoué peut-être leur apathique sommeil; Catherine, par ses caresses, endormit le dogue et le musela.

On cite toujours les écrivains français quand il est question des clients de Catherine II en Europe; ce sont en effet les plus spirituels, hélas! et les plus illustres. Disons-le cependant, quelque dégoût que puissent inspirer les flagorneries adressées par Voltaire et Diderot aux meurtriers de la Pologne, il y a là plus de légèreté que de bassesse. Sans parler ici d'une excuse plus générale, sans rappeler que Voltaire et ses amis, persécutés en France, devaient être facilement pris aux flatteries des souverains du Nord, ce sont presque toujours des illusions généreuses qui ont dicté leurs paroles les plus regrettables. Lorsque Voltaire encourage Cathe-

rine à chasser les Turcs de l'Europe, il se passionne pour la résurrection de la Grèce. Qu'est-ce pour lui que Moustapha III? Un odieux barbare qui opprime la patrie des arts et des lettres. Ce joug lui semble plus honteux encore, s'il songe à l'indolente mollesse de *ce geôlier des femmes* endormi dans son sérail à l'endroit même où se levaient les jeunes dieux d'Homère, l'arc d'argent à la main. Catherine lui apparaît alors comme une Minerve inspirée qui va délivrer Apollon, et il lui donne rendez-vous dans la plaine où Miltiade écrasait l'invasion de Darius :

Bientôt de Galitzin la vigilante audace
Ira dans son sérail éveiller Moustapha,
Mollement assoupi sur son large sopha,
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord ! ô toi, sœur d'Apollon,
Tu vengeras la Grèce en chassant ces infâmes,
Ces ennemis des arts et ces geôliers des femmes !
Je pars, je vais t'attendre aux champs de Marathon.

Ces vers que Voltaire écrit à Catherine II en 1769, à l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, il les renouvellera sous maintes formes, tantôt montrant le sérail qui s'épouvante et l'univers qui bat des mains, tantôt prédisant à l'impératrice qu'il lui sera donné de régénérer la race d'Hercule et d'Homère. Circé changeait en chiens les compagnons d'Ulysse ; Catherine changera en soldats ces esclaves qu'un aga fait trembler. On voit que c'est toujours la Grèce qui l'inspire ; il ne songe ni à Moscou, ni à Saint-Pétersbourg, il s'enthousiasme pour Athènes.

Comment s'étonner que Voltaire ait été dupe des mensonges moscovites, puisque ces mensonges, hier encore, aveuglaient tout un peuple? Catherine trompait la vive imagination de ce courtisan étourdi, comme l'empereur Nicolas, il y a quelques mois, abusait le patriotisme des Hellènes. Ce qui est révoltant pour un cœur droit, c'est la courtisanerie égoïste et la vanité intéressée; or, je le répète, la littérature allemande sur ce point est toute remplie de misères encore plus tristes que les nôtres. N'étaient-ce pas surtout les publicistes de Gœttingue et de Berlin qui devaient avertir l'Europe? Placés aux avant-postes de la société romano-germanique, ils ont manqué à une mission qui pouvait être le titre d'un éternel honneur; ils ont oublié de pousser le cri d'alarme devant la formidable menace des accroissements de la Russie. Il y avait là pourtant de nobles esprits, un Schloezer, un Forster, un Zimmermann. Schloezer, du fond de son cabinet de Gœttingue, était un des chefs de la pensée publique. Toutes ces idées généreuses qui allaient se lever en 89, Schloezer les propageait avec ardeur dans une série de travaux avidement lus, et c'était lui qui, à la première annonce des événements de la France, allait s'écrier avec une confiance si noble : « Écoutez les anges qui chantent un *Te Deum* dans le ciel! » Catherine connaissait bien l'influence de l'éloquent publiciste. On prétend même que plus d'une fois, au moment de prendre des décisions importantes, elle répéta ce mot attribué aussi à Marie-Thérèse: Qu'est-ce que Schloezer va dire? Schloezer fut gagné, comme les novateurs français,

par les flatteries et les lettres de Catherine. Qu'un tel exemple en entraînât cent autres, cela se comprend sans peine. Catherine fut bientôt la maîtresse de l'opinion en Allemagne ; ici, c'était un disciple de Rousseau, un prétentieux réformateur de l'éducation, Basedow, qui recevait d'elle une forte somme d'argent pour réaliser ses plans ; là, c'était le généreux Forster, l'apôtre le plus sérieux des instincts démocratiques de son temps, qui proclamait aussi, comme Basedow et Schloezer, la supériorité de l'impératrice.

Parmi les hommes qui conduisirent, entre Lessing et Gœthe, le mouvement des esprits, il y a certes une place brillante pour Zimmermann. Zimmermann était l'ami de Lavater et l'un des chefs de cette philanthropie sentimentale qui fut longtemps chez nos voisins la forme des innovations politiques. Catherine mit un soin particulier à faire la conquête de l'ami de Lavater. Zimmermann était médecin à Gœttingue. En 1784, Catherine lui offrit la place de médecin en chef de la cour ; l'offre ne fut pas acceptée, mais une correspondance suivie s'établit dès lors entre l'impératrice et le célèbre écrivain. Peu de temps après, Catherine, ayant perdu son favori Lanskoi, en conçut une mélancolie profonde et chercha des consolations dans la retraite. Le livre de *la Solitude*, de Zimmermann, lui tomba entre les mains ; elle le lut avec un plaisir si vif, qu'elle redoubla d'instances auprès de l'auteur pour le décider à passer un ou deux mois à Saint-Pétersbourg. Il faut voir, dans les lettres de Zimmermann au docteur Hufnagel, avec quelle vanité béate le philosophe de la vie solitaire

s'extasiait sur le génie de cette femme, « le plus grand génie, disait-il, et l'âme la plus noble qu'il y ait en Europe ! » O magnanimité ! Au milieu de tant de projets et d'affaires, elle daignait lui écrire sans cesse :

Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire et ne m'écrit jamais.

C'est Voltaire qui fait cette plaisante comparaison entre l'activité de Catherine II et l'indolence de Moustapha III. Il y a toujours, à travers les flagorneries du poète français, une veine de comique ironie où la dignité se retrouve. N'en demandez pas tant à Zimmermann. Ce qui distingue ses lettres sur Catherine, c'est l'orgueil puéril et l'importance boursouflée d'un bailli de village. Hier, l'impératrice lui a envoyé son portrait ; aujourd'hui, c'est de l'argent, sans compter les rubans et les croix ; demain, elle lui remettra en confidence ses projets, ses ébauches littéraires, une grammaire russe, des comédies françaises (l'une, entre autres, sur Cagliostro), avec des récits sur son voyage en Tauride et sur la guerre des Turcs.

Je sais bien que nous n'avons pas le droit d'être trop sévères pour les publicistes de Gœttingue. De tous les écrivains français qui s'occupèrent alors de la Russie, Rulhières est le seul peut-être qui n'ait pas partagé l'aveuglement général sur la noblesse et le désintéressement de Catherine. En Allemagne, tous les chefs glorieux de la génération qui se levait, Lessing, Klopstock, Herder, et bientôt Gœthe et Schiller, ont échappé à ces perfides amorces. Notez un point toutefois : si grande

que fût l'autorité de Klopstock et de Lessing, c'étaient surtout des écrivains comme Lavater et Zimmermann qui exprimaient à cette date les instincts germaniques. Ce que Catherine courtisait chez Voltaire, c'était le plus bel esprit d'une nation de beaux esprits ; ce qu'elle flattait chez Zimmermann, c'était le naïf représentant des vertus débonnaires de l'Allemagne. Ingénieuse et sceptique avec celui-là, elle s'abandonnait avec celui-ci aux rêveries sentimentales, habile à s'emparer à la fois de l'imagination des deux peuples. Tandis qu'on admirait à Paris ce glorieux esprit fort, qui bafouait, à la grande joie de Voltaire, la Bible et le Coran, on aimait à Gœttingue cette âme philanthropique, éprise des méditations solitaires. Frédéric II n'avait pas songé à ce double rôle. C'est qu'aussi ce n'est pas un rôle que joue Frédéric II ; le président des soupers de Potsdam est très-sincèrement le disciple et l'émule de l'auteur du *Mondain ;* Catherine II est en scène, et elle joue avec l'aisance d'une grande artiste la comédie dont elle s'est tracé le plan. En vain le spirituel humoriste Lichtenberg poursuit-il de ses mordantes railleries la vanité de Zimmermann ; Zimmermann est protégé par Basedow et Schloezer. Dévouée aux chefs de la littérature philanthropique, la candide Allemagne du XVIII[e] siècle tourne vers Catherine II sa pensée reconnaissante.

IV.

La première comédie russe, la comédie du patronage philosophique, dura environ un quart de siècle. La Ré-

volution française éclate, et tout change aussitôt. Catherine n'attend pas que 92 et 93 aient mis en fuite les illusions généreuses. A l'heure même où les nobles esprits de l'Allemagne, Klopstock, Gœthe, Schiller, les deux Humboldt, et tant d'autres encore qui se voileront la figure après le 10 août, applaudissent avec transport à ce grand mouvement de 89, l'amie de Voltaire et de Zimmermann sent se révolter en elle tous les instincts du despotisme ; 89 lui fait horreur. Elle se tait toutefois, épiant d'un œil attentif les ressources inattendues que lui fourniront les événements. La pensée d'un protectorat de conservation sociale a-t-elle tout à coup succédé, chez cette intelligence si activement artificieuse, à la pensée du protectorat philosophique? Il y a tout lieu de le croire, bien que ce plan n'ait pas eu le temps de mûrir entre ses mains. Elle profita seulement de la première coalition contre la France pour achever la destruction de la Pologne. Mais nous voici en 1796, Catherine II vient de mourir; en haine de sa mère, qui le condamnait depuis vingt ans au plus humiliant esclavage, Paul Ier, dès le début de son règne, est l'ennemi de cette France libérale dont Catherine avait tant désiré les suffrages. C'est lui qui se déclarera le protecteur de l'Europe contre la révolution, et il ne s'aperçoit pas, en agissant ainsi, qu'il ne fait que mettre à exécution la pensée secrète de cette mère détestée. Telle est l'impérieuse tradition du despotisme : politiques supérieurs ou instruments aveugles, elle impose à tous sa volonté fatale.

On sait avec quelle espèce de majesté pontificale les

deux fils de Paul Ier ont pris ce rôle de défenseurs de l'ordre dans les grandes crises européennes; Paul Ier n'y apporte pas la même diplomatie captieuse, et cette invasion menaçante, déguisée sous tant de prétentions solennelles, on la voit dès le premier jour se déployer à nu. L'Autriche ne craint pas d'appeler les Russes en Italie pour résister à nos armes; aussitôt Paul Ier lance sur l'Europe une horde de Tartares commandée par une espèce de Gengis-Khan. Que Souvarof ait été un chef audacieux et habile, comment le nier? Reconnaissez seulement que ce fut surtout un vrai chef de Mongols. En avant, et frappe! tel est son cri de guerre. Féroce et superstitieux, les mains encore rouges du sang des Polonais, et pratiquant, comme les sauvages, toute sorte de cagoteries minutieuses, il se précipite sur les peuples du Sud avec les *hallas* et les *hourras* épouvantables que les bandes asiatiques firent retentir jusqu'en Autriche au XIIIe et au XIVe siècle. Amis ou adversaires, contrées qu'il faut défendre ou qu'il faut attaquer, tout cela semble n'être pour lui qu'une même proie. Étrange protecteur de l'ordre et de la civilisation! C'est la première fois que les Russes foulent le sol des contrées romanes; ils ont traversé l'Allemagne, les voilà en Italie, en Piémont, en Suisse, aux portes de la France, et si Masséna, en 1799, avec Soult, Molitor, Mortier, Lecourbe, pendant ces douze jours d'opérations et de luttes à jamais mémorables qu'on appelle la bataille de Zurich, n'eût écrasé le barbare, Souvarof était bientôt devant Paris.

Puissent les contrées romanes n'oublier jamais cette

formidable apparition! La Russie s'est dévoilée là tout entière. Bonaparte était en Égypte, tandis que Joubert, Moreau, Schérer, enchaînés par les absurdes plans du Directoire, laissaient reprendre à Souvarof ses brillantes conquêtes de Lodi, de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli. Il comprit dès ce moment la nécessité d'une guerre à outrance avec les Russes. Écoutez un interprète éloquent des pensées du génie: M. Villemain, dans ses *Souvenirs*, a parfaitement montré que la guerre de 1812 n'avait pas été l'explosion d'une colère subite ; Napoléon l'avait conçue « avant Tilsitt, avant la journée d'Austerlitz, avant l'Empire, et du premier jour où il avait vu les Russes en Italie et la frontière de la France protégée contre eux par la bataille de Zurich. Dès lors sa pensée, nourrie d'histoire et pleine de la contemplation de l'empire romain, s'était reportée à cette ancienne loi des invasions du Nord sur le Midi et des grandes inondations barbares descendant des plateaux de la Haute-Asie sur l'Europe occidentale...—Je suis poussé à cette guerre aventureuse par la raison politique, disait-il plus tard à M. de Narbonne... Rappelez-vous Souvarof et ses Tartares en Italie ; la réponse est de les rejeter au-delà de Moscou. Et quand l'Europe le pourrait-elle, si ce n'est maintenant, et par moi? » Cette horreur de l'invasion russe, qui éclairait dès 1799 l'ardente pensée du général Bonaparte, qui lui inspirait l'idée d'une revanche éclatante et d'un coup décisif frappé sur le Kremlin, l'Autriche elle-même en ressentit enfin quelque chose ; les brutalités de Souvarof l'épouvantèrent, elle eut honte de ce qu'elle avait fait, et le Gengis-Khan de

Paul Ier, en butte aux répugnances des généraux autrichiens, se crut livré à l'ennemi par des traîtres. Le général de Clausewitz a bien décrit sa retraite : « Il prit sa course, dit-il, vers la frontière de Russie, comme un vrai khan de Tartares, aussi impétueusement qu'il était venu. »

C'est un lieu commun des publicistes allemands que l'ambition seule de Napoléon a obligé les États germaniques à implorer le secours des tsars. Napoléon lui-même n'a-t-il pas été l'ami d'Alexandre? et les deux empereurs, l'héritier de Pierre le Grand et l'héritier de la Révolution, ne se sont-ils pas partagé l'Europe à Tilsitt? Laissons là ces déclamations qui font trop bon marché des dates. Dès l'invasion de Souvarof, le vainqueur de l'Égypte avait résolu de rejeter les Russes en Asie; mais pour une telle guerre il fallait l'appui de l'Allemagne. De 1800 à 1806, il est occupé sans cesse de ce grand but : s'assurer l'Allemagne contre la Russie. Tout ce qu'il fait dans les contrées germaniques, tous ses projets, toutes ses innovations, toutes ses témérités, tendent à ce résultat. Tantôt il veut fortifier la Prusse et en faire le centre d'une Allemagne nouvelle, tantôt, lorsqu'il n'a pu triompher des irrésolutions de Frédéric-Guillaume III, il élève à la dignité de souverains indépendants les électeurs de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, et institue la Confédération du Rhin. La vérité est que l'Allemagne, la Prusse surtout, pendant toutes les guerres du Consulat et de l'Empire, est placée entre deux puissances qui se disputent son amitié. D'un côté est la Russie, la France de l'autre. La France lui offre

un rôle immense dans les affaires du continent ; la Russie veut s'allier à elle pour opprimer l'Europe. La France est désintéressée, ou son intérêt, pour mieux dire, se confond avec l'intérêt prussien ; la Russie ne pense qu'à sa propre domination. Unie à la France de 89, la jeune monarchie de Frédéric le Grand s'élèvera tout à coup aux destinées les plus glorieuses, elle sera la tête et le cœur de l'Allemagne, elle dépouillera à jamais l'Autriche de la suprématie, et deviendra le puissant boulevard de la société romano-germanique contre les entreprises du Nord. Alliée à la Russie, la Prusse sera réduite, comme l'Autriche elle-même, à n'être plus que la vassale des barbares. Situation bien claire en vérité ! Le cabinet de Berlin n'eut pas assez d'audace et de patriotisme pour la comprendre. Pourquoi n'y eut-il pas alors sur le trône des Hohenzollern un digne héritier de Frédéric II ? Mais non : le souvenir de la Révolution effrayait encore les souverains, et le patriotisme populaire, égaré par les déclamations, venait en aide à la pusillanimité des politiques. Le baron de Stein est là, furieux, aveugle, implacable, qui brouille toutes les idées ; c'est lui qui, pour venger la Prusse des affronts trop mérités que lui inflige le vainqueur d'Iéna, soulève l'Allemagne comme un seul homme, et la précipite, tête baissée, sous le joug des Moscovites.

Alexandre est décidément le grand protecteur de l'Allemagne, et de 1806 à 1815 il est facile de voir quel est le sens du titre qu'il s'arroge. Les publicistes d'outre-Rhin ont commencé à s'aviser de la chose ; c'est un bon signe. Remercions M. Wilhelm Stricker et l'auteur

du livre *la Russie et le temps présent* d'avoir recueilli si franchement toutes les preuves de la domination russe en Allemagne pendant cette période réputée si glorieuse. Il est trop manifeste que l'Autriche et la Prusse, entre les mains du tsar, ne sont que des instruments serviles. Ces années 1813 et 1814, dont l'Allemagne, en haine de la France, se plaît toujours à évoquer les souvenirs, les Allemands d'aujourd'hui reconnaîtront-ils enfin que ce furent le plus souvent des années d'humiliation, et que la Russie faisait cruellement payer ses services? Ici, c'est la Saxe, en 1814, occupée par les Russes qui traitent le pays comme une terre conquise; là, c'est le général de Gneisenau qui écrit : « Nous ne sommes pas moins maltraités par nos amis que par nos ennemis; on enlève de force à nos soldats ces vivres rassemblés par nous avec tant de peine, et c'est une chose révoltante de voir sur les champs de bataille nos blessés pillés par les Russes. » Et sans signaler tous ces détails que nous fournit M. Stricker, quelle honte en vérité que cette guerre de délivrance, comme ils disent, cette guerre populaire et nationale soit toujours exploitée par les hommes de Saint-Pétersbourg! Qui décide tout aux conférences de Langres et de Châtillon? qui gouverne le congrès de Vienne? Celui qui s'intitule le libérateur de l'Allemagne. Vainement les peuples germaniques rappelleraient-ils avec orgueil que leurs généraux ont tout fait, que les Russes même étaient commandés par des Allemands; qu'importent ces consolations de l'amour-propre? La guerre s'est faite au profit de la Russie; alliée à la Russie, la patrio-

tique Allemagne de 1813 ne s'est battue que pour se donner un maître. La vraie conclusion de la guerre, ce n'est pas la délivrance des peuples allemands, c'est le traité de la sainte-alliance par lequel le roi protestant et l'empereur catholique ne craignent pas de s'unir, au nom de la Trinité, sous l'évidente suprématie du tsar.

Et maintenant, poëtes, historiens, orateurs, chantez, glorifiez sur tous les tons les victoires de 1813! « La Grèce est libre! » cria le héraut de Flaminius pendant la célébration des jeux isthmiques, et aussitôt, à ce que raconte Plutarque, il s'éleva de plusieurs millions de bouches un cri de joie si violent, que les oiseaux du ciel tombèrent comme frappés de mort. Les peuples germaniques ont entendu aussi le héraut de Flaminius proclamer, au milieu d'acclamations insensées, la liberté de la patrie allemande!

V.

L'illusion dura peu chez les esprits lucides. Trois ans après le traité de la sainte-alliance, les diplomates russes continuaient au congrès d'Aix-la-Chapelle ce qu'ils avaient si bien commencé au congrès de Vienne : ils réglaient les droits de la libre Allemagne. Il y avait là auprès de l'empereur Alexandre, tout un cortége d'hommes d'État moscovites qui semblaient prendre possession d'une conquête : c'étaient le comte Voronzoff, le comte Pozzo di Borgo, le comte Nesselrode, le prince de Liéven, le comte Capodistrias, le baron Alopœus, le baron Tschernitsckef et le baron Jomini. Mme de Kru

lener, qui avait figuré en France, trois ans auparavant, comme la prophétesse du tsar, avait aussi sa place au congrès d'Aix-la-Chapelle. Dans le savant portrait qu'il a tracé de cette singulière personne, M. Sainte-Beuve la compare à quelque sœur du grand-maître des chevaliers porte-glaive : rapprochement expressif et qui marque bien tous les changements accomplis ; les chevaliers porte-glaive du XIIIe siècle avaient été les vaillants pionniers de la civilisation allemande en Livonie, et la mystique Livonienne de 1818, par son influence sur les imaginations pieuses, semblait préparer l'Allemagne à recevoir plus aisément le joug de celui qu'elle appelle l'*ange blanc* et le *sauveur universel*.

Que faisait-on en effet à ce congrès d'Aix-la-Chapelle? On s'occupait de *christianiser* l'Allemagne au nom de la sainte Russie. Ces sentiments révolutionnaires qu'avait déchainés M. de Stein au moment même où il poussait l'Allemagne entre les bras des Russes, les Russes avaient hâte de les éteindre. Les séances les plus secrètes du congrès étaient consacrées à ce grand travail. Un boyard valaque, M. le comte Alexandre de Stourdza, prit la chose très à cœur, et il présenta à son maître un petit écrit intitulé : *Mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne*, qui n'était autre chose qu'un réquisitoire passionné contre les universités, contre l'esprit public, contre toute la culture littéraire du pays de Lessing et de Kant. Une copie de ce mémoire, égarée on ne sait comment, fut envoyée à Paris et livrée à l'impression. Le plus insolent mépris de la pensée allemande éclatait à chaque page de ce pamphlet. « La campagne de Rus-

sie, disait M. de Stourdza, aura été un moyen entre les mains de la Providence pour conduire le genre humain à la vraie religion sous l'égide du gouvernement russe! » Aussitôt ce fut un cri d'indignation par toute l'Allemagne. Cette servitude des âmes parut bien autrement cruelle aux esprits d'élite que les défaites de Wagram et d'Iéna. Des réponses irritées pleuvaient de toutes parts, et un jeune étudiant westphalien, M. le comte Bochholz, adressa un cartel à M. de Stourdza pour la défense des grandes écoles nationales. M. de Stourdza prit la fuite; il se tint caché quelque temps à Dresde, puis, relancé encore dans sa retraite, poursuivi de lettres menaçantes, il quitta Dresde pendant la nuit, et, muni d'un faux passeport, se dirigea en toute hâte vers la frontière russe.

Cependant la colère publique suivait un autre cours; le bruit s'était répandu que l'auteur de ce pamphlet était le célèbre dramaturge et publiciste Kotzebue. Kotzebue avait fait tous les métiers; aucun écrivain n'avait été plus populaire que lui en Allemagne, lorsqu'en 1812 il écrivait contre Napoléon des pamphlets que lui payait M. de Stein. Était-il infidèle à son rôle de 1812 en continuant d'écrire pour la Russie ? Non certes, et c'est là, pour le dire en passant, la condamnation de cette politique qui associait si follement l'alliance russe et les idées de la Révolution. Kotzebue ne faisait que changer d'arguments; il avait exalté les sentiments populaires, tant que cela était nécessaire à la cause russe; maintenant que la Russie triomphait, il avait ordre de traîner dans la boue tous les publicistes libéraux. On assurait

donc, à tort ou à raison, que le mémoire de M. le comte de Stourdza était l'œuvre de Kotzebue. Ce soupçon accéléra le châtiment prononcé contre lui par les sociétés secrètes. Le 23 mars 1819, Kotzebue fut assassiné par Charles Sand !

Quel enseignement dans le crime du 23 mars 1819 ! Kotzebue et Charles Sand sont les deux héritiers de ce violent baron de Stein qui, pour venger l'Allemagne des victoires de Napoléon, n'hésita pas à la livrer aux Russes. N'oubliez pas ces deux noms si tristement célèbres ; ils résument les deux partis issus du fatal mouvement de 1813, l'un qui se met aux gages du tsar, l'autre qui s'exalte en sens contraire et ne recule pas devant l'assassinat ! Cet assassinat, on le pense bien, assura une force nouvelle à la Russie. C'est elle qui conduit la grande réaction de 1819 et qui frappe les citoyens les plus respectés de l'Allemagne. Tous les héros de 1813 sont déclarés suspects ; Jahn est jeté en prison, Maurice Arndt et Welcker sont destitués, les deux Follen sont obligés de prendre la fuite. Le congrès de Carlsbad prend contre les universités la plupart des mesures répressives que réclamaient Stourdza et Kotzebue, et une commission manifestement dirigée par la Russie s'établit à Mayence comme un tribunal d'inquisition politique. L'Allemagne est de plus en plus l'agent officiel du despotisme russe en Europe. Lorsque le frère d'Alexandre monte sur le trône en 1825, une insurrection éclate dans les régiments des gardes : nouvelle occasion pour la Russie de stimuler le zèle de la commission de Mayence et la sollicitude de la diète. M. d'An-

stetten, ministre russe à Francfort, présente un mémoire à la diète, à la grande autorité centrale de l'Europe, comme il l'appelle, et il lui montre au sein même de l'Allemagne le foyer du mouvement qui a fait explosion à Saint-Pétersbourg. Les faits parlent-ils assez haut? Est-ce la nation seulement qui a le droit de se plaindre? Peuples et souverains ne sont-ils pas également offensés ici par cette arrogante intrusion de l'étranger?

VI.

On pense bien que la révolution de 1830 aurait fourni à la Russie de spécieux prétextes pour resserrer la trame du réseau sous lequel elle tenait l'Allemagne enlacée; mais après le tableau qu'on vient de lire, que restait-il à faire? Maintenir sa position par une vigilance de toutes les heures, entrer plus profondément chaque jour dans les affaires intérieures du pays, gagner une partie de la presse, créer un parti russe dans toutes les cours, enchaîner les princes allemands par des alliances matrimoniales, surtout ne pas triompher avec trop de bruit et faire vanter en toute occasion le désintéressement de la Russie : tel est le plan qui a été suivi avec une habileté supérieure. Sur ce dernier point seulement, il était difficile que le programme fût fidèlement rempli. Protecteur presque officiellement reconnu des trônes de Prusse et d'Autriche, le tsar laissa trop voir en plusieurs circonstances le sentiment de cette suzeraineté qu'il pensait avoir conquise. Il n'était pas besoin pour un esprit clairvoyant que les récentes

révélations de sir Hamilton Seymour fissent connaître au monde avec quel dédain l'autocrate parle de ses vassaux d'Allemagne. « Qui ne se rappelle, dit M. Wilhelm Stricker, cet incroyable voyage du tsar Nicolas dans les cours où l'appelaient des relations d'amitié et des alliances de famille ? Une police particulière l'accompagnait comme s'il eût parcouru son propre empire, et congédiait les étrangers dont la présence eût été suspecte au maître. Et ces distributions de croix ! et ces gratifications en argent ! et ces récompenses de toute sorte accordées à des officiers, à des chambellans, à des fonctionnaires civils ! Les choses allèrent si loin, que, lorsqu'il était question de l'empereur, personne ne songeait plus au représentant de l'antique famille du saint-empire ; c'est le tsar qu'on désignait sous ce titre. L'amère ironie du petit livre populaire *Histoire de l'Allemand Michel et de ses sœurs* semblait devenue une réalité visible à tous les yeux ; le tsar moscovite était le maître de l'Allemagne ! »

Ce serait un curieux commentaire de ce voyage que le tableau complet des alliances de famille à l'aide desquelles la diplomatie russe a établi, depuis trente ans surtout, le vasselage des cours allemandes. Lorsque Catherine II cherchait des princesses en Allemagne pour les donner en mariage à son fils Paul et à son petit-fils Alexandre, elle laissait éclater insolemment la conscience de sa force. Ici, c'était la landgrave de Darmstadt qui, cédant aux impérieuses instances de Catherine et de son envoyé, le comte d'Assebourg, faisait pendant l'été de 1773 le voyage de Russie, avec ses trois filles, sous

cette condition expresse posée par la tsarine, qu'elle ne s'engageait pas à choisir une des princesses. Là, vingt ans plus tard, en 1794, c'était la duchesse de Bade qui allait, sous les mêmes conditions, présenter ses filles à l'examen de Catherine. Toutes les négociations relatives à ces mariages sont remplies de détails humiliants. Catherine ne dissimule pas la condescendance dont elle croit donner une preuve en voulant bien abaisser ses regards sur les princesses allemandes. Inutile de dire que les fiancées de Paul et d'Alexandre devront renoncer au protestantisme et embrasser la religion grecque; on ne semble même pas croire que ce puisse être l'objet d'une hésitation : qu'est-ce que la religion natale, quand il s'agit de devenir princesse russe? Il y avait pourtant d'assez récents exemples qui n'étaient pas faits pour encourager les mères : on parlait encore de cette belle Charlotte de Wolfenbüttel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, mariée en 1711 au tsarévitch Alexis et morte victime de ses brutalités; mais l'altière volonté de Catherine ne laissait pas de place à ces réflexions inquiètes : elle ordonnait en souveraine, et les princesses allemandes devaient s'estimer heureuses de son choix. Il y a certes plus de noblesse et de courtoisie, à l'heure qu'il est, dans ces affaires de famille qui unissent la Russie et l'Allemagne; sur ce point comme sur tous les autres, une diplomatie habile a remplacé les procédés barbares. Le tsar n'est-il pas le représentant de l'ordre et de la religion en face du paganisme occidental?

Regardez-y de près cependant : si ces mariages qui

jouent un si grand rôle dans la politique russe ne sont plus négociés avec la dureté hautaine de Catherine II, ils sont encore, on va le voir, la source de bien des hontes, et les publicistes d'outre-Rhin n'ont que trop souvent l'occasion de rougir, quand ils comparent le sort des princesses allemandes en Russie avec les privilèges des princesses russes en Allemagne. Lorsqu'une Allemande épouse un des princes de la famille du tsar, elle est obligée, comme au temps de Catherine II, d'abandonner la religion de ses ancêtres. Rien de changé sur cet article ; la règle est inflexible. Au contraire, la princesse russe qui épouse un prince allemand porte avec elle en Allemagne sa religion et son culte. Une chapelle grecque sera établie dans son palais : c'est toujours l'objet d'une stipulation expresse, — et bientôt en vérité, l'usage devenant loi, la stipulation sera superflue. Voyez-vous ces chapelles grecques, avec leurs images sacrées et leur cortége de popes, installées au milieu des cours germaniques, tandis que les princesses d'Allemagne sont tenues, en quittant le sol natal, de rejeter les formules mêmes qui leur servaient de communication avec Dieu ? Que d'affronts dans ce seul contraste, et combien M. Stricker a raison de s'écrier avec une indignation amère : « Ces mariages, aux yeux des Russes, ce sont de véritables mésalliances, et l'Allemagne doit en être si honorée, l'Allemagne en retire de si grands, de si précieux avantages, qu'il y faut tout sacrifier, oui, tout, et jusqu'au souvenir de sa foi ! »

Ces mésalliances, auxquelles la famille impériale de Russie veut bien condescendre avec bonté, se multi-

plient singulièrement depuis un quart de siècle. Le tsar Nicolas est le premier, depuis Pierre le Grand, qui ait eu une famille nombreuse; en remontant plus haut encore, on ne trouverait pas un autre exemple d'un pareil groupe de princes et de princesses réunis autour des tsars ou des grands-ducs; il n'a été donné à aucun souverain russe, hormis à Nicolas, de voir grandir ses fils et ses petits-fils. On pense bien que le tsar n'a pas négligé de telles ressources : commencée par les armes et les traités, maintenue chaque jour par une diplomatie vigilante, l'invasion russe se continue depuis vingt-cinq ans par une brillante phalange de jeunes altesses.

Chose étrange, les cours d'Autriche, de Saxe et de Bavière sont les seules où la Russie n'ait pas essayé d'agrandir son influence par des mariages. Ce fait a de quoi surprendre au premier abord. Comment expliquer que la diplomatie moscovite, si ingénieuse à envelopper l'Allemagne dans un réseau d'alliances intimes, ait renoncé à ce moyen en Saxe, en Bavière, et surtout en Autriche? Faut-il rappeler ici les curieuses révélations de sir Hamilton Seymour? La Russie se croit-elle assez maîtresse de la maison de Habsbourg, et dédaigne-t-elle une conquête dont elle est sûre? La vraie raison, c'est que le catholicisme ne s'est jamais prêté, comme la religion protestante, à ces abjurations officielles (la Saxe est protestante, mais on n'ignore pas que la famille royale est catholique). Catherine II, en 1773, écrivait déjà dans ce sens au comte d'Assebourg : « Ne songez pas, disait-elle, à une princesse catholique, il serait trop difficile de la déterminer à embrasser la religion

grecque. » Les souverains protestants de l'Allemagne ne comprenaient guère ces scrupules; un seul, c'était le roi de Prusse Frédéric II, refusa de donner sa sœur Amélie au grand-duc héritier de Russie, « considérant, disait-il, comme un déshonneur pour l'État qu'une princesse prussienne abandonne sa religion. » — Et c'est pour cela, s'écrie M. Stricker avec un noble accent qui contient bien des reproches, c'est pour cela que nous l'appelons Frédéric le Grand! — Mais dans toutes les cours protestantes du nord et du sud-ouest de l'Allemagne, en Prusse, dans le Wurtemberg, dans la Hesse électorale et la Hesse grand-ducale, même dans les États les moins influents, dans le duché de Nassau, dans le duché d'Oldenbourg, voyez avec quelle persévérance les deux derniers empereurs de Russie ont su pénétrer par des mariages au sein des affaires germaniques!

Le tsar Alexandre avait été marié par sa grand'mère à une princesse badoise; le tsar Nicolas a épousé, en 1825, la fille de Frédéric-Guillaume III, la sœur du roi de Prusse aujourd'hui régnant. Une sœur d'Alexandre et de Nicolas, Catherine Paulovna, veuve d'un prince d'Oldenbourg, épouse, le 24 janvier 1816, le roi de Wurtemberg, Guillaume Ier; la reine de Wurtemberg meurt trois ans après; mais bien que le roi veuf se remarie à une princesse allemande, le passage de Catherine Paulovna à la cour de Stuttgart y a établi des relations russes qui se continuent naturellement. Le fils aîné du roi, le prince Charles, héritier de la couronne, est marié, le 13 juillet 1846, à la grande-duchesse Olga, fille du tsar Nicolas. Une de ses nièces,

la princesse Charlotte, aujourd'hui Hélène Paulovna (les princesses allemandes qui se marient en Russie ne changent pas seulement de religion), avait épousé, le 20 février 1824, le grand-duc Michel, quatrième fils du tsar Paul. Est-ce tout? Non. Le gendre du roi de Wurtemberg, le prince Frédéric, est chef d'un régiment d'uhlans moscovites; un des cousins du roi, le prince Eugène, est général d'infanterie au service des tsars; un de ses oncles, le duc Alexandre, mort en 1833, avait été aussi général en chef en Russie et directeur de toutes les voies de communication de l'empire; enfin deux fils de ce duc, le duc Frédéric-Guillaume Alexandre et le duc Ernest, ont été tous les deux majors-généraux dans l'armée russe. Vous savez ce que furent dernièrement ces conférences de Bamberg, où les petits États de l'Allemagne du midi, par de perfides prétentions de neutralité, essayèrent d'entraver les décisions de l'Autriche. Le Wurtemberg y joua le principal rôle, et l'on ne comprenait guère qu'un gouvernement éclairé, libéral en maintes rencontres, un gouvernement qui respecte la tribune et qui administre avec des chambres, eût pris cette singulière attitude. Le rôle du Wurtemberg a-t-il encore besoin d'explication?

La Hesse électorale et la Hesse grand-ducale ne sont pas moins liées que le Wurtemberg à la famille impériale de Russie. Dans la Hesse grand-ducale, la sœur du grand-duc Louis III, la princesse Marie, a épousé, le 28 avril 1841, le grand-duc héritier de Russie, Alexandre Nicolaévitch, et son frère, le prince Alexandre, major-général au service de la Russie et de la

Hesse, est chef du régiment russe des Borissoglebski. Dans la Hesse électorale, un cousin du grand-duc, le prince Frédéric, a épousé, le 28 janvier 1844, la grande-duchesse Alexandra, fille du tsar; il est chef du régiment russe de Mariapolsk. Un de ses oncles, le prince Émile, est propriétaire du régiment russe des dragons de Khasan. Enfin la ligne collatérale de Hesse-Philippsthal-Barchfeld nous montre un frère du landgrave Charles, le prince Ernest, général de cavalerie en retraite au service de la Russie.

Dans le duché de Nassau, c'est le duc Adolphe, aujourd'hui régnant, qui a épousé, le 21 janvier 1844, Élisabeth Michailovna, fille du grand-duc Michel et nièce du tsar. A Oldenbourg, nous avons vu qu'un prince oncle du grand-duc actuel avait épousé Catherine Paulovna, sœur des tsars Alexandre et Nicolas, et devenue par un second mariage reine de Wurtemberg. Ce prince d'Oldenbourg et Catherine Paulovna avaient eu un fils, le prince Pierre, général d'infanterie au service de la Russie, président du sénat, directeur des affaires civiles et ecclésiastiques, investi par un ukase du titre d'altesse impériale; le prince Pierre a pour femme une sœur du duc régnant de Nassau, et tous leurs enfants portent des noms empruntés à la dynastie russe : les fils s'appellent Nicolas et Constantin, les filles Alexandra et Olga. Enfin récemment, le 11 septembre 1848, la princesse Alexandra, aujourd'hui grande-duchesse Josefovna, fille du duc de Saxe-Altenbourg, épousait le grand-duc Constantin Nicolaévitch, et la fille du grand-duc Michel de Russie, la

grande-duchesse Catherine, épousait, le 16 février 1851, le duc de Mecklembourg-Strélitz.

Consultez l'*Almanach de Gotha*, vous verrez partout l'influence russe représentée auprès des cours souveraines et des familles médiatisées, et quand ce ne sont pas des mariages, que de princes, que de ducs et d'archiducs attachés à l'armée moscovite par des emplois et des dignités militaires! Que de propriétaires de régiments, que de colonels de dragons et d'uhlans russes parmi cette noblesse orgueilleuse qui entoure les souverains d'Allemagne! J'ai dit que ni la Bavière, ni la Saxe, ni l'Autriche n'ont fourni de mariages à la famille du tsar : la religion catholique s'y opposait; mais rien n'empêche en Saxe le prince Albert de posséder un régiment de chasseurs moscovites, rien n'empêche en Autriche l'archiduc Albert, l'archiduc Charles-Ferdinand et l'archiduc Léopold de commander au nom du tsar les uhlans de Belgorod et les uhlans de l'Ukraine; le père même de l'empereur, l'archiduc François-Charles, est colonel d'un régiment de grenadiers russes!

VII.

Ce n'était pas assez pour la Russie d'établir son influence au sein des familles souveraines, il fallait aussi s'emparer de l'opinion. Il est manifeste qu'il y a depuis 1815 une presse russe en Allemagne. Est-ce une presse qui avoue hautement ses desseins? Non, certes. La Russie est trop habile pour décréditer ses organes; il lui suffit que ses agents mettent à profit la complai-

sance ou entretiennent l'aveuglement de certains journaux. Les complaisants de la presse allemande, nous avons regret à le dire, ne sont pas moins nombreux que les aveugles. Il y a surtout une tactique souvent employée depuis 1830 et qui se renouvelle aujourd'hui sous nos yeux : on publie dans un journal de Souabe, de Hanovre ou de Bavière un article de haute philosophie historique, où l'on démontre sans passion, avec le calme désintéressé de la science, que la Russie est appelée par les lois providentielles à la régénération de la vieille Europe. Ce n'est pas un écrivain russe qui parle, ce n'est pas un Kotzebue stipendié qui insulte son pays, c'est l'étude impartiale qui promulgue les arrêts d'en haut. Le lendemain, le même journal publie une réfutation de son article de la veille, réfutation d'une valeur dialectique médiocre, mais animée d'une confiance assez vive dans les destinées de l'Allemagne. L'honneur du journal est sauf ; qu'importent cependant ces précautions perfides? Les décisions de la philosophie de l'histoire ont produit leur effet chez ce peuple contemplatif, et plus d'un esprit se console de la déchéance inévitable de sa patrie en remarquant avec quelle supériorité la science allemande explique les décrets éternels. C'est le roseau de Pascal défiant l'univers qui l'écrase.

Que de fois n'a-t-on pas lu de tels articles dans la *Gazette de Hanovre*, dans le *Journal de Francfort* et dans le *Mercure de Souabe!* Le *Portfolio*, ce curieux recueil anglais publié en 1835, et qui s'appliquait surtout à démasquer en Europe et en Asie les perfidies de la politique russe, n'a eu que trop souvent l'occasion de

dénoncer ces ruses de l'esprit moscovite et la connivence coupable de quelques feuilles allemandes. La *Gazette d'Augsbourg*, organe important à coup sûr des affaires publiques de l'Allemagne, se prêtait plus facilement qu'un autre à ces menées souterraines. Rédigé par des plumes très-différentes, espèce de *magazine* ouvert à des documents de toute nature, ce journal croyait avoir assez fait pour le patriotisme, si les intérêts de l'Allemagne étaient défendus çà et là dans ses colonnes avec une gravité circonspecte; pouvait-on lui imputer à crime des renseignements historiques, des appréciations de faits où la puissance incontestable de la Russie occupait la place qui lui appartient? En maintes rencontres, il faut l'avouer, ce n'étaient pas seulement des appréciations historiques, c'était le patronage manifeste des intérêts moscovites. Quand le *Portfolio* commença de remplir si bien son vaillant office de sentinelle, la *Gazette d'Augsbourg* fut le plus fidèle écho des colères de Saint-Pétersbourg et de Moscou. « Nous ignorons, — disait dans cette feuille un article écrit de Berlin le 10 mars 1836, — nous ignorons jusqu'à quel point les documents que publie le *Portfolio* sont authentiques ou forgés, mais en tout cas cette publication est un acte plus criminel qu'aucune piraterie littéraire. » Je sais bien que de tels articles étaient repoussés avec indignation par une élite généreuse, je sais bien que le *Portfolio*, traduit en allemand dès son apparition à Londres, était avidement lu en Allemagne et y tenait le patriotisme en éveil; je sais bien que d'éloquents publicistes ne cessaient d'avertir la conscience de leur pays; qui

peut comparer cependant des brochures publiées de loin en loin et écrites surtout pour des lecteurs convertis avec l'action incessante de ces journaux qui travaillaient d'une façon si discrète et d'autant plus efficace à couvrir la marche victorieuse de l'esprit russe ?

Riche de tant de ressources, assurée de si nombreux auxiliaires en Allemagne, la Russie n'avait plus qu'à laisser agir son grand allié, le plus utile et le plus stupidement aveugle de ses vassaux, l'esprit démagogique. Ne confondons pas la Révolution de 89, c'est-à-dire la base même de l'ordre nouveau, et cet esprit révolutionnaire qui n'est que le délire des convoitises brutales. La Révolution triomphera de la Russie ; l'esprit révolutionnaire lui prête des armes. S'il est une vérité désormais aussi éclatante que le soleil, c'est que la Russie avance chaque fois que l'esprit révolutionnaire brise ses freins, et qu'elle recule chaque fois qu'il est dompté.

Les désordres de 1848 ont été pour le tsar une bonne fortune inespérée; il a pu croire que c'était là le couronnement de ses desseins. Le 6 juillet 1848, M. de Nesselrode adresse à ses agents auprès des cours germaniques une longue note-circulaire où il rappelle à l'Allemagne tous les bons rapports qui l'unirent si longtemps à la Russie. « Quand donc l'Allemagne a-t-elle eu à se plaindre de nous ? Quand avons-nous forgé des plans contre son indépendance ? Quand l'avons-nous menacée d'une invasion ? Quelle partie de son territoire avons-nous prise ou convoitée ? » Puis vient l'énumération fastueuse des services rendus. — C'est nous qui

avons versé notre sang pour l'Allemagne ; c'est nous qui l'avons délivrée en 1813 et qui en 1840, aux premiers bruits de guerre, étions prêts à la protéger sur le Rhin ; c'est nous enfin qui avons toujours maintenu la bonne et cordiale harmonie entre les États de la Confédération. Ce sont ensuite des menaces, menaces paternelles toutefois, avertissements faits d'un ton débonnaire, et la note se termine par ces mots : « Que l'Allemagne se donne la forme politique qu'elle voudra, l'empereur respectera son indépendance ; il ne songe pas à abandonner la position qu'il a toujours tenue vis-à-vis d'elle. » On a vu quelle était cette position ; la place était bonne à garder.

Cette note où tous les tons, menaces, caresses, reproches affectueux, condescendance bénévole, se croisaient avec une si étrange habileté, était précisément comme l'abrégé du rôle joué par les tsars dans les affaires intérieures des États germaniques. Toute l'Allemagne en frémit. Quel était le but caché de ce singulier manifeste ? Voulait-on irriter l'Allemagne ? espérait-on pousser à bout l'esprit de révolte ? Ce qui est certain, c'est que cette note du 6 juillet 1848 était une sorte de miroir où l'Allemagne pouvait considérer son abaissement et sa misère. Aujourd'hui même les publicistes allemands en poussent des cris de douleur. Les révolutions de 1848 leur réservaient cependant des épreuves plus humiliantes encore : un an après cette note du 6 juillet, comme si les événements obéissaient aux intentions de la diplomatie russe, l'Autriche se croyait obligée d'invoquer le secours du tsar contre l'insurrec-

tion hongroise. Ni la Prusse, ni la Bavière, ni les troupes fédérales ne pouvaient, par une assistance opportune, éloigner ce dur protectorat ; la révolution était partout, à Berlin et à Francfort, à Dresde et à Stuttgart, dans le duché de Bade et dans le Palatinat. L'armée russe franchit les frontières autrichiennes ; le tsar hésite un instant : soutiendra-t-il l'Autriche ébranlée ? établira-t-il la république hongroise sous le patronage russe ? C'est pour l'Autriche qu'il se décide : ne vaut-il pas mieux rester le protecteur de l'Allemagne entière que d'être le suzerain des Magyars ? Et bientôt, quand les Russes et les Autrichiens réunis ont triomphé de cette héroïque résistance d'un petit peuple, un général russe peut dire au tsar Nicolas : La Hongrie est aux pieds de votre majesté !

CONCLUSION.

Il était bien temps que l'Allemagne se réveillât ; la crise orientale lui a fourni une merveilleuse occasion de protester contre ce joug séculaire, et ce ne sera pas une des moindres victoires de la guerre d'Orient d'avoir aidé les peuples germaniques à rejeter loin de leurs frontières l'invasion des Slaves. Que les journaux russes d'Autriche, de Prusse et de Bavière, invoquant on ne sait quel intérêt national, continuent à prêcher la neutralité de la Confédération, ce masque de patriotisme ne cache plus leurs desseins. La *Gazette d'Augsbourg*, entremêlant ses documents suspects d'articles mieux inspirés, peut soutenir et tromper les insurgés de la

Grèce, exagérer les souffrances des chrétiens de Bosnie et se prêter à toutes les manœuvres de la diplomatie de Saint-Pétersbourg; le *Journal français de Francfort* et la *Gazette de la Croix* peuvent persister à voir dans le tsar l'auguste représentant de l'ordre et le sauveur de l'Europe; à la première chambre de Berlin, M. de Gerlach peut répéter ses éternels lieux communs contre la France, et M. Stahl, habillant avec plus d'art des pensées de la même force, peut employer son incisive parole à signaler vers l'Occident des périls imaginaires, tandis que le danger véritable est au nord de la Prusse: leurs efforts, espérons-le, ne réussiront pas à endormir la conscience publique. Déjà le sentiment national se fait jour de toutes parts. A côté de ces journaux et de ces orateurs que je viens de nommer, il est plus d'une voix éloquente qui ne craint pas de montrer dans cette neutralité la déchéance de la patrie. Ici c'est M. de Vincke qui réfute les sophismes de M. Stahl et relève le drapeau de la Prusse; là c'est le *Journal de Cologne*, c'est la *Gazette universelle* de Leipzig, c'est le *Journal allemand de Francfort*, c'est le *Lloyd* de Trieste, c'est le *Lloyd*, la *Presse* et le *Wanderer* de Vienne, c'est la *Gazette de Voss* et le *Wochenblatt* de Berlin, ce sont bien d'autres feuilles encore qui ne permettent plus à l'esprit allemand de conserver ses vieilles illusions sur la Russie. Et combien de brochures venues du nord et du midi, du Rhin et de la Vistule, de la Baltique et des Alpes, les unes, je l'avoue, d'une forme peu littéraire, les autres rédigées par des plumes ingénieuses, et toutes animées de la plus patriotique ardeur! Si ce n'est pas là un vrai

mouvement national, il faut. douter de toute chose.

Il est surtout un point qui me semble digne d'attention : la Russie cherche encore à exploiter ces souvenirs de 1813 qui tiennent si fort au cœur de l'Allemagne, et ses partisans rappellent sans cesse l'étroite union des deux peuples cimentée dans le sang de Leipzig : « Comment oublier, — disait récemment M. Stahl dans la discussion du crédit que demandait le ministère Manteuffel, — comment oublier qu'en 1813 et en 1849 la Russie a apparu chez nous en libératrice avec sa colossale et bienfaisante grandeur? » La diplomatie russe a toujours compté sur les rancunes qu'excite en Allemagne le nom du vainqueur de Wagram et d'Iéna ; quand la famille de Napoléon est remontée sur le trône, le tsar Nicolas a pensé que l'heure fatale était venue, et qu'il pouvait marcher sur Constantinople sans craindre l'opposition de la Prusse et de l'Autriche ; entre le frère d'Alexandre et le neveu de Napoléon, l'Allemagne pouvait-elle hésiter? L'empire a été rétabli en France au mois de décembre 1852 ; quelques mois après, le cortége du prince Menchikof entrait fastueusement dans le Bosphore. Eh bien ! cette coïncidence sera le début d'une transformation profonde dans l'histoire de l'Allemagne. Humiliés par la domination du conquérant, les peuples germaniques s'étaient jetés en aveugles sous la main de la Russie ; en tenant si ferme aujourd'hui le drapeau du droit européen, en conduisant avec tant de désintéressement et de vigueur la résistance de l'Occident à l'invasion du Nord, le gouvernement français ramènera l'Allemagne au sein de cette société d'où l'influence

russe l'éloignait chaque jour davantage. Déjà ce nom de Napoléon n'excite plus chez les patriotes les plus défiants les colères d'autrefois. Écoutez celui qui avait porté même dans la critique littéraire toutes les passions furieuses du parti teutonique, le *gallophobe* que Louis Bœrne appelait un *mangeur de Français* (*Franzosenfresser*). « La France, s'écrie M. Wolfgang Menzel dans un éloquent appel à la Prusse, est moins menacée que la Prusse. Tôt ou tard, cela est certain, il faudra que nous fassions la guerre à la Russie. Quelle sera notre position quand cette heure-là aura sonné ? Laissez grandir encore l'invasion, et bientôt la Baltique entière ne sera plus qu'un lac moscovite. Nous aurons l'appui de l'Autriche ; mais entre la Prusse et l'Autriche ne voyez-vous pas ce terrible boulevard ? C'est la Pologne, placée comme un coin au cœur de l'Allemagne pour la briser en deux. Serons-nous sûrs alors d'avoir les alliés qui nous tendent la main aujourd'hui ?... La France, sans que nous l'ayons appelée, vient chevaleresquement à notre aide ; qu'elle soit au moins la bienvenue ! »

Si l'évocation des souvenirs de 1813 est désormais un moyen sans vertu, si le nom de Napoléon n'éveille plus d'intraitables rancunes, que reste-t-il à la Russie pour effrayer l'Allemagne ? Il lui reste le spectre de la Révolution : « La Révolution a corrompu l'Europe ; moi seule, la sainte Russie, je puis raffermir les trônes. » Non ! malgré les discours de M. de Stahl, c'est aussi là un procédé qui s'épuise. Le despotisme russe a besoin de la démagogie pour mener ses projets à bon terme ; mais la démagogie n'a pas moins besoin du despotisme

russe pour soulever les peuples et les mener à l'abîme. L'esprit russe et l'esprit révolutionnaire comptent également l'un sur l'autre et se rendent les mêmes services. Il n'y a pas longtemps qu'on l'a dit, et c'est là une vérité si évidente, qu'elle est déjà un lieu commun. Cette alliance tacite de l'esprit russe et de la démagogie, les démagogues jusqu'ici se gardaient bien d'en parler; ils ont rompu le silence, et le doute n'est plus permis. De tous les publicistes, écrivains ou orateurs, qui ont formé des vœux dans ces derniers temps pour le succès des armées moscovites, nul ne l'a fait avec plus d'originalité et de cynisme qu'un des chefs de la *jeune école hégélienne*, M. Bruno Bauer.

L'argumentation de M. Bruno Bauer, noyée dans un torrent de divagations socialistes, se réduit à ces deux points :— toutes les aristocraties ont été détruites dans le monde; il n'en reste plus qu'une seule, l'aristocratie des nations. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, sont des personnes aristocratiques dont l'existence oppose un dernier obstacle à l'établissement du règne de l'avenir. Ce règne de l'avenir, c'est la liberté illimitée de l'individu telle qu'elle a été conçue par les *jeunes hégéliens* avec les perfectionnements de MM. Feuerbach et Stirner; liberté, non pas du genre humain, mais de l'homme, de la monade; liberté complète qui nous affranchit non-seulement de l'autorité sociale, mais de l'idée de Dieu, de l'idée de la patrie, de tout ce qui gêne la plénitude de notre action, de tout ce qui place au-dessus de notre tête une loi, un devoir, et nous oblige par conséquent à un certain sacrifice de

nous-mêmes. Il faut donc que cette dernière aristocratie disparaisse comme les autres. Quel est le pouvoir assez fort, dans l'état actuel du monde, pour passer le niveau sur les nations? Il n'y en a qu'un, c'est la Russie. M. Bruno Bauer ne fait pas de vœux pour le triomphe de la Russie; à ses yeux, ce triomphe est certain; il lui suffit d'en expliquer la nécessité et d'en glorifier les conséquences.

Écoutons l'autre raisonnement du démagogue. — Les socialistes, et surtout les socialistes athées de l'école allemande, sont dans la même situation que les premiers chrétiens. Dépositaires des idées qui devaient transformer le monde, les disciples de Jésus s'inquiétaient peu des derniers partis de la république romaine. Que leur importaient les espérances ou les regrets attachés au souvenir d'un Pompée, d'un Brutus, d'un Caton d'Utique? A ces ardentes compétitions du pouvoir qui troublaient les vaines pensées des hommes et tenaient l'Europe et l'Asie en suspens, ils préféraient le despotisme des empereurs, et avec lui l'universel silence. Le silence, voilà ce qu'il fallait aux chrétiens des premiers siècles. Délivrées de l'obsession des vieux partis, rentrées en possessions d'elles-mêmes, les âmes purent recueillir alors et laisser fructifier sans obstacle les semences de la vérité nouvelle. « Et nous aussi, dit M. Bruno Bauer, que nous importent les constitutions politiques? Meurent les peuples, meurent les parlements, meurent ces prétentions et ces partis qui empêchent les hommes de développer au fond de leur conscience les germes de la liberté future! Qu'un silence

ininterrompu succède au bruit importun des tribunes. C'est à la faveur de ce silence bienfaisant que les vérités socialistes grandiront dans les esprits les plus rebelles, et que le nouveau monde sortira de terre. » Comment triomphera ce monde nouveau? M. Bruno Bauer ne le dit pas. Sera-ce par une insurrection universelle? sera-ce par l'apparition du labarum et la conversion de Constantin? Le prophète a oublié ce point important; mais cette étrange assimilation des *jeunes hégéliens* aux premiers disciples du Christ n'abusera personne, et il est bien évident que M. Bruno Bauer ne veut le triomphe du despotisme russe qu'afin de déchaîner plus sûrement les violences de la démagogie. Liberté, droits des peuples, civilisation, lançons tout à l'abîme, et puisque cette civilisation se défend si bien, implorons, comme une suprême ressource, le nivellement de l'Europe sous la verge des tsars! Tel est le sens de ce pamphlet.

Eh bien! il y a là de précieuses vérités à recueillir. Ce livre assurément est le fruit d'une abominable inspiration, ces espérances impies sont d'un fou furieux, et il faut flétrir le tribun aux abois qui pousse de tels cris de mort contre la civilisation libérale; toutefois rappelez-vous ces aveux : oui, le socialisme, pour déployer ses fureurs, a besoin de l'absolutisme russe; oui, la défaite des Russes, ce sera aussi une arme terrible enlevée aux révolutionnaires. M. Bruno Bauer a posé dramatiquement la lutte : d'un côté, c'est le despotisme du Nord prêt à niveler l'Europe, et le socialisme qui n'attend qu'un signal pour moissonner sur ses pas; de

l'autre, ce sont les soldats de la civilisation et de la liberté, ce sont ces grandes aristocraties qu'on appelle les nations, ces personnes privilégiées que nous nommons la France, l'Angleterre et l'Allemagne. La France et l'Angleterre se sont levées contre l'ennemi de l'Europe; ce sont elles cependant qui ont le moins à craindre et des usurpations de la Russie et des soulèvements démagogiques. L'Allemagne, plus exposée qu'aucune autre contrée à cette double menace, l'Allemagne à moitié soumise déjà aux influences de Saint-Pétersbourg, l'Allemagne où a grandi le socialisme athée et qui voit se forger des systèmes philosophiques pour toutes les convoitises grossières, l'Allemagne hésiterait à prendre parti dans cette lutte où il s'agit de frapper du même coup les deux grandes hypocrisies du XIXe siècle, le despotisme des tsars et le despotisme socialiste! Non, cela ne se peut. Encore une fois, nous ne plaidons pas ici la cause des puissances occidentales; l'Angleterre et la France sont assez fortes pour protéger le droit de l'Europe. La guerre qui commence intéresse surtout les nations germaniques. Restées neutres, elles abdiquent, et ce triste tableau de l'invasion moscovite au delà de la Vistule se termine par une soumission irrévocable : l'Allemagne ne s'appartient plus. Unie à la France et à l'Angleterre, elle rentre dans le sein de la société germanique et romane, et brise ce joug moscovite trop longtemps supporté. Qui peut dire qu'une telle occasion se représentera jamais? Tous les gouvernements de la Confédération comprendront ces solennels avertissements du destin, tous s'associeront aux loyales réso-

lutions de l'Autriche; le vœu des peuples sera entendu, les espérances de tant de nobles cœurs seront réalisées, et l'histoire dira un jour que la guerre d'Orient a été le signal d'une rénovation décisive dans les destinées intérieures de l'Allemagne.

Est-ce à dire que nous voulions refuser à la Russie le droit de vivre et de grandir? A Dieu ne plaise qu'on puisse attribuer à notre XIXe siècle de si mesquines pensées! Les passions des temps barbares ont fait place à l'amour réfléchi du genre humain. Si nous avons opposé à l'empire des tsars le spectacle de la société romano-germanique, si nous avons rappelé que la civilisation moderne est l'œuvre exclusive des peuples de l'Occident, la Russie elle-même, par son ardeur usurpatrice, nous a obligés de lui présenter ce tableau. Montrer à la Russie les limites que sa destinée lui assigne, ce n'est pas lui interdire le progrès et l'avenir; au contraire, ramenée dans ses voies, elle grandira naturellement et ajoutera aussi ses richesses au patrimoine de l'humanité. Ses hommes d'État les plus habiles, ses plus sages publicistes l'ont proclamé depuis longtemps : Que de conquêtes il lui reste à accomplir encore en deçà de ses frontières! Conquête du sol, conquête des hommes, le travail ne lui manque pas; ici, la steppe à défricher, là les tribus tartares et mongoles à transformer en peuples industrieux. En même temps, il y a une littérature moscovite qui s'organise; elle se soustrait peu à peu à l'imitation occidentale et elle atteindra l'originalité

qu'elle ambitionne, quand la vie intérieure de l'empire aura pris le développement qu'elle comporte. Voilà le champ où doit se déployer l'activité de la Russie. Arrivés les derniers dans le mouvement historique de l'Europe, les Slaves ont pu se croire destinés au rôle des conquérants germains. Les conditions de la vie des peuples ont bien changé, les invasions du ve siècle sont impossibles désormais. La civilisation chrétienne a trop de séve et de puissance pour redouter les périls qui ont renversé la société antique. La monarchie universelle est aussi une chimère ; là où Napoléon a échoué, quel politique ou quel conquérant aurait la prétention de réussir ? Déchirez donc, vrai ou faux, ce testament de Pierre le Grand qui entretient chez certains esprits de si fatales illusions. Quelles que puissent être les révolutions de l'avenir, le peuple-roi sera celui qui, dévoué aux œuvres de la paix, menant de front le commerce et les arts, l'industrie et la science, surtout plein de respect pour les choses de l'âme et de la pensée, travaillera avec le plus d'énergie au perfectionnement moral, à la dignité intellectuelle, c'est-à-dire au bonheur et à la liberté du monde.

Août 1854.

III

LA GUERRE DU CAUCASE

LE PRINCE WORONZOFF ET LE PROPHÈTE SHAMYL

« Toute la plage a retenti.... ils souffrent de tes douleurs, tous ces mortels qui habitent le sol sacré de l'Asie, et les vierges de Colchide, intrépides soldats, et le peuple scythe, qui occupe les bords du marais Méotide, et cette fleur de l'Arabie, ces héros dont le Caucase abrite les remparts, bataillons frémissants et tout hérissés de lances. » Il y a plus de deux mille ans que les chœurs d'Eschyle peignaient ainsi les peuples du Caucase, et il semble que rien ne soit changé. Aujourd'hui encore, comme au temps de Prométhée, la fleur de l'Arabie s'a-

brite sous les remparts des montagnes sauvages, et les ravins cachent un peuple de héros. Un autre trait qui avait frappé Eschyle, et qui a conservé pour nous toute sa force, c'est le caractère fabuleux de ce pays. Le Caucase, aux yeux du vieux poëte, ce sont *les confins du monde*, c'est *le désert inaccessible;* si nous ne répétons plus ces paroles, tous les voyageurs qui visitent les gorges du Kasbek, tous les savants qui essaient de pénétrer les secrets de ces peuples, vivantes images des antiques migrations des races, s'écrient encore avec la *jeune fille aux cornes de génisse :* « Où suis-je ? chez quel peuple ? Quel est ce captif que j'aperçois enchaîné à ces rocs ? » Ces rocs, où le titan vaincu continuait de braver Jupiter et prophétisait sa ruine, ces gorges et ces défilés formidables, où le prophète Shamyl tient la puissance russe en échec, sont demeurés la plus mystérieuse contrée de la vieille Europe.

Il est peu de questions aussi compliquées que les questions du Caucase; des intérêts de toute sorte se croisent pour l'Européen autour de ces forteresses naturelles qui séparent les steppes de l'Occident des plaines les plus fortunées de l'Asie. Ce sont d'abord les plus curieux problèmes de l'histoire des races humaines. A quelle souche appartiennent ces peuplades innombrables? A quelle famille de langues faut-il rapporter ces idiomes qui changent de tribu à tribu ? Parmi ces peuples si différents de type et de langage, en est-il qui remontent, comme on l'affirme, aux premiers jours du monde? en est-il d'autres qui aient fait partie des invasions barbares des IVe et Ve siècles, et qui, depuis

Attila, soient restés dans les belles vallées du Térek, au pied de ces grands monts où des luttes séculaires les ont repoussés aujourd'hui? Tous ces points ont provoqué les plus courageuses explorations. Il y a en Danemark depuis la fin du dernier siècle, surtout depuis les travaux de ce Frédéric Suhm, à qui Herder exprimait en de si nobles termes la reconnaissance du monde savant, toute une vaste expédition qui poursuit partout la trace des barbares, et jamais, on doit le dire, les origines orientales et scandinaves de notre moderne Europe n'ont été étudiées avec une plus féconde ardeur. Tout cela n'est rien cependant à côté de l'intérêt que présentent les explorations du Caucase. Si les conjectures des savants ne sont pas de vaines chimères, ce ne sont pas des traces douteuses et des vestiges à demi effacés, ce sont les barbares eux-mêmes, ce sont les héritiers encore vivants de l'arrière-garde d'Attila, que la montagne abrite depuis quinze cents ans dans ses vastes refuges, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. C'est là ce que Saint-Martin et Sylvestre de Sacy, Klaproth et Dubois de Poméreux, l'Anglais Stanislas Bell, l'Allemand Eichwald, le Russe Potocki, le Polonais Bronewsky, l'Arménien d'Ohsson et bien d'autres encore ont cherché dans l'isthme caucasien et dans les contrées qui s'y rattachent. Le grand ethnographe du Caucase, Guldenstædt, leur avait frayé la voie dès le milieu du siècle dernier, et, depuis lors, toutes les difficultés de l'entreprise n'ont fait qu'aiguillonner l'ardeur et la curiosité de la science.

Ce n'est pas tout : cette contrée, qui offre de si riches

problèmes aux érudits, attire aussi l'attention de l'Europe par l'émouvant spectacle de ses destinées présentes. Dans sa route vers l'orient, la Russie a rencontré les populations du Caucase. En vain par l'habileté persévérante de sa diplomatie a-t-elle soumis à son pouvoir les contrées que domine le versant asiatique, cette ligne de montagnes hérissées de guerriers intrépides est un continuel obstacle à ses desseins. Maîtresse de la Géorgie et de l'Imérétie, établie à Tiflis et à Koutaïs, la Russie ne possédera complétement ces riches vallées que le jour où les défilés du Caucase ne cacheront plus d'implacables ennemis toujours prêts à décimer ses troupes ou à brûler ses forts. Voilà le but qu'elle est forcée d'atteindre, et elle y marche avec cette patience obstinée qui signale les armées aussi bien que la diplomatie des tsars. Il n'y a pas d'humiliation ni de défaite qui puisse décourager sa constance. Les terribles barbares du Caucase ont résisté pendant des siècles aux Tartares, aux Turcs et aux Persans; depuis cinquante ans la Russie les assiége, et c'est seulement dans ces dernières années, s'il faut en croire les témoignages les plus nombreux et les plus sûrs, qu'elle a obtenu des résultats peu apparents, achetés par des pertes cruelles. Bien plus, l'ardeur des Caucasiens a grandi avec la lutte; dans leurs guerres avec les Persans et les Turcs, ce n'étaient que des hordes sauvages; aujourd'hui, face à face avec la puissance moscovite, on dirait qu'un peuple nouveau s'est formé, un peuple uni désormais par de fortes passions nationales, exalté par l'enthousiasme religieux et commandé par des pro-

phètes ! Cependant la Russie avance toujours, et son opiniâtreté est indomptable. On a très-bien dit que l'armée russe dans le Caucase avait trois ennemis à combattre : le climat, la montagne et le Tcherkesse; ceux qui tombent sous les coups de ce triple ennemi sont remplacés immédiatement avec une précision sinistre : chaque jour le bataillon décimé se complète, chaque jour la forteresse ébranlée répare ses brèches de la veille. Le chef illustre qui commande les opérations du Caucase, le vieux prince Michel Woronzoff, est avant tout un administrateur du premier ordre; c'est lui qui enlace les montagnards dans un réseau d'opérations lentes, mais certaines; c'est lui qui resserre d'année en année le théâtre où se déploie désormais, avec plus d'éclat que de résultats solides, l'héroïque enthousiasme de Shamyl.

Or, tout cela se passe dans l'ombre et dans le mystère. Comment voir clair au sein de ces ténèbres ? comment pénétrer dans ce tortueux labyrinthe ? Les énigmes proposées à la science par le sphinx du Caucase ne sont pas plus obscures que l'histoire des luttes dont le Daghestan est le foyer. Un spirituel voyageur assure que les Tcherkesses et les Ossètes s'amusent singulièrement des efforts que font les philologues allemands pour expliquer leurs langues : on n'éprouve pas des difficultés moins graves lorsqu'on veut se faire une juste idée de la situation des Russes et de la résistance des Caucasiens. Ce n'est pas aux bulletins de la Russie qu'il faut demander des renseignements complets; quant aux intrépides chefs du Daghestan, s'ils ont essayé de faire

quelques emprunts à la civilisation, ils n'ont pas encore de documents officiels, et de rares proclamations revêtues du sceau de Shamyl sont les seuls renseignements directs qui nous viennent du Caucase. On ne peut donc que s'adresser aux voyageurs et confronter les témoignages.

On a lu en Angleterre et en France d'intéressants récits qui ont mis en lumière des détails fort curieux de cette histoire [1]. L'Allemagne surtout est notre intermédiaire auprès de l'Europe orientale; les plus complets tableaux que nous ayons sur la situation générale du Caucase, sur l'armée russe et les cavaliers de Shamyl, sur les Cosaques de la plaine et les Tcherkesses de la montagne, ce sont deux écrivains allemands qui viennent de les tracer. Le premier, M. Maurice Wagner, est un naturaliste aventureux. Esprit grave, observateur spirituel, il sait voir avec impartialité les pays où le pousse son ardeur scientifique. Il a recherché de préférence les pays de montagnes, et ceux-là particulièrement où un dramatique intérêt rehausse l'intérêt de la science; avant de voir le Caucase, il avait accompagné nos officiers dans leurs visites aux Kabyles. Que de réflexions ingénieuses se présenteront naturellement à un observateur préparé de la sorte! Que de piquantes analogies il aura à signaler! que de contrastes aussi entre ces gorges de l'Atlas qu'ont parcourues au pas de charge nos intrépides colonnes et ces

[1] Voyez, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1853, la *Forteresse de Vnézapné*, par M. Charles Reboul; et la narration instructive, quoique très-diffuse, de M. Edmund Spencer, *Travels in Circassia*. London, 1837.

montagnes où vient se heurter pesamment la valeur taciturne du soldat russe! L'autre voyageur à qui nous demanderons nos renseignements est M. Frédéric Bodenstedt. M. Bodenstedt est un cœur généreux et une imagination brillante; ce qu'il cherchait d'abord dans le Caucase, c'étaient les problèmes ethnographiques et les séductions de la poésie; mais, peu à peu, il s'est laissé prendre au charme sauvage de cette nature grandiose, et l'on dirait que la terre des Tcherkesses est devenue sa patrie. M. Bodenstedt est véritablement l'historien et le peintre du Caucase; dans tout ce qu'il écrit, prose ou vers, nouvelles ou récits de voyage, études d'histoire ou strophes enthousiastes, on voit toujours briller comme des diamants les cimes neigeuses qu'ont chantées Pouchkine et Lermontoff.

Il connaît les Cosaques de l'Ukraine, il a vu les Lesghes de Shamyl, il a demeuré longtemps dans la capitale de la Géorgie, et ses meilleurs camarades littéraires, ce ne sont pas des écrivains de l'Allemagne, ce sont les chanteurs circassiens et les théologiens de Tiflis, c'est l'aimable poëte Mirza-Schaffy et le savant Abbas-Kouli-Khan. Voilà, ce me semble, des compagnons de voyage comme on n'en trouve pas tous les jours. M. Wagner est exact et sérieux, M. Bodenstedt est à la fois très-érudit et très-spirituellement passionné; M. Wagner est assez sympathique à la Russie, M. Bodenstedt la hait. Nous avons donc entre les mains les informations les plus variées; nos guides sont instruits, brillants, ingénieux, et nous pouvons les contrôler l'un par l'autre.

I.

La longue ligne du Caucase s'étend, comme on sait, entre les deux mers qui séparent l'Europe de l'Asie. Inclinée d'un côté vers les côtes orientales de la mer Noire, elle se dirige au sud-ouest vers la mer Caspienne jusqu'à cette curieuse presqu'île d'Apschéron, contrée toute volcanique où vivent aujourd'hui encore, fidèles au culte du feu, les derniers disciples de Zoroastre. Au sud, ses contreforts se relient à la grande chaîne de l'Ararat; au nord, les lignes secondaires qui s'y rattachent vont se perdre dans les steppes de la Russie méridionale. Lorsque du milieu de ces steppes on jette les yeux vers le sud, la première ligne qu'on aperçoit est celle du Beschtau, formée de cinq montagnes, lesquelles, s'élevant toujours comme de gigantesques gradins, vont s'adosser à l'Elbrus ou Elborus, le plus haut des sommets du Caucase. C'est cette montagne, appelée en persan Kaf-Dagh, qui a donné son nom à la chaîne tout entière; ses cimes, couvertes de neiges éternelles, sont le siége des traditions fabuleuses et des légendes cosmogoniques : les Caucasiens ont surnommé l'Elbrus le grand padischa des esprits. Au nord-ouest de l'Elbrus, le long des côtes de la mer Noire, les plus hautes cimes sont le Pelaw-Tepesch et l'Oschten dans le pays des Abschases, l'Idokapas et le Schapsach dans le pays des Adighés. Suivez la direction contraire, marchez vers le sud en inclinant à l'est, vous arrivez au pays des sau-

vages Ossètes, auxquels Klaproth a consacré un des premiers de si précieuses études, et vous verrez grandir les lignes formidables du Kasbek. Si l'Elbrus est le plus haut sommet du Caucase, le Kasbek en est le centre. C'est là qu'est la grande communication de la Russie avec la Géorgie ; c'est là, sur les flancs de la montagne, au milieu des neiges et des abîmes, que passe la route militaire complétement possédée aujourd'hui par les Russes, et qui, du nord au sud-est, traverse le Caucase tout entier. Entre le Kasbek et la mer Caspienne, les cimes les plus remarquables sont le Barbela dans le Daghestan , le Shah-Dagh dans la province de Kouba, le Baba-Dagh entre les villes de Shirvan et de Bakou, et enfin, tout au bord de la mer Caspienne, le Besch-Pannaki-Dagh.

De nombreux cours d'eau descendent de ces montagnes. C'est d'abord le Térek adoré de l'enfant du Caucase, le Térek qui arrose les vallées les plus splendides et sur les rives duquel habitent, comme des apparitions merveilleuses, les plus poétiques légendes de ces barbares. Un Russe me contait dernièrement une histoire bien connue à Saint-Pétersbourg, et qui confirme tout ce que MM. Bodenstedt et Wagner disent de la poésie du Térek. Un jeune Tcherkesse, enlevé par des Cosaques, servait dans l'armée russe ; beau, vif, intelligent, il était parvenu à un grade supérieur, et le tsar n'avait pas de serviteur plus dévoué. Chargé un jour d'une mission dans le Caucase, dès qu'il a revu le Térek, il ne s'appartient plus. Vainement l'honneur militaire, l'orgueil des épaulettes, le sentiment de la discipline le font-ils hé-

siter ; il écrit au tsar que la voix du fleuve l'a appelé, et que ses pieds désormais sont liés au sol natal. Sa lettre, assure-t-on, naïve, touchante, passionnée, exprimait admirablement les combats d'une âme sincère et les séductions irrésistibles du beau fleuve circassien. Le Térek prend sa source au pied du Kasbek, se dirige vers le nord, puis à l'ouest, sépare la grande et la petite Kabarda, tourne brusquement à l'est, arrose le pays des Tchétchens ou Tschetschenzes, et après de longs tours et détours va se jeter enfin par plusieurs bras dans la mer Caspienne. C'est surtout depuis sa source jusqu'à la Kabarda que le Térek, se précipitant à travers les rochers, parcourt les plus sauvages et les plus belles parties du Caucase. Le Kouban est moins pittoresque, mais son cours est plus étendu. Sorti des marais qui baignent la base septentrionale de l'Elbrus, il se dirige vers Wladikawkas, et traversant la ville des Cosaques, Jekaderinodar, se divise en deux bras, dont l'un va se jeter dans la mer d'Azow et l'autre dans la mer Noire. Il faut nommer aussi un des principaux affluents du Térek, le Malka, C'est le long du Térek, du Kouban et du Malka que s'étendent les trois routes militaires du Caucase et cette ligne terrible de forts, de stations de Cosaques, de postes avancés, rompue plus d'une fois par Khasi-Mollah et Shamyl, mais reformée aussitôt par la constance tranquille du soldat russe et l'énergique ardeur du Cosaque.

La plus importante de ces routes est celle qui traverse le Caucase et assure à la Russie des communications certaines avec ses riches possessions asiatiques, la

Géorgie et la Colchide. Elle se dirige de Jekaderinograd, en remontant le cours du Térek, jusqu'à Wladikawkas; là elle s'enfonce dans les montagnes, sépare le pays des Ingusches et celui des Ossètes, longe cette partie du Térek où les eaux du fleuve roulent au milieu des rocs et des abîmes, atteint l'étroit passage auquel les anciens donnaient le nom de Portes Caspiennes et qui s'appelle aujourd'hui Dariel (de *Der-i-Allah*, la porte de Dieu), descend en droite ligne au petit village de Kasbek, situé au pied de la montagne de ce nom, s'avance ensuite le long de l'Aragua, et, traversant maintes bourgades sur les pentes méridionales du Caucase, entre dans la Géorgie et va aboutir à Tiflis. L'autre route, tracée à l'extrémité opposée de la chaîne, va d'Astrakhan à Kilsjar, parcourt le territoire des Kumik ou Koumouiks, longe quelque temps la mer Caspienne et s'arrête à la ville de Bakou. Ces deux routes, qui se déploient parallèlement, celle-ci dans la région orientale, celle-là dans la région occidentale du Caucase, sont reliées entre elles par un chemin couvert de forts qui s'étend de Jekaderinograd à Kilsjar. Ces deux villes forment ainsi le point central des communications de l'armée russe.

On voit par ce tableau que la chaîne du Caucase se divise en deux régions très-distinctes, séparées par le défilé du Dariel. Les montagnes qui s'élèvent entre le Dariel et la mer Noire sont habitées par de nombreuses peuplades : les unes à peine connues, comme les Ubiches, hordes sauvages victorieusement retranchées derrière leurs abîmes; les autres réduites en ce moment à l'inaction, mais toutes prêtes à se soulever le premier

jour où les exigences d'une autre guerre affaibliraient la ligne de forts qui les tient en respect; d'autres enfin, plus rapprochées de la plaine et accoutumées à des relations pacifiques avec la Russie. Ces peuplades, dont les plus importantes sont les Ubiches, les Ossètes, les Adighés, les Kabardiens et les Abschases, sont le plus souvent désignées sous le nom général de Tcherkesses ou Circassiens, quoique les Ubiches et les Ossètes parlent une langue toute différente et que les seuls Adighés soient proprement des Tcherkesses. — L'autre partie du Caucase, celle que baignent la mer Caspienne et le cours inférieur du Térek, est habitée par des peuplades plus nombreuses encore et plus sauvages. C'est là que sont les Ingusches, les Lesghes, les Kistes, les Kumiks et surtout les Tchétchens, sous le nom desquels on confond souvent ces races diverses, dont les langues et les traditions religieuses attestent néanmoins des origines absolument contraires. Si le mot Tcherkesse sert à désigner les Caucasiens du versant de la mer Noire,— les Tchétchens, pour ceux qui veulent simplifier ces questions semées de détails sans fin, représentent les Caucasiens de la mer Caspienne. Or la situation de ces deux peuples ne se ressemble en aucune manière ; il n'y a entre eux ni affinité de race, ni ressemblance d'idiome, ni alliance pour une cause commune. On parle toujours des Tcherkesses du Caucase; on croit que ce sont là les belliqueuses populations qui luttent aujourd'hui contre les Russes. En Russie même, cette méprise est populaire, et il est bien peu de personnes pour qui le sultan Shamyl ne soit pas le sultan des Tcherkesses.

Shamyl a visité une fois les Tcherkesses, mais il n'était à leurs yeux qu'un hôte illustre. C'est le Daghestan qui est le théâtre de son action; ce sont les Tchétchens et les Lesghes qui ont salué en lui le successeur de Mahomet. Si l'on veut se rendre compte de ces obscures questions du Caucase, il faut d'abord connaître le terrain où se déploient ces luttes nationales, et éviter toute confusion entre les Tcherkesses et les Tchétchens. Chez les Tcherkesses, la guerre est finie depuis longues années; chez les Tchétchens, voilà plus de vingt ans que Khasi-Mollah et Shamyl déciment l'armée de la Russie. Les Tcherkesses ont peu de relations avec les hordes voisines : race chevaleresque et aristocratique, ils ont presque toujours combattu seuls, sans demander d'appui aux bandes féroces des Abschases et des Ubiches; — au contraire les Tchétchens, exaltés par le fanatisme et conduits par des chefs de génie, ont noué des liens entre les différentes races du Caucase orien al, et les hommes que Shamyl conduit au combat forment désormais une nation dont il est tout ensemble le sultan et le prophète. M. Maurice Wagner n'a vu que les Tcherkesses; plus savant et plus complet, M. Bodenstedt nous introduit aussi chez les Tchétchens. Partons de la mer Noire en compagnie de M. Maurice Wagner, et complétons avec M. Bodenstedt ses dramatiques récits.

Le voyage de M. Wagner l'a conduit des bords de la mer Noire jusque dans cette gracieuse ville de Tiflis, le plus riant séjour du monde pour se reposer des fatigues du Caucase. Il a suivi le cours du Kouban et du Térek,

il a traversé le passage du Dariel, et il a pu comparer les fertiles plaines de l'Imérétie et de la Géorgie aux rudes pays qu'il venait de parcourir. C'est de Kertch, en Crimée, que M. Wagner se dirigea vers le Caucase. Des bateaux à vapeur sillonnent la mer Noire et portent le voyageur sur les côtes orientales, au milieu même du pays des Tcherkesses. Toutes ces côtes sont à moitié soumises. Les Russes y possèdent dix-sept forteresses occupées par les Cosaques de la mer Noire, et destinées surtout à empêcher les communications entre les Caucasiens et la Turquie. Gardez-vous cependant de vous mettre en route la nuit; attendez que la matinée soit déjà assez avancée; attendez que les Cosaques, d'une forteresse à l'autre, aient balayé la route. Bien que la lutte régulière ait depuis longtemps cessé, le postillon cosaque qui conduit les voyageurs à travers les steppes du Kouban ne part jamais avant neuf heures du matin, et il faut qu'avant le coucher du soleil il ait atteint la station où il passera la nuit.

Le voyage est étrange au milieu de ces steppes lugubres; étrange surtout est ce peuple du Kouban. Les Cosaques du Kouban ou de la mer Noire (on les appelle aussi les Tchernomorzes) sont, avec les Cosaques de la ligne, la plus belliqueuse et la plus libre de toutes ces races barbares que la Russie a enrôlées sous ses drapeaux. Occupés longtemps à de terribles luttes contre les Tcherkesses, obligés aujourd'hui encore de les surveiller à toute heure, ils ont conservé l'impétueuse intrépidité de leurs ancêtres, tandis que les Cosaques du Don s'amollissent dans le repos. Redoutés du Tcherkesse,

ils le sont presque autant du Moscovite. Si le mot Cosaque, au dire de quelques philologues, signifie cavalier libre, les Tchernomorzes méritent parfaitement le nom dont ils sont fiers. C'est une formule très-usitée chez eux : *Ja nä soldat, ja Kasak* (je ne suis pas soldat, je suis Cosaque). La Russie, qui a complétement discipliné les Cosaques du Don, est forcée de garder des ménagements de toute sorte avec les Cosaques de la mer Noire. Comment les dompter en effet? La liberté leur offre mille refuges. Si les chefs exigeaient d'eux plus d'obéissance qu'ils n'en veulent accorder, si le joug de la discipline pesait trop lourdement à leur orgueil, ils n'auraient qu'à monter dans leurs bateaux; les vagues de la mer Noire, avec lesquelles ils ont lutté si souvent, les conduiraient aux côtes d'Anatolie. Au delà du Kouban, la grande et la petite Kabarda s'ouvrent à eux, steppes immenses où des Circassiens soumis, il est vrai, mais toujours hostiles au Moscovite, accueilleraient dans leurs rangs un frère nomade. Il leur resterait enfin, comme extrême ressource, la montagne même et l'amitié du Tcherkesse. Ces ennemis en apparence si implacables, faudrait-il beaucoup d'efforts pour les réconcilier? La Russie sait bien que non, et elle laisse au Cosaque tchernomorze toute l'indépendance dont il a besoin.

Au reste, les séductions de la vie civilisée feront plus pour enchaîner le Cosaque à la Russie que toutes les rigueurs de la discipline. S'il faut en croire M. Wagner, la vieille race des Cosaques de la mer Noire est en train de disparaître. C'est toujours une cavalerie légère

d'une admirable audace, ce sont toujours ces tirailleurs intrépides que le duc de Raguse a vantés dans son *Esprit des institutions militaires;* ce n'est plus le fils d'Attila dont parle le poëte des *Iambes,*

Le Hun, le Hun stupide à la peau sale et rance.

M. Wagner a rencontré à Fanagoria un officier dont la famille offre un remarquable exemple des transformations accomplies depuis un demi-siècle dans les rangs des Cosaques. Le père de cet officier était un chef célèbre, Wassily Iguroff, ignorant, fanatique, terrible dans la bataille et passionné pour les ducats d'or qu'il accumulait au fond de sa hutte. Lors des guerres de Napoléon, son grand âge l'avait dispensé du service; mais en 1812, quand il sut que les Français entraient en Russie, quand il vit le tsar appeler tous ses peuples à la défense de la foi orthodoxe, il partit entouré de ses enfants. Le petit-fils de Wassily, en racontant à M. Wagner les hauts faits du vieux Cosaque, semblait agité par mille réflexions soucieuses. Lorsqu'il eut fini de peindre cette sombre et sauvage physionomie, il tomba dans une méditation profonde : le passé s'était relevé devant lui, et il le comparait avec tristesse aux choses présentes. « Mon grand-père était libre, disait-il à M. Wagner; il n'avait pas de grade, pas de croix, il combattait à sa guise: moi, je suis major, et deux croix brillent à ma poitrine. Jamais du moins je n'oublierai mon grand-père Wassily... Ce qu'il y a de plus triste pour les hommes de notre âge, ajouta-t-il avec un

soupir, c'est de voir l'indifférence de nos enfants pour l'héroïque histoire de leurs aïeux. » Ces paroles s'adressaient comme un reproche à son fils, lieutenant de Cosaques, qui effectivement avait paru écouter avec un profond ennui cette iliade paternelle. La conversation changea bientôt après, et le fils du major, arrivé récemment de Saint-Pétersbourg, se mit à parler des modes nouvelles, des théâtres, des actrices françaises, des danses de M[lle] Taglioni. Le grand-père Wassily, le major et le lieutenant représentaient trois phases bien distinctes de l'histoire des Cosaques : dans le fond, le vieux héros barbare, puis le Cosaque déjà discipliné, portant des croix, investi d'un grade, et cependant tourné avec un pieux respect vers un âge de liberté sauvage qui ne peut plus revenir, et enfin le Cosaque civilisé, jeune, brillant, dédaigneux du passé, un Cosaque ami des arts, et qui applaudit nos comédiens français de Saint-Pétersbourg !

La politique de la Russie vis-à-vis des Cosaques a toujours été de briser leur unité nationale. Dispersés sur des points éloignés, les Cosaques du Don ne connaissent plus les Cosaques de l'Ukraine. Sur la frontière même, ceux qui défendent la ligne du Caucase sont cantonnés depuis longtemps dans des forts, dans des *aouls* [1], dans de petites villes de quatre cinq mille âmes. Ils n'ont plus de liens les uns avec les autres. L'hetman des Cosaques du Don est le fils aîné

[1] C'est le nom des villages du Caucase, chez les Cosaques comme chez les Tcherkesses.

du tsar, l'héritier présomptif de la couronne, le grand-duc Alexandre-Nicolaevitch. Ce fait n'indique pas seulement, comme on pourrait le penser, l'importance qu'on attache à la soumission des régiments cosaques, il montre surtout combien les Cosaques du Don sont déjà façonnés à la discipline moscovite. Un jour viendra sans doute où un prince de la famille impériale pourra être hetman des Cosaques du Kouban ; aujourd'hui il s'exposerait encore à des marques d'insubordination ou à des hardiesses de langage qu'il serait forcé de subir. L'hetman des Cosaques du Kouban est un homme de leur race, un Cosaque de la famille des Zaporogues, le lieutenant-général Sawadofsky. Sa résidence est à Jekaderinodar, ville cosaque de cinq mille âmes. La garnison n'a pas plus de huit cents cavaliers cosaques et cent cinquante hommes d'infanterie de ligne qui sont très-souvent renouvelés; les huit cents Cosaques, au contraire, sont presque tous mariés, ce qui ne les empêche pas d'être en selle au premier signal et de courir sus aux Tcherkesses. La ville est affreuse comme toutes les villes cosaques. La plupart des maisons, petites, étroites, sales, sont construites en terre; ce sont moins des maisons que des étables, et des étables mal tenues, où bêtes et gens habitent ensemble au milieu d'un fumier qui infecte la ville. Heureusement les rues sont larges, et il y a çà et là de jolis jardins plantés d'accacias pour récréer la vue. On trouve aussi des maisons de bois, entre autres celle de l'hetman, qui attestent un certain goût d'architecture. Ce n'est plus tout à fait le genre des villes barbares dont parle Mon-

tesquieu, de ces villes de Crimée « faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. » Tout empreintes d'une physionomie sauvage, les villes cosaques du Caucase portent déjà la trace des nouvelles mœurs. M. Wagner assure qu'il a trouvé la civilisation parisienne à Jekaderinodar : on y joue le whist, on boit du vin de Champagne sorti des caves de Reims, et les jeunes filles dansent nos quadrilles et nos valses avec une grâce française.

Les Cosaques tchernomorzes, que M. Wagner a visités le long des rives du Kouban, sont établis là depuis soixante-dix années. Ce sont les fils de ces Zaporogues qu'un ukase de Catherine II transporta vers la mer Noire en 1783. Au moment de l'émigration, ils étaient environ soixante mille ; depuis lors, la peste de 1796, l'insalubrité du climat et les balles des Tcherkesses ont terriblement réduit ce nombre. Il s'en faut bien aujourd'hui que l'importance de la population soit en rapport avec l'étendue de la contrée. Les Cosaques mettent sur pied dix régiments composés chacun de mille hommes. Après trois ans de service, le soldat accroche sa lance dans la cabane et reprend la faux et la charrue ; d'autres le remplacent pendant le même nombre d'années, et quand son tour est revenu, il quitte de nouveau la charrue pour la lance. Bien supérieurs aux Cosaques du Don et de l'Ukraine, les Tchernomorzes sont loin de valoir ceux de leurs frères qu'on appelle spécialement les Cosaques de la ligne. Ceux-là sont les plus belliqueux et les plus intrépides de tous. Limitrophes des Cosaques du Kouban, ils habitent les steppes com-

prises entre le Kouban et le Térek, au pied de ces montagnes du Daghestan où est concentrée désormais toute la guerre du Caucase. Il semble que les Cosaques en général mêlent à la fierté naturelle du cavalier nomade je ne sais quelle disposition à la mollesse. C'est la paix qui a énervé les Cosaques de l'Ukraine et du Don. Les Cosaques du Kouban et de la ligne, bien des symptômes l'attestent, ne garderaient pas longtemps leurs fières allures, si la guerre ne les tenait en éveil. Barbares aisément muselés, on dirait qu'ils ont été donnés à la Russie comme un merveilleux instrument pour combattre d'autres barbares. La guerre du Caucase serait-elle possible sans eux? Et cependant on n'a pas à craindre que l'exaltation guerrière produise chez eux un esprit d'indépendance et de révolte : l'individu est fier, la masse est docile et maniable. Ces Cosaques si hautains, on les sépare de leurs frères, on les transporte loin de leur pays natal, et ils ne soupçonnent même pas qu'ils pourraient être une nation redoutée. La civilisation est là qui les prend dans ses piéges.

Parmi les barbares auxquels la Russie oppose la cavalerie cosaque, les Tcherkesses occupent le premier rang. Toutefois on est trop porté à croire que les Tcherkesses sont les seuls gardiens de ces forteresses imprenables où vient se briser l'élan du Tchernomorze. Les Tcherkesses sont réduits aujourd'hui à une sorte d'inaction; le jour où ils seraient complétement soumis, et ce jour est encore bien éloigné, on trouverait derrière eux les plus féroces hordes du Caucase. Suivez M. Wagner de Jekaderinodar jusqu'au Dariel, vous traversez le

pays des Cosaques : au-dessus d'eux, sur la droite, au pied et sur les flancs de la montagne, voici les Tcherkesses et les nombreuses tribus qui sont comme les branches de ce tronc puissant; mais portez vos yeux plus haut, pénétrez plus loin par la pensée, voyez ces sommets désolés et ces gorges profondes, c'est là que vivent des peuples dont l'origine se rattache aux plus anciennes migrations de la race humaine.

D'abord ce sont les Ubiches, dont le pays est aussi inconnu que le centre du continent africain. La grande carte du Caucase, dressée par l'état-major de l'armée russe, ne nous présente ici qu'un immense espace vide. Deux Européens seulement ont pu donner quelques renseignements sur les Ubiches, le voyageur anglais Stanislas Bell et un officier russe, M. le baron de Turnau. Il y a quelques années, M. Bell, sur un navire qui lui appartenait, avait abordé aux côtes de la mer Noire, dans la direction du pays des Ubiches; il osa pénétrer chez eux, en ayant soin pourtant de ne jamais s'éloigner des côtes. Les Tcherkesses, avec leur imagination avide, avaient considéré M. Bell comme un diplomate anglais, et le bruit s'était répandu que l'arrivée de son navire présageait l'envoi d'une flotte qui aiderait les Circassiens à briser pour toujours la domination moscovite. Ce bruit, porté aussi chez les Ubiches, avait protégé M. Bell; on le reçut d'abord avec de grandes marques d'honneur. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir que les Ubiches étaient moins confiants que les Tcherkesses : l'ambassadeur était prisonnier chez ses amis. Il essaya maintes fois de s'enfuir avec des Turc

venus pour acheter des esclaves, et n'y réussit qu'à grand'peine. On comprend que M. Bell ait retiré peu de fruit d'une telle expédition. M. le baron de Turnau fut moins heureux encore. Le tsar, depuis quelques années, a essayé d'organiser des explorations dans ces contrées mystérieuses et d'y faire recueillir le plus de renseignements possible sur la population et le climat. D'intrépides officiers, sachant la langue des Tcherkesses, prenaient le costume du pays et se lançaient hardiment au milieu des sanglantes aventures. Déjà plus d'un était parti et n'était pas revenu. M. de Turnau ne se laissa pas décourager. Il fit ses préparatifs avec autant d'adresse que de résolution. Il apprit d'abord la langue des Ubiches, il donna à son teint une couleur brune et olivâtre, il tailla sa barbe à la façon des Tcherkesses, il s'exerça à porter leur costume et à manier leurs armes. Un homme du pays, gagné à prix d'or, devait lui servir de guide. Tout réussit pendant quelques semaines : M. de Turnau avait déjà visité plusieurs tribus, lorsqu'un chef plus soupçonneux que les autres arracha au guide son secret et jeta dans un cachot l'audacieux envoyé du tsar. Les Ubiches sont cupides ; ils demandèrent tout un bonnet circassien rempli de roubles pour la rançon de l'officier. Le gouvernement russe pensa qu'il était imprudent d'accoutumer les Caucasiens à battre ainsi monnaie, et que d'ailleurs M. de Turnau pourrait utiliser sa captivité dans l'intérêt de sa mission : il serait toujours temps de le racheter plus tard. Victime de ces calculs si cruellement égoïstes, le pauvre officier était menacé de mourir dans un souterrain hu-

mide, lorsqu'un jour, après de longs mois de souffrance, abattu, amaigri, désespéré, il fut sauvé tout à coup par un incident inattendu. Le chef qui retenait M. de Turnau avait insulté un de ses serviteurs. Celui-ci, pour se venger, résolut d'enlever à son maître l'esclave précieusement gardé comme une mine d'or. Il lui ouvrit pendant la nuit les portes du souterrain, et tous deux partirent au galop sur les meilleurs chevaux du chef. Ces sortes d'histoires, à ce qu'on assure, ne sont pas rares chez les Tcherkesses. Il y a un touchant poëme de Pouchkine, *le Prisonnier du Caucase*, où le Moscovite est délivré par la jeune Circassienne qui l'aime, comme Chactas par Atala. Chez les Ubiches, les drames sont moins poétiques. De tous les étrangers qui ont visité ces sauvages, M. Stanislas Bell et M. le baron de Turnau sont les seuls qui aient échappé à la mort.

Les Ossètes sont plus connus que les Ubiches; malgré leur férocité brutale, ils sont moins portés à la guerre, et la Russie, grâce à certains ménagements, n'a point à redouter leurs attaques. Les voyageurs peuvent aussi visiter le pays des Ossètes, en prenant, bien entendu, d'indispensables précautions. On vantait beaucoup trop autrefois l'hospitalité de cette peuplade. L'étranger n'a rien à craindre tant qu'il habite sous le toit de son hôte; mais, dès qu'il a quitté le seuil, il redevient une proie, et l'hôte lui-même l'égorgerait sans pitié à quelques pas de cette demeure où il vient de lui faire fête. Au reste, une faible escorte de gens du pays est une sauvegarde suffisante. Bien des savants ont donc pu étudier de près cette tribu étrange dont l'idiome

offre les plus curieux problèmes aux investigations philologiques. Les Tcherkesses appellent le Caucase *la montagne des langues ;* de toutes ces langues d'origines si diverses, une des plus intéressantes est la langue des Ossètes, qui semble appartenir à la famille indo-germanique et se rattacher au sanscrit. Les Ossètes ont-ils reçu par la Perse quelques vestiges de cette vieille langue zende retrouvée par la prodigieuse sagacité d'Eugène Burnouf? ou bien est-ce par le nord qu'ils tiennent à la grande souche commune, et faut-il voir dans les Ossètes un débris des migrations germaines? C'est sur ce point que s'exerce l'aventureuse curiosité des philologues. Le savant Jules Klaproth, qui a visité les Ossètes, a consacré d'intéressants travaux à leur langue, et plus récemment M. le docteur Rosen, auteur d'une grammaire ossète et de plusieurs mémoires très-estimés sur ces difficiles problèmes, a complété et rectifié en maints endroits le vocabulaire dressé par son devancier. Quant aux voyageurs qui ont donné sur l'état présent de ce pays les renseignements les plus curieux, il faut citer au premier rang, outre Klaproth et M. le docteur Rosen, M. Kohl, M. Koch, professeur à l'université d'Iéna, et enfin M. Bodenstedt. M. Koch est un admirateur enthousiaste des Ossètes ; M. Bodenstedt a l'avantage d'avoir comparé entre elles un grand nombre des populations caucasiennes, et son enthousiasme intelligent ne se prodigue pas au hasard. « Jamais je n'ai pu comprendre, écrit M. Bodenstedt, l'espèce de supériorité qu'on a prétendu attribuer aux Ossètes. J'ai habité leurs *aouls*, j'ai parcouru une grande partie de leur territoire, j'ai lu

tous les ouvrages que voyageurs et savants ont publiés sur eux, et je me suis convaincu que, si les Ossètes se distinguent des autres populations du Caucase, c'est toujours à leur désavantage. Ils n'ont ni le sentiment poétique des Kabardiens, ni la loyauté chevaleresque des Adighés, ni le religieux patriotisme des compagnons de Shamyl. » M. Bodenstedt a raison : les brillantes peintures de M. Koch ne sont pas l'image de la réalité. Ce qui a attiré l'attention sur les Ossètes, ce sont les problèmes historiques dont quelques éléments se trouvaient réunis chez eux. En même temps que l'étude de leur langue emportait l'imagination au fond des premiers âges du monde, on voyait aussi dans leurs croyances religieuses les traces encore vivantes des plus anciennes transformations du genre humain. La religion des Ossètes est un mélange de paganisme oriental, d'islamisme et de christianisme. Introduit dans l'Ossétie par les missionnaires russes, le christianisme est la religion officielle du pays ; mais ce christianisme n'a fait supprimer ni les pratiques musulmanes ni le culte des divinités primitives. Les Ossètes sacrifient aux idoles en même temps qu'ils invoquent l'archange Michel et le prophète Élie, sans savoir d'ailleurs ce que ces deux noms représentent. M. Bodenstedt décrit certaines églises ossètes, expressif symbole de cette confusion. Construites sur les ruines des anciens autels, elles portent la double empreinte musulmane et chrétienne; derrière les images des saints et les arabesques du Koran, on aperçoit encore les grossières statues des dieux païens.

Les Abschases, les Kabardiens et les Adighés, trois branches principales de la famille tcherkesse, ont obtenu de vives sympathies qui paraissent mieux justifiées. Déjà, au XVIII[e] siècle, le comte Potocki et le savant naturaliste Pallas, qui visitait le Caucase avec une mission du gouvernement russe, s'extasiaient sur cette généreuse race de chevaliers. Le célèbre M. David Urquhardt, dont l'opinion est plus suspecte en tout ce qui concerne la Russie, devait être un admirateur passionné de ces peuples du Caucase, qu'il appelle les protecteurs de l'empire anglais dans les Indes; on ne s'étonnera pas qu'il attribue au Tcherkesse le courage du montagnard, la distinction du *gentleman* et la candide simplicité de l'enfant. Ces exagérations plaisantes ont été assez aigrement contredites par un autre Anglais, M. Longworth, dont on a un curieux livre sur la Circassie, *A Year among the Circassians*. Il y a beaucoup à rabattre de l'enthousiasme de M. Urquhardt et des critiques amères de M. Longworth. M. Bodenstedt et M. Wagner me paraissent tracer une peinture plus fidèle de la réalité, lorsqu'ils sympathisent avec les Tcherkesses sans en faire le type idéal du genre humain. Quoiqu'il y ait certes bien des ombres au tableau, un peuple exalté par de fortes passions nationales et entretenu dans la simplicité du monde primitif doit présenter de nobles traits à un observateur impartial. Je ne parle pas seulement des cœurs généreux et poétiques comme M. Bodenstedt, M. Wagner est presque toujours du même avis, et les officiers russes eux-mêmes ressentent une sincère admiration pour les

brillants cavaliers de la Kabarda et du pays des Abschases.

Les Adighés surtout, — les vrais Tcherkesses, — sont incontestablement la plus noble race du Caucase. Ils mêlent quelque chose de chevaleresque à la férocité naturelle du barbare. Leur constitution, aristocratique et libre comme celle des premiers Germains, entretient chez eux un certain sentiment de la règle qui ne nuit pas à la fierté. On sait combien le type de leur visage est beau. Leur religion, assez semblable à celle des Abschases, est un mélange de christianisme, d'islamisme et de paganisme, mélange moins grossier pourtant que chez les Ossètes; en Ossétie, c'est le christianisme qui domine, c'est l'islamisme chez les Adighés. Dans ses curieuses recherches sur tous ces peuples, M. Bodenstedt s'est convaincu que le christianisme, introduit au ve siècle chez les Tcherkesses, s'y était maintenu jusqu'au xviiie siècle. Alors parut un homme, un chef intrépide et exalté, Scheick-Mansour, qui joua dans le Caucase à la fin du dernier siècle le même rôle qu'a repris aujourd'hui le prophète Shamyl. C'est en 1785 qu'il est pour la première fois question de Scheick-Mansour dans les traditions du Caucase. D'où venait ce fougueux prédicateur de l'islamisme? C'était, à en croire les Russes, un émissaire de la Turquie; payé par elle et investi de souverains pouvoirs, il avait mission de détruire chez les montagnards un christianisme mal affermi, et de les préparer ainsi à des luttes plus sérieuses contre les Russes. L'histoire très-réelle de Scheick-Mansour est devenue un thème de légendes fabuleuses,

et il est bien difficile de connaître aujourd'hui la vérité sur l'audacieux aventurier. Ce qu'il y a de certain, c'est que son nom est vénéré des Tcherkesses. Les poëtes ont consacré son souvenir dans leurs vers, et transmis aux générations la gloire religieuse et guerrière du prophète. « Je chante, — dit un ami de M. Bodenstedt, le poëte et théologien Kouli-Khan, — je chante Scheick-Mansour, le héros fort, le grand semeur du champ de la croyance. Sans tache dans la vie de chaque jour et terrible au milieu de la bataille, il a ouvert le chemin de la vérité à tous les peuples du Caucase, aux Tcherkesses et aux Kabardiens, comme aux Lesghes et aux Tchétchens. Sa langue répand les germes sacrés, ses yeux dissipent la nuit de l'erreur, son épée étincelante déroule les œuvres de la foi. De pays en pays, il s'avance en triomphe, fécondant le champ de l'islam avec le sang impur du Moscovite. Des bords de la mer Caspienne jusqu'au pays des Adighés, c'est lui qui fait flotter l'étendard de Mahomet! » Après six ans de guerres et de victoires, Scheick-Mansour tomba aux mains des Russes lors de la prise de la forteresse d'Anapa, en 1791, et mourut misérablement au fond d'un cachot dans l'île Szolowetzkoy. Les princes et les nobles de la nation des Adighés sont convertis depuis soixante ans à la religion de Scheick-Mansour; quant aux paysans, ils gardent encore, au milieu de leurs croyances nouvelles, certains dieux du paganisme primitif et maintes traditions chrétiennes horriblement défigurées.

Les Tcherkesses, en comprenant sous ce nom les

Kabardiens, les Abschases et les Adighés, forment une population de six cent mille âmes. C'est du moins le chiffre indiqué par les statistiques russes. MM. Longworth et Bell portent ce chiffre à un million. Si les Tcherkesses étaient réunis sous un seul chef, il leur serait facile de rassembler sur un point une armée de vingt mille hommes, et dans l'organisation actuelle de la ligne du Kouban, il n'est pas une garnison qui pût leur résister. Heureusement pour les Russes, les Tcherkesses forment une république fédérative. Chaque tribu a sa constitution féodale, ses princes, ses nobles, ses paysans, et s'inquiète assez peu de ce que fait la tribu voisine. M. Kupffer, président d'une commission scientifique qui accompagna le général Émanuel lors de l'expédition de 1829, écrit dans son rapport ces expressives paroles : « La terreur nous saisit à la pensée du péril qui menacerait la Russie méridionale, si les Tcherkesses étaient jamais réunis sous le commandement d'un seul maître. » Le jour où cette république féodale abandonnerait ses vieilles franchises à un dictateur fanatique comme Scheick-Mansour ou comme Shamyl, le jour où toute la ligne du Caucase serait en feu, où le cri de guerre du Daghestan serait répété par l'écho de Circassie, où les Tcherkesses d'un côté, et les Tchétchens de l'autre, presseraient l'armée russe dans le défilé du Dariel, — cette guerre déjà si sérieuse, quoique circonscrite aujourd'hui, prendrait des proportions bien autrement redoutables.

Il n'y a point d'hostilités, en ce moment, entre ces peuples et la Russie, mais le Tcherkesse est l'implaca-

ble ennemi du Cosaque, et si l'armée de la mer Noire tient les montagnards en respect, c'est à la condition de veiller nuit et jour. Sans cesse des villes et des forteresses on voit sortir des bandes de cavaliers qui vont balayer les routes. Ce ne sont pas seulement les gorges et les défilés qu'il faut explorer d'un œil perçant; il n'y a pas un buisson, pas une touffe d'herbe, pas un pli de terrain qui ne puisse cacher un Tcherkesse, accroupi ou ventre à terre, le fusil en joue, le doigt sur la détente, tout prêt à envoyer au loin une balle qui ne manquera pas son but et sûr d'une retraite voisine où on le cherchera en vain. Malgré cette fausse paix qui ne permet pas une heure de trêve, les Tcherkesses sont admis dans les villes et sur les marchés de la Russie. Le prince Woronzoff n'a pas sur ce point les idées des généraux qui l'ont précédé dans le Caucase. Le général Sass, par exemple, dont les razzias ont laissé de si terribles souvenirs, ne connaissait d'autre procédé que l'extermination. On s'efforce aujourd'hui d'attirer le peuple des montagnes aux travaux de la paix, on voudrait les accoutumer aux transactions, faciliter l'échange de leurs produits, leur procurer enfin des avantages qui ouvriraient leurs cœurs à des sentiments d'amitié. Ce généreux système a soulevé parmi les officiers russes les objections les plus graves. La plupart de ces Circassiens qui fréquentent les marchés de Jekaderinodar, de Georgiesk, de Stawropol, de Wladikawkas, on assure que ce sont des espions. Depuis qu'on leur a donné un libre accès au milieu des Cosaques, ils savent de la façon la plus précise tout ce qu'ils ont besoin de

savoir : la force de tel ou tel point, l'importance de la garnison, le côté vulnérable de la place, le chemin, la brèche, l'heure propice, rien ne leur échappe, et quand une invasion subite a lieu, elle frappe à coup sûr. Quoi qu'il en soit, c'est un curieux spectacle de voir sur un marché russe les Cosaques auprès des Tcherkesses. On dirait des hommes de même race, mais les uns ont gardé toute leur fierté native, tandis que les autres la perdent de jour en jour. Le Cosaque est déjà un homme des villes ; le Tcherkesse, à l'œil d'aigle, est le roi de la montagne.

Ces allures naïvement superbes qui distinguent le Tcherkesse, il les porte encore, assure-t-on, dans ces escadrons circassiens que le tsar a formés à Saint-Pétersbourg. A travers les rues de la capitale, au milieu de la foule qui admire son costume oriental et sa longue *schaschka* étincelante, le Tcherkesse enrôlé sous le drapeau du tsar marche aussi fièrement que s'il foulait le libre sol du Caucase. « Quand vous voyez dans les rues de Saint-Pétersbourg la foule s'écarter avec respect, dit un spirituel voyageur, soyez sûr qu'il y a là un officier des gardes ou un soldat tcherkesse. » Ce doit être bien autre chose encore sur les marchés de leurs adversaires, à quelques werstes de leurs montagnes. Il est impossible de ne pas être frappé de la supériorité de ces races barbares sur les peuples déjà soumis. M. Wagner, malgré les sympathies que la Russie lui inspire, est entraîné à des comparaisons peu flatteuses pour les soldats du prince Woronzoff. C'est surtout aux revues qu'il est intéressant d'examiner le Tcherkesse. Ses yeux

ne perdent pas un mouvement du mousquet du Cosaque. On dirait qu'il en veut deviner les moindres perfectionnements : la longueur du canon, la dimension du calibre, le jeu de la batterie, il voit tout, et il compare dans sa pensée l'arme de l'ennemi avec la sienne. Quand la parade commence, il ne se lasse pas de suivre ces masses énormes s'ébranlant à la voix d'un seul chef. Grave et impassible, il est manifeste cependant qu'il est captivé au plus haut point par ce spectacle extraordinaire. Quel est le résultat de ses méditations ? Est-ce le vague soupçon d'un art supérieur qui l'étonne ? est-ce un suprême dédain pour cette façon de régler l'impétueuse liberté de l'homme de guerre ? Assurément il serait malaisé de le dire ; mais celui qui observe à la fois et ce soldat russe si bien discipliné et cet enfant de la montagne perdu dans ses profondes rêveries ne peut s'empêcher de ressentir une sympathie ardente pour le libre cavalier circassien. Du côté de l'armée russe, si l'art est plus grand, l'homme ne vaut-il pas moins ? Ici, point d'art, point de science, point de ces manœuvres compliquées où triomphe la géométrie militaire, mais comme toutes les forces de l'homme s'épanouissent au grand air de la liberté ! Le seul aspect de ces Tcherkesses transporte l'imagination dans les temps héroïques. « A voir tant de noblesse unie à tant d'audace, je me représente ainsi, dit M. Wagner, un Cid Campéador, un Franz de Sikkingen, un chevalier Bayard ! »

Une chose nuirait à cet air de chevalerie que tant de voyageurs ont admiré chez les Circassiens : ils sont féroces et implacables. On cite pourtant plus d'un trait

qui atteste chez eux des sentiments de douceur et une certaine gratitude. C'est un chirurgien militaire qui raconte le fait suivant à M. Wagner. Un jour, après une sanglante mêlée, au moment où les Russes, demeurés maîtres du champ de bataille, séparaient les blessés et les morts, on trouva sur un monceau de cadavres un vieux Tcherkesse encore vivant qu'un Cosaque déjà tenait couché en joue. Le chirurgien le sauve et l'emmène avec lui. C'était un mollah, vénéré pour sa vieillesse, sa bravoure et sa piété; on le nommait Arti-Mollah. Soigné par la femme de celui à qui il doit la vie, il se rétablit peu à peu. Cependant il était toujours faible; l'âge et les blessures lui laissaient à peine la liberté de se mouvoir, et quand il sortait de la maison de son bienfaiteur, les Cosaques, ne le considérant pas comme un prisonnier ordinaire, ne le surveillaient que de loin. Un matin, on le vit se traîner au bord du Kouban, où il avait coutume de se réchauffer au soleil; là, il pria quelque temps, puis tout à coup, s'élançant dans le fleuve et nageant d'un bras vigoureux, il aborda promptement à l'autre rive et disparut dans la montagne. Il y avait cinq ans que le chirurgien n'avait entendu parler d'Arti-Mollah, quand un jeune Tcherkesse vint le trouver à l'hôpital et le supplia de se rendre dans son *aoul* pour soigner son grand-père. Le chirurgien avait souvent de ces visites-là, et plus d'une fois, en effet, il était allé guérir des Tcherkesses dans leurs villages; on l'y recevait toujours avec une hospitalité empressée; ses malades le payaient avec du miel, du vin, des fruits, des provisions de toute sorte, jamais avec de l'argent: les

Tcherkesses, comme les Cosaques, aiment à entasser les ducats et les roubles. Le chirurgien, trop occupé ce jour-là, refuse d'aller où on l'appelle. Le jeune Tcherkesse insiste ; il supplie, il conjure, et, voyant que ses prières sont vaines, il tire de sa poche une poignée de roubles qu'il fait briller comme un irrésistible appât aux yeux du Russe. Cette étrange insistance, ces arguments inaccoutumés piquent la curiosité du chirurgien. Il fait seller son cheval, et, accompagné d'un soldat cosaque, il part avec le jeune homme.

La route était longue : déjà le Cosaque s'inquiétait, et le chirurgien lui-même, malgré l'air de sincérité qui l'avait ému chez le jeune Circassien, commençait à lui adresser des reproches : « Prends mon pistolet, lui dit le jeune homme en lui tendant ses armes, et au premier signe de la trahison que tu redoutes, tue-moi. » Ils arrivent enfin. Introduit dans la maison du prétendu malade, le chirurgien aperçoit sur un banc, auprès d'un feu de charbon, un vieillard qui se lève à sa vue, et, mettant ses deux mains sur son cœur d'une façon solennelle, semble remercier le ciel d'avoir exaucé ses vœux. C'était Arti-Mollah. Le chirurgien sut bientôt que le camp retranché où il habitait serait attaqué et pillé le lendemain par les Tcherkesses. Arti-Mollah avait voulu l'arracher à une mort inévitable, et il avait employé cette ruse pour l'attirer chez lui. Volontairement ou non, hôte ou prisonnier, le chirurgien fut obligé de rester chez le vieux Tcherkesse pendant que ses amis et ses compagnons d'armes allaient être surpris avant le lever du jour. C'était là une singulière façon de prati-

quer la reconnaissance; du reste, on eut pour lui tous les égards possibles : femmes et enfants le comblaient de soins et d'amitiés comme pour le distraire des pénibles pensées que cette révélation avait dû faire naître dans son âme. Le lendemain, au milieu de la nuit, on vit revenir les cavaliers vainqueurs. Ils poussaient des *hourras* formidables et rapportaient un riche butin, des fusils, des sabres, des bestiaux et bon nombre de prisonniers. Le Cosaque du chirurgien devint pâle comme la mort quand il aperçut sa femme et son enfant parmi ces malheureux. Son maître s'adressa à Arti-Mollah et offrit de payer leur rançon ; mais l'inflexible Tcherkesse ne voulait pas; que devait-il en effet à ce Cosaque? Il fallut bien des instances et une rançon considérable pour le fléchir. Le chirurgien dut rester deux jours encore chez son hôte, et tous les amis du mollah vinrent lui rendre visite ; parmi eux se trouvaient quelques-uns des plus célèbres chefs de Circassie, Sélim, Guz-Beg, Mansour-Beg, et Dschimbulat, qu'on appelait le Lion du Caucase. Il partit enfin, reconduit par toute la famille avec un cérémonial solennel, et emmenant un magnifique cheval, présent d'Arti-Mollah. « Depuis lors, disait le narrateur à M. Wagner, je n'ai plus eu de nouvelles de mon vieil ami. Je sais qu'il vit encore, mais il s'est enfoncé plus avant dans la montagne depuis que son *aoul*, visité souvent par le général Sass, a pris rang parmi les tribus neutres. Il prêche toujours la guerre et la haine des Russes. Plusieurs fois je lui ai envoyé des messages afin de négocier avec lui des échanges de prisonniers. Il ne m'a jamais répondu. Sans doute le vieux

Tcherkesse se considère comme délié envers moi de tout devoir de reconnaissance. Je lui ai sauvé la vie, il m'a arraché à une mort certaine : nous sommes quittes. Il ne voit plus en moi désormais que le Russe, l'ennemi, l'impur infidèle, et non l'homme qui l'a sauvé, le médecin qui l'a soigné, l'ami qui avait ressenti pour lui une véritable tendresse. »

Nous touchons aux frontières du pays des Tcherkesses; franchissons le défilé du Dariel et entrons en Asie: quel contraste! Voici les plus riches vallées succédant aux steppes lugubres. Voici la Mingrélie et l'Imérétie, dont le nom ancien, la Colchide, rappelle tant de poétiques souvenirs et de migrations fabuleuses. Voici la Géorgie, convertie au christianisme dès le temps de Constantin le Grand, la Géorgie qui, pendant le moyen âge, surtout sous les glorieux règnes de David III et de la reine Thamar, était devenue un des plus puissants empires de l'Asie occidentale, et qui, depuis lors, envahie par Gengis-Khan au XIIIe siècle, ravagée par Tamerlan au XIVe, n'a échappé au joug des Turcs et aux cruautés des Perses que pour trouver un refuge, au prix de son indépendance, sous la domination moscovite. Quelles traditions aussi chez la race arménienne! elle possédait jadis l'Ararat, le bassin de l'Aras et tout le pays qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate, heureuses vallées où les plus antiques traditions du genre humain placent naïvement le paradis terrestre. M. Wagner et M. Bodenstedt ont consacré deux ouvrages spéciaux à ces splendides provinces; le *Voyage en Colchide*, de M. Wagner, est un brillant appendice à son *Voyage dans le Caucase,*

et quant à M. Bodenstedt, les plus gracieuses pages qu'il ait écrites sont un tableau familier de la Géorgie. Sous le titre de *Mille et un jours en Orient*, M. Bodenstedt nous raconte d'une plume charmante son séjour à Tiflis. Que de figures spirituellement dessinées passent et repassent sous nos yeux ! Je recommande le sage de Gjandsha, Mirza-Schaffy, le poëte et le sage, — le premier des sages, comme il l'explique lui-même à M. Bodenstedt en lui apprenant l'arménien. A côté de Mirza-Schaffy, il y a aussi le sage de Bagdad, Mirza-Yussuf, il y a surtout le théologien Kouli-Khan, et les entretiens du voyageur avec tous ces curieux personnages nous initient d'une façon ingénieuse à tous les secrets de la société géorgienne. Ces peintures humoristiques ne semblent-elles pas parfaitement appropriées à ce pays où les traditions chrétiennes et l'esprit oriental composent un si aimable et si singulier mélange ? On passerait volontiers de longues heures à écouter M. Bodenstedt discuter avec le sage de Gjandsha ; mais, tandis qu'on s'abandonne à ces loisirs, l'écho du Caucase nous apporte les cris de guerre qui retentissent du Dariel jusqu'à la mer Caspienne. Tiflis n'est qu'une halte dans notre voyage. Il est temps de quitter cette Colchide si brillamment décrite par M. Wagner, cette Géorgie qui a inspiré à M. Bodenstedt de si spirituels tableaux de genre. Shamyl, le second prophète d'Allah, entraîne à la guerre sainte les cavaliers du Daghestan ; toute la Tchétchénia est en feu : c'est là qu'il faut suivre nos deux guides.

II.

Il y a longtemps que la lutte est ouverte entre les peuples du Daghestan et les conquérants moscovites; pour en retrouver les premières traces, il faut remonter au fond du moyen âge. M. Wagner débrouille cette confuse histoire avec beaucoup de précision et de netteté. Cette lutte, qui devait être si longue et causer de si cruelles humiliations à l'armée russe, s'annonça d'abord heureusement. Au xe siècle, le grand-duc Swatoslaff s'empare d'une partie de l'ancien royaume du Bosphore; au xvie siècle, le tsar Wassiljewitch envahit la région orientale du Caucase et établit des postes militaires le long de la mer Caspienne. C'est vers le même temps que les Russes entrèrent en relations avec les royaumes transcaucasiens. La Géorgie avait été ravagée déjà plus d'une fois par les Mongols et les Tartares; menacé de tous côtés par les puissances musulmanes, le roi Alexandre se résolut, en 1594, à prêter le serment de vasselage aux souverains moscovites. La Géorgie voulait se donner un protecteur; mais pendant un siècle et demi, occupé qu'il était à d'autres guerres plus urgentes, le protecteur si impatiemment attendu ne vint pas, et quand il put enfin répondre à l'appel suppliant des chrétiens de Tiflis, ce ne fut plus un protecteur, ce fut un maître.

A la fin du xviiie siècle, le roi de Géorgie, Héraclius, menacé par les Perses et les Turcs, est obligé de se li-

vrer aux tsars; il signe un traité par lequel les rois de Géorgie, avant de monter sur le trône, s'engagent à faire confirmer leur pouvoir par la Russie. Pendant que les Russes s'avançaient ainsi au cœur de ces belles provinces, ils faisaient de médiocres progrès dans le Daghestan. Les pères de ces hommes qui combattent aujourd'hui sous les drapeaux de Shamyl avaient repoussé Gengis-Khan et Tamerlan; Pierre le Grand, vainqueur de Charles XII, se fit battre vers 1730 par le Shamyl de ce temps-là. C'était un chef musulman nommé Schamchal, qui prêchait aussi la guerre sainte, et qui, s'il fallait en croire les récits manifestement exagérés de Klaproth, aurait réuni une armée de quatre-vingt mille hommes. Ce que Schamchal avait fait au commencement du XVIIIe siècle, Scheick-Mansour le fit vers 1789; il réveilla par ses prédications fougueuses le fanatisme musulman, il détruisit le christianisme dans le Caucase partout où les prêtres arméniens l'avaient porté, et sema les germes de cette exaltation patriotique et religieuse qui aujourd'hui encore, après plus de cinquante ans, oppose un si terrible obstacle aux desseins de la Russie. Cependant les Russes s'établissaient de plus en plus dans les royaumes situés au sud du Caucase; une invasion des Perses, qui prirent et pillèrent Tiflis à la fin du siècle dernier, leur fournit une occasion de mettre la main sur cette riche proie, et l'année 1800 un ukase du tsar Paul incorpora la Géorgie à l'empire, « pour imposer un terme, disait le tsar, à l'anarchie qui désole ces contrées. »

Avec la conquête de la Géorgie commence la guerre

régulière des Russes et des Tchétchens. Ce n'étaient jusque-là que des luttes partielles, des expéditions spéciales tour à tour abandonnées et reprises; depuis que Tiflis est une ville russe, les tsars sont obligés de faire le blocus du Caucase. Le premier général qui ait organisé cette guerre obstinément poursuivie depuis un demi-siècle a laissé de nobles souvenirs. Le général Zizianoff, gouverneur de la Géorgie et du Caucase, était un homme aussi intelligent qu'intrépide. Au lieu de déposséder la dynastie régnante, il laissa à ces faibles souverains une ombre d'autorité, et accoutuma peu à peu les Géorgiens à changer de maîtres, sans blesser chez eux le sentiment national. Zizianoff, assassiné, en 1806, par des émissaires de la Perse, est aujourd'hui encore, de Koutaïs à Tiflis, l'objet d'une vénération profonde. Le plus habile de ses successeurs est incontestablement le célèbre général Yermoloff. Quand on interroge un Russe sur les illustrations militaires de son pays, le nom de Yermoloff est le premier. D'autres ont commandé des expéditions plus importantes et gagné plus de batailles : qu'importe? Les plus heureux faits d'armes sont loin de valoir l'action continue d'une grande âme; le sentiment public l'a bien compris. Par la dignité de toute sa personne, par la juste idée qu'il inspirait de son habileté et de sa puissance, Yermoloff a toujours paru supérieur aux plus brillants capitaines de la Russie. C'était surtout l'homme qui convenait à la guerre du Caucase. Conquérant et civilisateur, il exerçait sur les Tcherkesses une irrésistible séduction. Sa douceur soutenue par la force, sa générosité cheva-

leresque, son ardeur vraiment humaine à transformer les vaincus, avaient obtenu de merveilleux résultats. Pendant tout le temps qu'il a gouverné le Caucase, les Tcherkesses ont respecté les Russes. Une insurrection ayant éclaté dans le Daghestan, sous la conduite d'Amulad-Beg, il la dompta aussitôt; Amulad-Beg fut pris et rendu à la liberté. C'est Yermoloff qui a établi dans la Géorgie des colonies allemandes, afin d'initier les Orientaux aux secrets de la culture européenne. Les chefs du Daghestan étaient en relations avec lui; ils venaient le voir dans sa résidence de Tiflis, et ces hardis montagnards, qui se jetaient sans pâlir au-devant des canons russes, tremblaient devant Yermoloff, comme les plus fiers animaux du désert tremblent devant le regard du lion. Cette majesté imposante qu'il possédait naturellement lui permettait de relâcher sans péril les liens de l'étiquette; Yermoloff avait pour les simples soldats ces familiarités cordiales qui semblent le secret de nos officiers. Aucun général n'a su comme lui enthousiasmer le soldat russe et apprivoiser les Caucasiens.

L'administration du général Yermoloff est la période brillante de l'histoire de la Russie dans ses rapports avec les peuples du Caucase. Mis subitement à la retraite en 1826 par une de ces disgrâces si fréquentes dans les cours despotiques, le vieux lion du Caucase vit encore, et, depuis vingt-sept ans qu'il a quitté le théâtre de sa gloire, il a pu suivre d'un œil attristé bien des fautes commises et bien des tentatives mal conçues. Ses deux successeurs immédiats ont été le comte Paskewitch et bientôt après le baron de Rosen.

Le comte Paskewitch ne fit que passer dans le Caucase, et, s'il faut en croire des hommes bien informés, il est fort heureux pour sa gloire militaire qu'il n'ait pas eu le temps de faire les expéditions qu'il projetait. Son système, conçu avec une présomption inouïe et sans le moindre souci des conditions d'une telle guerre, l'eût exposé à d'infaillibles échecs. Quand le baron Rosen prit le commandement, tout le Dághestan était soulevé. Un successeur de Scheick-Mansour, un ardent prédicateur de la guerre sainte (son nom était Khasi-Mollah ou Khasi-Mohammed) venait de réunir une armée de Lesghes et de Tchétchens, à la tête de laquelle il ravageait tout le pays russe.

Il faut se donner ici le spectacle des ressources que contient encore l'islamisme, surtout chez ces nations traquées de toutes parts, dont la destinée est de lutter sans relâche ou de périr. Ce n'est pas seulement un fanatisme grossier qui inspire les tribus du Daghestan; il y a chez ces barbares des écoles théologiques dont l'audace et la subtilité tiennent du prodige. Le sentiment national et le sentiment religieux, unis dans une âme solitaire, doivent produire sans peine une sorte d'exaltation mystique; depuis une trentaine d'années, il y a des mystiques de ce genre-là chez les Lesghes et les Tchétchens. Les doctrines des philosophes et des théologiens musulmans n'étaient pas inconnues aux ulémas du Caucase; le *sufisme* particulièrement, cette théorie de l'extase au moyen de laquelle certains sages arabes prétendaient entrer en communication avec Dieu, le sufisme avait pénétré çà et là dans ces contrées

belliqueuses, et y était venu en aide aux ardeurs du patriotisme. A force de se plonger dans ces enivrantes rêveries, les ulémas du Daghestan en ont formé tout un système, espèce de religion nouvelle ou plutôt perfectionnement naturel de l'islamisme, forme supérieure de la loi de Mahomet, qui met d'accord les vieilles sectes d'Omar et d'Ali en les faisant disparaître toutes deux, et qui est aujourd'hui la base de l'État constitué par Shamyl.

Le premier qui ait formulé dans le Caucase la théorie musulmane de l'extase était un certain Hadis-Ismaïl, qui, vers 1823, révéla ses secrets à Mollah-Mohammed, lequel les transmit à ce Khasi-Mollah dont nous parlions tout à l'heure, et lui mit aux mains le glaive embrasé d'Allah. D'après l'enseignement d'Hadis-Ismaïl, les anciennes interprétations du Koran n'avaient plus de sens; Khasi-Mollah était lui-même la loi et la parole d'en haut; il conversait avec Dieu, et les croyants devaient être toujours prêts à lui sacrifier leur vie. Ces croyants, c'étaient surtout les *murides* ou *murschides*, prêtres guerriers, intrépides lévites, gardiens suprêmes des révélations de l'extase. On comprend quelle dut être l'action de ce renouvellement de l'islamisme sur des peuples qui nourrissaient des haines séculaires contre les Moscovites et qui n'attendaient qu'un signal pour se lever. Ce fut d'abord un enthousiasme tout religieux; le petit village de Jarach, résidence de Mollah-Mohammed, était visité par des milliers de pèlerins qui venaient s'initier à la doctrine de Hadis-Ismaïl; puis, quand l'heure propice eut sonné,

la guerre sainte éclata. Dès le commencement, en mai 1830, la forteresse de Tarki faillit tomber au pouvoir de Khasi-Mollah; c'est à grand'peine, et au prix de pertes cruelles qu'elle fut délivrée par le général Kahanoff. Les Tchétchens furent plus heureux à Kilsjar; ils se rendirent maîtres des faubourgs le 1er novembre 1831 et emportèrent un butin considérable. La Russie comprit qu'elle avait affaire à des ennemis qui venaient de doubler leurs forces. Dès que les affaires de Pologne furent terminées, on se hâta de renforcer l'armée du Daghestan; alors le baron de Rosen prit l'offensive et porta le fer et la flamme dans ces petits villages des montagnes qui sont comme des nids d'aigles. Il y eut là de terribles engagements. A Durwek, à Tschumkessen, à Hermantschuk, à Himry, villages tchétchens situés sur des rochers, on se battait de part et d'autre avec un acharnement furieux. A Hermantschuk, lorsque l'infanterie russe eut emporté le village à la baïonnette, un des principaux murides, Muley-Abdurrahman, se jeta avec quelques hommes dans une maison fortifiée, et là, chantant les versets du Koran au milieu des balles et des bombes, ils combattirent en désespérés; on n'en vint à bout qu'en brûlant la maison. Au moment où les murailles s'abîmaient sur lui et les siens, Muley-Abdurrahman chantait encore. A Himry, en octobre 1832, Khasi-Mollah mourut sur la brèche, de la mort des héros et des prophètes. Couvert de blessures, inondé de sang, tout prêt à rendre son âme vaillante au dieu des armées, il s'était jeté à genoux, et, invoquant Allah, il excitait de la voix ceux que ne

pouvait plus enflammer son héroïque exemple. Ce combat d'Himry fut effroyable ; les Tchétchens étaient cernés de toutes parts ; les murides de Khasi-Mollah se firent tuer jusqu'au dernier.

Parmi les hommes qui étaient tombés à côté de Khasi-Mollah, il y avait un jeune muride nommé Shamyl. Frappé de deux balles et percé d'un coup de baïonnette, il gisait, privé de connaissance, au milieu des cadavres de ses compagnons ; on le crut mort. Comment s'est-il relevé ? par quel miracle de ruse et de hardiesse a-t-il échappé aux vainqueurs ? Nul ne le sait ; mais, quelques mois après la catastrophe d'Himry, Shamyl était le premier des murides auprès du nouvel iman Hamsad-Beg. Le règne de celui-ci ne fut pas long. Occupé à relever les forces des Tchétchens, Hamsad-Beg travaillait à dominer par l'ascendant religieux les autres populations du Daghestan, afin de les lier à sa cause, lorsque des rivalités intérieures, suscitées par la diplomatie russe, amenèrent tragiquement sa mort : il fut assassiné dans une mosquée en 1834. C'est à la mort d'Hamsad-Beg que commence la dernière, la plus dramatique période des guerres du Daghestan, celle qui dure encore, et qui, dans la prévision d'une rupture de la paix générale, excite aujourd'hui plus que jamais l'intérêt et la curiosité de l'Europe. Shamyl était un des fervents soutiens de la nouvelle secte religieuse ; disciple chéri du maître, il était tombé dans ses bras sur la brèche sanglante d'Himry ; nul mieux que lui ne pouvait recueillir l'héritage d'Hamsad-Beg et relever le drapeau de Khasi-Mollah.

Shamyl avait trente-sept ans quand il devint le chef des Tchétchens. Il est né, en 1797, dans ce petit village d'Himry où il avait failli trouver la mort auprès de son maître. Il s'était signalé dans sa jeunesse par une gravité précoce, une fierté ardente et une indomptable volonté. Il voulait être le premier en toutes choses; faible de corps, il s'exerçait à endurer les plus cruelles fatigues, et quand un de ses camarades l'emportait sur lui dans les jeux et les combats de la jeunesse, il s'enfermait pendant plusieurs jours comme un vaincu qui pleure sa honte. Son esprit grandissait aussi ardemment que son corps. Il avait un précepteur nommé Dschelal-Eddin, qui joue un rôle important dans son histoire. Dschelal-Eddin, le seul homme auquel il se soit jamais soumis, lui fit lire avec soin le Koran et les philosophes arabes. Affilié à l'école des *sufis*, il développait chez son élève l'enthousiasme religieux et le préparait aux grandes choses. Cette forte éducation a porté ses fruits; le jour où Shamyl a succédé à Hamsad-Beg, toutes les rivalités ont cessé, tous les fronts se sont inclinés devant le front du maître. Shamyl est bien le digne chef de la secte ardente qui l'a proclamé prophète; il est persuadé que ses actes et ses paroles sont le produit immédiat d'une inspiration d'en haut. De là cette exaltation, non pas fébrile, mais majestueuse et calme qui lui donne un impérieux ascendant sur ses peuples. Il a des éclairs dans les yeux et des fleurs sur les lèvres, dit un des poëtes du Daghestan. Il est de taille moyenne, ses cheveux sont blonds; ses yeux, couverts de sourcils noirs et épais,

sont pleins de feu; sa barbe a blanchi de bonne heure, mais tout dans sa personne annonce une juvénile énergie. Malgré l'activité ardente qu'il déploie, il est d'une sobriété de cénobite; il mange peu, ne boit que de l'eau et dort à peine quelques heures. M. Bodenstedt affirme qu'il a trois femmes; il n'en aurait qu'une selon M. Wagner. Tous ces détails ont été donnés par des prisonniers revenus du Daghestan. La résidence de Shamyl a été longtemps la petite forteresse d'Akulcho. Je dirai tout à l'heure à la suite de quelles luttes sanglantes il a été obligé de chercher un autre asile. Il s'y était fait construire, par des prisonniers russes, une maison européenne à deux étages. C'est là qu'il régnait, dans les premières années, pauvre, sans trésor, n'ayant rien pour solder ses troupes, nourri souvent par elles, mais aussi puissant par l'enthousiasme religieux que s'il eût possédé des millions. Les murides qui l'entourent sont prêts à se faire tuer sur un signe de sa main. Jamais chef, dans le Daghestan, n'a exercé une autorité comparable à la sienne. Scheick-Mansour lui-même, qui avait soulevé tout le Caucase, Scheick-Mansour, *le héros fort, le grand semeur du champ de la foi*, n'était qu'un guerrier illustre et respecté. Shamyl est tout à la fois le sultan et le prophète des Tchétchens. « Mahomet est le premier prophète d'Allah! Shamyl est le second prophète! » Tel est, depuis 1834, le cri de guerre du Daghestan.

Le plus redoutable adversaire qu'ait rencontré Shamyl est le général Grabbe. Le général Golowin, qui avait succédé au baron de Rosen dans le commandement

du Caucase, était fort opposé au système de guerre offensive; le général Grabbe au contraire, chargé des opérations militaires du Daghestan, brûlait d'aller chercher dans ses forteresses cet ennemi dont il voyait grandir l'influence et l'audace. Il écrivait sans cesse à Saint-Pétersbourg que son chef, résidant à Tiflis, ne pouvait connaître exactement les nécessités de la situation, et il demandait comme une grâce qu'il lui fût permis de faire une expédition dans les montagnes. Il voulait surtout attaquer cette forteresse d'Akulcho, où Shamyl avait établi le siége de son pouvoir. La forteresse prise, les Tchétchens, dispersés ou découragés, ne tarderaient pas à se soumettre. Il espérait d'ailleurs que ce terrible Shamyl tomberait mort ou vif entre ses mains, comme Khasi-Mollah sept ans plus tôt sur les remparts d'Himry. La permission fut accordée; c'était au printemps de 1839. La colonne du général Grabbe se mit aussitôt en route. Akulcho était à soixante werstes (environ quinze lieues) des postes les plus avancés. Après quelques jours d'une marche pénible dans les gorges, on arriva au pied du rocher où s'élevait la demeure de Shamyl. Pas un coup de fusil n'avait été tiré pendant la route; les Tchétchens réunis à Akulcho attendaient l'ennemi de pied ferme. Les Russes avaient cru que les canons et les obus auraient facilement raison des assiégés. La forteresse en effet fut bientôt démantelée; mais les Tchétchens n'avaient presque pas souffert. A l'abri dans les souterrains et les caves, ils n'en sortaient que pour tirer à coup sûr. Malheur au soldat qui se montrait derrière les retranchements! une balle,

lancée par un Freyschütz invisible, l'étendait sur la place. Le premier assaut coûta cher à la colonne du général Grabbe : sur quinze cents hommes qui tentèrent l'escalade, il n'en revint pas cent cinquante. Le général Grabbe ne se découragea pas. Un second et troisième assaut, moins meurtriers que le premier, assurèrent aux Russes la possession de deux points importants. On se mit alors à miner le rocher. Étonnés de l'immobilité apparente de l'ennemi et effrayés du bruit de la sape, les assiégés étaient sortis de leurs retraites afin de découvrir ce qu'on préparait contre eux ; les Russes profitèrent de l'occasion, et un quatrième assaut, énergiquement dirigé, donna la forteresse au général Grabbe. C'est le 22 août 1839 qu'eut lieu la prise d'Akulcho ; le siége durait depuis près de quatre mois. Exaspérés par cette longue résistance, les Russes ne firent point de quartier. Après le massacre, on chercha partout, mais en vain, le cadavre de Shamyl. Il y avait dans les flancs de la montagne des cavernes où s'étaient retirés un certain nombre de Tchétchens ; c'est de là que le hardi prophète et les siens s'apprêtaient encore à frapper de mort plus d'un infidèle. Qu'allait-il devenir cependant ? Impossible de fuir ou de résister longtemps, toutes les issues étaient au pouvoir de l'ennemi. Les murides qui l'accompagnaient n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour sauver le chef de la foi. Avec quelques solives trouvées dans la caverne, ils construisent une sorte de radeau, le jettent dans le fleuve Koysou, qui coule au pied du rocher, et s'élancent eux-mêmes du haut de la caverne sur l'embarcation flottante. A ce

coup hardi, les Russes ne doutent pas que Shamyl ne soit là. L'ordre est donné de poursuivre le radeau; l'infanterie le suit sur les deux rives, et les Cosaques lancent leurs chevaux à la nage pour s'emparer du prophète. Or, tandis que toute l'attention des Russes était tournée de ce côté, un homme s'élançait dans le Koysou, et, traversant le fleuve à la nage, disparaissait dans les montagnes. Les Tchétchens du radeau avaient tous péri en se défendant, mais Shamyl était sauvé. Qu'on se représente l'apparition du prophète au milieu des populations qui venaient d'apprendre la ruine d'Akulcho ! On le croyait enseveli sous les ruines, et tout à coup il ressuscitait d'entre les morts. N'était-il pas manifestement l'envoyé de Dieu ? L'autorité de Shamyl n'a jamais été plus grande que depuis cette héroïque défaite.

Après la prise d'Akulcho, Shamyl résolut de prêcher la guerre sainte aux Tcherkesses. Il avait échoué en 1836 auprès des Awares, importante peuplade du Daghestan complétement soumise à la Russie; il espéra que les Caucasiens de la mer Noire se joindraient aux Caucasiens de la mer Caspienne, car tous ceux-là, les seuls Awares exceptés, étaient enrôlés sous sa bannière et formaient presque une nation. Si les Tcherkesses pouvaient recommencer la lutte en même temps que les Tchétchens, quel coup terrible porté à la puissance russe! Shamyl visita les Ubiches et les Adighés; il fut reçu par eux avec honneur, mais il obtint de médiocres résultats. La haine de la Russie a beau être un lien puissant entre les populations des deux parties du Caucase, il y a des rivalités séculaires qui les séparent.

La différence des idiomes est aussi un obstacle à cette communauté d'efforts que voulait provoquer l'ardent chef des Tchétchens. Shamyl, obligé de prêcher la guerre sainte en turc, fut compris seulement des chefs et des mollahs. Il revint de la Circassie, n'emportant que de vagues promesses et l'assurance d'une aversion irréconciliable pour la Russie. Il avait choisi pour résidence la forteresse Dargo, une place moins forte qu'Akulcho, mais située aussi dans une position presque imprenable. Le général Grabbe voulut l'y poursuivre encore. Les troupes expéditionnaires partirent de Girselaul au mois de mai 1842. Shamyl donna l'ordre aux Tchétchens de ne pas tirer un coup de fusil pendant que la colonne serait en marche; on la laissa s'engager dans les sombres forêts et les défilés tortueux qui avoisinent Dargo, puis elle fut cernée de toutes parts et à moitié anéantie. Ce désastre des Russes à Dargo est un des plus terribles échecs qu'ils aient subis dans le Caucase. On attendait à Girselaul le retour de la colonne, et déjà l'on avait fait maints préparatifs pour fêter les vainqueurs; ce fut un lamentable spectacle quand on vit arriver ces troupes où tant de rangs étaient vides. Le prince Tchernicheff, ministre de la guerre, en mission alors dans le Caucase, était précisément à Girselaul; il put voir ce lugubre tableau, il put entendre les cris des femmes et des enfants, les plaintes des officiers, les murmures des soldats. Des entreprises comme celle-là veulent être justifiées par le succès : quelques semaines après, le général Grabbe perdait son commandement.

Pendant que Shamyl grandissait ainsi dans le Daghestan, les Tcherkesses de la mer Noire, excités par le bruit lointain de ses triomphes, tentaient aussi quelques attaques contre les Russes. Déjà, avant le voyage de Shamyl en Circassie, vers 1836, quelques soulèvements avaient eu lieu. Les Tcherkesses, qui n'avaient plus affaire au brillant et intrépide général Sass, le Lamoricière du Caucase, rompirent plus d'une fois la ligne de défense confiée à la garde des Cosaques. Le général Sass, enlevé subitement à ses fonctions comme Yermoloff, avait eu pour successeur le général Wiljaminoff, qui prétendait effrayer les Tcherkesses par des proclamations retentissantes et des gasconnades en style poétique. M. Wagner en cite une des plus curieuses, datée de 1837. « La Russie, écrivait le général, a conquis la France. Elle a mis à mort les fils de ce pays et emmené ses filles en captivité. Quant à l'Angleterre, comment pourrait-elle venir au secours des Tcherkesses ? C'est de la Russie qu'elle reçoit son pain de tous les jours. En un mot, il n'y a que deux puissances : Dieu dans le ciel et le tsar sur la terre, et si la voûte des cieux s'écroulait, la Russie serait assez forte pour la soutenir sur ses millions de baïonnettes. » Les Tcherkesses, dit M. Wagner, s'amusaient beaucoup de ces prétentieuses niaiseries, et les attaques nocturnes se renouvelaient sur plus d'un point. En 1840, quatre forteresses de la ligne tombèrent au pouvoir des Tcherkesses, qui se contentèrent de les piller. En 1843, après la victoire de Shamyl à Dargo, il y eut encore quelques prises d'armes ; mais deux ou trois succès énergiquement

remportés par les Russes réduisirent bientôt leurs adversaires à ce rôle d'hostilité passive que nous avons décrit.

La défaite du général Grabbe à Dargo ne fut pas seulement l'occasion de sa disgrâce, elle amena aussi la destitution du gouverneur général ; le système d'occupation défensive prévalait à Saint-Pétersbourg. Le général Golowin fut remplacé par le général Neidhardt, officier allemand plus distingué par son habileté administrative que par ses talents militaires, et le commandement actif, enlevé au général Grabbe, fut donné au général Gurko. On devait, d'après les instructions du ministre de la guerre, se fortifier sur tous les points occupés, et renoncer pour longtemps aux expéditions aventureuses : quelques années de paix étaient nécessaires pour relever le moral de l'armée. L'audace de Shamyl en décida autrement. La fin de l'année 1843 est une des plus sanglantes périodes de l'histoire du Caucase. Le prophète envahit au mois de septembre le pays des Awares, dont les chefs, nous l'avons vu, sont les alliés du tsar. Il assiége la garnison russe, détourne l'eau qui l'alimentait, et la force de se rendre jusqu'au dernier homme. Un bataillon envoyé au secours est massacré tout entier. Alors le général Kluke de Klugenau s'élance au-devant de Shamyl dans l'Awarie avec des forces considérables. Shamyl le bat, le poursuit, l'oblige de se jeter dans la forteresse de Chunsak, et semble près d'emporter la place, quand le général Dolgoroucki, arrivant avec des troupes supérieures en nombre, délivre la garnison après plusieurs combats où

la victoire, longtemps indécise, est chèrement achetée. Shamyl retourne sur ses pas ; il ravage l'Awarie, emmène tous les habitants de gré ou de force, se réservant de convertir par ses prédications guerrières ceux qui étaient encore attachés à la Russie, et quelques semaines après, revenant à la tête d'une armée composée de Tchétchens, d'Awares, de Lesghes, de Kumikes, populations sans liens de race ou de langage, mais exaltées par un même fanatisme, il va mettre le siége devant la forteresse de Wnézapnaia ou Vnézapné. Les généraux Kluke et Dolgoroucki, qui commandaient la place, la défendirent énergiquement; mais Shamyl ne se retira pas sans avoir fait subir de cruelles pertes à ses ennemis. Telle fut la fin de l'année 1843. Un administrateur habile ne suffisait pas à une guerre de cette nature ; ce qu'il fallait, c'était à la fois la vigilance minutieuse du général Neidhardt et l'activité ardente d'un Sass ou d'un Grabbe. Au commencement de 1844, la lente circonspection du général Neidhardt compromit un succès préparé avec adresse. On avait enfermé Shamyl dans un défilé; à force de prendre ses précautions, Neidhardt envoya un jour trop tard l'ordre de commencer l'attaque, et Shamyl eut le temps de s'échapper. Ce fut la condamnation du général; remplacé peu de temps après par le comte (aujourd'hui prince) Michel Woronzoff, il alla mourir de douleur à Moscou.

Voilà neuf ans que le prince Woronzoff et le prophète Shamyl sont en présence; depuis cette époque, l'héroïque audace de Shamyl n'a pas faibli, mais la conquête russe, il faut le reconnaître, se développe de jour en

jour avec une régularité magistrale. Depuis vingt ans, dit très-bien M. Wagner, on avait envoyé à Tiflis des hommes éminents à divers titres ; on n'avait pas encore trouvé le vrai gouverneur du Caucase. Aucun des généraux russes, depuis Yermoloff, n'avait paru embrasser toute l'étendue de sa tâche. Paskewitch, connu par ses campagnes contre les Perses et les Turcs, méritait sa réputation d'administrateur irréfléchi. Rosen, au contraire, ne se distinguait que comme un négociateur adroit. Golowin avait la dignité et le calme diplomatique qui plaisent aux Orientaux, mais ses facultés étaient médiocres. Neidhardt était l'homme le plus consciencieux et le plus intègre ; pourquoi cette circonspection, cette vigilance de toutes les heures n'étaient-elles pas jointes à une activité ardente? Ce *pédant Allemand*, dont la scrupuleuse probité gênait plus d'un fonctionnaire, ce *pédant Allemand*, disaient-ils, ne fera jamais rien qui vaille dans une telle guerre, et l'extrême prudence du général, on le vit bien en 1844, justifiait ces murmures. A qui allait passer le commandement? Les uns disaient que le vieux Yermoloff, quoique affaibli par l'âge, serait rappelé sur le théâtre de ses triomphes; les autres pensaient que le ministre de la guerre, le prince Tchernicheff, prendrait pendant quelques années la direction des affaires du Caucase. Personne ne songeait au comte Woronzoff, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, qui passait pour être fort mal en cour. C'était une opinion accréditée en Crimée que le général avait autour de lui, dans son état-major, dans son palais, à sa table, des espions chargés de rapporter au tsar toutes

ses paroles, et qu'on n'attendait qu'un prétexte pour destituer un homme dont l'indépendance avait excité d'implacables inimitiés. La nomination du comte au gouvernement du Caucase fit tomber tous ces bruits. Jamais depuis Potemkin, le favori de Catherine II, un sujet russe n'a été investi de pouvoirs aussi étendus que les siens. Le comte Woronzoff a reçu du tsar une autorité dictatoriale, et il commande toutes les provinces conquises entre le Pruth et l'Aras ; il a conservé en effet, bien que gouverneur du Caucase, son gouvernement de la Nouvelle-Russie et celui de la Bessarabie. Le comte Woronzoff a droit de vie et de mort sur les indigènes; il peut nommer et destituer à volonté tous les fonctionnaires jusqu'au sixième grade ; il peut distribuer les récompenses et les décorations à l'armée sans les faire confirmer par le tsar ; il peut enfin livrer aux tribunaux les fonctionnaires et officiers de tout grade. Le tsar, comme on voit, a abandonné à son représentant la plus grande partie de ses priviléges autocratiques. Une telle faveur est sans exemple ; le maréchal Paskewitch lui-même, quand il gouvernait la Pologne, n'avait pas une autorité comparable à celle du prince Woronzoff.

Les services rendus par le prince dans la Nouvelle-Russie justifient cette confiance extraordinaire. Un Français illustre, le duc de Richelieu, avait déjà transformé ces provinces et prêté à une civilisation naissante l'appui d'une volonté forte et d'une intelligence supérieure ; le prince Woronzoff a continué et agrandi en Crimée l'œuvre du duc de Richelieu. Il n'était plus

jeune lorsqu'il fut envoyé dans le Caucase, mais son activité ne s'était point ralentie. On dit même que ses admirateurs rêvent pour lui des fonctions plus importantes que celles de gouverneur du Caucase. Un Russe de Crimée le disait un jour à M. Wagner : — « C'est à Constantinople qu'est la vraie place du prince Michel Woronzoff. Il aime et connait admirablement l'esprit des peuples orientaux. Nul ne serait plus propre que lui à réconcilier l'Occident et l'Orient, le christianisme et l'islam. » Le prince Woronzoff, il faut l'espérer, n'aura jamais l'occasion d'exercer ses talents sur les rives du Bosphore. M. Wagner, tout favorable qu'il est à la Russie, n'hésite pas à ajouter : « La Russie n'a pas encore *digéré* les conquêtes de Catherine ; tant que la Pologne et le Caucase ne seront pas devenus des provinces toutes russes, aucun tsar ne songera à s'emparer d'une proie dont la conservation seule lui coûterait plus de sang que n'en ont coûté tous les agrandissements de l'empire. » On nous pardonnera d'être moins facilement satisfaits : nous pensons que la transformation complète de la Pologne et du Caucase, si difficile que soit une pareille tâche, ne serait pas le début d'une période nouvelle où la Russie régnerait sur le Bosphore : il y a d'autres obstacles que ceux-là à des projets qui menacent l'Europe entière. Toutefois, cette digression de M. Wagner a son prix, et les ambitieuses espérances des amis du prince Woronzoff sont un avertissement qu'il convenait de signaler.

Les immenses pouvoirs du prince Woronzoff lui ont surtout été donnés pour mettre un terme, s'il est pos-

sible, à l'épouvantable corruption des fonctionnaires de tous ordres. Déjà, à plusieurs reprises, on avait fait justice de bien des abus ; c'est ainsi que, sous l'administration du baron de Rosen, son gendre, le général prince Dadian, apostrophé par le tsar au milieu d'une revue, fut dégradé publiquement et condamné à quitter son brillant uniforme pour endosser la casaque du simple soldat. Les désordres, la concussion, le pillage des caisses publiques, étaient presque passés à l'état de choses régulières. Le général Neidhardt, le plus intègre des généraux qui ont précédé le prince Woronzoff, était taxé de pédantisme parce qu'il voulait tout voir de près ; mais le général Neidhardt était mal secondé. Armé de la souveraine autorité des tsars, le prince Woronzoff a procédé à son œuvre avec une résolution inflexible. L'étable d'Augias est aujourd'hui nettoyée en partie. Des centaines d'officiers ont été dégradés, et quelques-uns de ceux-là occupaient les positions les plus hautes ; presque tous les fonctionnaires civils, préfets, sous-gouverneurs, administrateurs de districts, qui pillaient à la fois le trésor public et les malheureux indigènes, ont été traînés devant les juges sur les bancs des voleurs. Autant le prince se montre impitoyable pour les Russes prévaricateurs, autant il est bienveillant à l'égard des indigènes. La plupart des Adighés lui sont dévoués ; il envoie des présents aux chefs, il leur donne même des secours en argent, et leur fournit, par maintes concessions habiles, le moyen de bien vendre leurs denrées sur les marchés moscovites. Il n'est pas rare de voir des chefs autrefois redoutés visiter le prince dans son

palais de Tiflis et assister à ses fêtes. Quant aux Tchétchens, il a compris que ce serait une duperie de vouloir nouer des relations amicales avec eux ; tant que Shamyl sera vivant, il ne faut pas s'attendre à voir cesser la guerre sainte.

A l'époque où le prince Woronzoff vint prendre le commandement du Caucase, Shamyl n'était plus le chef que nous avons vu succéder à Hamsad-Beg. Son autorité était immense. Les Awares, les Kistes, les Kumikes, d'autres peuplades encore, subjugués par l'éloquence entraînante du prophète, avaient oublié leurs vieilles haines pour s'associer aux Lesghes et aux Tchétchens. Naguère il ne gouvernait qu'un petit nombre de tribus ; c'était maintenant un peuple tout entier. Pour arriver à ce grand résultat, que d'efforts il lui avait fallu, quelle habileté, quel génie politique ! Shamyl n'est pas seulement un homme de guerre, c'est un législateur. Soumettre les princes des tribus, fonder une monarchie théocratique au milieu d'une barbarie féodale, réconcilier des peuplades hostiles, leur donner à toutes une seule croyance, constituer une armée régulière chez des races de cavaliers indépendants, établir des institutions durables, créer enfin et organiser une nation, telle a été l'œuvre de Shamyl. Par sa doctrine religieuse il a concilié les sectes d'Omar et d'Ali ; par ses victoires, il a ébloui les montagnards des différentes races et dompté l'orgueil de leurs princes. Les tribus une fois associées à la même guerre religieuse, il les a réunies sous une même loi civile ; les anciennes divisions de territoire ont disparu. Le pays que possède Shamyl est

réparti en vingt provinces, et chacune de ces provinces est administrée par un gouverneur ou naïb. Ces naïbs n'ont pas tous un égal pouvoir : il en est quatre seulement, les amis les plus dévoués du prophète, qui ont un droit de souveraineté sur leurs sujets ; les autres sont tenus de soumettre leurs décisions au contrôle du chef suprême. L'organisation de l'armée, chef-d'œuvre de précision ingénieuse, est admirablement combinée pour entretenir à la fois l'unité de la discipline et l'ardeur militaire. Chaque naïb fournit trois cents cavaliers à l'État, et voici de quelle manière le recrutement est réglé : il faut un cavalier pour dix familles ; or la famille à laquelle appartient le soldat est dispensée de toute contribution tant que le soldat est vivant ; l'équipement et l'entretien sont à la charge des neuf autres. Ces cavaliers doivent être toujours armés, toujours équipés, même la nuit, et prêts à monter en selle au premier signal. En 1843, la cavalerie de Shamyl s'élevait à cinq mille hommes.

Telle est l'armée permanente du Daghestan ; mais à côté de celle-là il y a la milice, composée de la population ordinaire. Tous les habitants des *aouls*, de quinze ans à cinquante, s'exercent sans relâche à monter à cheval et à manier les armes ; ils sont organisés pour défendre leurs villages en cas d'attaque, et au besoin pour suivre le prophète dans les expéditions lointaines. Chacun des cavaliers de la troupe régulière est le chef des dix familles qu'il représente. La garde particulière de Shamyl est de mille hommes ; chacun d'eux reçoit trois florins par mois et une part déterminée dans tout

ce qui est pris sur l'ennemi. Tous les *aouls* du Daghestan se disputent l'honneur de fournir quelques soldats à ce corps d'élite. Shamyl, qui sait le prestige du faste sur les imaginations orientales, ne quitte jamais sa demeure sans une escorte de cinq cents cavaliers. Le revenu de Shamyl n'était d'abord que le butin, dont le cinquième, d'après l'usage antique, appartenait au chef, et le reste était partagé entre les soldats. Depuis, des impôts ont été établis; la dîme de la récolte grossit tous les ans le trésor public. Les terres données autrefois aux mosquées pour le seul avantage des prêtres et des derviches ont été attribuées à l'État; les prêtres reçoivent en échange un traitement régulier. Quant aux derviches, ceux qui pouvaient porter les armes ont été incorporés dans la milice; les autres ont été chassés du Daghestan. Shamyl a établi aussi des postes afin de transmettre rapidement les nouvelles; chaque village doit tenir toujours des chevaux prêts à partir, et des courriers munis d'un passeport revêtu du sceau du naïb parcourent ainsi de longues distances avec une célérité merveilleuse. Les récompenses accordées au courage sont des ordres et des décorations; elles consistent surtout en médailles d'argent ornées d'inscriptions poétiquement expressives. Les punitions infligées au lâche, au traître, au voleur, au meurtrier, sont consignées dans un code qui est l'œuvre du prophète. La peine de mort y figure sous trois formes différentes, selon le degré d'infamie que le juge a prétendu attacher au crime. Pour s'assurer l'obéissance dont il a besoin, Shamyl laisse croire à son peuple qu'il a des entretiens avec

Allah. Ces visions ont lieu une fois par an; il s'y prépare par de longues retraites, par des jeûnes et des prières. Pendant ce temps-là, sa maison est gardée avec soin, et nul n'y peut pénétrer. Enfin la retraite est finie, le ciel s'est révélé à son prophète, et Shamyl, appelant autour de lui les prêtres et les naïbs, leur communique les volontés d'Allah!

On connaît maintenant les deux hommes que la guerre du Caucase met aux prises depuis bientôt dix ans. Le prince Woronzoff et le prophète Shamyl sont dignes de lutter ensemble. Investis tous deux d'une dictature extraordinaire, ils combattent tous deux pour une cause qui les passionne. Le prince Woronzoff se considère comme un des pionniers de la civilisation; Shamyl est le sauveur de la foi de ses pères et le rempart de la patrie menacée. De grands faits d'armes ont signalé cette période nouvelle. La première pensée du prince Woronzoff fut d'effacer dans le sang des Tchétchens l'humiliation infligée au général Grabbe; il fallait que la forteresse de Dargo fût détruite, et tel a été en effet le résultat de la brillante expédition de 1845. Après cet acte de vigueur, le prince Woronzoff, étudiant la tactique de son ennemi, résolut d'approprier l'attaque aux conditions de la lutte. Il n'y avait eu jusque-là que deux systèmes : la guerre défensive et les expéditions aventureuses. Une attitude simplement défensive, tout en refoulant les Caucasiens dans leurs montagnes, leur permettait de s'unir entre eux et de développer les institutions de Shamyl; les expéditions, on l'avait déjà vu, n'offraient que des chances bien incertaines; le soldat

russe ne sait pas se battre sur ces pentes hérissées que gravissent si gaiement nos bataillons. L'important, c'était d'abord de détruire cette unité nationale qu'on avait eu l'imprudence de laisser croître; il fallait briser ces liens, il fallait aussi diviser l'armée de Shamyl, arriver subitement sur des points éloignés, et obliger les cavaliers tchétchens à se porter de plusieurs côtés à la fois.

Après la victoire de Dargo, le comte Woronzoff, élevé à la dignité de prince, eut une longue conférence à Sébastopol avec l'empereur Nicolas; il exposa son système et demanda surtout qu'il fût pratiqué avec persévérance. Vouloir soumettre le Caucase par une seule et décisive expédition, c'était, disait-il, une chimérique entreprise à laquelle toutes les forces de la Russie ne suffiraient pas; on ne devait songer qu'à épuiser l'ennemi, et ce dessein exigeait, comme dit la fable, *patience et longueur de temps*. Le plan du prince Woronzoff, approuvé par le tsar, fut aussitôt et résolûment suivi. Les colonnes mobiles, qui avaient obtenu de si glorieux résultats en Algérie sous le maréchal Bugeaud, commencèrent à sillonner le Caucase. Si le soldat russe, ferme à son poste, mais dépourvu d'élan, eût pu comprendre cette guerre comme notre brillante armée d'Afrique, le succès de ces colonnes eût été certainement plus rapide; il a été toutefois assez grand pour provoquer de la part de Shamyl une résistance désespérée. Ainsi en 1846, pendant que les colonnes préparaient de nouvelles expéditions, le prophète, appelant aux armes non-seulement ses troupes régulières, mais tous les cavaliers des *aouls*, abandonna le théâtre de la guerre, traversa deux lignes de

forts, sans compter deux grands fleuves, qui rendaient son retour plus difficile, et envahit la Kabarda. Les Kabardiens sont des Tcherkesses et appartiennent par conséquent à la partie occidentale du Caucase; ce sont les Circassiens de la plaine, comme les Adighés sont les Circassiens de la montagne. Exposés de toutes parts aux armes russes, ils sont soumis depuis longtemps, et il est évident que Shamyl, en commençant par eux, voulait porter la terreur chez les tribus indécises. Jamais chef du Daghestan n'avait montré une plus téméraire audace. Shamyl avait, assure-t-on, vingt mille cavaliers sous ses ordres; c'était beaucoup sans doute, et il s'en faut bien qu'avant 1846 il ait pu mettre sur pied une troupe aussi nombreuse; sa cavalerie cependant pouvait être cernée en rase campagne par l'armée russe et anéantie d'un seul coup. Sa témérité lui réussit; il pilla les Kabardiens, brûla les moissons, enleva des centaines de captifs, et, ramenant sa troupe grossie d'une multitude de recrues qu'effrayaient ses violences, il traversa comme un coup de foudre les lignes russes épouvantées.

Shamyl, en quittant la Kabarda, avait annoncé qu'il reviendrait bientôt; mais on ne frappe pas deux fois de pareils coups. Depuis six ans, l'infatigable persévérance du prince Woronzoff enferme les Tchétchens dans un cercle de fer. Shamyl pourrait-il aujourd'hui, comme en 1846, rassembler vingt mille cavaliers? La chose est peu probable. Le prophète est toujours le chef vénéré dont la parole crée des héros, il a toujours, malgré l'âge qui s'avance, la jeunesse de l'enthousiasme et la virilité

des résolutions ; mais le théâtre de son activité s'est singulièrement rétréci. Que ce théâtre doive se rétrécir de jour en jour, comme le proclament les Russes, il est permis d'en douter. Le cercle impitoyable que le prince Woronzoff trace autour de la Tchétchenia ne dépassera pas certaines limites, et Shamyl est protégé par des forteresses naturelles qui longtemps encore abriteront ses enfants. Il lui arrivera plus d'une fois de rompre les lignes russes, de détruire des forts, de recruter violemment des soldats chez les tribus soumises, comme il l'a fait au mois de juin 1850 malgré le général Dolgoroucki. Je crois même que, dans cette situation nouvelle, les annales du Daghestan auront un plus grand nombre de succès à enregistrer ; le territoire du prophète, moins étendu désormais, est à l'abri d'une surprise, et Shamyl est le maître de choisir l'heure et le lieu pour frapper. Ce qui paraît certain, c'est qu'il doit renoncer à la grande guerre, dont le rêve a été l'espoir et l'inspiration de toute sa vie. Prêtre visionnaire, prophète enthousiaste, législateur et guerrier, il semblait appelé par ses facultés puissantes à devenir le souverain du Caucase. C'était à lui de renouveler en l'agrandissant le rôle de Scheick-Mansour, et de faire régner une seule foi, un seul amour, une seule haine, des bords de la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Une telle espérance ne lui est plus permise. Les bruits de guerre qui des rives du Bosphore retentissent aujourd'hui jusqu'à son camp ont-ils rendu ses chances meilleures ? Ils ont du moins donné un nouvel élan à son audace. Il y a quelques mois à peine, Shamyl a fait essuyer aux Russes

une des plus sanglantes défaites qu'ils aient subies depuis le commencement de la lutte : il leur a enlevé un matériel d'artillerie considérable et a reconquis, — je tiens ce fait d'un officier de l'armée du Caucase, — environ huit lieues de terrain. Si les Turcs portent vigoureusement la guerre en Géorgie, on ne peut nier que les Tchétchens n'aient un rôle important à remplir. Ce ne sera toutefois qu'un rôle de détail, et à moins qu'on n'en vienne aux dernières extrémités, les audacieux projets de Shamyl ne se réaliseront pas. La mission qui lui reste est assez belle : héroïque représentant d'une nation destinée à périr, il lui a donné de telles ressources, qu'elle peut encore vivre de longs jours. Gardien des portes de l'Asie, il arrête l'ambition moscovite, et tient en échec avec une poignée de braves l'empire immense qui prétend faire trembler l'Europe.

Il est difficile d'étudier ces guerres du Caucase sans être agité de mille sentiments contraires. Si l'on se place au point de vue de la vérité abstraite, on est obligé de désirer le triomphe de la Russie, ou tout au moins de le prévoir comme une chose qui satisfait la pensée. N'est-ce pas la Russie qui représente la lutte de la civilisation contre la barbarie, la lutte du christianisme contre la religion de Mahomet ? Quelque intérêt qui s'attache à des héros comme Shamyl et ses compagnons d'armes, l'inflexible loi de l'histoire nous montre ici des races condamnées à disparaître au sein d'une race supérieure. Ce même principe qui justifie nos conquêtes africaines, nous ne pouvons sans une injustice flagrante en refuser l'application à la Russie. Nous qui

avons vaincu et pris le Shamyl de l'Atlas, nous ne pouvons souhaiter le triomphe définitif de l'Abd-el-Kader du Caucase. Ces objections que se fait notre esprit ont toute leur force, encore une fois, si nous ne quittons pas le domaine des abstractions ; mais jetez les yeux sur la réalité, voyez quel est l'ennemi de Shamyl, voyez quel but poursuit cet ennemi et quels seraient les résultats de sa victoire. Un poëte l'a dit :

> Il est beau d'envahir une terre nouvelle;
> Il est beau de soumettre un pays indompté,
> Lorsqu'au milieu des rangs marche l'humanité,
> Et quand tout cavalier, au pommeau de sa selle,
> Porte avec soi la liberté [1].

Ce n'est pas là précisément ce que les Cosaques de la ligne portent au pommeau de leurs selles. Est-ce l'humanité du moins qui marche dans les rangs de l'armée russe? N'est-ce pas plutôt l'ambition, cette même ambition astucieuse et ardente qui arrête en ce moment le travail de la civilisation européenne? Cette seule réflexion suffit ; les sympathies inspirées par le vaillant Shamyl n'ont plus besoin d'excuse.

Une autre idée a frappé un des écrivains à qui nous avons emprunté quelques-uns des traits de ce tableau. En voyant tous ces peuples barbares, Cosaques et Tcherkesses, les uns complétement soumis, les autres attirés par la civilisation et qui déjà fournissent des escadrons

[1] Auguste Barbier, *chants civils et religieux.*

au tsar, M. Wagner a porté ses yeux plus loin. Que se passe-t-il au fond de la Sibérie? Que deviennent sous l'administration russe toutes ces tribus nomades dont les invasions terrifiaient encore l'Europe du moyen âge? Les derniers barbares que le nord de l'Asie ait vomis sur l'Occident sont aujourd'hui les sujets des tsars. Kirghises, Baschkirs, Bouriates, Tartares ou Mongols, sectateurs de Mahomet ou de Bouddha, ces peuples subissent depuis longues années l'action du gouvernement de Saint-Pétersbourg; bien plus, ce ne sont pas seulement les tribus mahométanes ou bouddhistes de la Sibérie inférieure qui sont maniées ou transformées par les agents de la politique moscovite; les sauvages du centre et du nord, les Jakoutes et les Tonguses sont aussi l'objet d'une éducation particulière. Dans quel but, avec quelles espérances s'efforce-t-on de les soumettre à la discipline des Cosaques? Quel sera le résultat de ces efforts? N'y a-t-il pas là une menace pour l'Europe? M. Wagner, dans une heure de défiance, s'est posé toutes ces questions; il a essayé de percer ces ténèbres; il a vu les sauvages de la Tartarie et de la Mongolie enrégimentés par les mêmes hommes qui ont assoupli les Cosaques et qui commencent à discipliner certaines tribus tcherkesses, il a embrassé ainsi d'un même coup d'œil le travail souterrain de la Russie dans les solitudes de l'Asie septentrionale comme dans les steppes du Caucase, et il s'écrie avec une singulière épouvante :

« Cet immense empire, d'où sont sorties les plus grandes catastrophes qu'ait subies la société européenne, a-t-il réellement

achevé sa tâche, et la civilisation n'est-elle plus exposée de ce côté à l'un de ces effroyables ouragans qui bouleversent le monde de fond en comble? Que les prophètes d'Orient ou d'Occident nous l'apprennent : mes yeux ne savent pas lire dans l'avenir. Je dis seulement que ce Cosaque si utile et si industrieux remplit l'office de l'éléphant apprivoisé qu'on exerce à prendre et à apprivoiser les éléphants sauvages. Et déjà, en effet, au fond de la Sibérie, des centaines de hordes belliqueuses, à demi muselées par des mains habiles, s'accoutument chaque jour à comprendre et à suivre les ordres retentissants partis des bords de la Newa. Elles sont inscrites, ces hordes, sur les registres de l'armée, comme des recrues bonnes au service. Quelques milliers d'instructeurs, venus des contrées du Don, ne se lassent pas de leur enseigner la manœuvre, et ils ont établi pour cela des stations jusqu'aux frontières de la Chine. Là, de tous côtés, on travaille depuis dix ans à dresser des cavaliers et à former des escadrons. Ce sont, on l'assure, de très-pittoresques régiments, et un curieux touriste d'Europe ne perdrait pas sa peine en allant rendre visite à ces centaures velus. Patience pourtant! Tous ces exercices dans ces plaines d'où venaient les Mongols, c'est peut-être pour donner un jour à l'Occident le spectacle d'une magnifique parade et faire défiler devant l'Europe deux ou trois cent mille de ces bêtes fauves. Ah! comme le vent de Sibérie sifflait ce soir sur la steppe et poussait vers l'Occident de noirs escadrons de nuages! Un instant je crus voir, au milieu des ombres du crépuscule, ces barbares que l'Asie précipitera encore une fois sur l'Europe énervée. Je crus entendre les Mongols enrégimentés pousser leur cri d'autrefois, l'épouvantable *halla* de Gengis-Khan, lorsqu'il partait pour ravager le monde à la tête des démons de la steppe. Il me semblait aussi que les tombeaux mongols s'ouvraient et que les spectres des ancêtres, se dressant du fond de leurs fosses, faisaient des saluts d'encouragement à leurs arrière-neveux. Effrayé de ces fantômes qu'évoquait mon esprit, j'abrégeai ma promenade, et je revins sous le toit de mon Cosaque. La tempête ne sifflait plus, je n'entendais plus la mélodie cosaque et mongole de *hourras* et de *hallas ;* seulement le vent murmurait

comme un avertissement lugubre, et me remettait en mémoire ces expressives paroles d'un écrivain slave, que je prie le lecteur de lire deux fois : — Nous autres Slaves, nous devons un sérieux avis à nos frères d'Occident. L'Occident oublie trop les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, ce berceau des peuples nés pour le carnage et pour la destruction. Qu'on ne croie pas que ces peuples aient disparu de la terre. Ils sont toujours là, comme une nuée chargée d'orages, n'attendant qu'un signe du ciel pour se ruer sur l'Europe. Non, ne croyez pas que l'esprit d'un Attila, d'un Gengis-Khan, d'un Tamerlan, d'un Souwarof, de tous ces terribles fléaux du genre humain, soit mort dans ces contrées. Ces contrées, ces hommes, et l'esprit qui les poussait, tout cela existe encore, tout cela existe pour tenir en éveil la civilisation chrétienne, pour l'avertir qu'il n'est pas encore temps de changer le fer des épées en socs de charrue et les casernes en hospices. »

Cette page, écrite en 1848 par un homme qui ne nourrit aucun sentiment de haine contre la Russie et qui ne pouvait prévoir la crise actuelle; cette page, qui éclate comme un cri d'effroi involontaire au milieu des savantes recherches d'un esprit sans passion, méritait d'être citée tout entière. Si les faits qu'elle contient sont exacts, il est bon que ce renseignement soit connu. Je l'ai citée surtout parce qu'elle indique très-vivement un des aspects de la puissance russe. La Russie sait quel est l'immense prestige de l'inconnu, et elle est habile à s'envelopper de ténèbres. Le mystère, voilà un des secrets de sa force. Où en est sa fortune? Quel est l'état de ses finances? Quelle est l'importance de son armée? Personne ne le sait d'une façon précise, et tout cela est adroitement calculé pour laisser s'accroître à la faveur de l'ombre l'idée d'une puissance extraordinaire.

Les peuples s'accoutument à cette idée, et les imaginations travaillent. De grands événements historiques sont venus en aide à cette politique des tsars. Un jour Napoléon, maître de l'Europe, veut frapper la Russie; il y entre, et malgré ses victoires il est forcé de battre en retraite au milieu d'effroyables désastres : nouveau symptôme qui trouble l'esprit des peuples et propage cette vague croyance à je ne sais quelle force irrésistible. Eh bien, ce prestige des choses cachées, ce mystère si soigneusement entretenu, quelques précautions que l'on prenne, il y a un point où il s'arrête. Nous avons apprécié sans passion leô le de la Russie dans la guerre du Caucase, nous avons signalé la valeur des soldats et le mérite de plusieurs généraux; nous continuerons de parler avec franchise. Or, voici plus de vingt-cinq ans que la Russie, sous les yeux de l'Europe entière, est tenue en échec par quelques milliers de Caucasiens. On ne sait pas exactement tout ce qui se passe au Caucase; il y a pourtant un fait certain, un fait que toutes les précautions des bulletins officiels ne sauraient atténuer : la Russie avance sans doute, mais elle avance lentement, péniblement; elle paie d'un sang précieux chaque pouce de terrain qu'elle envahit, et elle n'est jamais sûre le lendemain de sa conquête de la veille. C'est que cette mystérieuse destinée dont se prévaut la Russie, Shamyl l'ignore et ne s'en inquiète pas : confiant dans son droit, défendu par la forte nature qui l'abrite, il va droit aux Russes et il livre bataille. Il y a là une leçon qui ne doit pas être perdue. Certes, on ne peut le nier, la Russie pèse d'un grand poids dans la

balance des intérêts européens; mais s'il arrivait que cette valeur fût exagérée par je ne sais quelle exaltation des esprits, les périls imaginaires seraient bien pires que les dangers réels. Accoutumons-nous à voir les choses telles que la vérité nous les montre. Il y a cent ans à peine, la diplomatie traitait avec dédain le pays de Pierre le Grand et de Catherine; aujourd'hui on paraît tenté de lui accorder une importance qui détruirait l'équilibre des États. Entre ce dédain qui laissait grandir l'empire des tsars et ces vaines anxiétés qui en doubleraient l'action morale, il y a place pour une vigilance clairvoyante et active. Le jour où l'Europe sera résolue à faire son devoir sans faiblesse comme sans bravade, le jour où elle voudra savoir ce qui est et se rendre compte des choses possibles, le jour enfin où la Russie sera pour elle une grande et sérieuse puissance à coup sûr, mais non pas ce prestigieux adversaire dont les imaginations s'alarment, ce jour-là, — qu'elle soit obligée ou non à tirer l'épée du fourreau, — elle ne croira plus que la liberté du monde soit menacée, et elle ne verra plus se dresser sans cesse à l'horizon les fantômes qui troublent son repos.

Octobre, 1853.

IV

LE POETE DU CAUCASE

LA VIE ET LES ÉCRITS DE MICHEL LERMONTOF

Par une sombre matinée du mois de janvier 1837, une rumeur sinistre mettait en émoi la population de Saint-Pétersbourg. Le poëte national de la Russie venait d'être frappé en duel, et une voiture conduite à pas lents à travers les rues de la ville rapportait le corps ensanglanté à une famille en deuil. Ce poëte n'était pas seulement un de ces artisans de style qui, depuis Lomonosof et le prince Kantemir jusqu'à la période de Karamsin et de Krilof, semblaient n'avoir eu d'autre soin que d'assouplir l'idiome moscovite. Maître de cette forme si longuement préparée, il avait pu donner l'essor à son génie, et pour la première fois on citait le nom

d'un écrivain russe parmi les poëtes qui exprimaient, comme Gœthe, Byron et Châteaubriand, le travail de la pensée européenne. Bien qu'il eût du sang africain dans les veines, bien qu'il descendît par sa mère de ce More Hannibal acheté par Pierre le Grand, devenu plus tard le favori du tsar et investi du commandement de la flotte, cette origine, visible encore dans les traits de son visage et dans l'ardeur d'une nature de feu, n'avait pas altéré chez lui la sincérité d'une inspiration toute nationale. Il était Russe de cœur et d'âme ; il aimait avec passion les vieilles poésies du peuple, et c'était pour consacrer les légendes de la patrie qu'il demandait conseil à l'Arioste ou à Byron. Comment se représenter la stupeur et l'affliction publiques au moment où cette nouvelle allait courant de bouche en bouche : Pouchkine est blessé, Pouchkine se meurt !

Il y avait là toute une tragique histoire assombrie encore par les commentaires de l'indignation et de la douleur. On racontait qu'un étranger, un émigré de 1830, recommandé au tsar par la duchesse de Berri et nommé officier dans les gardes, avait porté le déshonneur et la mort dans la maison du poëte. Ces anecdotes, dont la foule est avide et qui s'enveniment si vite en de tels moments, se répandaient déjà par toute la ville. La beauté de Mme Pouchkine, l'amour qu'elle avait inspiré à M. d'Anthès, la jalousie, les stratagèmes, et enfin la fureur du mari qui se croyait outragé, tel était le sujet de mille récits où le faux et le vrai tenaient une place égale. On assurait que M. d'Anthès, pour pénétrer sans péril auprès de la femme qu'il aimait, n'avait pas

hésité à demander sa sœur en mariage. Quelle avait été depuis ce mariage la conduite de celle que Pouchkine appelait sa *belle madone ?* Le beau-frère du poëte, aveuglé par la passion, avait-il violé en effet, même par une tentative impuissante, les lois de l'hospitalité et de la famille ? Y avait-il là un affront ? y avait-il une de ces taches que le monde croit effacer dans le sang ? Toute cette affaire, à l'heure qu'il est, est jugée avec plus de calme par les esprits impartiaux [1], et il paraît bien que l'adversaire de Pouchkine n'a pas forfait à l'honneur. Ce n'est pas sur lui que doit retomber la honte ; partout où il y a des Othello dont la supériorité fait des envieux, il y a aisément d'honnêtes Yago. Au moment de la sinistre nouvelle, on ne soupçonnait pas la vérité ; il n'y avait ni hésitation ni doute au sein de la foule ; on ne se demandait pas s'il n'y avait pas eu des calomnies, des dénonciations, toute sorte de perfidies anonymes, et si M. d'Anthès, jusqu'au dernier instant, n'avait pas opposé une modération attristée à la fureur de son beau-frère. Avant que l'accusé eût comparu devant le tribunal militaire qui allait l'absoudre en l'obligeant seulement à quitter la Russie, l'opinion avait déjà prononcé contre lui un verdict sans pitié. Aujourd'hui même, après un intervalle de dix-huit années, il ne faut qu'un incident pour réveiller ces souvenirs. Adopté par

[1] Voyez surtout, dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'intéressant travail de M. Charles de Saint-Julien, *Pouchkine et le Mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans*, 1er octobre 1847.

un riche diplomate hollandais, M. d'Anthès a changé de nom : l'ancien officier des gardes du tsar Nicolas est redevenu Français, il a joué un rôle honorable, après 1848, dans nos assemblées législatives, et il siége en ce moment sur les bancs du sénat : qu'importent ces transformations ? Le sénateur de l'empire est toujours aux yeux du peuple russe l'homme qui a eu le malheur de tuer le poëte national, et il y a un an à peine, lorsque le beau-frère de Pouchkine, avant l'ouverture de la guerre, fut envoyé en mission auprès du tsar par le gouvernement français, ce fut une occasion de réminiscences amères dans les journaux de la Russie et de l'Allemagne. Quelle devait être au jour de la catastrophe la vivacité de ces émotions que le temps n'a pu calmer !

Or, à l'heure même où le corps de Pouchkine, royalement accompagné par tout un peuple en larmes, venait de descendre dans la tombe, une voix s'éleva tout à coup pour traduire distinctement les murmures de la rue. Écoutez : quels accents ! quelles clameurs ! Jamais la *ballata* corse sur le cercueil d'un ami n'a poussé de pareils cris. C'est un poëte de vingt-six ans qui remplit les fonctions de la *voceratrice*. A qui s'adresse-t-il ? Au tsar lui-même. Il se jette à ses pieds, il invoque sa vengeance : « O tsar ! mon tsar ! ô père des Russes ! ne le laisse pas impuni, l'aventurier qui vient d'enlever à la Russie le plus glorieux de ses enfants ! » Ce n'est pas une indignation factice qui s'exhale dans ses vers ; le poëte est bien l'interprète qui convenait à de telles douleurs. Jeune, loyal, emporté, il prodigue l'insulte à l'adversaire de Pouchkine avec une sorte de rage patrio-

tique. Ce qu'il dit, il est évident qu'il le croit. Ne lui objectez pas qu'il s'agit ici d'un combat où deux hommes s'exposaient volontairement à la mort. — Non! ce n'est pas un duel, ce n'est pas un combat à armes égales, s'écrie le poëte en ses fureurs. L'aventurier (c'est ainsi qu'il désigne celui que Pouchkine lui-même avait accepté pour beau-frère), l'aventurier a joué froidement avec ce cœur plein de passions et d'orages, comme l'Antonio de Gœthe exaspérait la sensibilité du Tasse, et, assuré de l'avantage, il a conduit le malheureux à un mal inévitable. « Quel sentiment aurait pu faire trembler sa main? Il n'a point de cœur, il n'a point de patrie; il est venu chercher chez nous un rang, des titres, des croix, le seul bonheur qu'il comprenne. La Russie a été pour lui une seconde mère; comment nous témoigne-t-il sa reconnaissance? Il n'a que du dédain pour tout ce qui frappe sa vue, il méprise notre langue et nos usages, il méprise le peuple russe et n'ambitionne que les faveurs de la cour... O mon tsar! je me jette encore à tes pieds. Vengeance! vengeance au nom du poëte! Que le meurtrier reçoive le châtiment de son crime! Prête l'oreille à nos supplications, sois un juge équitable, rends un juste jugement, punis le crime!... Oui, écrase sous ton pied fort cette race de serpents, afin que les générations à venir ne poussent pas un jour des plaintes de douleur en pensant à la lâcheté de leurs pères. Si nous ne tirons pas vengeance de ce crime, il y a un juge éternel, il y a un juste juge qui nous lancera dans sa colère cette malédiction terrible: La source de vos chants est pour jamais tarie! Le peuple russe n'a pas

su défendre son poëte, je n'enverrai plus de poëte au peuple russe! »

Ainsi s'emportait le jeune interprète de la douleur publique, pareil, je le répète, à ces chanteurs d'Ajaccio qui, le lendemain d'une *vendetta*, font profession de vociférer leurs plaintes sur le cercueil du mort, moins soucieux d'honorer la victime que de provoquer les vengeurs. Le tsar aimait Pouchkine, il avait écrit au poëte mourant qu'il assurerait l'existence de sa femme ; mais cette pétition hautaine lui déplut, et il voulut savoir quel était l'homme qui avait signé de tels vers. On lui répondit que c'était un jeune officier de ses gardes, un certain Michel Lermontof, signalé déjà pour la brusquerie de son humeur et la hardiesse de ses paroles. Le tsar prit une plume et signa l'ordre d'envoyer Michel Lermontof à l'armée du Caucase.

Michel Lermontof appartenait à la haute société aristocratique, comme la plupart des poëtes de son pays. Après avoir fait ses premières études, sous la direction d'un précepteur, dans la maison de son père, il était entré dans le corps des pages et avait passé de là dans la garde. C'est à peu près l'histoire de tous les jeunes seigneurs, fils de princes et de boyards ; s'il y eut dans la jeunesse du poëte quelque signe particulier de son avenir, aucun témoignage n'est là pour nous le révéler. Lermontof n'a pas eu de biographe, et ses poésies seules peuvent nous faire entrevoir ce qu'il était à la veille de cette explosion de colère qui amena son exil au Caucase. Lermontof était une âme ardente ; il étouffait dans l'atmosphère du monde officiel, et, n'y trouvant pas

un domaine assez large pour son activité, il revenait volontiers à l'existence primitive du Russe et du Cosaque. La libre vie du cavalier errant à travers les steppes répondait bien aux besoins de son imagination. Que de fois, dans les entraînements et les dégoûts d'une corruption précoce, au lieu de s'abandonner au mal avec ses compagnons, au lieu de dissimuler l'épuisement de son cœur sous le vernis d'une élégance menteuse, il s'arrachait résolûment aux influences malsaines, et allait demander aux solitudes des steppes la liberté qui retrempe les forces morales! Il avait fait plusieurs voyages au Caucase avant d'y être confiné par un ordre du maître. Les pentes du Kasbek et de l'Elborus, les vallées du Térek, les steppes de la Kabarda, c'était pour lui comme un correctif des misères de la société russe. Il s'en fallait bien cependant qu'il eût goûté tous les fruits de la vie active. Quand il reparaissait dans le monde, il y rapportait une âme altière, dédaigneuse, pleine de mépris pour les hommes, et l'ironie byronienne, si chère à la plupart des poëtes russes, prenait sur ses lèvres une amertume nouvelle. Ainsi ballotté entre le bien et le mal, entre les pernicieux loisirs et l'énergie virile, entre l'hypocrisie de Saint-Pétersbourg et la liberté de la steppe, le jeune poëte aurait eu peut-être bien des transformations à subir avant de fixer un but à son ardeur. Le voilà enrôlé dans l'armée du Caucase; le voilà forcé de vivre sous ce ciel qu'il aime, au pied de ces montagnes couronnées de neige sans tache, au milieu de ces Cosaques dont l'indépendance lui sourit, en face de ces Tcherkesses dont il admire les fières allures!

Ses compagnons d'armes sont de hardis officiers, les uns qui ont choisi volontairement leur poste, les autres qu'on a condamnés à cette rude guerre pour les plier à la discipline; ses ennemis, ce sont parfois les brillants Adighès ou les sauvages Ossètes, mais surtout ce sont les Lesghes, les Tchétchens, les *murides* de Shamyl : eh bien ! camarades ou adversaires, ce sont des braves, ce sont des âmes pures de toutes ces lâches passions qu'engendre le despotisme, et il les unira tous dans son chevaleresque enthousiasme. Il chantera cette sauvage nature où l'homme respire à pleins poumons, il chantera les mœurs, les traditions, les légendes, les drames de ces races nées pour la guerre; il chantera avec la même sympathie le Tcherkesse et le Cosaque, le chrétien et le musulman ; il sera le poëte du Caucase.

I.

« Salut, Caucase au front blanchi ! Je ne suis pas un étranger dans tes domaines. Dejà, au temps de ma jeunesse, tu m'as accoutumé à tes solitudes. Et depuis lors combien de fois en rêve n'ai-je pas franchi tes sommets, attiré par les splendides espaces de l'Orient ! O libre terre de montagnes, tu es sauvage, mais que tu es belle ! Tes hauteurs escarpées semblent des autels, et quand les nuages le soir volent de loin sur tes cimes, tantôt c'est comme une vapeur bleue qui t'enveloppe, tantôt on dirait des ailes flexibles qui se balancent au-dessus de ta tête, tantôt on croit voir passer des ombres

ou se dresser des fantômes, de ces fantômes qui apparaissent dans les songes... cependant que la lune brille solitaire dans les bleus espaces du ciel. Combien j'aimais, ô Caucase, et tes belles filles sauvages, et les mœurs guerrières de tes fils, et au-dessus de tes sommets les profondeurs transparentes de l'azur, et la voix terrible, la voix toujours nouvelle de la tempête, soit qu'elle mugisse sur tes hauteurs, soit qu'elle gronde au fond de tes abîmes, — une clameur éveillant au loin une clameur, comme le cri des sentinelles au sein de la nuit! » C'est ainsi que le jeune officier saluait ces montagnes où on l'envoyait en exil; il avait immédiatement senti que ce serait là la patrie de son imagination. Enrégimenté dans les bataillons du Caucase, il est libre par la grâce souveraine de la poésie. Au milieu des expéditions ou dans les loisirs des camps, une seule chose l'occupe tout entier, les merveilles de cette nature altière et le spectacle plus émouvant encore de l'énergie humaine. La cause particulière dont il est le soldat le laisse indifférent; mais il aime ces races de montagnards, adighés, kabardiens, tcherkesses, et il s'attache à les peindre dans leurs fières attitudes, comme il peint le tigre et le lion royal errant sur les pentes des ravins. Après trois ans de séjour au Caucase, Lermontof publiait un volume de vers à Saint-Pétersbourg, et la patrie de Pouchkine comptait un poëte de plus.

Ce qui avait frappé tout d'abord dans ce recueil de 1840, c'était, au dire des critiques russes, une langue mâle, souple, sonore, et une merveilleuse précision de dessin. Les tableaux de la nature n'avaient pas encore

été reproduits dans ce jeune idiome avec une vigueur si sûre d'elle-même. C'étaient bien là les émotions de la vraie poésie, des caractères héroïques et simples, une scène grandiose, la vie avec ses enchantements et ses combats, la majesté des soleils levants, l'horreur des nuits d'orage, les mugissements des grands fleuves, et toutes les voix de ces montagnes où semble retentir encore la plainte du Prométhée d'Eschyle. Qu'importe que la censure eût arraché mainte page à l'œuvre du poëte! Il restait assez de vie dans ces vers mutilés pour que les lecteurs d'élite comprissent tout ce qu'on devait attendre d'une telle inspiration. Laissez-le grandir, disait plus d'un bon juge; que sa pensée se fortifie et se calme, que son imagination s'assouplisse, la littérature nationale grandira avec lui, et une véritable action morale sera exercée un jour par ce chantre d'un monde héroïque. L'année suivante, Lermontof était mort. Frappé en duel comme ce Pouchkine dont on le proclamait l'héritier, il n'avait pas eu le temps de mûrir les dons qu'il avait reçus. Il laissait les œuvres de sa jeunesse, de dramatiques récits, des ébauches vigoureuses, des scènes et des fragments splendides; l'œuvre plus belle de son âge mûr, entrevue déjà comme un espoir prochain à travers ses premières pages, venait de mourir avec lui.

La douleur fut profonde en Russie chez tous ceux qui s'intéressent aux choses littéraires et qui souhaitent à leur patrie une poésie originale. De toutes parts on exprimait le désir que les œuvres éparses de Lermontof fussent rassemblées avec soin, et que la nation, en ap-

prenant ce qu'elle avait perdu, pût goûter aussi ce qu'elle possédait. Un éditeur de Saint-Pétersbourg, nommé Glasunof, s'empressa de répondre à ce vœu. Il forma en 1842 un recueil en trois volumes qui comprenait, outre les chants de 1840, des poëmes insérés çà et là dans des publications périodiques et maintes pièces manuscrites. L'éditeur priait tous les amis de Lermontof de lui faciliter les moyens de compléter ce recueil, bien des pages du jeune poëte devant se trouver encore entre des mains fidèles. Au reste, effrayé des coups de ciseaux, averti par ces longues lacunes qui attestaient la surveillance impitoyable des censeurs, il avait osé à peine exprimer le regret que cette fin prématurée de l'auteur inspirait au public studieux; aucune mention particulière du poëte, aucun détail biographique, aucun renseignement sur sa mort. Lermontof était proscrit une seconde fois; c'était à lui de se produire, de s'expliquer tout seul. Les amis du poëte ne restèrent pas sourds à cet appel; et le monument de Lermontof ne tarda pas à se compléter : un quatrième volume parut en 1844, un petit volume de huit à neuf feuilles tout au plus, mais renfermant quelques-unes des plus belles productions de l'auteur.

C'est seulement sur ces quatre volumes publiés d'une façon si timide et déshonorés par tant de coupures insolentes qu'on pouvait apprécier le poëte du Térek et de l'Elborus, lorsqu'un écrivain allemand, très-familiarisé avec tout ce qui intéresse le Caucase, un homme plein d'imagination et de science, un esprit également doué pour l'histoire et la poésie, le peintre des Cosaques,

des Tcherkesses et des théologiens de Tiflis, eut l'idée de traduire en vers allemands tous les poëmes de Lermontof, et surtout de les restituer, autant que possible, tels qu'ils étaient sortis des mains de l'auteur. Je parle de M. Frédéric Bodenstedt, qui m'a déjà fourni bien des indications, lorsque, le premier en France, j'ai fait connaître les luttes du prophète Shamyl et du prince Voronzoff [1]. Des juges parfaitement autorisés m'affirment que cette traduction de Lermontof par M. Bodenstedt est un chef-d'œuvre d'exactitude; je n'ai pas de peine à le croire, et personne assurément n'était mieux préparé qu'un tel traducteur à entrer dans l'esprit de son modèle. M. Bodenstedt avait rencontré Lermontof dans plusieurs des villes du Caucase; il savait apprécier ce caractère impétueux et loyal, et après sa mort il n'a rien négligé pour retrouver son œuvre tout entière. Quand je lis les vers de l'écrivain allemand, il ne me semble pas que j'aie affaire à une traduction; c'est un poëte qui me parle, c'est Lermontof lui-même qui est là.

L'inspiration qui apparaît d'abord chez le poëte du Caucase, c'est une sympathie ardente pour les ennemis des Russes, — non pas une sympathie déclamatoire et niaise, — une sympathie virile qui ne dissimule aucun aspect sinistre du tableau. Les Tcherkesses de Lermontof ne sont pas des chevaliers, ce sont des héros sauvages; mais ce sont des sauvages qui défendent le

[1] Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1853. — Voyez le chapitre qui précède.

droit et la patrie. « Sauvages sont les races de ces sauvages abîmes. C'est dans la lutte qu'ils naissent et pour la lutte qu'ils grandissent. L'enfant entre dans la vie en combattant, en combattant l'homme achèvera sa tâche. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : l'ennemi ! le Russe ! C'est avec ce mot-là que la mère, son enfant sur les genoux, lui souffle au cœur une courageuse épouvante. Aussi l'enfant même, le faible enfant, ne connaît pas de merci. Fidèle est l'amitié, plus fidèle encore est la vengeance. Là il ne coule pas une goutte de sang qui ne soit vengée à l'heure dite. Mais l'amour aussi, comme la haine, est un amour sans mesure... » Dès le premier mot, vous le voyez, le poëte a justifié les acteurs du drame qu'il va retracer. Que viennent faire ici les conquérants? Cette terre appartient aux races qui l'occupent depuis les premiers temps des migrations humaines ; la montagne et le torrent sont à eux, le Térek mugissant a horreur du soldat étranger, et la mer Caspienne gronde de joie quand le grand fleuve lui porte des cadavres moscovites.

Une pièce originale et forte, intitulée *les Dons du Térek*, exprime d'une façon sinistre cette conspiration de la nature contre l'armée russe. Le Térek roule et bondit; sorti des gorges du Kasbek, il s'élance à travers les rochers, il précipite ses eaux dans les abîmes; ce sont des cataractes, ce sont des mugissements et des flots d'écume; on dirait l'âme de ces contrées qui pousse le cri de guerre contre l'ennemi. Arrivé dans la plaine, il se calme, et quand il approche des rivages de la mer Caspienne, il lui dit : « Ouvre à mes vagues ton sein

hospitalier; tiens, voici les dons que je t'apporte; en passant le défilé du Dariel, j'ai arraché des morceaux de granit pour amuser tes enfants. » Mais la mer reste endormie; ce n'est pas là le cadeau qu'elle voulait. « Voici un autre présent qui te plaira mieux peut-être, reprend le fleuve; c'est le cadavre d'un jeune Tcherkesse, d'un jeune héros de la Kabarda. Il est mort en combattant les Russes. Son armure est d'un grand prix, et sur le bord de sa veste flottante sont brodés les versets du Coran. Regarde! le feu de la haine brille encore dans ses yeux... » Cependant la mer immobile attend toujours le présent qu'elle réclame. « Le voici, dit le Térek; tu seras satisfaite cette fois. Ce cadavre que je roule dans mes eaux, c'est le corps d'une jeune femme cosaque. Comme elle est belle! comme sa longue chevelure blonde couvre ses pâles épaules! Vois sur sa poitrine cette petite ouverture, la juste mesure du poignard; le sang rouge en coule encore, et parmi les Cosaques de Greben [1], celui qui l'aimait, celui-là même ne pleure plus. Il est monté à cheval, il est parti au galop à travers la nuit et la tempête, il s'est précipité au milieu des Tcherkesses, et il est tombé un poignard dans le cœur. » Le fleuve se tait, mais une forme blanche apparaît soulevée par les flots sombres, c'est le cadavre de la jeune femme; à cette vue, la mer tressaille,

[1] Les Cosaques les plus redoutés, les plus hardis cavaliers de l'armée russe et ceux qui ont le plus de ressemblance avec les Tcherkesses. Leur principale station, appelée Tscherwlonnaja, est située au pied du Caucase, sur la rive gauche du Térek.

un mugissement de joie s'échappe de ses abîmes, et elle entr'ouvre son vaste sein pour recevoir les ondes du Térek.

A côté de ces tableaux effrayants, le poëte nous montrera chez les Cosaques la jeune femme berçant son nouveau-né. Pauvre mère! elle est triste, mais elle est forte. Son imagination ne lui offre que des scènes de sang, et cependant avec quelle douceur résignée, avec quel courage tranquille elle accoutume son fils à la vie qui l'attend :

« Dors, petit, repose en paix ; dors, mon enfant, endors-toi ! Du haut des cieux, la lune regarde paisiblement dans ton berceau. Je te chanterai une chanson, si tu fermes les yeux ; je te conterai une belle histoire... Allons, endors-toi, mon enfant !

» Là où le Térek, à travers les rocs, roule en mugissant vers la vallée, le Tchétchen est à l'affût, accroupi à terre, aiguisant son poignard. Ton père cependant a vieilli dans cette vie de combats, et le ciel est avec lui... Endors-toi, mon enfant !

» Toi aussi, — ce jour-là viendra, — toi aussi tu partiras pour la guerre. Un fusil à la main, tu monteras à cheval, tu t'en iras loin de la hutte de ta mère. Je te broderai moi-même une belle housse avec de la soie bigarrée... Endors-toi, trésor de mes yeux, endors-toi, mon cher enfant !

» Tu seras un hardi cavalier, un vrai Cosaque du fond du cœur... Ah ! quand je te verrai partir, quand tu me feras un dernier signe d'adieu, que de larmes amères je verserai, quelle tristesse m'accablera !... Allons, il faut fermer les yeux, endors-toi, cher enfant !

» Alors, dans le sommeil ou la veille, le matin ou le soir, sans cesse je penserai à toi... Je n'aurai d'autre consolation que de prier. Je dirai : Où est-il maintenant ? que fait-il ?... Dors, tu es encore sans souci dans ton berceau..., dors, ô mon enfant !

» Je te donnerai une sainte image pour t'accompagner sur ta route. Quand tu prieras Dieu, tu la mettras devant toi. Dans les

pays lointains, au milieu de la bataille, tu penseras toujours à ta mère... Dors, petit, repose en paix ; endors-toi, endors-toi, mon enfant ! »

Mais ce n'est pas dans la forme purement lyrique que la pensée de Lermontof trouve son expression complète ; le récit convient mieux à la largeur et à la simplicité de son inspiration. Tantôt ce sera un poétique tableau à la façon de *Lara* et du *Corsaire*, tantôt une de ces fresques où se déploient naturellement de colossales figures. Quelle grandeur sans effort dans la reproduction de ces types à demi barbares ! quel sentiment de la majesté primitive ! Le poëme intitulé *le Novice* (M. Bodenstedt traduit ce titre par ces mots : *le Jeune Tcherkesse, der Tcherkëssenknabe*) peint admirablement cet invincible amour qui enchaîne le Tcherkesse au sol de ses montagnes. L'enfant d'un Tcherkesse a été pris par les Russes et confié aux moines d'un couvent. C'est en vain qu'on lui prodigue tous les soins, en vain qu'un vieux moine se dévoue à son éducation avec la sollicitude d'un père : l'enfant conserve l'ineffaçable souvenir des premières images qui ont frappé ses yeux. A mesure qu'il grandit, ses souvenirs grandissent avec lui. Ce qui n'était qu'un instinct devient une idée précise ; on dirait qu'en interrogeant sa pensée, il y retrouve des sentiments qu'il n'a pas éprouvés lui-même, mais qui sont comme les traditions de son sang et de sa race. Sait-il ce que c'est que l'indépendance du chef tcherkesse dans ses retraites escarpées ? Il le devine, et au moment même où il semble écouter avec calme les pieuses exhortations du moine, il entend retentir toutes

les voix de la montagne qui l'appellent par son nom. La veille du jour où il doit s'engager dans la milice du cloître, le jeune Tcherkesse s'est enfui comme le lion qui brise sa chaîne. Retrouvera-t-il sa tribu dans la montagne immense? Faible, sans armes, exténué par cette vie d'inaction, il a tenté une entreprise au-dessus de ses forces. Que de luttes contre la fatigue, contre le froid de la nuit, contre les serpents et les bêtes féroces! On le trouve un jour à moitié mort dans un ravin, on le ramène au couvent, et c'est là qu'avant de rendre le dernier soupir, toujours fier et indomptable, il raconte ses aventures au vieux moine qui n'a pas réussi à transformer son enfance. Tout ce récit est d'une singulière beauté. Il y a surtout un combat du jeune Tcherkesse avec un tigre qui révèle la main d'un maître. C'est bien là de la poésie primitive, non pas de cette grande poésie homérique à laquelle il ne faut rien comparer pour l'union de la sérénité et de la force, mais de cette poésie particulière à l'héroïque enfance des nations modernes; on dirait un fragment du *Poëme du Cid* ou de *la Chanson de Roland*.

Cette sympathie de soldat et d'artiste qu'il éprouve pour les Tcherkesses et les Lesghes, Lermontof, nous l'avons dit, ne la refuse pas à ses compagnons d'armes, mais ce n'est jamais le patriotisme qui l'inspire. La *sainte Russie* n'est pas l'objet de son enthousiasme, et si le lendemain de quelque chaude rencontre avec l'ennemi il décrit les scènes auxquelles il a pris part, c'est l'homme seul qui l'intéresse sous ces costumes différents, l'homme d'action, l'homme de guerre, celui qui

ose provoquer le jugement de Dieu dans ces grands duels de peuple à peuple. Indépendamment de la cause qui arme les combattants, il semble apprécier pour elle-même cette situation violente où l'homme déploie toutes ses ressources et révèle tout ce qu'il vaut. On dirait parfois que cette surexcitation des forces humaines a pour lui un attrait purement brutal, et qu'il fait une médiocre différence entre les émotions de la bataille et la fièvre du lansquenet; mais non, il triomphe de ce mauvais instinct, il est frappé avant tout du déploiement de l'énergie morale. De là des contradictions éloquentes, lorsque, voyant les facultés de l'homme se transfigurer dans ce suprême essor, il se demande à quoi bon ces prodiges de courage, de sang-froid, de loyauté, d'intelligente audace, et finit par maudire la guerre, dont il voulait chanter les louanges. Je trouve ces sentiments exprimés avec force dans le tableau de bataille intitulé *Valérik*. C'est une toile pleine de mouvement et de bruit. Pendant que Lermontof et ses soldats sont au camp, les murides de Shamyl se jettent sur eux à l'improviste; on court aux armes, on poursuit l'ennemi de buisson en buisson, et bientôt on donne dans un piége; les Tchétchens, qui semblaient fuir, enferment les Russes dans un cercle de fer et de feu. Quel combat! quel acharnement silencieux! que de coups terribles donnés et reçus! A peine a-t-on le temps d'envelopper dans son manteau ce capitaine qui va mourir. Des épisodes touchants ou sinistres se croisent sur ce théâtre avec la rapidité de l'éclair, et tout cela se produit dans l'œuvre du poëte avec une précision magistrale. « Quel est ce

lieu où nous sommes? demande Lermontof à un Tartare au moment où les Tchétchens vaincus laissent les Russes ensevelir leurs camarades. — C'est Valérik, dit le soldat, un nom de notre langue qui signifie *le ruisseau de la mort*. »

Le plus souvent ce sont des légendes ou bien des histoires circassiennes que recueillera Lermontof. La matière poétique ne manque pas dans les annales du Caucase; le poëte interrogera ses guides, il ira lui-même visiter les *aouls*, et la tradition revivra dans ses vers. Initié comme il l'est à la vie des tribus, ce sera assez pour lui d'une simple indication. Un drame s'est accompli l'autre jour dans un *aoul* tcherkesse. Lermontof en devine les détails, et les personnages se redressent devant lui avec leurs passions et leurs crimes. Tel est ce drame de *Hadschi-Abrek*, comparable, pour la précision, pour la rapidité, pour l'effrayante logique des sentiments, au *Mateo Falcone* de M. Prosper Mérimée. La scène se passe à Dschemmat, dans le Daghestan, chez une peuplade invincible qui jamais n'a payé de tribut à un maître, et ne s'est pas même soumise à Shamyl. « Sa mosquée, c'est le champ de bataille; ses remparts, c'est l'acier des poignards et le cœur des hommes. Les enfants de Dschemmat sont renommés d'un bout à l'autre du Caucase, et quand l'un d'eux a visé la poitrine d'un Russe, jamais il n'a manqué son but. » Or, le soir est venu, la nuit tombe, et, réunis encore sur la place, tous les montagnards de l'*aoul* écoutent religieusement un des leurs. Est-ce un conseil de guerre? est-ce un plan d'attaque? va-t-on surprendre

les Cosaques à la faveur de la nuit? Non, c'est un vieillard qui se lamente, un pauvre vieillard à qui un chef tchétchen a enlevé sa fille Leïla. « Ayez pitié de moi, cavaliers de Dschemmat! Vous êtes les plus vaillants fils du Caucase; faites justice, faites-moi rendre ma fille. L'un de vous connaît-il Bulat-Bey? C'est Bulat-Bey qui l'a enlevée de mes bras. » A ce nom, un des jeunes cavaliers a tressailli. « Je le connais, s'écrie-t-il; compte sur moi. Jamais Hadschi-Abrek n'est monté en vain sur son cheval. Attends-moi ici pendant deux jours et deux nuits; si tu ne me vois pas revenir à l'heure convenue, n'attends plus davantage et prie le prophète pour mon âme. » Celui qui parle ainsi avait un frère qui a été tué lâchement par Bulat-Bey; s'il n'a pas encore tiré vengeance du crime, c'est qu'il épie une occasion de rendre a l'assassin tout le mal qu'il a souffert. Hadschi-Abrek n'est pas parti pour rendre une fille au vieillard, il est parti pour assassiner Leïla. L'arrivée d'Hadschi-Abrek dans la demeure de Bulat-Bey, la joie de la fille infidèle quand elle reçoit des nouvelles de son père, le trouble de Hadschi à la vue de cette belle jeune femme, l'hésitation qui retient son bras prêt à frapper, puis l'exécution de la vengeance et le retour du meurtrier rapportant au vieillard la tête sanglante de son enfant, tout cela compose une série de scènes émouvantes et horribles. Vous voyez quelle est l'impartialité du peintre, il ne songe pas à dissimuler la férocité de ses héros; c'est bien la barbarie qui s'agite sous nos yeux, et parmi ces tribus du Caucase on sent qu'il reste encore plus d'un fils d'Attila.

N'oublions pas toutefois que dans cette variété innombrable de peuplades il y a place pour des natures très-différentes. Auprès des arrière-neveux du chef des Huns, à côté de ces débris des migrations barbares, la science ethnographique signale aisément des races plus douces, venues de l'Orient méridional. La poésie du Caucase n'est pas toujours une poésie féroce ; on trouve aussi chez maintes tribus cette physionomie plus noble et ces mœurs plus élégamment fastueuses qui sont comme le reflet lointain d'une civilisation meilleure. L'Orient dans sa grâce voluptueuse et hautaine, l'Orient de lord Byron, apparaît çà et là au milieu de ces déserts, et la sagacité du poëte n'a négligé aucun aspect de son tableau. *Ismaïl-Bey*, qui retrace un de ces drames plus élevés, est certainement une des excellentes compositions de Lermontof.

C'est toute une longue histoire de guerre et d'amour. Proscrit par des luttes intestines, un jeune chef tcherkesse, Ismaïl-Bey, a trouvé un asile chez un Lesghe du Daghestan, et la fille de son hôte, la belle lesghienne Sara, s'est prise d'amour pour le noble étranger. Bientôt cependant les cris de guerre qui ont retenti jusqu'à lui ramènent Ismaïl auprès de ses frères d'armes. « Ne pars pas ! lui dit Sara, les mains jointes ; reste ici, reste auprès de mon père ! » Mais Ismaïl pense comme la chanson circassienne : « Si tu songes aux fiançailles, que ta fiancée soit ton épée, et si tu as une dot toute prête, achète un cheval avec ta dot ! » Le voilà de retour dans sa tribu, et il y trouve, comme à son départ, maintes jalousies implacables. Il faut repousser

les attaques des Russes, il faut déjouer les intrigues de son frère Roslam-Bey. Que deviendrait Ismaïl, si Sara n'était pas là, équipée en guerrier, le sabre et le fusil à la main, ardente comme la Gulnare du Corsaire, dévouée et silencieuse comme le page de Lara ? Ce dévouement de la jeune femme, l'insouciance hautaine d'Ismaïl, le tableau des divisions de la tribu, tout cela est pour le poëte une occasion de pathétiques peintures. Je recommande au premier chant le tableau d'Ismaïl proscrit, sa longue course dans les montagnes, l'arrivée chez l'hôte et l'amour de Sara. Cette gracieuse idylle sauvage, opposée si naturellement aux scènes sanglantes du second chant, est un vrai trésor de poésie. *Ismaïl-Bey* du reste est une œuvre sans prétention. n'y cherchez pas l'intérêt d'un drame habilement noué, c'est plutôt une page d'histoire et le récit d'une aventure réelle. Le poëme finit on ne sait pourquoi; Sara disparaît sans qu'on apprenne si ce dévouement obstiné a fléchi la sauvagerie d'Ismaïl. Qu'importe? Ce que l'auteur a voulu surtout représenter, ce sont des figures pleines de vie et de passion, encadrées dans une scène grandiose. Quelle variété de paysages! Ici, c'est cette montagne sinistre où le mauvais ange, précipité du ciel, s'arrêta, selon les traditions circassiennes, pour jeter un dernier défi à son vainqueur, et qui porte encore la marque de cette rébellion diabolique; là, ce sont les fraîches vallées, les vignes sauvages courant sur des masses de granit, le murmure des ruisseaux à travers les rochers, et toujours, dès qu'on lève les yeux, ces sommets de neige et de glace qui brillent

comme une couronne de diamants dans l'éternel azur.

N'est-ce pas un caractère de ces contrées, que le christianisme y a été mêlé au culte de Mahomet, et que d'autres traditions religieuses, plus opposées encore, y forment parfois la confusion la plus étrange? Ces mélanges, assurent les voyageurs, sont manifestes dans maintes églises du Caucase, espèces de musées barbares où les statues des saints couvertes de versets du Coran coudoient les vieilles divinités primitives. Il doit y avoir dans ce pays des légendes presque bibliques que l'esprit contemplatif de l'Orient aura marquées de son empreinte. Le poëte ne s'en est pas tenu aux scènes de meurtre et aux aventures de guerre; il s'est enquis de ces légendes, et son imagination, qui se soucie assez peu des choses métaphysiques, y a trouvé pourtant des beautés inattendues. La légende qui se retrouve à l'origine de toutes les religions, c'est la légende du bien et du mal, du bon et du mauvais principe, de Dieu et du diable. Le diable est-il assez fort pour tenir la puissance de Dieu en échec? Telle est la question que se posent toutes les religions naissantes, et chacune d'elles y répond naïvement par des cris de douleur ou par un chant d'espoir. Écoutez un récit populaire de la Géorgie, *le Démon*, qui met dramatiquement en scène ces douloureux problèmes où l'homme et la Divinité sont en jeu. La Géorgie a été longtemps une terre chrétienne, et son christianisme, tout rempli d'inspirations persanes, ne rappelait ni les sombres croyances de la race juive ni la sévérité dogmatique des églises de l'Occident. Il s'agit là aussi d'une fille d'Ève que le

démon a séduite; mais ce n'est pas le démon de la Bible, qui perd l'humanité tout entière en perdant une seule âme : le démon est vaincu au sein même de sa victoire, et cette histoire toute romanesque se termine dans les splendeurs mystiques comme le chant de triomphe de la bonté infinie.

Les voyageurs qui visitent la Géorgie admirent une chapelle construite sur l'un des sommets les plus élevés de la chaîne du Caucase au milieu des neiges éternelles; c'est à cette chapelle que se rattache la légende d'où Lermontof a tiré tout un poëme. Le démon, en parcourant le Caucase, a vu sur la tour d'un château fort une belle jeune fille attendant son fiancé: « Non, je le jure par la lumière de toutes les étoiles du ciel, je le jure par la grâce de l'aurore et la splendeur du couchant, jamais si doux visage n'a souri au chah de Perse; jamais, dans les jardins du harem, à l'heure où midi embrase les airs, les fraîches eaux du bassin n'ont baigné un corps aussi charmant, et jamais, depuis que le bonheur du paradis a disparu de cette terre de péché, jamais sous le soleil d'Orient on n'a vu pareille fleur s'épanouir. » C'est Tamara, la jeune princesse géorgienne. Et quelle est là-bas sur la route cette caravane de dromadaires portant des présents magnifiques? quel est ce jeune homme qui accourt au grand galop de son cheval? Le diable a reconnu le fiancé de Tamara. L'amour, la jalousie, la fièvre de la destruction, tout cela éclate à la fois dans l'âme maudite. Il aposte sur le chemin une bande de brigands du Caucase; le jeune Géorgien tombe percé d'un poignard, et Tamara se re-

tire dans la cellule d'un cloître. Tout ce premier chant, plein de voluptés et de terreurs, est un tableau oriental d'une attrayante poésie. C'est au second chant que l'œuvre de séduction va s'accomplir : si les anges mêmes sont tombés, si Abbadona et Éloa n'ont pas su vaincre le tentateur, comment la Géorgienne, ardente et passionnée, au milieu des ennuis de sa prison, résisterait-elle aux maléfices de l'enfer? Un soir, en faisant sa ronde, le gardien du couvent entendit dans une cellule des soupirs, des cris inarticulés, des murmures voluptueux et plaintifs; il s'éloigna avec épouvante, et le lendemain Tamara gisait morte sur le pavé de sa cellule. Tamara est couchée dans le cercueil; les parents viennent encore admirer en pleurant ce visage que n'a pu flétrir la mort; ils couvrent de baisers ses belles mains, puis le cercueil est porté sur la cime du mont, dans la sainte chapelle des ancêtres. Tout à coup le ciel se couvre, la neige tombe à flots épais, et le cercueil, et l'église, et le clocher, tout disparaît sous le blanc linceul; il semble que la nature elle-même se charge de purifier la jeune femme. Voyez alors quel mystique tableau sur les hauteurs! Le ciel est redevenu pur, le soleil éclaire les neiges immaculées, un ange descend sur la tombe, s'agenouille auprès de Tamara et, recueillant son âme dans un pli de sa robe, l'emporte au paradis malgré les réclamations du démon.

Le poëte a vraiment rajeuni ce thème antique par l'intérêt des détails, et dans une légende tant de fois traitée il a trouvé des inspirations sans modèle. Ce triomphe de l'esprit d'amour sur l'esprit du mal est ex-

primé sous la forme la plus poétique ; habitué jusque-là aux scènes de la réalité, Lermontof a entrevu avec un hardi bonheur le sens de ces traditions vénérables ; ce colloque de l'ange et du démon sur les cimes du Kasbek l'a noblement inspiré, et des pensées qu'on ne lui soupçonnait pas apparaissent en ce radieux symbole. J'admire surtout, si je l'ose dire, ces brillants effets de neige. Quelle image que ce tombeau de la jeune nonne au milieu des glaces immaculées ! — Aujourd'hui encore, dit le poëte dans un épilogue, on aperçoit sur les cimes la chapelle et le sépulcre. La neige tombe, la neige tombe toujours, tantôt comme une pluie de diamants quand le soleil brille à travers, tantôt comme les plis d'une draperie sur le lit de mort de la jeune femme. Le lieu est devenu inaccessible, les glaces en défendent l'approche aux pieds profanes. — N'y a-t-il pas dans cette mise en scène un art délicat et puissant? Et puisque l'histoire de Tamara est comme la promesse de la victoire définitive du bien sur le mal, ne fallait-il pas que ce poétique symbole fût fixé à jamais sur le rocher de Prométhée, au sein de cette blancheur éblouissante ?

II.

Exalté par de tels spectacles et nourri de cette moelle des lions, l'ardent poëte du Caucase devait considérer, ce semble, sous un jour particulier, l'histoire et la civilisation de son temps. C'est une question qui se présente naturellement à l'esprit : quelle impression produisait sur sa pensée le tableau de la société euro-

péenne, quand il la contemplait du fond de sa retraite sauvage? Lermontof s'occupe peu de l'Europe, où il n'aperçoit que des passions mesquines; pareil en cela à ces peuples dont il est le peintre, la seule figure qui l'attire, c'est celle de Napoléon. Il y a des affinités secrètes entre ces tribus du Caucase et le prisonnier de Sainte-Hélène. Ce n'est pas, en effet, le Napoléon conquérant que chantera Lermontof, c'est plutôt le Napoléon vaincu ; il aimera à représenter en lui l'isolement de la grandeur, l'amertume de la souveraineté et finalement l'impuissance du génie et de la gloire. Telle est, si je ne m'abuse, l'inspiration de cette belle pièce du *Vaisseau-Fantôme*, que l'éditeur allemand n'a pas connue, mais qui, introduite en France par un ami de l'auteur et non publiée jusqu'à ce jour, méritera d'être recueillie par M. Bodenstedt. Un poëte habile, qui, un des premiers, il y a trente ans, contribua à renouveler la critique et la poésie de notre âge par ses belles études sur les littératures étrangères, M. Émile Deschamps, a bien voulu me communiquer l'élégante et expressive traduction que je donne ici :

LE VAISSEAU-FANTOME (CINQ MAI).

Le firmament reluit de toutes ses étoiles. —
Quel est là-bas, là-bas, voguant à pleines voiles
Sur les flots bleus de l'Océan,
Ce navire aux longs mâts qu'aucun vent ne balance,
Dont tous les agrès font silence,
Et dont chaque canon béant,

Sans aucun artilleur de garde,
Pointé vers l'horizon, reste morne et regarde?

On ne voit point les matelots;
On n'entend point le capitaine;
Le vaisseau n'a souci, dans sa marche certaine,
Ni de la foudre au ciel ni des rocs sous les flots...

Une île est sur la mer, rocher sombre, infertile,
Battu des vagues en fureur,
Mais une tombe est sur cette île:
C'est la tombe d'un empereur!

Ses ennemis enfin l'ont couché dans sa bière...
Sans les honneurs guerriers, sans les pompes du deuil;
Ils ont scellé son corps sous une lourde pierre,
De peur qu'il ne se lève un jour de son cercueil.

Mais quand l'année a fui, roulée en son suaire,
Quand revient le cinq mai, quand l'heure mortuaire,
Minuit, tinte dans l'île en n'y réveillant rien,
De l'horizon des cieux arrive
Un beau navire aérien
Qui touche doucement la rive.

Alors, son noir chapeau sur sa tête en travail,
Vêtu de sa capote grise,
L'empereur apparaît! — Sous la nocturne brise
Il s'assied près du gouvernail,
Le front penché, les bras croisés sur sa poitrine. —
Le vaisseau, comme un trait, fend la vague marine.

Où porte-t-il ainsi l'étonnant passager?
Il le porte vers cette France
Où, triste, il a laissé, dans les jours de souffrance,
Son trône et son enfant aux mains de l'étranger,
Et puis sa vieille garde, héroïque espérance!

Dès qu'il peut, à travers les ombres de la nuit,
Reconnaître la terre où domina son glaive,
L'empereur, l'empereur se lève.
Le voilà ! son cœur bat, son sang bout, son œil luit.

Il descend d'un pas ferme et hardi sur la côte.
Par des élans tendres et chauds
Il appelle ses vieux soldats, puis, à voix haute
Et d'un ton menaçant, ses trente maréchaux !

Mais, hélas ! les soldats à la fière moustache
Dorment aux bords de l'Èbre, ou du Nil, ou du Pô ;
Sous les sables ardents, sous les neiges sans tache,
Ils sont couchés, rêvant toujours à leur drapeau...
Ou bien l'empereur mort a creusé leur tombeau !

Les maréchaux, du dieu déchu guerriers-apôtres,
Ils ne répondent pas non plus à son appel ;
Les uns ont disparu dans les combats, les autres...
Les autres ont changé d'autel.

Et frappant de son pied le rivage sonore,
L'empereur marche courroucé ;
Le long des flots dormants par la fièvre poussé,
Il va, vient, puis appelle encore.

Il appelle à grands cris son cher fils, l'enfant-roi,
L'étoile de sa nuit profonde ;
Il lui promet l'amour et l'empire du monde,
Ne voulant que la France et la gardant pour soi.

Mais le jeune héritier des grandes destinées
Sous le poids de son nom a vu ses jours détruits,
Comme un arbre qui casse aux premières années
Sous l'abondance de ses fruits.

Il s'arrête, il écoute, il attend. — Rien! — Personne! —
Il attend; la lune décroît...
Dans tous ses membres il frissonne,
Mais il attend toujours. — L'heure du matin sonne...
Alors ses pleurs brûlants mouillent le sable froid.

Il est là, seul... Il cherche encor... Son front retombe.
Il pousse un soupir douloureux,
Et lentement remonte au vaisseau vaporeux,
Qui part et le ramène à son île, à sa tombe.

La pensée de ce tableau, le sens de ce mystérieux *Cinq Mai,* si différent des odes de Manzoni, de Béranger et de Lamartine, c'est bien certainement la glorification du génie, mais c'est aussi un regard de profond mépris sur les vulgaires humains. Si l'on avait quelques doutes à ce sujet, l'inspiration de l'auteur s'exprime plus nettement encore dans une pièce intitulée *les Cendres de Napoléon à Paris*. Lermontof y jette à la France de terribles accusations. Il lui reproche, — osons répéter ses paroles et méditons les jugements que notre histoire inspire à l'étranger, — il lui reproche d'avoir flétri tour à tour ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la liberté d'abord, et ensuite le génie et la gloire. La liberté! la France en a fait le glaive d'un bourreau, elle a courbé la tête devant une poignée de scélérats, et, de dégradation en dégradation, elle est devenue la proie facile du despotisme. « Alors dans ton ciel sinistre une étoile radieuse a lui. C'était l'homme en qui la France vivait et que les peuples chargeaient de leurs destinées. Son fier manteau de pourpre voila toutes tes misères, et le

monde contemplait avec admiration ce vêtement de gloire dont il avait couvert ton corps. Il était seul, grand, froid, impassible, à Vienne et aux Pyramides, dans les neiges et les flammes de Moscou. Et toi, France, qu'as-tu fait après qu'il a été vaincu par les glaces de la Russie ? Tu l'as abandonné, tu l'as trahi, tu l'as livré, tu as renversé toi-même la puissance qu'il avait fondée pour toi... » Étrange conflit de pensées justes et d'accusations insensées ! et surtout préoccupations singulières de l'auteur ! Quand il méconnaît ainsi l'histoire, quand il reproche à la France de n'avoir pas défendu l'empereur jusqu'au dernier jour de la lutte, il exprime avec quelle vivacité il regrette celui qui était le représentant armé de la révolution, et qui aurait pu renouveler l'Europe. Ce sont ces regrets à peine dissimulés, ce sont ces vœux du Russe contre la Russie qui donnent leur vrai caractère à la pièce du *Vaisseau-Fantôme* et aux imprécations dont la France est l'objet.

Le poëte du *Novice*, du *Démon*, d'*Hadschi-Abrek*, d'*Ismaïl-Bey*, le poëte de ces fières tribus que la Russie ne peut vaincre, est-il donc décidément l'ennemi déclaré de son pays ? Plus d'une fois Lermontof lui-même s'était adressé cette question, quand il sentait croître ses sympathies pour les montagnards du Caucase, et il y a répondu un jour avec sa franchise accoutumée : « Oui, j'aime ma patrie, s'écrie-t-il, mais je l'aime d'un amour qui m'est propre, et que tous les arguments de la raison essaieraient en vain de modifier. J'ai beau faire, je ne puis m'enthousiasmer pour la barbarie, ni pour

celle d'aujourd'hui, ni pour celle des temps passés. Je n'aime pas la gloire achetée par la violence, je n'aime pas l'arrogance appuyée sur les baïonnettes ; mais j'aime, sans savoir pourquoi, le silence et la solitude des steppes, j'aime le bruissement des forêts pendant la nuit et le murmure sans fin des torrents, quand un souffle printanier fait fondre les glaces. J'aime à chasser dans les plaines désertes, à pousser mon cheval au hasard et à chercher mon chemin dans la nuit. J'aime aussi dans nos villages l'aire chargée de grains, les toits couverts de chaume, la ferme aux fenêtres sculptées, et le dimanche, quand les paysans ivres se mettent à danser dans la taverne, j'aime à les voir oublier dans le bruit et la joie toutes les tristes misères de la semaine. » Voilà la Russie de Lermontof : des steppes, des solitudes, les harmonies de la libre nature, et des paysans qui boivent et dansent pour acheter une heure d'oubli !

Il y a cependant autre chose que cela chez les Slaves, et, même sous le joug des tsars, les qualités de cette race affectueuse et ardente ont maintes occasions de se produire. Dans les derniers temps de sa vie, Lermontof avait commencé à s'occuper des Russes, comme il s'était occupé jusque-là des Géorgiens et des Tcherkesses. Il est probable qu'il aurait trouvé dans cette voie des inspirations vraiment neuves, et que son instinct démocratique aurait aimé à mettre en lumière ce fonds de loyauté primitive que le despotisme n'a pas altéré chez les classes inférieures. C'est à cette période d'études nouvelles qu'appartient une œuvre singulièrement curieuse, le poëme du tsar Ivan le Terrible, signalé par

les critiques russes comme une des peintures les plus fidèles de la vie et du caractère moscovites. Lermontof s'était pénétré de l'esprit des vieilles poésies nationales, et il en reproduisait les fortes et naïves beautés dans une œuvre qu'il marquait de son empreinte [1]. C'est l'opinion d'un critique célèbre de Saint-Pétersbourg, M. Schevyrev, qui avait condamné plusieurs fois ce qu'il appelait le manque de patriotisme de Lermontof. « On ne saurait assez admirer, dit le critique, l'art merveilleux avec lequel le poëte a su s'approprier toutes les qualités distinctives de nos vieilles chansons populaires. Il n'y a qu'un petit nombre de vers où la vérité du ton fasse défaut. Si jamais une imitation libre s'est élevée au rang d'une création originale, c'est assurément dans le poëme dont nous parlons. Le contenu du tableau a vraiment une signification historique, et le caractère du garde, comme celui du marchand, est d'une vérité parfaite. » Il faut ajouter que ce poëme n'a rien d'archaïque, rien d'obscur, rien qui conserve la trace des

[1] On peut consulter, sur les rapports de ce poëme avec les chants populaires des Slaves, un savant travail de M. Cyprien Robert, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1854, *la Poésie slave au dix-neuvième siècle*. M. Cyprien Robert, qui connaît si bien les vieilles poésies des Slaves, et qui, dans ses sympathies pour cette grande race, excite si vaillamment les poëtes russes, polonais, bohémiens, serbes, illyriens, à la recherche de leurs origines, a pu trouver insuffisante la tentative de Lermontof. Lermontof, guidé par son seul instinct, n'en a pas moins ouvert cette voie un des premiers: c'est là un sérieux mérite qui doit faire absoudre ses fautes.

recherches de l'érudit. L'auteur n'a pas reculé devant les détails les plus expressifs du temps et du peuple qu'il veut peindre, et jamais son récit n'a besoin de commentaire. J'essaierai de le traduire ici tout entier :

LE CHANT DU TSAR IVAN VASSILJEVITCH,

DE SON JEUNE GARDE DU CORPS ET DU HARDI MARCHAND KALACHNIKOV.

« O tsar terrible, Ivan Vassiljevitch ! c'est toi que chante mon poëme aux accents sonores, toi et ton favori, ton garde du corps Kiribéjevitch, et le hardi marchand Kalachnikov. Je l'ai composé dans le goût du vieux temps, je l'ai chanté sur la *guzli* retentissante, je l'ai chanté souvent, souvent encore je le répète pour la récréation et la joie du peuple orthodoxe. Le boyard Matvei Romodanovski m'a donné pour récompense une coupe d'hydromel écumant, et la boyarine au blanc visage m'a offert sur un plat d'argent un mouchoir neuf brodé de soie. Pendant trois jours et trois nuits, ils m'ont traité comme leur hôte, et toujours ils aimaient à m'entendre recommencer mon chant.

I.

» Le rouge soleil ne brille plus dans le ciel, aux prises avec les nuages sombres. Voyez ! à la table du festin est assis, sa couronne d'or au front, le tsar terrible, Ivan Vassiljevitch. Muets et droits derrière lui se tiennent les Stolniki ; en face sont tous les boyards et tous les princes : à ses côtés, la cohorte des gardes. Le tsar se livre à la bonne chère pour glorifier le Seigneur Dieu et se mettre lui-même en joie. Il sourit avec clémence, il fait venir le doux vin des contrées d'outre-mer et ordonne qu'on en remplisse sa coupe d'or ; on en verse aussi à ses gardes, et tous boivent à la gloire du tsar.

» Un seul des gardes, un hardi compagnon à l'humeur turbulente, ne trempe pas ses lèvres dans sa coupe d'or. Silencieux, il regarde la terre d'un air sombre ; silencieux, il incline la tête

sur sa large poitrine gonflée de pensées amères. Le tsar fronce ses noirs sourcils et fixe sur lui son regard perçant, comme l'autour du haut des nues fascine la jeune tourterelle aux ailes bleuâtres; mais le jeune garde ne relève pas la tête, et le tsar, murmurant une parole menaçante, fixe toujours des yeux plus terribles sur l'audacieux compagnon.

» —Toi, notre fidèle serviteur, Kiribéjevitch, quelles mauvaises pensées caches-tu au fond de ton cœur? Es-tu jaloux de la gloire de ton maître? Es-tu mécontent de ton service d'honneur? Les fêtes et les joies du tsar te déplaisent, Kiribéjevitch; tu es pourtant de la race des Skuratov, et tu as été élevé dans la maison des Maljutin.

» Kiribéjevitch s'incline profondément et répond ainsi au tsar: — Toi, notre maître, Ivan Vassiljevitch, ne sois pas irrité contre ton indigne esclave! Le doux vin d'outre-mer ne convient pas à un cœur que brûle la souffrance; le doux vin ne saurait calmer les pensées amères. Si je t'ai offensé, que ta volonté s'accomplisse; ordonne qu'on me châtie, ordonne qu'on me tranche la tête; elle pèse d'un poids accablant sur mes épaules, et elle s'incline devant toi jusqu'à la terre humide.

» Ivan Vassiljevitch lui dit: — Qui te rend donc si triste, hardi compagnon? Est-ce ton caftan de velours qui n'est pas assez fin? est-ce ta casquette de zibeline qui n'est pas assez belle? Manques-tu d'argent? Ta bourse est elle vide? Ton épée d'acier est-elle ébréchée? Est-il arrivé malheur à ton cheval, ou bien as-tu reçu quelque blessure aux luttes de la Mosqua?

» — Non, dit Kiribéjevitch secouant sa tête chevelue, non, ce ne sont pas les luttes de la Mosqua qui causent ma douleur; je n'ai pas de dettes, je n'ai pas besoin d'argent, mon vaillant cheval de la steppe se porte bien, mon épée brille comme une glace transparente, et aux jours de fête, grâce à tes dons, ô tsar! je ne suis pas plus mal vêtu qu'un autre. Mais écoute, écoute ce qui me rend triste:

» Fièrement assis sur mon cheval rapide, j'allais aux bords de la Mosqua, j'allais aux courses où rivalisent d'ardeur les pieds rapides des chevaux; une ceinture de soie serrait mon riche caf-

tan, et j'avais sur la tête ma casquette de velours garnie de zibeline noire. Devant les portes des maisons se tenaient maintes jolies filles, les joues colorées d'un sang jeune et frais, toutes joyeuses et folâtres, et jetant des éclats de rire sonores. Une seule, une seule d'entre elles ne babille pas gaiement avec ses compagnes; elle reste enveloppée dans son voile aux raies bigarrées.

» Dans toute la sainte Russie, notre mère, on chercherait en vain une beauté qui lui soit comparable. Quand elle marche, elle semble portée par les eaux: on croirait voir nager un cygne. Son regard est doux comme le regard de la colombe. Sa voix est pure comme le chant du rossignol. Ses joues brillent, fraîches et roses, comme les clartés du matin dans le ciel de Dieu. Sa longue chevelure se déploie en tresses d'or gracieusement attachées avec des rubans clairs; elle se déroule sur son cou, sur ses épaules, et caresse sa poitrine arrondie. C'est la fille d'un marchand; elle s'appelle Alona Dimitrevna.

» Quand je la vois, je ne suis plus moi-même. Mes bras vigoureux pendent languissants à mes côtés, mon regard perçant se trouble, et je suis tout honteux, ô tsar orthodoxe! je suis tout épouvanté de sentir tomber ainsi mes forces et mon courage. Je n'ai plus de goût pour rien, ni pour mon cheval de la steppe, mon beau cheval aux pieds rapides, ni pour les vêtements de velours, ni pour l'or et l'argent. Avec qui partager mon or et mon argent? devant qui faire briller mon audace? devant qui me pavaner avec mon caftan de velours?

» Laisse-moi m'enfuir au loin, là-bas, dans le pays des steppes, pour y vivre à la façon des Cosaques. Là, bientôt ma tête, où mugit l'orage, ornera la lance d'un musulman; là, mon vaillant cheval, et mon épée tranchante, et aussi ma selle circassienne, seront la proie du Tartare. Le vautour dévorera mes yeux, la pluie lavera mes os, et mon corps privé de sépulture livrera sa poussière à tous les vents...

» Ivan Vassiljevitch lui répond en souriant: — Ton mal, mon loyal serviteur, ton mal et ta tristesse peuvent aisément se guérir. Prends mon anneau où brille un rubis prends aussi ce col-

lier d'ambre; cherche ensuite une courtière de mariage qui soit fine et adroite, et envoie ce précieux cadeau de noces à ta chère Alona Dimitrevna. Si l'offre lui agrée, les noces auront lieu bientôt; si elle refuse, sache en prendre ton parti.

» — O tsar orthodoxe, Ivan Vassiljevitch! ton esclave a eu recours à la ruse, il t'a fait un faux rapport, il ne t'a pas dit toute la vérité! Il ne t'a pas dit que cette femme si belle a été unie à un homme dans l'église de Dieu, qu'elle a été unie à un jeune marchand selon notre loi chrétienne...

» Enfants, chantez avec nous! La *guzli* fait retentir des sons purs; accompagnez en chantant les cordes de la *guzli!* Chantez pour le divertissement du bon boyard, chantez pour remercier la boyarine au blanc visage.

II.

» Devant l'étalage de sa boutique, un jeune marchand est assis, un jeune et brave garçon, Stephan Paramonovitch; son nom de famille est Kalachnikov. Il étend avec soin des étoffes de soie, il adresse aux passants des paroles engageantes, ou bien, avec un fin sourire, il compte l'argent qu'il a gagné. La journée est mauvaise pour le marchand; maint riche boyard a passé devant lui, et nul n'est entré dans la boutique.

» Déjà la cloche de la prière du soir a cessé de retentir; les lueurs rouges du couchant s'assombrissent derrière le Kremlin, les nuages courent précipitamment dans le ciel, et le vent commence à fouetter les airs avec des flocons de neige. Peu à peu le bazar devient désert. Stephan Paramonovitch ferme la boutique avec une porte de chêne garnie d'une bonne serrure allemande, et, pensif, il prend le chemin de sa maison: il pense à sa jeune femme qui l'attend au foyer, de l'autre côté de la Mosqua.

» Il entre, et tout d'abord il s'étonne de ne pas voir sa femme bien-aimée; la table de chêne n'est pas encore servie; c'est à peine si la lampe qui va mourir jette une dernière lueur devant les saintes images. Il appelle la vieille gouvernante.

» — Dis, parle, Jérémejevna, qu'est-elle devenue? Où se

cache-t-elle à cette heure de nuit? Où est Alona Dimitrevna? Mes chers petits enfants ont-ils déjà pris le thé? Sont-ils fatigués de leurs jeux et les a-t-on déjà mis au lit?

» O toi, maître, Stephan Paramonovitch! il s'est passé aujourd'hui des choses étranges. Alona Dimitrevna est sortie pour la prière du soir. Déjà le pope est de retour avec sa jeune épouse; ils ont allumé les lumières dans leur maison, ils ont commencé le repas; mais ta femme, jusqu'à présent, n'est pas encore revenue de l'église. Les enfants ne sont pas au lit, ils n'ont pas été jouer; ils pleurent, ils pleurent, les pauvres petits, et demandent à voir leur mère.

» Des pensées furieuses assiégent le front du jeune marchand Kalachnikov; il se met à la fenêtre, il regarde dans la rue, mais la rue est tout enveloppée des voiles sombres de la nuit. Une couche blanche s'épaissit sur le sol, et le bruit des pas se perd dans la neige.

» Écoutez! Quel est ce bruit au seuil de la maison? On dirait qu'on ouvre une porte. Le jeune homme entend le frôlement d'un pas léger, d'un pas qui semble fuir; il prête l'oreille, il guette dans l'ombre... Oh! par le Dieu saint! voilà que sa jeune femme est devant lui toute tremblante, oui, toute tremblante, toute pâle, la tête nue, les cheveux épars; ses tresses d'or sont dénouées; au lieu des ornements, des flocons de neige y pendent; ses yeux hagards expriment la folie, des paroles inintelligibles tombent de ses lèvres.

» Que fais-tu si tard, femme? De quel bazar, de quel marché viens-tu pour que ta chevelure soit ainsi défaite et tes vêtements froissés et déchirés? Es-tu allée souper en ville? es-tu allée chercher une intrigue avec quelque riche et joli fils de boyard? Est-ce pour cela que tu t'es unie à moi, comme la compagne de ma vie, devant la sainte image de la mère de Dieu? est-ce pour cela que nous avons échangé les anneaux d'or? Attends, je vais t'enfermer dans un cachot sombre avec une porte de chêne garnie de fer; tu ne verras plus jamais la clarté du ciel, tu ne pourras plus déshonorer mon nom.

» Dès qu'elle entend ces mots, la pauvre femme tremble et

frissonne de tout son corps, comme tremble sur l'arbre la feuille d'automne au souffle de l'ouragan. Des larmes, des larmes amères coulent de ses yeux, et elle se jette aux pieds de son mari.

» — O toi, mon seigneur! toi, mon brillant soleil, écoute-moi paisiblement, ou bien tue-moi tout de suite. Tes paroles me sont comme un glaive tranchant, et elles m'arrachent le cœur. Je ne crains pas le martyre de la mort, je ne crains pas non plus les méchants propos, je ne crains que la perte de ton amour.

» Je revenais de la prière du soir par la rue tortueuse et solitaire; tout à coup j'entends un bruit de pas; je me retourne... Un homme s'élance sur moi! Paralysée par la terreur, je sens mes pieds fléchir et je ne puis que m'envelopper dans mon voile de soie; mais lui, saisissant avec force ma main frémissante, il murmure doucement ces mots à mon oreille :

» — Pourquoi donc t'effrayer ainsi, ma belle enfant? Je ne suis pas un assassin, je ne suis pas un voleur de nuit; je suis un serviteur du tsar, du tsar Ivan le Terrible; mon nom est Kiribéjevitch, et je descends de la race illustre des Maljutin.

» A ces mots mon épouvante s'accroît encore, ma tête est en feu et je sens les tourbillonnements du vertige. Lui cependant il me couvre de baisers, de caresses, et continue sur le même ton :

» Dis-moi, belle enfant, ce que tu veux avoir; dis, ô ma douce colombe, ô belle enfant bien-aimée! Veux-tu de l'or? veux-tu un collier de perles? veux-tu des pierres précieuses ou des étoffes de velours brodées de fleurs? Tu seras parée comme une tsarine, à faire l'admiration et l'envie de toutes les femmes; mais, oh! ne me laisse pas mourir de désespoir. Aime-moi, enfant, aime-moi, embrasse-moi, ne fût-ce qu'une fois seulement, la première fois et la dernière!

» Et il m'embrasse, et il me caresse de nouveau... je sens encore mes joues qui brûlent... il m'étreint avec rage, il m'étreint toujours plus fort entre ses bras et me couvre de ses baisers infâmes. Tout à l'entour, derrière leurs fenêtres, les voisines commençaient leurs propos menteurs et nous montraient du doigt en ricanant.

» Je parvins enfin à m'arracher de ses bras, et je m'élançai de

toutes mes forces vers la maison; mais, en m'échappant, je laissai aux mains du voleur le mouchoir de soie que tu m'as donné, ainsi que mon voile moscovite. Voilà comme j'ai été outragée par l'insolent, moi, ta femme fidèle et dévouée. Et les méchantes voisines qui m'ont vue! ô Dieu! je suis pour jamais déshonorée!... Oh! ne m'abandonne pas, n'abandonne pas ta loyale épouse aux propos et aux mépris des méchants! Qui donc, si ce n'est toi, qui donc me viendra en aide? Orpheline, je suis seule dans le monde immense. Mon vieux père est couché depuis longtemps dans la tombe humide; ma mère dort à ses côtés; l'aîné de mes frères, tu le sais, a disparu dans les contrées lointaines, et le plus jeune est encore un enfant qui ne saurait se passer de mes soins.

» Ainsi se lamentait Alona Dimitrevna, et elle versait des larmes amères.

» Stephan Paramonovitch envoie chercher ses deux jeunes frères. Les deux jeunes frères arrivent, ils saluent Stephan et s'adressent à lui en ces termes: — Parle, qu'y a-t-il? t'est-il arrivé un malheur, pour que tu nous fasses quérir si tard au milieu de la nuit orageuse?

» — Oui, frères, un malheur m'est arrivé, à moi et à toute ma famille. L'honneur de notre maison a été souillé par un serviteur du tsar, par Kiribéjevitch... Oui, il m'est arrivé un malheur que ne peut supporter mon âme, un malheur qui pèse trop lourdement sur mon cœur accablé. Demain, lorsque commenceront les luttes solennelles de la Mosqua en présence du tsar, je lutterai avec le garde du corps Kiribéjevitch... Ce sera une lutte terrible, une lutte à mort. S'il me tue, ne renoncez pas à la vengeance; invoquez la Vierge très-sainte. Vous êtes plus jeunes, plus vigoureux que moi, et moins de péchés pèsent sur vous: Dieu sera votre force et votre salut.

» Les frères lui répondent: — De quelque côté que souffle le vent sous la voûte du ciel, les nuages obéissants le suivent, et quand l'aigle appelle les aiglons au festin des champs de bataille, tous les aiglons prennent leur vol avec l'aigle. Tu es notre frère aîné, tu es notre second père; fais ce qui te semblera juste, dé-

cide toi-même, décide tout seul; nous t'obéirons fidèlement, nous ne t'abandonnerons pas ! »

III.

» Au-dessus de Moscou à la tête d'or, au-dessus des blanches pierres du Kremlin, derrière les forêts lointaines et les cimes bleues des montagnes, — dorant déjà les toits blancs des maisons et divisant les nuages humides et sombres, — flamboie la lumière de l'Aurore. Elle peigne en souriant sa chevelure d'or, elle lave son visage dans la blanche neige, et, pareille à une belle jeune fille qui se contemple dans un miroir, elle jette à la terre du haut des cieux un regard de complaisance. Dis, ô belle Aurore, quel désir t'a éveillée ce matin? à quelle scène joyeuse es-tu venue assister?

» Déjà les hardis lutteurs moscovites sont en marche vers la ville, déjà ils se rassemblent sur la glace épaisse qui couvre la Mosqua, et déjà s'approche le tsar terrible, le tsar orthodoxe, avec ses boyards et ses gardes. Il fait déployer une chaîne d'argent ornée d'or, avec laquelle on entoure un espace libre de vingt-cinq sashèn[1] destiné aux lutteurs. Puis Ivan Vassiljevitch ordonne de lire la proclamation à haute voix: — Allons! au combat, hardis compagnons! Pour divertir notre père, le tsar terrible, allons, entrez dans l'arène ! Celui de vous qui sera vainqueur recevra une récompense du tsar; celui qui sera vaincu, notre Seigneur Dieu lui pardonnera !

» Aussitôt le hardi Kiribéjevitch s'avance; il s'incline jusqu'à la ceinture devant le tsar, puis il enlève de ses larges épaules sa pelisse de velours, met son poing droit sur sa hanche, ôte de sa main gauche sa casquette richement ornée et attend ainsi qu'un adversaire se présente. Trois fois la proclamation retentit; mais les lutteurs ont beau se désigner, s'exciter silencieusement les uns les autres, aucun d'eux ne relève le défi. Tous sont là immobiles et muets.

[1] *Sashèn*, l'aune de Russie.

» Le garde du corps va et vient dans l'arène et fait honte aux lutteurs assemblés : — Eh bien ! que faites-vous là ? Avez-vous peur ? N'y a-t-il personne qui ose affronter mon poing pour le divertissement du tsar orthodoxe ?...

» Tout à coup la foule s'entr'ouvre, et Stephan Paramonovitch s'élance, Stephan, le jeune marchand, le hardi compagnon dont le nom de famille est Kalachnikov. Il s'incline profondément devant le tsar terrible, puis devant le blanc Kremlin et les saintes églises, puis enfin devant toute l'assemblée du peuple moscovite. Une flamme sauvage éclate dans son œil d'aigle ; il regarde fixement le garde du corps, se pose fièrement en face de lui, met ses rudes gants de lutteur, dégage ses épaules robustes et caresse les boucles de sa barbe frisée.

» Alors Kiribéjevitch lui parle ainsi : — Dis-moi d'abord, hardi compagnon, de quelle race tu es et comment l'on t'appelle, afin que l'on sache à qui préparer le service des morts, et afin que je connaisse par son nom celui que j'aurai vaincu.

» Et Stephan Paramonovitch lui répond : — Je m'appelle de mon nom Stephan Kalachnikov, je suis né de parents honnêtes, et j'ai toujours vécu selon la loi de Dieu. Je n'ai jamais outragé la femme de mon voisin, je ne me suis jamais glissé comme un voleur dans l'ombre de la nuit, je n'ai jamais eu peur de la lumière du jour..... Tu as dit vrai : pour l'un de nous deux on célébrera le service des morts, et pas plus tard que demain, et l'un de nous deux se félicitera de sa victoire avec ses hardis compagnons attablés au festin joyeux... Mais ce n'est pas le moment de railler, ce n'est pas l'heure des sarcasmes et des injures ; je suis venu à toi, fils de païen, pour un combat à mort.

» Lorsque Kiribéjevitch entendit ces paroles, son visage devint pâle comme la neige, ses yeux étincelants s'assombrirent, un frisson glacial parcourut tout son corps, et la parole mourut sur ses lèvres entr'ouvertes.

» Silencieux, les deux lutteurs s'approchent, et le terrible combat, le combat chevaleresque commence.

« Kiribéjevitch lève la main le premier ; il porte un coup à Kalachnikov et l'atteint en pleine poitrine. La vaillante poi-

trine retentit, et Stephan chancelle en arrière. Il portait sur son cœur une croix de métal ornée des saintes reliques de Kiev; la croix, tordue sous le coup, entra profondément dans la chair et le sang coula à flots épais. — Tant pis pour le vaincu! se disait à lui-même Stephan Paramonovitch, je combattrai aussi longtemps que j'aurai quelque vigueur dans le bras. — Alors il se redresse, il se recueille, et, ramassant toute sa force, il fait tomber un coup, comme un poids formidable, sur l'épaule gauche de son ennemi. Le jeune garde du corps exhala un léger gémissement, puis il trébucha et tomba mort; il tomba mort sur la blanche neige, comme tombe en craquant le jeune pin dans la forêt, lorsque la cognée l'a coupé à la racine, et que la résine coule du tronc renversé.

» A cette vue, Ivan Vassiljevitch est irrité; il frappe du pied le sol avec colère, il ordonne qu'on saisisse le hardi compagnon, le jeune marchand Kalachnikov, et qu'on l'amène en sa présence.

» Le tsar orthodoxe lui parle ainsi : — Réponds et dis la vérité; est-ce de dessein prémédité, est-ce seulement par hasard que ton bras a tué mon vaillant garde Kiribéjevitch?

» — Je te l'avouerai loyalement, ô tsar orthodoxe, c'est de dessein prémédité que je l'ai tué; mais pourquoi, pour quel outrage reçu, — cela, je ne te le dirai pas : je ne puis le dire qu'à Dieu seul. Fais-moi mourir; fais détacher de mon corps ma tête innocente sur la place du supplice, seulement n'abandonne pas mes pauvres petits enfants, n'abandonne pas ma jeune femme, qui n'a pas commis de faute, et ne retire pas ta grâce à mes frères...

» — Tu as bien fait, hardi compagnon, lutteur de la Mosqua, jeune fils de marchand, tu as bien fait de me répondre selon la vérité et selon ton devoir. Je paierai sur ma cassette une pension annuelle à ta jeune femme et à tes enfants; dès ce jour j'octroie à tes frères le droit de commerce libre dans tout le vaste pays des Russes, je les affranchis des impôts et des douanes; mais toi, jeune fils de marchand, tu iras sur la place du supplice, tu monteras sur le haut échafaud pour livrer au repos éternel ta tête qu'agitent les orages. Je ferai aiguiser une lourde hache, j'ordon-

nerai au bourreau de revêtir son costume, la grande cloche sonnera, et tous les habitants de Moscou sauront que toi aussi tu as eu part à ma grâce.

» La place est comme une mer où s'agitent les flots de la foule tumultueuse; la grande cloche fait retentir des accents lugubres et annonce au loin la tragique nouvelle. A l'endroit du supplice, sur le haut échafaud, avec sa chemise rouge et son tablier clair, armé de sa grande hache au tranchant bien aiguisé, va et vient joyeusement le valet du bourreau; il attend sa proie, il attend le fils de marchand, tandis que le jeune lutteur, le jeune fils de marchand dit adieu à ses frères.

» — Allons, frères, ô chers amis, embrassons-nous, embrassons-nous pour la dernière fois, pour la dernière séparation ici-bas. Saluez de ma part Alona Dimitrevna; aidez-la à calmer sa douleur, et qu'elle ne parle pas de ma mort à mes enfants! Saluez aussi notre chère maison paternelle, saluez tous mes braves amis, et priez dans l'église de Dieu pour le salut de mon âme pécheresse.

» Et ils firent mourir Stephan Paramonovitch d'une mort cruelle et infamante. Sa tête sanglante, détachée du tronc, roula sur le haut échafaud.

» On l'ensevelit au delà de la Mosqua, en plein champ, à l'endroit d'où partent trois routes, l'une vers Tula, l'autre vers Rjasan, la troisième vers Wladimir, et avec la terre humide ils lui élevèrent un tombeau où ils plantèrent une croix d'érable. Aujourd'hui les vents hurlent et gémissent sur la tombe que ne décore aucun nom. Beaucoup de braves gens passent auprès du monument lugubre; quand c'est un vieillard, il fait un signe de croix; quand c'est un jeune garçon, il y jette un regard de fierté; quand c'est une jeune fille, son œil devient humide; quand c'est un chanteur, il chante un chant mélancolique.

» Allons, chanteurs, jeune et vaillante race, encore, encore un chant! Si le commencement était bon, que la fin soit bonne aussi! Avant de terminer le poëme, rendons hommage à qui hommage est dû : gloire donc au magnanime boyard, gloire à la belle boyarine,e gloire à tout le peuple orthodoxe! »

C'est à une œuvre d'art de s'expliquer elle-même. Ne pensez-vous pas que ce poëme du hardi marchand Kalachnikov s'empare vivement de l'imagination et révèle chez le jeune maître un incontestable progrès? On sentait trop souvent, dans ses meilleures peintures du Caucase, l'irritation de l'exilé et l'amertume du misanthrope. Rien de pareil dans ce tableau du XVIe siècle; le peintre est sûr de lui-même, et il reproduit ses modèles avec une impartialité magistrale. Les sympathies du poëte aussi bien que celles du lecteur sont assurément pour ce marchand de Moscou qui comprend et pratique si vaillamment son devoir; mais le jeune garde du tsar obéit trop naïvement à sa passion pour devenir un personnage odieux. Il n'y a pas là, en un mot, trace de déclamation; il n'y a pas un de ces faciles contrastes qui eussent tenté une imagination vulgaire, le contraste du marchand et du soldat, du plébéien et du seigneur. Ce sont deux hommes, l'un que sa passion aveugle, l'autre qui défend son droit, et qui sont là, l'un en face de l'autre, dans toute la plénitude des sentiments qui les animent. La justice du tsar est révoltante à coup sûr, et pourtant avec quelle tranquillité, avec quelle résignation sans effort elle est acceptée par cet homme qui n'a fait que venger son honneur! Ce trait de mœurs est toute une peinture de l'époque. Quelques tableaux comme celui-là nous auraient fait pénétrer dans le mystère des annales russes, et le poëte nous eût mieux expliqué que tous les historiens officiels le règne de ces terribles chefs qui, aux XVe et XVIe siècles, gravèrent si profondément dans les cœurs le respect superstitieux

du maître. Ce que la nouvelle école moscovite accomplit pour la peinture du présent, ce qu'ont fait Nicolas Gogol, le comte Solohoupe et Alexandre Hertzen, dans leurs tableaux des mœurs contemporaines, Lermontof semblait appelé à le faire pour la Russie des premiers âges. C'eût été une littérature vraiment russe, sans imitation de l'Occident, sans mélange de Byron ou de Gœthe, et l'on aurait vu l'auteur d'*Hadschi-Abrek* retrouver dans les annales de son pays cette barbarie héroïque qu'il avait vue à l'œuvre et observée d'après nature chez les montagnards du Caucase.

III.

Si j'ai réussi à donner une idée exacte des écrits de Lermontof, on conçoit tout ce que la littérature russe devait attendre d'une inspiration si riche et si puissante. Le poëte d'*Ismaïl-Bey* et du *Démon* avait cependant bien des progrès à faire, car ces vigoureux instincts que j'ai signalés chez lui ne s'étaient pas encore dégagés, il s'en faut bien, des mauvaises influences de son temps et de son pays. Il y a deux sortes de barbarie dans le monde russe, l'une franche, loyale, sincère, la barbarie du Tartare, du Cosaque, du paysan, du boyard même, de tous ceux enfin qui gardent avec orgueil le vieux nom de Moscovites, — l'autre hypocrite et prétentieuse, une barbarie revêtue d'un vernis d'élégance, la barbarie qui a surtout emprunté à la civilisation des raffinements de jouissance et de ruse. Lermontof avait instinctive-

ment horreur de cette barbarie civilisée ; il nous l'a dit assez clairement lui-même, c'est là ce qu'il maudissait dans son pays, et c'était pour s'arracher à ce spectacle odieux qu'il conduisait son imagination au milieu des peuples du Caucase ou des Moscovites du XVIe siècle. A la barbarie raffinée il opposait fièrement la barbarie héroïque. C'était pour lui le retour à la nature, et il pensait sans doute qu'une fois ramenés à ce point de départ, les esprits, en se développant, suivraient une route meilleure. Telle était, si je puis parler ainsi, la philosophie sociale de Lermontof, et pourtant cette barbarie civilisée, qu'il considérait comme la honte et le fléau de son pays, il n'avait pas su lui-même en secouer le joug. Je range sous ce nom ces passions ardentes, furieuses, si fréquentes dans la société russe, le mélange de la violence des mœurs et de la hauteur aristocratique, l'union du gentilhomme et du Tartare. La fièvre du jeu, la poursuite des succès mondains, les irritations d'un amour-propre prêt à devenir féroce, des rivalités implacables, et tout cela chez des esprits entiers dont Mme de Staël disait qu'un désir russe ferait sauter une ville, voilà quelques-unes des passions où éclate cette barbarie dont je parle. Pouchkine les avait, ces passions, sous la forme véhémente et fantasque qu'elles prennent si aisément en Russie, et elles ont fait son tourment et sa mort. Lermontof aussi en a été victime.

Je trouve dans les vers que j'ai sous les yeux bien des traces de ces dispositions contre lesquelles se révoltait le généreux poëte ; je les trouve surtout dans un

roman qui semble la confession même de Lermontof, et qu'il a intitulé *le Héros de notre temps*. Au simple point de vue littéraire, le livre contient de belles parties. L'histoire de Béla, si habilement traduite il y a quelques années par M. Varnhagen d'Ense, est à coup sûr un tableau très-dramatique du Caucase, un tableau qui complète les poétiques études de l'auteur, et qu'il faut placer auprès d'*Hasdchi-Abrek* et d'*Ismaïl-Bey*. L'épisode intitulé *Taman,* esquisse rapide d'un petit port russe sur la mer Noire habité par une population de bandits, est tracé d'une main vigoureuse; cependant, si l'on cherche la pensée morale du romancier, on a peine à se rendre compte des sentiments qui ont conduit sa plume. Est-ce une peinture complaisante de l'orgueil? est-ce au contraire un acte d'accusation ou un cri de repentir? Il y a peut-être toutes ces inspirations à la fois. Petchorin, — c'est ce héros de notre temps, — est au premier aspect un triste personnage; il est jeune, il est brave, il a maintes qualités qui révèlent le fils d'une race privilégiée et séduisent immédiatement les cœurs; mais le monde entier n'est pour lui qu'un objet de mépris, et cette vie ne vaut pas la peine qu'il déploie les dons qu'il a reçus. Cet homme qui n'a qu'à se montrer pour inspirer des amitiés si fidèles et de si ardents amours, il outrage insolemment l'amour et l'amitié. Ce n'est pas une méchanceté de parti pris, c'est une sorte d'insouciance superbe. « Est-ce que tu te nourris de larmes, lui demande l'auteur avec Shakspeare, pour en faire ainsi verser des torrents? »

Dost thou drink tears, that thou provokst such weeping?

Non, il ne se nourrit pas de larmes, il aime seulement à constater sa force, et, satisfait de se sentir supérieur aux autres hommes, il est trop indolent pour donner un but sérieux à sa vie. Comment pourrait-il aimer? C'est à peine s'il s'aperçoit du dévouement obstiné qui s'attache à ses pas. On dirait parfois un de ces personnages de Byron, qui ont tant d'attraits pour certains écrivains de l'aristocratie russe, et dont l'influence, je l'ai dit, est visible çà et là dans les vers de Lermontof. Prenez garde cependant, ce n'est pas la mélancolie hautaine du poëte anglais, ce sont des sentiments bien russes qui s'agitent dans cette âme mystérieuse. Je reconnais ici l'homme qui sent en lui des facultés puissantes et qui se sent condamné à l'inaction.

Il y a, dit-on, au sein de la nation russe une ambition à la fois ardente et patiente qui sert merveilleusement la politique des tsars. Le peuple russe croit que son heure est venue de jouer un rôle sur la scène du monde, et comme le tsar est le représentant de ces secrets et unanimes désirs de la foule, l'espoir que ces désirs triompheront par lui contribue à maintenir le fanatique respect du pouvoir absolu. Mais figurez-vous ces ardeurs chez des âmes d'élite capables d'agir par elles-mêmes! Elles ont l'excitation commune à tous; elles n'ont pas la foi politique qui enseigne la patience; elles veulent agir, elles veulent prendre part à l'œuvre de la civilisation européenne, et se heurtant à chaque pas contre les barrières du despotisme, elles finissent par tomber dans cette tristesse hautaine qui est pour Lermontof le signalement des *héros* de son siècle et de

son pays. A quoi bon les facultés brillantes? Il n'y a pas de champ fécond où elles puissent se produire. L'insouciance, la paresse, le mépris des choses et des hommes sera le refuge de ces esprits blessés. Tel est, si je ne me trompe, le secret des tristesses de Petchorin. Ce n'est pas un cœur blasé comme dans nos sociétés de l'Occident, c'est un cœur encore noble et capable du bien, mais irrité parce qu'il souffre, et qui fait souffrir aussi ceux que la destinée met sur sa route. La société russe, — on peut le voir par les révélations de la poésie et du roman, — est remplie de caractères comme celui-là, et la dureté de Petchorin s'y manifeste sous maintes formes différentes. Ce portrait du héros est donc tour à tour une confession, un acte de repentir, une plainte amère, une justification douloureuse bien plutôt qu'une apologie de l'égoïsme. Et pourtant, confession ou plainte, si c'est là la peinture de l'âme de Lermontof, Lermontof serait moins excusable que bien d'autres. Il avait, lui du moins, une carrière ouverte à son activité; il avait le domaine de l'art, l'empire de la poésie, où la liberté de l'intelligence, si restreinte qu'elle fût, pouvait se déployer encore et produire d'heureux fruits; il avait une action morale à exercer, il l'exerçait déjà; pour continuer efficacement son rôle, il eût fallu qu'il se débarrassât des tristesses ténébreuses et des insolentes prétentions du gentilhomme. Ce héros de notre temps, à qui nulle femme ne résiste, à qui nulle amitié ne fait défaut, et qui passe avec un cœur de marbre au milieu de tous les dévouements qu'il inspire, cet esprit supérieur, qui se console et se venge par l'égoïsme de l'im-

puissance où le réduit son pays, ce n'est pas le chantre de la franche nature et des races belliqueuses, ce n'est pas le poëte du Caucase.

Cette transformation nécessaire que je signale ici, je ne doute pas que Lermontof n'eût réussi à l'accomplir; mais il aurait eu à lutter sérieusement contre les influences du monde où il était né et certaines habitudes de son esprit. Il était faible malgré son ardeur, et dans maintes circonstances ses plus énergiques résolutions le laissaient désarmé : sa mort en est un triste exemple. Amer et irritable comme il était, il avait dû plusieurs fois mettre le pistolet à la main pour soutenir ou relever une parole blessante. Peu à peu cependant, après bien des duels, il en était venu à condamner absolument ces habitudes barbares. Il méprisait les superstitions mondaines qui chargent si souvent le hasard de décider entre l'honnête homme et le coquin; il voyait ces provocations devenues, comme le pharaon et le lansquenet, un des passe-temps de l'orgueil et de la frivolité aristocratiques dans son pays, et tout ce qu'il y a de mensonges dans ces prétendus jugements de l'honneur révoltait son âme loyale. Or, un jour, dans une des villes du Caucase, il est provoqué en duel par un officier de l'armée; si fermes que soient ses convictions, il n'ose refuser, et le préjugé aristocratique fait taire les répugnances du libre esprit. On ne sait pas exactement les motifs de la provocation. L'adversaire du poëte, M. de Martynof, avait-il essuyé quelqu'une de ces sanglantes épigrammes dont Lermontof était prodigue ? ou bien avait-il cru se reconnaître dans l'un des personnages du

Héros de notre temps? Un ami de Lermontof, un de ses témoins dans cette rencontre, M. de Glebof, croit à ce dernier motif, et c'est ainsi qu'il a raconté l'affaire à M. Frédéric Bodenstedt. Ce qu'il y a de certain, c'est que Lermontof avait horreur du duel et qu'il n'hésita pas à se battre. En cédant aux lois d'un monde qu'il méprisait, il exigea du moins que le combat fût sérieux. C'était encore sa façon de substituer à la barbarie civilisée la franche barbarie des vieilles mœurs. Il avait décrit dans son roman un duel terrible qui a lieu sur la plate-forme d'un rocher, si bien qu'à la moindre blessure, les adversaires, placés au bord même de l'abîme, sont condamnés à une mort inévitable. C'est ainsi que Lermontof voulut se battre; il tomba frappé d'une balle et disparut au fond du gouffre, montrant encore à ce dernier moment le double caractère que nous avons signalé : — d'une part la soumission du gentilhomme aux préjugés de son pays et de sa caste, — de l'autre l'impétuosité d'une âme loyale qui préfère l'état de nature aux mensonges d'une civilisation factice, le Tcherkesse et le Cosaque du Caucase aux élégants Tartares de Saint-Pétersbourg, et une lutte à mort à un combat de parade.

Quelle place occupera Lermontof dans l'histoire littéraire de la Russie? Admirateur passionné de Pouchkine, dont il traduit les œuvres en ce moment même avec un rare talent, M. Bodenstedt se préoccupe surtout de savoir quels sont les rapports de Lermontof avec l'auteur de *Boris Godunof* et d'*Eugène Onégine*. Cette comparaison, au premier abord, semble naturelle-

ment indiquée ; il y avait plus d'un lien entre ces deux hommes : c'est la mort de Pouchkine qui a éveillé Lermontof et allumé la flamme au front du poëte ; c'est le style de Pouchkine que Lermontof a d'abord imité avant de trouver une forme à lui pour des inspirations neuves. Tous deux enfin, au jugement unanime des critiques russes, sont les premiers talents poétiques de leur nation. Or, Pouchkine était plus spécialement artiste ; chez Lermontof, l'artiste et l'homme ne faisaient qu'un. Exilé au Caucase dans sa première jeunesse, comme plus tard Lermontof, Pouchkine s'était réconcilié sans trop de peine avec les choses et les hommes que sa juvénile indignation avait flétris, et il était revenu prendre sa place dans la société de Saint-Pétersbourg. Fidèle à ses sympathies comme à ses haines, Lermontof est resté au Caucase, et il y est mort. Pouchkine avait un enthousiasme d'artiste pour la Russie, sans se demander s'il n'y avait pas à séparer le bien du mal. Au contraire, cette préoccupation du bien et du mal, ce retour aux éléments primitifs du peuple russe, cette recherche ardente du caractère national altéré par une civilisation superficielle et fausse est l'originalité même de Lermontof. Ce n'est donc pas assez de mettre Lermontof en parallèle avec Pouchkine, et de lui marquer sa place à la suite du brillant poëte dont il a si amèrement chanté l'éloge funèbre; il est plutôt le chef d'un mouvement nouveau et le précurseur de la génération qui se fait gloire aujourd'hui de réveiller les traditions de l'esprit slave.

Le caractère le plus expressif de la littérature con-

temporaine en Russie, c'est une rupture presque partout complète avec cette influence anglaise, française, allemande, qui a longtemps alimenté la poésie aristocratique de Saint-Pétersbourg. On a dit avec raison que la littérature russe avait commencé par la fin, c'est-à-dire par l'inspiration cosmopolite, par l'inspiration de Byron ou de Gœthe, au lieu de demander à ses propres origines les éléments d'une vigoureuse jeunesse. Si elle eût persisté dans cette voie, elle eût pu produire des talents pleins d'éclat, elle n'eût pas exercé au sein du peuple russe cette action civilisatrice qui appartient toujours à une poésie nationale. La génération qui occupe aujourd'hui la scène a compris que ses devanciers faisaient fausse route, et elle est revenue puiser aux sources populaires : l'esprit russe, les traditions russes, l'étude et la peinture de tout ce qui fait l'originalité de la famille slave, voilà le fond de la littérature qui grandit sous nos yeux. Tantôt on s'adresse au passé, comme Lermontof dans le poëme d'*Ivan Vassiljevitch ;* tantôt on interroge les mœurs présentes. C'est Nicolas Gogol qui, dans *les Ames mortes*, dans *l'Inspecteur général*, trace un tableau hardi de la vie moscovite en province ; c'est le comte Solohoupe qui, dans *le Tarantasse*, exprime avec enthousiasme les désirs, les ambitions, les espérances du peuple russe, et nous dévoile à son insu le secret de la politique des tsars. Les critiques s'associent à l'œuvre des conteurs et des poëtes, et l'ancienne critique russe, bizarre parodie de nos feuilletons parisiens, est remplacée déjà par une école sérieuse qui substitue la vérité à l'imitation, et le génie slave aux

influences occidentales. Ce travail qui s'est fait ainsi peu à peu au sein des écoles littéraires de la Russie, Lermontof nous en donne dans sa vie une dramatique image. Il obéit d'abord aux exemples de Pouchkine, il imite l'Angleterre et l'Allemagne, l'ironie byronienne semble obséder sa pensée; mais chaque jour il se sent attiré davantage par le génie de sa race, et pourvu qu'il dépouille les traditions russes de ce vernis de mensonge qui lui répugne, il soupçonnera, il signalera dans le passé de son pays des trésors d'inspiration. Sa place n'est donc pas à la suite de Pouchkine; l'histoire littéraire doit inscrire son nom en tête des générations nouvelles.

Et ce n'est pas seulement une influence littéraire que nous avons à revendiquer pour Lermontof; le poëte du Caucase aurait pu se promettre une véritable autorité morale, s'il avait eu le temps de mûrir son inspiration. Quand on se rappelle qu'il a péri en duel à peine âgé de trente ans, il est impossible de ne pas déplorer amèrement une telle perte. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pu accomplir tout ce qu'il voulait? Il sera du moins un précurseur, et il aura donné des exemples qui ne seront pas perdus. Si la littérature russe, préparée il y a un siècle par Lomonosof et le prince Kantemir, illustrée de nos jours par Pouchkine, et surtout ramenée à ses véritables sources par une phalange de vaillants esprits, doit produire enfin une période vraiment classique et nationale, il faut pour cela que les poëtes aient travaillé d'abord à la culture morale du pays; il faut qu'ils aient maudit, comme Lermontof, ce mélange de barbarie et

de raffinement, et que, reprenant les bons instincts du peuple, ils les développent, les fécondent, et préparent l'avénement d'une génération toute virile. Le despotisme, dira-t-on, ne se prête pas à des progrès de cette nature. Ayons plus de foi dans l'influence des lettres. Déjà, tous les critiques l'affirment, la littérature nationale, la littérature inspirée des vraies traditions du pays, est encouragée par un souverain qu'il nous est sans doute permis de louer au moment où les puissances libérales de l'Europe déjouent ses ambitieux projets. Soit qu'il espère trouver dans cette littérature un auxiliaire de sa politique, soit qu'il obéisse à un sentiment de grandeur que ses ennemis mêmes ne lui refusent pas, cette conduite du tsar ne manquera pas de porter ses fruits. Quand la culture d'un peuple se développe, on peut saluer d'avance les transformations de son état social. C'est une merveilleuse puissance que celle des travaux de l'esprit, et le jour où les maîtres se lèveront, ces maîtres dont Lermontof n'est que le brillant précurseur, il n'y aura pas de despotisme assez fort pour arrêter le mouvement de la pensée nationale et l'éducation d'une grande race.

Janvier, 1855.

V

L'HISTOIRE ET L'HISTORIEN
DE LA BOHÊME

FRANZ PALACKY.

Dans ce travail de rénovation qui agite l'Europe orientale depuis près d'un demi-siècle, il y a une place distincte pour la Bohême. Le réveil de l'esprit de race, qui presque partout ailleurs n'a produit que des efforts stériles ou de sanglantes catastrophes, y a suscité du moins un mouvement intellectuel plein d'éclat et de promesses. Certes, à la lumière de l'histoire, on est bien forcé de condamner ces entreprises qui veulent ressusciter ce qui a vécu et casser les arrêts de la Providence : s'il ne s'agit que de ranimer des traditions

morales, comment ne pas suivre avec sympathie cette régénération de tout un peuple? Quand nous avons vu l'Illyrie, la Croatie, la Hongrie, la Bohême, chacune par des moyens différents, essayer de rompre ou de dénouer les liens qui, depuis plusieurs siècles déjà, attachent leur existence à d'autres existences politiques, un sentiment de crainte et de commisération s'élevait en nous; mais quand la Bohême du XIXe siècle, avec une piété toute filiale, essaye de retrouver les traces de ses ancêtres, quand de nobles érudits partent pour ces conquêtes de la science avec un enthousiasme patriotique, quand la langue, l'esprit, les mœurs d'une famille autrefois si glorieuse revivent chez ses descendants au souffle inspiré des historiens et des poëtes, ce vaillant spectacle nous enchante sans qu'aucune inquiétude vienne troubler notre plaisir. On sent ici un juste accord du courage moral et de la raison pratique. Ces efforts ne seront pas vains, ces triomphes n'appelleront pas de tragiques revanches; on n'a pas à redouter pour ces généreux patriotes les erreurs et les malentendus qui ont causé les désastres de la Hongrie. Si dans la fièvre de 1848 les Slaves se laissent entraîner un instant, s'ils prétendent dominer l'Autriche, s'ils veulent, comme ils disent, *briser les dents de l'Allemagne*, les chefs du moins ne seront pas dupes de ces espérances impatientes, et, confiant cette cause à l'avenir, ils reviendront plus ardemment que jamais à leur pacifique propagande. La Bohême, en un mot, malgré son insurrection du 12 juin 1848, a travaillé surtout à une révolution littéraire et morale; la Bohême a pris la bonne part.

N'est-ce pas là du reste une marche qui s'indiquait d'elle-même? Le pays de saint Wenceslas et du grand Ottocar a des traditions qui provoquent naturellement les recherches de la science, et l'oubli qui recouvre en Europe ces glorieuses destinées est un stimulant de plus à l'activité des érudits. On sait que la Bohême, au commencement du XVI[e] siècle, avait perdu son indépendance; on sait aussi que la culture intellectuelle de ce pays, développée encore avec éclat après sa réunion à l'Autriche, avait disparu pendant les désastres de la guerre de trente ans. Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, pendant trois siècles, du XIII[e] au XVI[e], le royaume des Wenceslas, des Ottocar et des Jean de Luxembourg avait joué un rôle immense au milieu des nations germaniques, qu'il avait plusieurs fois donné des empereurs à l'Allemagne, qu'il avait presque atteint, sous Charles IV et Wenceslas VI, à cette suprématie que l'avenir réservait à l'Autriche. On vit là, dès le moyen âge, ces luttes de race que notre époque a réveillées, et il y eut un instant où la race slave fut sur le point d'avoir la prépondérance au sein de l'empire.

Ces souvenirs, si complétement perdus pour l'Europe, les Tchèques eux-mêmes n'en retrouvaient plus la trace. Tout ce qui donne à un peuple une physionomie originale semblait enlevé pour jamais à la Bohême. La langue des ancêtres avait à moitié péri dans le feu et le sang; conservée encore par le peuple des campagnes, elle avait disparu des écoles, des livres, des actes officiels, et au lendemain de cette guerre de trente ans, qui n'avait laissé que des ruines dans le pays de Wal-

lenstein, le latin avait pris la place de l'idiome fixé par Jean Huss. Où était encore la Bohême? qui se souvenait de son rôle et de sa grandeur d'autrefois? Les traditions étaient si bien détruites, que Joseph II, à la fin du XVIIIe siècle, essaya sans trop de peine de substituer la langue allemande à la langue latine, et d'enlever ainsi à ce malheureux peuple le dernier signe d'une race à part, le dernier simulacre d'une existence distincte. Alors parut un homme simple, dévoué, qui se consacra par piété patriotique à d'effrayants labeurs, et qui, resté obscur pendant sa vie, est vénéré par les Bohêmes d'aujourd'hui comme un envoyé de la Providence : je parle du grand philologue Dobrowsky. Dobrowsky ne songeait pas à ressusciter la langue des Tchèques; il n'y voyait qu'une langue éteinte, et s'il soupçonna un jour qu'elle pouvait recéler encore quelque étincelle de vie, ce fut seulement à la fin de sa carrière et trop tard pour mettre cette idée à l'épreuve. Qu'importe? Cette langue qu'il croyait frappée de mort, Dobrowsky l'étudiait avec une sagacité supérieure; il en pénétrait le génie, il en découvrait les origines, les vicissitudes, les affinités historiques, il en reconstruisait enfin tout l'édifice, et préparait ainsi sans le savoir les écoles plus ardentes qui eurent l'ambition de rendre le souffle et la vie à cet idiome si doctement restauré. Les Bohêmes ont quelque droit de signaler l'action providentielle de Dobrowsky; sans les travaux de l'éminent philologue, la rénovation de l'esprit national aurait pu être le rêve de quelques esprits d'élite, elle n'eût pas été ce mouvement unanime qui a retenti

si haut, et qui déjà vient de rendre à la Bohême, non pas certes sa puissance politique du XIVᵉ siècle, mais une chose bien précieuse aussi, sa conscience nationale et ses titres de gloire aux yeux de l'Europe.

Ce mouvement n'est pas une de ces explosions subites dont la violence compromet la durée ; il a traversé deux phases distinctes, et deux générations y ont pris part, chacune avec ses aptitudes particulières. On sent ici une force secrète qui se déploie et grandit. La première école est encore timide en ses allures ; la seconde, mieux assurée de sa foi, s'avance comme une armée conquérante.

Citons d'abord les premiers : c'est l'historien Pelzel, écrivain peu attrayant, mais grave, convaincu, dévoué à la vérité, et qui retrouva maintes pages de l'histoire de sa patrie, défigurées par les haines et les préjugés des Allemands ; c'est Antoine Puchmayer, ce sont les deux frères Negedly, c'est surtout Kramerius, qui sut se faire lire du peuple des campagnes, et Faustin Prochazka, qui, le premier, mit en lumière les vieux documents nationaux. Les noms que je rassemble ici sont demeurés chers au patriotisme bohémien. Il s'en fallait bien toutefois que ces travaux, d'une érudition un peu froide ou d'une littérature trop timorée, répondissent aux ardeurs croissantes de la conscience publique. Pelzel, Puchmayer, Prochazka, n'avaient pas une foi complète dans la séve et la vitalité de cette langue qu'ils évoquaient ; ils la traitaient à la façon d'une langue morte, car ils écrivaient en bohême comme les latinistes modernes écrivent en latin, sans oser produire toute

leur pensée, sans manier leur instrument avec la liberté et l'aisance qui sont les signes de la vie. Timides et circonspects, ils ne faisaient un pas qu'après s'être assurés du terrain. Le xvie siècle, et particulièrement le règne de l'empereur Rodolphe II, était pour eux la période classique de la langue et de la littérature bohême; il fallait garder avec respect toutes les formules consacrées de cet âge d'or. Comment cette école de puristes aurait-elle pu exercer quelque influence sur la nation? Une telle littérature n'aurait été bientôt qu'une œuvre de marqueterie. — Ayons plus de confiance en nous-mêmes, dit la nouvelle école, étudions la langue dans les monuments du passé, mais recueillons-la aussi de la bouche du peuple, qui en a perpétué la tradition vivante. Ne craignons pas de la plier aux nécessités de notre âge, c'est une épreuve qu'elle doit subir. Si l'idiome de nos aïeux ne peut plus exprimer les idées de notre siècle, pourquoi nous efforcer de le rappeler à la vie? Et quel fruit en retirera notre croisade patriotique?

Le chef de ceux qui s'exprimaient ainsi s'appelait Joseph Jungmann. Auteur d'une histoire de la littérature bohême, et surtout d'un grand dictionnaire national signalé comme un monument du premier ordre, Joseph Jungmann avait le droit de tenir ce langage aux puristes et de contraindre la vieille philologie à sortir de l'ornière. Cela se passait au lendemain des guerres de l'empire, pendant ces premières années de la restauration où l'on vit se déployer par toute l'Europe un si généreux essor d'activité intellectuelle. La lutte dura plusieurs années. Des controverses techniques sur l'or-

thographe et la grammaire compliquèrent la question et firent craindre un instant que ce réveil de la Bohême ne fût qu'une affaire d'académie ; mais la victoire resta enfin aux novateurs.

Parmi les plus vaillants auxiliaires de Jungmann, la Bohême cite avec honneur M. Presl, qui s'occupa de fixer une terminologie applicable aux développements des sciences naturelles ; M. Safaryk, qui donna un si vigoureux élan aux travaux historiques ; M. Hanka, qui, en étudiant les règles perdues de l'orthographe, eut le bonheur de retrouver dans un manuscrit oublié une précieuse collection de chants nationaux du XI[e] au XIII[e] siècle ; M. Kollar, M. Celakowsky, M. Klicpera, M. Holly, qui montrèrent par des poésies originales que l'idiome des siècles passés pouvait encore se parer de fleurs nouvelles, et M. le comte Léo de Thun, à qui j'emprunte plusieurs de ces indications [1]. N'oublions pas deux membres éminents de l'aristocratie tchèque, deux gentilshommes patriotes, qui pendant leur longue carrière ont pu encourager successivement les deux écoles, les nobles comtes Franz et Gaspard de Sternberg, — le premier, passionné pour les recherches de l'histoire, collecteur intelligent de livres, de manuscrits, de médailles, d'antiquités de toute sorte, légués par lui à son pays ; le second, plus spécialemont livré aux travaux de la science, botaniste laborieux et habile,

[1] Voyez *Ueber den gegenwaertigen Stand der boehmischen Literatur und ihre Bedeutung*, par le comte Léo de Thun, Prague, 1842.

honoré de l'amitié des Humboldt, des Cuvier, des Lacépède, des Berthollet,— célèbres tous les deux, dans les annales de la Bohême régénérée, par la fondation du Musée national.

Ce Musée national, établi en 1818 par les comtes de Sternberg et patroné efficacement par l'administrateur général de la Bohême, M. le comte Kolowrat-Libsteinsky, avait pour mission de faciliter les recherches de la science sur tout ce qui intéressait la race slave dans ces contrées. Mœurs, histoire, géographie, sciences naturelles, le Musée national embrassait tout. C'était le foyer de ces espérances si belles, c'était le comité du mouvement et de l'action: Il employait l'argent des souscripteurs à l'établissement d'une bibliothèque où tous les documents sauvés de l'oubli et du naufrage étaient mis à la disposition des savants. Il imprimait tous les grands ouvrages de la nouvelle école, le *Dictionnaire* de Jungmann, les *Antiquités slaves* de Safaryk, et surtout il fondait en 1827 une publication périodique qui a eu l'influence la plus décisive sur cette rénovation de tout un peuple, le *Journal du Musée national de Bohême*. Quel était l'homme digne de prendre en main la direction de ce journal? Dans le brillant état-major de l'insurrection tchèque, les comtes de Sternberg cherchaient un homme nouveau, un cœur résolu, un écrivain qui eût déjà donné des gages au patriotisme et à la science, mais qui, étranger à des luttes souvent trop passionnées et joignant l'esprit de conduite à l'enthousiasme, pût triompher à la fois et de l'hostilité du parti allemand et des divisions des Slaves.

Il y avait alors à Prague un jeune littérateur dont les comtes de Sternberg avaient encouragé les débuts, et qui grandissait chaque jour dans l'estime publique; il s'appelait Franz Palacky. C'est à lui que les fondateurs du Musée remirent le commandement de cette expédition pacifique, et l'on vit bientôt les vétérans se grouper avec joie autour du jeune chef.

I.

M. Franz Palacky est né, le 14 juin 1798, à Hodslawice, petit village de Moravie, non loin de cette ville de Fulnek, qui était, il y a cent ans, le foyer principal de la mystique communauté du comte Zinzendorf. Les frères moraves sont un peu dispersés à l'heure qu'il est; le séjour qu'ils avaient choisi conserve encore ce caractère de solitude propice aux méditations pieuses et aux résolutions opiniâtres. Enfermées dans leurs montagnes, le Moravie et la Bohême devaient nécessairement avoir une destinée à part au sein de l'Allemagne; le village d'Hodslawice présente en résumé la physionomie de la contrée tout entière. Quel calme! quel recueillement! que de souvenirs historiques ou de poétiques légendes sur ces montagnes et ces châteaux en ruines! De Fulnek aux vieilles tours de Titschein et de Titschein aux pentes escarpées du mont Radoscht le voyageur qui vient de quitter Vienne s'aperçoit qu'il est bien loin de l'Allemagne. C'est là que grandit le jeune Palacky, au milieu des paysans bohêmes, et n'en-

tendant autour de lui que les sons de la langue natale; son père occupait dans le village un modeste emploi de maître d'école.

Quand il atteignit l'âge de neuf ans et que son éducation commença, il fallut bien lui enseigner autre chose que cette langue tchèque, considérée encore à ce moment comme un patois rustique Il y avait, à quelques lieues de là, entre Titschein et Fulnek, un établissement pédagogique fondé par une personne pieuse et bienfaisante, par Mme la comtesse Truchsess : c'est là que le petit paysan d'Hodslawice alla apprendre l'allemand. Il y passa deux années. La guerre vint bientôt retentir jusque dans ces solitaires vallées de la Bohême. Arraché à ses fonctions par le péril commun, le père de M. Palacky eut maintes fois occasion de rendre de patriotiques services à l'armée autrichienne pendant la campagne de 1809. Ce fut aussi une circonstance heureuse dont profita la destinée du jeune Franz. La famille de M. Palacky était pauvre, et, sans ces dures nécessités de la guerre qui rapprochent violemment les hommes, il est probable que l'indigence, l'habitude, l'ignorance de ses forces eussent retenu dans l'horizon du village natal le futur historien des Ottocar. Par son zèle en ces conjonctures suprêmes, le maître d'école d'Hodslawice se fit de nombreux amis, et quelques années après, grâce à ces protections, Franz Palacky commençait des études plus sérieuses au lycée impérial de Presbourg.

Quoique bien jeune encore, il semblait avoir conscience de son rôle à venir. Au milieu de ses condisci-

ples d'Allemagne, cet écolier de quatorze ans était déjà comme un représentant de l'esprit slave. Tous ses camarades d'ailleurs n'appartenaient pas à une race ennemie; c'est au lycée de Presbourg que Franz Palacky se liait d'une étroite amitié avec le jeune Kollar, qui devait bientôt jouer un rôle si brillant au sein de la littérature tchèque. Figurez-vous les deux écoliers dans les salles du collége; ils s'entretiennent de leurs souvenirs d'enfance, ils se prennent pour confidents mutuels de leurs tristesses. Kollar a une imagination plus rêveuse, Palacky une ardeur plus virile; Kollar est l'aîné de Palacky, mais la mâle raison du plus jeune a comblé sans peine les cinq années qui les séparent, et de ces causeries d'enfant, de ces longues et douloureuses confidences on verra sortir, à l'heure des luttes prochaines, le poëte et l'historien de la Bohême.

Ce qui me frappe toutefois dans les premiers travaux de M. Palacky, ce n'est pas l'inspiration nationale. A Presbourg et bientôt à Vienne, où il passe quelques années en qualité de précepteur dans une riche famille noble, il s'occupe surtout de l'étude des littératures comparées. L'esthétique, seule partie de la philosophie qui fût alors cultivée en Autriche avec une liberté complète, avait un vif attrait pour son intelligence, et à le voir se passionner ainsi pour des questions si générales, on ne pouvait guère pressentir chez lui le futur chef du mouvement de la Bohême. C'est que M. Palacky n'est pas guidé, comme le sont trop souvent les défenseurs obstinés des races vaincues, par une pensée d'exclusion et de haine; tout se tient dans

un esprit bien fait, et les mêmes sympathies qui nous font étudier le travail du genre humain nous intéressent aussi aux droits de chaque race et de chaque tribu. Aimer l'humanité sans se soucier de la patrie, c'est la morale des modernes sophistes; aimer la patrie sans se soucier de l'humanité, ce serait le patriotisme barbare. Le patriotisme de M. Franz Palacky est d'une nature plus haute, et il est bon que l'écrivain destiné à représenter un jour le réveil d'une race particulière débute par un goût si marqué pour les travaux collectifs de la famille humaine. Après avoir publié, à peine âgé de dix-neuf ans, ses *Eléments de la poésie bohême*, écrits en collaboration avec M. P.-J. Safaryk, il donne en 1821 les fragments d'une *Théorie du beau*, et en 1823 une *Histoire générale de l'esthétique.* N'était-ce pas aussi une bonne manière de se préparer à son rôle que de pratiquer à fond toutes les langues de l'Europe? Ce successeur des Dobrowsky et des Jungmann, qui se consacre aujourd'hui à la restauration de l'idiome des Tchèques, avait lu à vingt ans, dans le texte original, les grands poëtes de France et d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne. J'aime à insister sur ces détails; on devine déjà, ce me semble, après une préparation comme celle-là, quel sera le rôle supérieur de M. Palacky au milieu des fiévreuses impatiences de ses compagnons d'armes.

Ces travaux désintéressés n'ont pas seulement servi à former l'homme, ils ont doublé les forces du patriote. Quand M. Palacky est venu prendre sa place dans ce mouvement bohême qui se prononçait de jour en jour,

il a apporté à ses amis ce qui leur manquait trop jusque-là, le sentiment de l'art et du style. L'érudition était déjà dignement représentée dans le pays de Dobrowsky ; il fallait maintenant un homme quit sût donner une forme à tant de matériaux amassés. L'histoire surtout, l'histoire de cette Bohême si ardente à renouer le fil rompu de ses destinées, personne encore ne l'avait racontée à l'Europe, personne ne l'avait rendue populaire parmi les Tchèques. On avait des recherches, des dissertations, des documents et des dates retrouvées ; on avait de laborieuses réfutations des écrivains allemands : était-ce assez pour le succès d'une telle croisade ? Non, tout cela n'est rien; Pelzel est grave, Puchmayer est convaincu, Safaryk possède une science aussi précise que profonde; mais où est l'homme qui ranimera l'esprit des vieux âges ? Où est le peintre des Ottocar et des Wenceslas ? Quel pinceau puissant fera revivre ce royaume de Bohême depuis la poétique et fabuleuse période des Prémysl jusqu'au jour où ces souverains prirent le sceptre, et l'épée de justice, et la pomme d'or de l'empire d'Allemagne? « Je serai l'historien de la Bohême, » s'est dit M. Palacky sitôt qu'il eut pris rang dans la studieuse armée de l'insurrection tchèque, et ce fut dès lors la constante préoccupation de sa vie. Il se rendit à Prague en 1823 pour commencer ses recherches. Les matériaux de ses devanciers ne lui suffisaient pas : n'est-il pas nécessaire que l'historien digne de ce nom voie les choses par ses yeux ? M. Palacky a une érudition ingénieuse et sagace qui lui appartient en propre. Il compulsa d'abord à Prague

les archives des anciennes familles, il interrogea ensuite tous les grands dépôts littéraires, il fouilla les bibliothèques de Prague, de Vienne, de Munich, modérant la passion du patriote par les lumières et la loyauté du critique, et préparant les vives couleurs de son tableau.

C'est au milieu de ces ardentes études que M. le comte Franz de Sternberg fit appel à son activité et lui confia la direction du *Journal du Musée de Bohême.* Il y avait là une tâche féconde, des instincts à éclairer, des passions à contenir, des divisions intestines à pacifier; il y avait surtout à entretenir l'ardeur et les justes espérances d'un mouvement national. M. Palacky n'hésita pas; il prit la direction du *Journal du Musée de Bohême* et la garda dix ans. Ne croyez pas toutefois que ces brûlantes questions du présent lui fissent oublier ce passé glorieux où vivait son imagination. Pendant ces dix années de polémique, de 1827 à 1837, M. Palacky ne perdit pas de vue un seul jour le monument qu'il avait promis à son pays, et qui déjà s'élevait dans sa pensée. Il posait les assises de son œuvre, il en publiait des fragments, et si quelques Slaves fanatiques, irrités de la loyale sincérité de sa science, lui reprochaient parfois de manquer à ses devoirs de citoyen tchèque, l'opinion publique, on peut le dire, confirmait de jour en jour le sérieux mandat qu'il s'était donné. Cette sympathie et cette attente unanimes reçurent bientôt une éclatante consécration : les états de Bohême, à la diète de 1829, lui conférèrent le titre d'historiographe national avec un traitement annuel qui devait durer toute sa vie. Cette décision des états ne put être

immédiatement exécutée : l'empereur François, qui régnait alors sur l'Autriche, considérait d'un œil défiant ce travail des races au sein de l'empire et cherchait à l'étouffer sourdement. Plus tard un autre principe prévalut : M. de Metternich, avec sa spirituelle finesse, comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de ces prétentions des races rivales afin de les neutraliser l'une par l'autre, et l'historiographe de Bohême fut officiellement revêtu de son titre et de ses fonctions.

Au reste, reconnu ou non par le cabinet de Vienne, l'historien élu par les représentants de son pays continuait vaillamment sa tâche. Il notait dans le *Journal du Musée* les résultats de ses recherches; il y insérait maintes études pleines de précision et de lumière sur les points obscurs de son sujet : c'étaient tantôt des détails caractéristiques, tantôt des monographies complètes. Parmi ces nombreux écrits qui attestent la consciencieuse préparation de l'historien, je signalerai au premier rang son *Appréciation des Chroniqueurs de la Bohême*. La Société des sciences de Prague avait mis ce sujet au concours en 1826; elle demandait, outre des renseignements biographiques sur les chroniqueurs, une étude détaillée et une scrupuleuse critique de leurs travaux. L'étendue de ce programme effraya sans doute les vaillants érudits de la Bohême; nul ne se présenta dans la lice. Un délai fut accordé, et M. Palacky, impatient de justifier la distinction que venaient de lui décerner les états, se mit courageusement à l'œuvre. Son mémoire, le premier grand ouvrage qu'il ait donné à son pays, fut couronné avec acclamation en 1829 et

publié l'année suivante aux frais de la société. C'était plus qu'une promesse et un gage : un véritable historien s'était révélé.

Déjà, en 1824, avant de commencer ses études sur le XVIe et le XVIIe siècle, l'habile peintre de la société germanique et romane, M. Léopold Ranke, avait publié cette *Critique des Historiens modernes* qui devait être pour lui un guide si lumineux et si sûr; M. Palacky a marché avec bonheur sur les traces de l'écrivain allemand. Je ne le compare pas à M. Augustin Thierry; les *Considérations sur l'Histoire de France*, qui servent d'introduction aux *Récits mérovingiens*, sont un ouvrage à part, un ouvrage qui n'a pas eu de modèle et qu'on ne recommencera pas. Ces recherches sur la conception de nos origines depuis Grégoire de Tours jusqu'à M. de Montlosier, ce n'est pas seulement une saine appréciation critique, c'est l'œuvre d'une philosophie profonde et d'un art merveilleux; on dirait la conscience émue d'un grand peuple. M. Palacky pouvait se contenter de suivre la direction de M. Ranke; même finesse, même sûreté d'aperçus et même sobriété de style.

Ce qui me frappe à première vue dans ce tableau si bien tracé, c'est la destinée des lettres historiques en Bohême; toutes les vicissitudes que subit la science du passé dans les autres littératures de l'Europe se reproduisent sur ce théâtre si différent avec une conformité singulière. En France comme en Italie, en Angleterre comme en Allemagne, l'art de comprendre et de raconter l'histoire a traversé trois périodes très-distinctes. D'abord, au temps du moyen âge et de la renaissance,

c'est toute une famille de chroniques, chroniques sans art, sans profondeur, mais d'autant plus expressives dans leur liberté même ; puis, quand cette naïveté a disparu et que les historiens succèdent aux chroniqueurs, ces prétendus historiens, qui n'ont plus la fidélité candide de leurs devanciers, n'ont pas encore le sentiment de la vérité et de l'art : ils déclament, ils arrangent tout sur un même plan, ils défigurent les époques et les hommes, et il y a dans la peinture du passé comme une interruption de plusieurs siècles, jusqu'à ce que d'audacieux érudits, rejetant toute cette rhétorique menteuse, exhument les chroniques oubliées pour en extraire la vie. Les trois groupes d'écrivains que M. Palacky nous signale répondent exactement à ces trois phases de l'histoire chez les modernes. Cosmas, qui mourut dans les premières années du XII[e] siècle et que M. Palacky ne craint pas d'appeler l'Hérodote de la Bohême, préside avec beaucoup de dignité et de grâce l'assemblée des chroniqueurs. Le chef du second groupe, Venceslas Hajek, narrateur à la fois prétentieux et crédule, assez semblable sur bien des points à notre abbé Vély, obtient un immense succès au XVI[e] siècle, et traîne à sa suite une foule d'historiens rhéteurs qui accréditent longtemps les erreurs les plus niaises et les plus étranges anachronismes. Enfin la troisième période, ouverte chez nous sous la restauration par MM. Guizot et Augustin Thierry, est inaugurée en Bohème vers l'année 1760 par l'exact et laborieux Dobner, dont un autre écrivain de la même école, M. Prochazka, a pu dire énergiquement : *Mentiendi finem fecit.*

Ce livre de M. Palacky, qu'on n'a lu qu'en Bohême, mérite d'être signalé à l'attention des esprits studieux; il a droit à une place d'élite dans la littérature européenne. Quand l'érudition est maniée avec art, elle charme et amuse en même temps qu'elle instruit; je connais peu de livres plus doctes et plus intéressants que celui-là. C'est d'abord toute une révélation, et il est impossible de ne pas comprendre quelle est l'importance des destinées de la Bohême dans l'histoire générale, quand on voit tant de trésors littéraires se succéder sans interruption du XIe siècle jusqu'au XVIe. Ce petit peuple, qui n'a guère songé à s'étendre au delà de ses frontières, excepté sous le grand Ottocar et sous l'empereur Charles IV, a eu autant de chroniqueurs, autant d'annalistes et d'historiens que la France et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. Et quelle variété! quel mouvement! que de richesses de toute sorte! Ici, c'est le vieux Cosmas, doyen de l'église de Prague, qui appartient à la fois au XIe siècle et au XIIe, c'est-à-dire à une des époques les plus confuses de l'histoire de Bohême, à l'époque des divisions et des luttes de la vieille famille souveraine des Prémysl, et qui raconte ces événements avec les naïves émotions du patriotisme le plus vrai. Là, c'est le poétique Dalimil, un chevalier bohême du XIIIe siècle, un contemporain d'Ottocar II, qui reproduit dans sa chronique rimée l'éclat de cette période glorieuse. Un trait curieux à noter chez Cosmas et Dalimil, c'est leur candide orgueil de race et l'ignorance profonde où ils sont des peuples qui ont précédé les Tchèques sur le sol de ces riches contrées. Quelle

est, selon Cosmas, l'origine du royaume de Bohême? Un chef slave, appelé Tchek, est conduit par le hasard sur les hauteurs du *Bœhmerwald* et de l'*Erzgebirge ;* il admire ces belles plaines gardées par des forteresses naturelles; il admire ces fleuves, ces vallées, cette végétation puissante à laquelle la main de l'homme n'a pas encore touché; il remercie Dieu de cette magnifique découverte, et, prenant possession du pays, il s'y installe avec sa race. Le récit de Dalimil est à peu près semblable; seulement, Cosmas ayant négligé de dire à quelle époque se serait passé ce merveilleux événement, Dalimil a l'ambition de donner des dates plus précises, et il remonte pour cela jusqu'à la tour de Babel. Toute cette partie des chroniques n'est pas la moins instructive. Quand Dalimil et Cosmas rapportent les faits dont ils furent les témoins, ils fournissent de précieux documents à la science; quand ils répètent les *récits fabuleux des vieillards* (*fabulosas senum narrationes*), ils nous révèlent sans y songer les secrets et les prétentions de l'esprit slave. Ces Slaves des premiers temps, ce ne sont pas des conquérants à la façon des Barbares du v[e] siècle : tout est paisible, tout est doux et poétique dans leur primitive histoire; mais déjà comme ils sont ardents à se faire leur place en Europe! comme ils méconnaissent résolûment tout ce qui fut avant eux!

Parmi les chroniqueurs si nombreux qui suivent plus ou moins la direction de Cosmâs et de Dalimil, M. Palacky assigne une place particulière à deux écrivains étrangers qu'on est tout surpris de rencontrer là. Ce sont deux Italiens, Jean de Marignola et Æneas Sylvius

Piccolomini. Ce Marignola est certainement l'une des curieuses figures de la littérature italienne au moyen âge. Il était cité comme un des plus savants hommes et des plus ingénieux écrivains de son pays dans le siècle de Pétrarque et de Boccace. Rien de plus original que sa vie. Issu d'une vieille famille de Florence et d'abord professeur à l'université de Bologne, il est envoyé en Asie comme légat du pape, il s'avance courageusement dans ce monde si mystérieux alors, et finit par pénétrer en Chine, où il passe quatre années, accueilli avec curiosité et respect à la cour des empereurs. Il revient ensuite par l'Inde, par le Thibet, sa Bible à la main, cherchant la première demeure d'Adam après la chute, cherchant même le lieu qu'habitait le père de notre race aux jours de sa parfaite innocence. Marignola fut assez heureux pour trouver ce qu'il cherchait, et quand il fut de retour à Avignon, en 1353, après avoir visité les ruines de Babylone, deviné celles de Ninive et parcouru la Palestine, il rapportait au pape Innocent VI des *fleurs élyséennes* cueillies dans les jardins du paradis. Un tel homme, qui avait passé quatre ans auprès de l'empereur de la Chine et qui arrivait tout droit du paradis terrestre, pouvait-il manquer de protecteurs illustres? L'empereur d'Allemagne, Charles IV, le fit venir à sa cour, et comme il aimait la Bohême en fils pieux et dévoué, il voulut que l'histoire de sa chère patrie fût écrite par Marignola. Il n'y avait à cela qu'une seule difficulté. Marignola ne savait pas un mot de la langue du pays. L'intrépide voyageur ne recula pas devant l'obstacle; mais on comprend que ce singulier historio-

graphe de Bohême n'ait pas donné de très-utiles leçons à M. Palacky. Son histoire (elle ne fut imprimée qu'en 1668 dans la *Rosa bohemica* de Bolelucky, et on peut dire qu'aujourd'hui encore elle n'est guère connue que de nom), son histoire est un de ces tableaux confus comme le moyen âge nous en offre en si grand nombre, ébauches puériles et quelquefois touchantes de ces projets d'histoire universelle réservés seulement à la virilité de l'esprit moderne. L'auteur divise son œuvre en trois livres, afin qu'elle porte comme le signe de la sainte Trinité. Vous pouvez demander à la docte analyse de M. Palacky comment ces trois livres traitent tour à tour de l'*histoire théarchique* du monde, c'est-à-dire de l'histoire sous le gouvernement de Dieu depuis le premier homme jusqu'au déluge, — de l'*histoire monarchique*, c'est-à-dire de la fondation des empires jusque et y compris le royaume de Bohême, — et enfin de l'*histoire hiérarchique* ou de l'église depuis le sacerdoce israélite jusqu'aux papes de Rome et aux évêques de Prague. Il y a dans tout cela un naïf et impuissant effort de coordination historique. C'est comme un souvenir confus de cette cité de Dieu et de cette cité des hommes dont parle saint Augustin, et qui devait être un jour, sous la plume de Bossuet, le majestueux tableau de l'église opposé au dramatique mouvement des empires.

Tout dévoué qu'il est à son œuvre spéciale, M. Palacky n'est pas homme à négliger ces détails, qui rattachent ses travaux à la littérature générale de l'Europe, et en y insistant après lui, c'est encore son esprit que je crois peindre. L'étude que lui offrait Sylvius Æneas

était aussi une bonne fortune. On sait quel rôle a joué ce spirituel diplomate dans les affaires européennes, on sait avec quelle attention intelligente il a suivi et raconté les événements du XVe siècle; et lorsqu'il proclame que nul autre royaume de son temps ne présente à l'observateur autant de catastrophes, de guerres, de révolutions et de choses miraculeuses que le royaume de Bohême, c'est là, au profit de l'importance historique de ce pays, un témoignage qu'un écrivain patriote ne devait pas négliger. Sylvius Æneas écrivit son ouvrage aux bains de Viterbe, peu de temps avant d'être élu pape sous le nom de Pie II; il le dédia à cet Alphonse V, roi de Naples et d'Aragon, que l'histoire a surnommé le Magnanime, et qui avait une prédilection si vive pour les historiens et les poëtes. « Je te dédie, lui disait-il, cette histoire de Bohême, que j'espère conduire, avec l'aide de Dieu, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Les choses anciennes y sont dignes de mémoire, mais ce sont les plus récentes surtout qui sont les plus glorieuses. »

A cette galerie des historiens de la Bohême, galerie où tous les portraits (je n'ai pu en signaler qu'un petit nombre) ont un charme qui leur est propre, M. Palacky a joint les récits anonymes, les livres des couvents, les annales des abbayes, des églises, des universités, les biographies des hommes illustres, entre autres celle de l'empereur Charles IV, rédigée par lui-même, et puis maintes légendes des saints nationaux, la vie de saint Wenceslas, de sainte Ludmila, de saint Adalbert, de saint Procope, sans oublier les traditions moraves sur saint Cyrille et saint Méthode, les deux missionnaires

bysantins qui portèrent le christianisme chez les Slaves. C'est ainsi que cette étude, préparation excellente pour l'auteur et préface de son grand ouvrage, est devenue un tableau d'histoire littéraire où l'art et la science s'unissent très-habilement, et tel qu'on en pourrait souhaiter un à toutes les littératures européennes. Le jour où nous aurons sur les historiens de chaque pays une étude semblable à celle-là, complète, précise, scrupuleuse, quel guide dans la recherche du vrai et quelle garantie des progrès de la science! Ce sera plus encore; ce sera, comme ici, un tableau anticipé de chaque histoire, et grâce aux rectifications de la critique, les erreurs mêmes seront des faits instructifs, puisqu'on y verra les préjugés et les prétentions des peuples aux différentes phases de leur vie séculaire.

Au moment où le mémoire de M. Palacky était couronné par la Société des sciences de Prague, le plus illustre membre de cette académie, le père de la philologie bohême, le vieux Dobrowski, s'éteignait doucement, entouré de respects et d'honneurs. On lui chercha un successeur digne d'occuper sa place, et M. Palacky fut nommé. Ces récompenses si méritées augmentaient encore son ardeur. Il sentait que tous les yeux étaient dirigés vers lui, et qu'on attendait beaucoup de l'homme que les députés des États avaient élu historien national, comme on élit par acclamation un représentant ou un souverain. Il ne se lassait pas d'insérer dans le journal des comtes de Sternberg la suite de ces monographies historiques. Ici, c'était une vive peinture de la jeunesse de Wallenstein, éclairée d'une lumière toute nouvelle

d'après les documents originaux; là, c'était une étude complète sur la vie et les travaux de Dobrowski. Il publiait ensuite des recherches sur les tribunaux de la Bohême au XIII[e] siècle, tribunaux assez semblables à notre jury moderne, puis une série de mémoires de philologie et de critique sur l'origine des Slaves, sur les noms des anciennes familles nobles, etc., et enfin il résumait ces investigations si variées dans une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines*. Il avait épuisé désormais les sources d'information que lui présentait son pays; les archives des autres nations de l'Europe devaient contenir aussi bien des documents sur l'histoire de la Bohême, particulièrement sur cette guerre des Hussites, premier et formidable signal de la révolution religieuse. M. Palacky confia à M. Safaryk la direction du *Journal du Musée*, et partit pour l'Italie en 1827. Les lettres du comte Kolowrath, du comte Franz de Sternberg, et l'intervention du comte Lutzow, représentant de l'Autriche auprès du saint-siége, lui aplanirent toutes les difficultés; Grégoire XVI lui-même ordonna que les archives les plus secrètes fussent mises à la disposition de l'historiographe de Bohême.

N'est-ce pas un beau spectacle que celui d'une activité si ardente et des sympathies qu'elle inspire? La vie littéraire n'est que trop souvent remplie d'injustices et de cruautés. Hélas! combien d'esprits entravés dans leur marche! combien de talents étouffés! combien de forces perdues! Consolons-nous du moins à la vue de ces destinées heureuses. Voilà tout un peuple qui charge

un de ses enfants de retrouver et de raconter son histoire. La faveur publique et le zèle de l'écrivain, tout est ici d'accord. Ceux-là même qui plus tard surveilleront d'un œil inquiet cette résurrection d'une race encouragent en ce moment ces tentatives toutes littéraires. L'heure n'a pas sonné où les travaux des érudits, devenus le programme d'une lutte sanglante, provoqueront la défiance et la persécution ; nous en sommes encore à la période sereine de cette noble vie. M. Palacky a été en Italie, à Rome, à Naples, et bientôt à Munich, à Francfort, à Paris, comme l'ambassadeur d'une nationalité qui se relève ; il revient à Prague, et il publie au milieu de l'attente, de la sympathie et des acclamations de ses compatriotes, les premiers volumes de son *Histoire de Bohême*. Il faudrait se représenter tout ce qu'il y a de vivacité naïve et de facile enthousiasme chez ces imaginations toutes neuves pour comprendre le succès de l'écrivain. Mêlons-nous à la foule, et écoutons le récit du maître.

II.

Le premier volume de M. Palacky est divisé en trois livres, qui embrassent l'histoire de la Bohême depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la fin du XIIe siècle. La grandeur et la simplicité de l'ordonnance s'annoncent dès ce début. L'auteur procède à la manière des maîtres ; il sait choisir parmi les riches matériaux qu'il a rassemblés, et, se défiant de l'érudition inutile, il

groupera les faits par grandes masses dans une composition harmonieuse. J'aime beaucoup le premier livre, consacré aux habitants primitifs de la Bohême, à ceux qui occupèrent ce beau pays plus de huit cents ans avant les Tchèques. Nous retrouvons là tout d'abord nos hardis ancêtres. Ces Celtes, qui tenaient une si grande place en Europe avant les accroissements de Rome et l'invasion des Barbares, sont les premiers qui aient défriché le sol où devait régner saint Wenceslas. C'était une tribu active et belliqueuse, les Boïens, *Boï*, un des plus vigoureux rejetons de la grande famille dont les Gaulois formaient le centre. Les Boïens avaient pris part à l'expédition des Gaulois contre Rome. Une fois lancés loin de leur pays, ils continuèrent leur course : les uns occupèrent d'abord une partie de l'Italie du Nord ; les autres, remontant les côtes de l'Adriatique, envahirent les contrées qui devaient être plus tard la Germanie. Cela se passait environ quatre cents ans avant Jésus-Christ. En Italie, Bologne (*Boïonia*, *Bolonia*) a gardé leur souvenir, et le pays des Tchèques, en Germanie, porte encore le nom des compagnons de Brennus. Tacite l'a dit, et la science ethnographique de nos jours a confirmé son opinion : *Manet adhuc Boihemi nomen, significatque loci veterem memoriam quamvis mutatis cultoribus*. Lorsque Tacite parlait ainsi, les Boïens venaient de disparaître devant une invasion germanique. Pressés entre les Romains au sud et les Germains au nord, ils avaient résisté plusieurs siècles : ils eurent d'abord l'honneur d'arrêter longtemps les Barbares, ils vainquirent la grande invasion cimbrique qui menaçait

Rome, et l'obligèrent à changer de direction, mais bientôt, ayant porté secours aux Helvètes pendant la guerre des Gaules, ils sont écrasés par César, et quelques années après, les Daces et les Gètes envahissent leur pays et le ravagent. Affaiblis par ce double désastre, déjà presque réduits aux travaux de la paix, comment auraient-ils pu repousser les attaques des Marcomans et de leur impétueux chef Marbod? Les Boïens avaient occupé la Bohême pendant quatre siècles; la domination des Marcomans dure à peu près le même temps; elle commence aux premières années de l'ère chrétienne et se prolonge jusqu'à la grande invasion hunnique, qui, à la fin du IV[e] siècle, bouleversa la Germanie tout entière. Quand l'empire des Huns se dissout à la mort d'Attila, et que les peuples réunis sous son glaive s'établissent par toute l'Europe, la Bohême, après maintes guerres confuses, devient le patrimoine des Tchèques.

Après cette introduction, qui jette une attrayante clarté sur une période de ténèbres, M. Palacky va entrer en plein dans son sujet. Cette première apparition des Slaves dans l'histoire de l'Europe provoque les recherches savantes et l'art ingénieux du narrateur. D'où venaient les Tchèques? quelle place occupaient-ils dans le monde? quelles étaient leurs mœurs et leurs croyances? Questions confuses qui ont exercé la sagacité patiente de Safaryk, et que M. Palacky résume avec netteté. Il y avait longtemps que les Slaves habitaient l'Europe orientale quand ils parurent à leur tour sur la scène de l'histoire. Parmi les peuples qui, de la Baltique aux monts Ourals et de l'Adriatique à la mer Noire,

s'étendent aujourd'hui jusqu'aux confins de l'Europe et de l'Asie, les Slaves sont incontestablement les plus nombreux ; rien n'est changé ici depuis les origines. Il y a quatorze cents ans que ces peuples ont une histoire ; la période moins connue qui précède et qui va se perdre dans les mystères des premiers âges nous les montre à peu près au même lieu. Membres de la grande famille indo-européenne, parents des anciens Thraces, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Germains et des Lithuaniens en Europe, des Indous, des Perses, des Mèdes et des Arméniens en Asie, ils étaient établis déjà, dès l'antiquité la plus reculée, dans la plus grande partie des contrées où nous les voyons encore. Race pacifique et livrée aux travaux agricoles, ils formaient d'abord une société patriarcale ; point de chefs héréditaires, point de maîtres et d'esclaves ; le gouvernement était dévolu aux vieillards. Leur religion était le culte des forces de la nature, avec une poésie naïve, véritable poésie d'un peuple de laboureurs, qui animait la terre et le ciel, la plaine et le fleuve, le sillon et la semence. On comprend qu'ils n'eussent pas l'esprit de conquête des peuples turbulents et nomades. Braves et hardis contre les attaques de l'étranger, ils n'étaient pas organisés pour la guerre ; on levait les armées au moment du péril, et le chef des combattants (*voyvoyde*), une fois la lutte finie, perdait son titre et ses fonctions.

Bien que répandus sur une surface immense et divisés en d'innombrables peuplades, les Slaves du nord et du sud, en ces premiers temps de leur histoire, avaient à peu près les mêmes mœurs. Ils formaient alors comme

aujourd'hui trois familles assez distinctes : les Slaves de l'est (Russes, Bulgares), les Slaves du sud-ouest (Illyriens, Serbes, Croates), les Slaves du nord-ouest (Lèches, Polonais, Tchèques, Slovaques). Les différences de dialecte qu'on remarque entre ces familles n'empêchaient pas à l'origine une parfaite communauté d'habitudes. Il fallut les violentes secousses de l'invasion d'Attila pour faire sortir cette grande race agricole de sa paisible obscurité. Ce furent surtout les Slaves de l'ouest, Tchèques et Illyriens, qui eurent à se débattre sous l'épée d'Attila, et qui, profitant de sa mort et de la dissolution de son empire, s'établirent désormais sur le sol qu'ils n'ont plus quitté. Quand les Slaves, après la grande inondation, chassèrent de Bohême les derniers débris des Marcomans, il paraît certain qu'ils ne venaient pas de l'Asie, mais de contrées toutes voisines, c'est-à-dire de ces terres situées au nord de la Thrace et qu'Hérodote a plusieurs fois décrites. César a peint les Gaulois, et Tacite les Germains : les Slaves n'ont pas eu dans l'antiquité un peintre aussi complet que ces grands maîtres ; mais le premier historien de la Grèce a donné sur certaines peuplades du nord de précieuses indications qui s'appliquent manifestement à eux. Tout ce tableau, chez l'historien de la Bohême, a l'attrait d'une œuvre bien composée et la vivacité d'une plaidoirie ; on aperçoit aisément la secrète inspiration de l'auteur et comme il est heureux de proclamer le droit de ses pères en retrouvant, bien avant le v[e] siècle, les traces de leur antique séjour au sein de l'Europe.

Il est bien prouvé que les Slaves occupèrent la Bohême

et la Moravie dès le milieu du ve siècle; mais à quelle époque s'y établit la tribu particulière des Tchèques, cette tribu qui a dominé bientôt tout ce pays, et dont le nom même a fini par se confondre avec le nom des Bohêmes? Ce fut, selon toute vraisemblance, dans la seconde moitié du même siècle. Ce nom de Tchèques était d'abord celui d'un chef guerrier. On ne connaît guère la vie de ce héros barbare; il est certain pourtant que la tradition a conservé sa mémoire et qu'elle le fait venir de l'antique pays des Serbes, la Chrowatie, située au nord des monts Carpathes. Tout ce qui restait des Boïens et des Marcomans, toutes ces peuplades que les flèches d'Attila avaient frappées au cœur, les Slaves mêmes qui s'étaient établis là après les commotions récentes, se soumirent sans peine au conquérant. Tchek avait les mâles vertus d'un fondateur d'empire. Sa domination se constitua rapidement, et tandis que d'autres États voisins, Gépides, Lombards, Rugiens, Hérules, disparaissaient au bout de quelques années ou se déplaçaient encore, les Tchèques jetaient de vigoureuses racines dans ce sol qu'ils ne devaient plus quitter. Un seul État fortement établi, celui des Thuringiens, qui les séparait à l'ouest du grand empire des Francs, leur causa dans l'origine de sérieuses inquiétudes: la haine des Thuringiens et des Tchèques est restée longtemps comme un souvenir dans les vieilles traditions de la Bohême. Heureusement pour les Tchèques, un siècle ne se passa pas avant que la puissance des Thuringiens fût abattue par les Francs à la bataille d'Unstrut (530). La Bohême était délivrée ainsi du seul

voisinage qui pût l'effrayer, car les Francs, bien autrement redoutables que les Thuringiens, mais dont l'esprit de conquête se tournait vers l'ouest et le sud, ne songeaient pas à étendre leurs envahissements du côté des populations slaves.

La Bohême courut bientôt de plus graves dangers. Un nouveau peuple asiatique, les Avars, se jette sur l'Europe en 558, attaque les tribus slaves établies autour de la mer Noire, les refoule vers le cours inférieur du Danube, puis, changeant de direction, marche vers l'ouest, traverse la Bohême le fer et le feu à la main, et va porter la guerre chez les Francs. Vaincus par Sigebert, roi d'Austrasie, les Avars se tournent vers le sud, et là, sous la conduite de Baïan[1], ils arrachent la Hongrie aux Gépides et subjuguent tout ce qui les environne. Presque tous les peuples slaves devinrent la proie du nouvel Attila; la Bohême se courba d'abord sous son joug, mais l'esprit de race opposait une invincible résistance à la domination des Avars, et après un demi-siècle de souffrances et de honte, un libérateur se leva du milieu des Tchèques.

Signalons ici ce grand nom disparu pendant des siècles et remis en pleine lumière par la science de M. Palacky: le libérateur des Tchèques s'appelait Samo. C'est lui qui eut l'honneur de porter les premiers coups à cet empire des Avars, si menaçant pour l'Europe. Les Avars res-

[1] Voyez dans la *Revue des Deux-Mondes* du 16 novembre 1854 le travail si remarquable de M. Amédée Thierry sur les conquêtes de Baian et l'établissement du second empire hunnique.

tèrent maîtres de la Hongrie ; la Moravie et la Bohême leur échappèrent pour toujours. Vainqueur de ces Barbares après quatre années de luttes sanglantes, Samo fut élu roi par les Tchèques. Ce Samo est un personnage extraordinaire et qui apparaît comme un météore au milieu des ténèbres. Il faut que la confusion des âges suivants ait été bien profonde pour que le souvenir d'un tel règne se soit effacé de si bonne heure. A travers l'obscurité qui couvre l'Europe orientale pendant le VIIe et le VIIIe siècle, on en chercherait vainement un vestige ; le plus ancien chroniqueur de ce pays, le naïf rapporteur des traditions populaires, Cosmas, n'en parle pas, et c'est seulement depuis le réveil des études nationales que Samo a repris sa place dans l'histoire de Bohême. Samo régna trente-cinq ans sur les Tchèques, et fonda le premier grand empire slave que nous offrent les annales de ces peuples : c'était la Bohême, on le pense bien, qui était le centre de cet empire. La domination de Samo s'étendait au sud jusqu'aux Alpes de Styrie, à l'est jusqu'aux Carpathes, au nord jusqu'à la Sprée. Il avait même reculé ses frontières du côté de l'ouest malgré le voisinage des Francs, et de là un choc inévitable. Le dernier chef puissant parmi les Mérovingiens, Dagobert, appela toute l'Austrasie aux armes ; Samo rassembla aussi ses forces pour une lutte décisive : la Slavie entière était debout. La rencontre eut lieu à Togast (aujourd'hui Taus), et la bataille, qui ne dura pas moins de trois jours, se termina par la victoire des Tchèques. Un des résultats du triomphe, ce fut un nouvel agrandissement de l'empire de Samo. Bien des

peuples de la famille slave, bien des duchés et des comtés soumis aux Francs ou aux Avars s'empressèrent de rendre hommage au vainqueur. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre à ses lois s'enfuyaient devant lui ; c'est ainsi que plusieurs tribus serbes, attachées à leur indépendance, abandonnèrent les contrées qu'elles habitaient aux bords de l'Oder et de la Vistule, et, traversant la Pannonie, allèrent chercher un refuge dans l'empire grec, où l'empereur Héraclius leur assigna des terres à cultiver.

Ce vaste empire slave, établi par le génie de Samo, a-t-il survécu à son glorieux fondateur? à quelle époque s'est-il dissous? à quelle époque les Tchèques sont-ils rentrés dans les limites de la Bohême? Il est impossible de répondre à ces questions. La période qui correspond à la décadence des Mérovingiens et à l'accroissement progressif des maires du palais est couverte en Bohême d'un voile épais et sombre que la critique moderne n'a pas encore soulevé. Depuis la mort de l'adversaire de Samo (638) jusqu'au couronnement de Charlemagne (800), l'histoire authentique disparaît pour faire place aux traditions légendaires.

De ce trésor de légendes, où la poésie et la réalité se confondent, M. Palacky a extrait avec beaucoup de pénétration et d'art des indications que la science doit recueillir. Après le vieux Tchek du ve siècle, le personnage dont la tradition a le mieux gardé le souvenir est un certain Krok, sans doute un des descendants de Samo, peut-être son successeur immédiat, car il vivait dans la seconde moitié du viie siècle; mais comment

la puissance de Samo s'était-elle amoindrie entre ses mains ? C'est ce que nulle indication ne peut faire conjecturer. La tradition le représente comme un riche et vénérable seigneur, un grand possesseur de fiefs, qui, renommé pour sa sagesse et sa probité, fut élevé à une sorte de magistrature supérieure par le peuple de Bohême. Krok laissa après lui trois filles, Kasa, Tèta et Libusa, dont il avait cultivé l'esprit avec la tendresse d'un père et la prévoyance d'un roi. Kasa était initiée aux mystères de la nature ; elle savait les forces cachées des éléments, elle connaissait les vertus des plantes et excellait dans l'art de guérir. Le peuple voyait en elle une magicienne, une fée bienfaisante, et la grotte où elle se retirait aux bords de la Mies, pour se livrer à ses studieuses recherches, est restée un objet de vénération. Tèta s'occupait des choses religieuses ; elle enseignait au peuple la nature des divinités qu'il adorait ; elle réglait le culte et les croyances. On voit encore aujourd'hui, non loin de la grotte de Kasa, un vieux château nommé Tètinn qui rappelle ce récit de la légende. La plus jeune enfin, Libusa, surpassait ses deux sœurs et par les dons du cœur et par les facultés de l'esprit. Elle semblait avoir hérité de toutes les vertus de son père. C'est à elle que le peuple assemblé remit le gouvernement de la Bohême. Libusa prit la direction des affaires publiques ; elle fut sage en ses desseins, équitable en ses arrêts, autant que ferme et prudente dans l'action. Chaste et gracieuse, vénérable et sympathique à tous, elle tenait une cour princière dans le château paternel de Wysehrad, occupée sans cesse de

faire droit à son peuple. Si quelque péril menaçait l'État, les trois sœurs se réunissaient à Wysehrad et se prêtaient mutuellement assistance.

Un jour cependant, deux jeunes seigneurs tchèques, à propos d'un procès d'héritage, ayant invoqué la justice de Libusa, celui que condamna la jeune fille s'oublia jusqu'à lui manquer de respect, jurant qu'il ne se soumettrait jamais aux décisions d'une femme. Bravée ainsi dans son autorité, Libusa songea d'abord aux intérêts de la Bohême; elle abdiqua son pouvoir et remit à la nation le soin de se choisir un chef. Le peuple lui renvoya ce choix à elle-même, en la priant de prendre un époux qui serait le souverain des Tchèques. Le choix de la jeune femme s'arrêta sur Prémysl, seigneur de Stadic. L'ambassade qui vint en grande pompe offrir au seigneur de Stadic la main de Libusa et la couronne ducale de Bohême le trouva dans son domaine, la main à la charrue, labourant lui-même le champ qui a conservé le nom de Kœnigsfeld. Prémysl accepta avec joie le bonheur dont il se sentait digne; il revêtit les insignes de son nouveau rang, monta à cheval, et partit au galop avec sa suite vers le château de la jeune souveraine.

Telle est la gracieuse légende de ce Prémysl qui tient en même temps une si grande place dans la réalité, puisque tous les souverains de Bohême, ducs, rois, empereurs d'Allemagne, sont ses enfants, et qu'il a fondé ainsi, comme on voit, la plus vieille famille royale de l'Europe. Contemporain de Pépin d'Héristal et de Charles Martel, Prémysl vivait au commencement du VIIIe siècle; sa descendance masculine, éteinte seulement

en 1306, à la mort de Wenceslas III, a donc occupé le trône de Bohême pendant près de six cents ans, et aujourd'hui encore les empereurs d'Autriche se rattachent par les femmes à l'époque de Libusa. Prémysl est pour les Tchèques un nom glorieux et cher à plus d'un titre. Malgré les fables de la tradition, il est impossible de méconnaître la place qu'il occupe dans l'histoire. Il a été le législateur de la Bohême; il a façonné au joug de la loi une nation encore barbare, et plusieurs des institutions qu'il a établies ont survécu au moyen âge; c'est aussi à Prémysl ou à la période qui porte son nom qu'il faut rapporter la fondation de la ville de Prague.

Les premiers *Prémyslides*, comme les appelle M. Palacky, ne sont guère connus que de nom. C'est Nezamysl, Wojen, Unislaw, Krezomysl, Neklan, et enfin Hostivit, père de Boriwoj, premier duc chrétien qui ait régné sur les Tchèques. A partir de cette date, nous quittons le terrain de la légende. Voici les deux apôtres de la Moravie et de la Bohême, les deux fils du patricien Léon de Thessalonique, saint Cyrille et saint Méthode: Cyrille, versé dans la connaissance des langues de l'Europe orientale; Méthode, moine et peintre, le plus habile peintre de son temps. Ce qu'ils furent tous deux pour la conversion des Slaves, celui-ci par son savoir philologique, celui-là par le prestige de ses tableaux, l'histoire religieuse en a conservé le souvenir. Saint Cyrille avait déjà porté le christianisme dans le sud de la Russie, et saint Méthode, frappant les imaginations par son hardi tableau du jugement dernier, venait de conquérir les Bulgares à l'église, quand ils pénétrèrent

chez les Tchèques. Merveilleux résultats de ces missions saintes ! en apprenant le christianisme aux Slaves, saint Cyrille leur apprend aussi leur langue ; il leur donne un alphabet qui exprime, qui dessine toutes les nuances de la prononciation avec une netteté et une précision admirables. Il commence même à traduire les livres saints dans la langue slave, comme l'évêque Ulphilas avait traduit la Bible pour les Goths. A l'origine de toutes les littératures modernes de l'Europe, on trouve toujours les livres saints traduits en langue vulgaire, comme pour nous rappeler que le christianisme est la base et le lien de la grande fédération européenne. On y trouve aussi, sous les traits d'une vierge ou d'une épouse, maintes apparitions lumineuses, surtout chez ces peuples du Nord, qui, ayant déjà le culte de la femme dans leurs traditions, allaient le développer encore sous l'influence des idées chrétiennes. Nous avons vu, à côté de Prémysl, la grâce mythologique de Libusa et de ses deux sœurs ; quelle grâce plus haute encore chez la femme de Boriwoj, chez cette sainte Ludmila, dont l'âme revivra bientôt dans son petit-fils, saint Wenceslas !

M. Palacky sait donner un vif attrait à ces tableaux ; il déroule avec art les événements de cette période confuse : la conversion des Tchèques au christianisme ; peu de temps après, l'invasion des Magyars et leur établissement en Hongrie, le plus grand malheur, — s'écrie l'auteur avec une tristesse expressive, — le plus grand malheur qui ait jamais frappé les Slaves ; puis les règnes des premiers ducs chrétiens, l'assassinat de

saint Wenceslas par Boleslas, son frère; les alternatives d'éclat et d'ombre, de grandeur et de faiblesse dans les destinées extérieures du pays; les jalousies et les hostilités de la race allemande à mesure que la Bohême se consolide; le développement de l'église, l'institution des évêchés, les fondations d'abbayes; puis encore les disputes intestines, les compétitions au trône, les petits-fils de Prémysl déchirant le sein de la patrie jusqu'au jour où Ottocar Ier relève la Bohême chancelante, et, par une politique aussi glorieuse qu'habile, fait admettre le vieux duché slave parmi les royautés de l'Europe.

On a remarqué souvent l'unité qui préside aux destinées générales de l'Europe. Malgré la diversité des races, il semble que ce soit, sous des noms différents, une seule et même histoire. Chaque peuple y conserve ses allures, et cependant, si l'on s'attache à l'ensemble des choses, ils suivent tous un même mouvement et subissent des transformations analogues. Ainsi, après les laborieux efforts qui remplissent l'enfance du monde moderne, tous les peuples de l'Europe, peuples de race romane et de race germanique, arrivent à une période d'éclat où l'inspiration particulière du pays et du temps le personnifie dans un grand règne; au nord et au midi, le XIIIe siècle est le siècle glorieux du moyen âge. L'histoire de la Bohême nous offre une nouvelle confirmation de ce fait. Ce qu'ont été saint Louis en France, Édouard Ier en Angleterre, Frédéric II en Allemagne, Alphonse X en Espagne et Innocent III dans la chair de saint Pierre, Prémysl-Ottocar II l'a été en Bohême

Quel éclat inattendu! Ottocar II n'était pas seulement roi de Bohême, il était duc d'Autriche, duc de Styrie et de Carinthie, margrave de Moravie et seigneur de Carniole. Son royaume s'étendait des monts Carpathes jusqu'à l'Adriatique. Vainqueur des Hongrois en maintes batailles, chef d'une croisade contre les païens de l'Esthonie et de la Courlande, il avait attiré les yeux de l'Europe. Les Tartares, émerveillés de sa valeur, l'avaient surnommé le *roi de fer*; il était le *roi d'or* pour tous ceux qui visitaient Prague et qui admiraient la splendeur de sa cour. Ajoutez à ces brillantes conquêtes les plus sérieuses réformes intérieures : c'est le moment où la bourgeoisie se constitue et devient, avec l'appui du souverain, une des forces morales de la nation. Ottocar aimait passionnément son pays. Quand s'ouvrit le long interrègne de l'empire, il refusa la couronne que lui offrait l'archevêque de Mayence; n'avait-il pas assez de graves affaires à régler dans son héritage agrandi? La race slave ne se sentait pas encore en mesure d'aspirer au gouvernement de l'Allemagne, il lui suffisait d'assurer ses conquêtes.

Le tableau de ce grand règne a vraiment sous la plume de l'auteur une sorte de majesté épique. Et quel dramatique intérêt quand toute cette puissance s'écroule! Après ces vingt-deux ans d'anarchie qu'on appelle le grand interrègne, l'Allemagne s'était enfin donné un chef; Rodolphe de Habsbourg venait de s'asseoir sur le trône de Frédéric Barberousse, et sa première pensée fut d'arracher à Ottocar toutes ses conquêtes allemandes. La lutte fut longue et sanglante.

Vaincu, dépouillé, réduit à d'humiliantes concessions, Ottocar tenta une dernière fois la fortune des armes. La Bohême se leva tout entière, à l'exception de quelques traîtres. La bataille eut lieu en Autriche, non loin du Danube, à Jedenspeugen, — une de ces terribles batailles où toutes les passions patriotiques sont en jeu; les Hongrois, soumis naguère par Ottocar, prenaient leur revanche sous le drapeau des Allemands. Le vieux roi n'eut pas la douleur de rentrer à Prague avec les débris de son héroïque phalange et d'avoir à subir encore les outrages de Rodolphe; il tomba noblement dans la mêlée.

Ottocar II, dans cette brillante peinture de M. Palacký, ne nous apparaît pas comme un conquérant tour à tour couronné et trahi par la fortune ; il avait le goût des travaux de la paix. Si la Bohême n'a pas joui longtemps du prix de ses victoires, l'influence de ses réformes et de ses institutions a été un bienfait durable. Il avait toutes les vertus d'un souverain du moyen âge ; pieux, dévoué, chevaleresque, il aimait les sciences et les arts. La littérature nationale prit un grand essor sous son règne. La race slave, grâce à ce chef glorieux, ne pouvait plus être dédaignée de ses voisins : par les œuvres de la civilisation comme par l'éclat des armes, elle avait hardiment marqué sa place au sein de l'empire. Dante a bien compris cela quand il nous montre Rodolphe de Habsbourg au purgatoire, assis entre Philippe le Bel et Ottocar. La vue du roi de France attriste l'empereur d'Allemagne, car Rodolphe n'a pas fait contre Philippe tout ce qu'il aurait dû

faire ; mais Ottocar est là pour diminuer ses remords et réconforter son âme, Ottocar qui lui rappelle la plus importante de ses victoires. Le poëte ajoute, à la gloire du vaillant burgrave de Bohême : « Son nom est Ottocar ; il était plus fort, même au berceau, que son fils Wenceslas avec toute sa barbe. »

> « Ottachero ebbe nome, e nelle fasce
> Fu meglio assai che Vincislao suo figlio
> Barbuto, cui lussuria et ed ozio pasce[1]. »

La mort de ce grand roi fut un coup terrible pour la Bohême. Rodolphe de Habsbourg était maître de de Prague. La veuve et le fils unique d'Ottocar, sous le masque d'une hospitalité perfide, étaient retenus captifs chez le margrave de Brandebourg, et pendant ce temps l'anarchie, la misère et la peste désolaient tout le pays. Il semblait que le royaume des Tchèques allait être rayé de la carte. Telle était cependant l'influence des institutions d'Ottocar, que tout bientôt fut rétabli dans l'ordre. Le souvenir du roi mort réveilla le patriotisme ; un courageux évêque prit le pouvoir en main, et quand le jeune Wenceslas II, mûri de bonne heure par l'infortune, put rentrer enfin dans ses États, il eut l'honneur d'en réparer les ruines à force de prudence et de dévouement.

Bien plus, une gloire nouvelle, achetée, il est vrai, par de cruelles souffrances, se prépare pour le royaume des Tchèques. Encore une courte période d'anarchie,

[1] Dante, *Purgat.*, cant. VII.

encore des catastrophes sanglantes, et quelques années après, cette couronne de l'empire qu'Ottocar II avait refusée, mais que l'orgueil slave ambitionnait, la Bohême la verra briller sur le front de ses souverains. Le petit-fils d'Ottocar, Wenceslas III, est assassiné en 1306, sans que ni le nom du meurtrier ni les motifs du crime aient jamais pu être découverts ; cette mystérieuse tragédie met fin à la lignée masculine des Prémysl, mais une femme reste encore, une sœur de la victime, la princesse Elisabeth, qui va épouser le fils du nouvel empereur d'Allemagne et recommencer pour son pays de glorieuses destinées. Je parle de ce Jean de Luxembourg, si connu sous le nom de Jean de Bohême. Ce mariage tout d'abord ne présagea rien de bon. Il n'était guère dévoué à son royaume slave, ce brillant seigneur de Luxembourg. Il eut maintes fois la pensée de l'échanger contre le Palatinat. Brave, élégant, somptueux, fou de chevalerie et d'aventures, il s'ennuyait à mourir dans sa ville de Prague. « Le fameux Jean de Bohême, dit très-bien M. Michelet, déclarait ne pouvoir vivre qu'à Paris, le séjour le plus chevaleresque du monde. Il voltigeait par toute l'Europe, mais revenait toujours à la cour du grand roi de France. Il y avait là une fête éternelle, toujours des joûtes, des tournois, la réalisation des romans de chevalerie, le roi Arthur et la Table-Ronde. » C'était là, il faut l'avouer, un singulier successeur d'Ottocar, et quand, après bien des années, le vieux roi, le vieux chevalier, quoique privé de la vue, vient jouer son rôle dans la brillante épopée de Froissard, et se faire tuer héroïquement à Crécy pour ce

pays de France qu'il avait tant aimé, la Bohême, en admirant sa mort, ne pouvait sentir bien vivement une telle perte. La Bohême cependant n'a pas le droit de regretter cet épisode de son histoire; sans parler de l'éclat que le brillant chevalier avait jeté sur son pays d'adoption, c'est au roi Jean que la Bohême doit le roi Charles Ier, qui sera bientôt Charles IV, empereur d'Allemagne.

Connaissez-vous dans l'histoire d'Allemagne un nom aussi décrié que le nom de l'empereur Charles IV? Il n'en est qu'un seul, je pense, qui soit placé plus bas: c'est celui de son fils Wenceslas. Toutes les chroniques du XIVe siècle, tous les historiens qui les répètent en Allemagne et en France, sont unanimes pour le charger d'opprobres. Lâche, rusé, sans foi, bassement égoïste, Charles IV a ruiné la Bohême afin d'acheter l'empire, et une fois maître du trône, il a ruiné l'empire pour relever la Bohême. Tel est à peu près le résumé des historiens allemands qui ont raconté l'histoire de sa vie. Ce jugement s'accrédite; Voltaire, à la suite de mille autres, le formule en quelques traits qui ne s'oublient pas, et Benjamin Constant s'écrie : Charles IV a obtenu l'empire comme un marchand et l'a gouverné en usurier. Lisez maintenant le volume que M. Palacky consacre à cet usurier, à ce voleur, à cet homme qui vendait les droits de l'empire, et qui détruisait par les plus lâches concessions au saint-siége les derniers vestiges de l'autorité impériale; ce n'est plus un Allemand qui parle, c'est l'organe des sentiments de la Bohême, et il semble que nous entrions dans un monde tout nou-

veau. A ce nom de Charles IV, M. Palacky s'émeut; aucun souvenir n'est demeuré plus populaire jusque chez les Tchèques d'aujourd'hui. Avec quelle tendresse, avec quelle reconnaissance l'historien nous dévoile le secret de cette popularité ! Écoutez ce portrait que je résume en peu de mots.

Charles IV a pris part, dès sa jeunesse, à la vie aventureuse de son père. Il a été élevé à Paris, il a servi sous les drapeaux de la France, il s'est battu à Crécy; mais il est Bohême de cœur et d'âme. Il ne songe guère aux tournois et à la chevalerie de la Table-Ronde; il faut qu'il soumette l'Allemagne aux descendants des Prémysl. Alors même qu'il monte sur le trône *électif* de l'empire, son royaume héréditaire est toujours l'objet de ses prédilections. Jamais le pays tchèque n'a eu de souverain plus dévoué. Il enrichit la Bohême bien plus que ne l'avait fait Ottocar; il lui donne la Silésie, les deux Lusaces et la Marche de Brandebourg, il lui donnera bientôt la Hongrie. La Bohême était devenue sous lui la grande puissance de l'Allemagne. Il voulait plus encore, il voulait faire de tous les États allemands une grande monarchie comme la monarchie française, et que la Bohême en fût le centre. Pour assurer la durée de son œuvre, il donna à l'empire une constitution plus précise, cette fameuse *bulle d'or*, qui réglait la succession au trône impérial et s'efforçait de prévenir la guerre et l'anarchie. En même temps il continuait d'agrandir la Bohême, afin que par sa puissance et sa richesse elle pût commander toujours le choix des électeurs, et devenir, comme l'Autriche plus tard, la dépositaire obligée

de la couronne. C'était Prague qui devait être la capitale de l'empire, et comme il prévoyait que les antipathies de race seraient un obstacle à ses desseins, il avait inséré dans la *bulle d'or* un article spécial qui mettait le slave et l'italien sur le même rang que la langue allemande. La suprématie de la Bohême était donc la préoccupation de toute sa vie. Il n'a pas réussi ; qu'importe ? Il a réussi du moins à faire de son cher royaume un foyer de lumière et de gloire. Savant lui-même, passionné pour les arts, versé dans toutes les langues de l'Europe, il comblait d'encouragements les écrivains et les artistes. Après l'université de Paris, il n'y avait pas d'école plus illustre au XIV[e] siècle que l'université de Prague ; d'elle aussi on aurait pu dire, en répétant les paroles d'un pape, qu'elle était « l'arbre de science dans le jardin du paradis, la lampe allumée dans la maison du Seigneur. » La sollicitude de Charles IV pour les travaux de l'esprit s'étendait au delà de ses frontières ; il salua un des premiers l'aurore charmante de la renaissance italienne, il protégea Pétrarque et Boccace. Le docte Marignola, qui revenait du fond de l'extrême Orient, fut chargé par lui, nous l'avons vu plus haut, de raconter l'histoire de Bohême. S'il n'y eut pas de Pétrarque dans la langue encore mal débrouillée des peuples slaves, ce n'est pas à l'empereur d'Allemagne qu'il faut en faire le reproche. Ce grand mouvement littéraire qui se déploya un siècle plus tard sous l'influence de Jean Huss et des controverses religieuses, il avait essayé de le faire naître, et dans un ordre d'idées tout différent, étant attaché par ses sincères croyances,

autant que par sa prudence politique, à la vieille tradition religieuse du moyen âge. Il aimait l'ordre avant toute chose, il avait le plus vif sentiment de la grandeur, et, encore une fois, malgré l'insuccès final de ses rêves, c'était là une belle période pour la Bohême, quand elle voyait un de ses enfants gouverner si habilement l'empire au milieu de l'affaissement général des contrées allemandes, et devenir par sa *bulle d'or* le législateur d'une anarchie séculaire.

Voilà certainement un des épisodes les plus instructifs, dans cette histoire toute remplie de révélations précieuses. M. Palacky a-t-il raison? Je ne sais. Il explique fort bien comment Charles IV devait déplaire aux Allemands; il cite les deux écrivains qui ont contribué, entre tous les autres, à déshonorer la mémoire du fils de Jean de Bohême : le premier est un chroniqueur du XIVe siècle, Mathias de Neuenbourg; le second, Olenschlager, est un historien du XVIIIe. Mathias de Neuenbourg a contre le roi des Tchèques toutes les passions d'une race ennemie; Olenschlager juge le souverain du moyen âge avec les exigences philosophiques d'un contemporain de Voltaire. Or, si l'on en croit M. Palacky, tous les historiens qui, dans ces derniers temps, ont eu à juger Charles IV, n'ont fait que répéter Olenschlager ou Mathias de Neuenbourg; Charles IV attend encore en Allemagne un biographe sincère et un juge impartial. Je n'ai pas qualité pour décider ces questions, il faudrait pouvoir confronter les documents tchèques avec les accusations des écrivains allemands; mais le jugement même de M. Palacky est

un fait qui doit être signalé à la science historique de notre âge. La Bohême entière, par un respect qui dure depuis cinq siècles, et l'historien des Tchèques, par ses éloquentes peintures, protestent contre un arrêt qu'ont rendu d'implacables ennemis. Que vous semble d'un tel incident? N'est-ce pas pour vous un trait de lumière? N'y a-t-il pas lieu, du moins, de réviser le procès?

Nous voici enfin à une époque décisive. Au XIII[e] siècle, avec Ottocar II, nous avons vu la Bohême sortir de ses frontières; avec Charles IV, elle est devenue le centre même de l'empire; le XV[e] siècle commence, elle va maintenant se révéler à toute l'Europe et donner le signal des révolutions modernes.

L'histoire de Jean Huss et de la guerre des hussites est traitée par M. Palacky avec un soin spécial. Ce sont encore des rois de Bohême, les deux fils de Charles IV, Wenceslas d'abord et Sigismond ensuite, qui président aux destinées de l'Allemagne et prennent part à la politique de l'Europe pendant cette redoutable crise. Le tableau du peintre serait-il exact, s'il n'embrassait à la fois et l'histoire particulière de la Bohême et le mouvement de l'Europe entière? M. Palacky n'a pas manqué à sa tâche. Le règne si mal connu de Wenceslas IV[1]

[1] La plupart des historiens, en France et en Allemagne, l'appellent Wenceslas VI; c'est qu'ils comptent parmi les rois Wenceslas I[er] (saint Wenceslas) et Wenceslas II, qui vécurent, l'un au X[e] siècle, l'autre au XII[e], et ne furent en réalité que des ducs de Bohême. Le premier Wenceslas qui ait eu le titre de roi est Charles-Wenceslas, dit Wenceslas I[er], fils d'Ottocar I[er] et père

nous apparaît ici sous une lumière inattendue. Quelle odieuse figure que celle de ce Wenceslas, si l'on ajoute foi aux récits germaniques! M. Palacky ne va pas jusqu'à adopter l'opinion d'un savant bohême du XVII[e] siècle, Thomasius, qui place Wenceslas IV au rang des martyrs; il interprète seulement avec beaucoup d'érudition et de finesse les contradictions de ce règne si difficile à connaître. Le rôle de Wenceslas dans le grand schisme de l'Eglise, l'attitude qu'il garde entre les rois de France et d'Angleterre pendant cette guerre qui durera plus d'un siècle, ses intentions élevées, ses irrésolutions, son indolence, l'appui qu'il donne d'abord à Jean Huss et qu'il lui retirera bientôt, tout cela s'explique naturellement dans une narration attrayante et lucide. Un des patriotes de l'école de Pétrarque, Antoine de Lémaco, écrivait de Vérone à Wenceslas en 1382 pour stimuler son insouciance: « Quoi! un antipape s'est levé! Louis d'Anjou, qui le soutient, a mis la main sur l'Italie! et pendant ce temps-là, au lieu de déployer toutes les forces de la Bohême et de l'empire, tu passes ton temps à chasser les bêtes fauves des forêts! *Non decet herclè, ut apud latinos fama vulgatur, sylvestres adversus feras et aves te noctes et dies pueriliter terere; hominibus, non bestiis, præfectus es.* » Hélas! d'autres difficultés plus pressantes vont exiger de lui

d'Ottocar II; puis vient Wenceslas II, fils d'Ottocar II, et Wenceslas III, en qui s'éteint la dynastie des Prémysl. Wenceslas, fils de Charles IV et petit-fils de Jean de Bohême, doit donc s'appeler Wenceslas IV.

une résolution d'esprit qu'il n'a pas. L'anarchie est partout : l'empire ne reconnaît plus de chef, et la féodalité, abattue par Ottocar II, ébranle le trône de Bohême. Sans pouvoir réel en Allemagne, Wenceslas pense un instant à abdiquer la couronne impériale. Le lendemain, ce sont les seigneurs de Bohême qui se révoltent contre lui : arrêté sur une grande route, à quelques milles de Prague, un jour qu'il se promenait à cheval avec ses courtisans, il est jeté en prison, où il passe plusieurs mois. Quelque temps encore, et nous le verrons captif une seconde fois aux mains du duc d'Autriche. Sombre, irrité, en proie au sentiment de sa faiblesse et de sa honte, Wenceslas demande des consolations à l'ivresse. La postérité l'a appelé Wenceslas l'Ivrogne; des écrivains allemands et italiens, reproduits par tous les historiens de l'Europe, le représentent comme un Néron, un Héliogabale, et il n'y a pas d'accusations infâmes, — pillages, violences, assassinats, raffinements de débauches et de cruautés, — qu'on ne fasse peser sur cette mémoire maudite; M. Palacky en fait surtout un prince faible qui succomba sous un fardeau trop lourd.

Je voudrais seulement que M. Palacky expliquât d'une façon plus nette comment s'est formé sur Wenceslas IV le jugement qu'il combat. Si ce portrait est fidèle, c'est encore la haine des Allemands contre les Slaves de Bohême qui a inspiré les historiens : ne fallait-il pas suivre, pièces en main, le travail croissant de la calomnie? ne fallait-il pas démasquer et flétrir les faux témoins? Quand on compare ce règne de Wences-

las, tel que M. Palacky le raconte, à cette abominable biographie que nous a transmise la tradition, on ne peut croire qu'il s'agisse du même personnage. Pour établir avec autorité une opinion si hardiment nouvelle, ce n'est pas assez de consulter les documents inédits et de les interpréter loyalement, il faut discuter aussi et ruiner de fond en comble les témoignages contraires. Les Allemands ont jugé Wenceslas IV avec la haine implacable qu'ils ont vouée à ces rois de Bohême devenus empereurs d'Allemagne. Sommes-nous sûrs que M. Palacky n'apporte pas dans sa réhabilitation de *l'Ivrogne* un parti pris involontaire et la sincère passion du patriote?

Quelle que soit d'ailleurs la vérité sur Wenceslas, il est trop évident que la révolution religieuse commencée par Jean Huss en aurait déconcerté de plus résolus et de plus habiles. Que devenaient les plans de Charles IV en présence de ces innovations hardies qui présageaient la rupture de la Bohême avec l'Allemagne? M. Palacky fait connaître cette étonnante entreprise dans ses détails les plus intimes. Les prédécesseurs de Jean Huss, Konrad Waldhauser, Milic de Kremsier, Mathias de Janow, nous révèlent l'agitation de l'église de Prague, et, lorsque les deux réformateurs paraissent, lorsque Jean Huss et son disciple Jérôme donnent une formule plus précise aux plaintes et aux aspirations des chrétiens de la Bohême, nous comprenons le sens et la portée de la révolution qui se prépare. On a cru, comme il s'agit d'un peuple slave, que Jean Huss obéissait, sans le savoir, aux influences du schisme

grec; il n'en est rien. La doctrine de Jean Huss est un protestantisme anticipé; Jean Huss est un disciple de Wiclef et un précurseur de Luther.

A côté de ces rapports manifestes, il y a sans doute bien des différences; demandez-en le détail à la savante narration de M. Palacky. Le scrupuleux historien n'avance rien sans preuves, et l'on peut se fier ici à l'impartialité de son tableau. J'y souhaiterais seulement plus de mouvement et de vie; ce réveil énergique de la foi primitive, cette forte et douce figure du théologien tchèque, ces terribles scènes du concile de Constance exigeaient un dessin plus net et de plus vigoureuses couleurs. J'adresserai surtout ce reproche aux deux derniers volumes, qui retracent la guerre des hussites. Artiste si vrai et si habile quand il veut se donner la peine de peindre, M. Palacky s'est résigné ici au rôle de rapporteur érudit. Il suit les hussites dans leurs progrès de chaque jour; il montre clairement les trois périodes de la guerre et les trois esprits qui se succèdent tour à tour, d'abord le mouvement spécialement religieux avec Jean Huss, le mouvement national avec Ziska, et enfin le mouvement révolutionnaire avec les fanatiques dont Ziska lui-même n'était pas maître; il déroule avec une minutieuse attention toutes les vicissitudes de la lutte. La situation des partis, les doctrines spéciales des thaborites, des calixtins, des orébites, le rôle des villes et des campagnes, les noms des moindres chefs, les plus petits incidents, conférences, discours, répliques, marches et contre-marches des armées aux prises, rien n'est oublié dans cette laborieuse

enquête. Certes, tous les éléments de la vérité sont là; mais où est la vérité elle-même? où est le vivant tableau du drame? où est ce Ziska qui soufflait à son peuple ses formidables colères? où sont ces siéges, ces prises de villes, ces grandes batailles, ces prédications enthousiastes, ces religieuses ferveurs de la foi mêlées à toutes les horreurs de la guerre? L'Europe, disait Sylvius Æneas, n'a pas vu, depuis bien longtemps, une tragédie comparable aux tragédies de la Bohême : c'est cette tragédie du xv[e] siècle que le savant historien a négligé de mettre sous nos yeux dans sa sauvage grandeur.

Je crois comprendre le sentiment qui affaiblit ici le talent du peintre; M. Palacky est triste. Encore plus patriote que chrétien libéral, plus dévoué à la fortune de la Bohême qu'au succès des réformes de Jean Huss et de Ziska, il sait que cette guerre est fatale et qu'elle commencera la décadence politique de son pays. Pourquoi s'attrister? dira-t-on. N'était-ce pas là une tâche glorieuse? La Bohême n'a-t-elle pas eu l'honneur de donner le signal des réformes religieuses et de l'établissement des nationalités, deux idées qui sont le fondement même du monde moderne? Rare honneur, s'écrie M. Palacky, rare et singulier mérite d'avoir ainsi travaillé pour l'humanité tout entière, mais au prix de quelles douleurs, hélas! au prix de quels sacrifices! « Un des plus cruels affronts que nous ait valus cette lutte, ce fut la longue haine soulevée contre nous dans toutes les contrées de l'Occident. La Bohême s'est levée un siècle trop tôt; les peuples qui devaient recueillir son exemple ont commencé par la maudire. Je ne parle

pas des Allemands, dont les antipathies remontent à des temps plus anciens; mais les Français mêmes ont montré assez durement quelles passions les animaient, en donnant le nom de bohémiens à la classe d'hommes la plus méprisée qu'il y eût alors dans leur pays. Un Tchèque, au xv[e] siècle, pouvait-il voyager en Europe? Aucun seuil ne s'ouvrait devant lui. Un bohémien, un mécréant sans foi ni loi, c'était même chose aux yeux de la chrétienté. » Quant à ces merveilleux projets qui avaient flatté le patriotisme de Charles IV, ils s'étaient évanouis pour toujours. Lorsque l'empire, à la fin du xv[e] siècle, fut constitué sur de nouvelles bases, cette transformation se fit surtout à la suite et à l'occasion de la guerre des hussites; on comprend qu'elle n'ait pu s'accomplir au profit des concitoyens de Ziska. Ainsi, des trois souverains de la Bohême qui avaient occupé le trône de l'empire d'Allemagne, le premier avait conçu pour son pays de grands et audacieux projets; les deux autres, ses deux fils, Wenceslas et Sigismond, déroutés par une révolution inattendue et incapables d'une politique sérieuse, avaient laissé crouler les assises du brillant édifice.

Cette période si décisive dans l'histoire de la Bohême, comment s'étonner que M. Palacky la soumette à une minutieuse enquête, et qu'il songe plus au nombre et à l'exactitude des renseignements qu'à la dramatique beauté de son tableau? Au moins, si l'art est absent, la science est pleine de richesses. Que de lumières, que de précieux détails inconnus jusqu'ici! Comme le concile de Bâle, espèce de réparation du concile de Constance,

est expliqué dans ses mystères ! Et enfin quelle façon ingénieuse de comprendre et de juger le règne de l'empereur Sigismond ! L'enthousiasme n'était pas nécessaire ici ; la tristesse même du patriote devait aiguiser la sagacité de son intelligence, et M. Palacky, admirateur si passionné de Charles IV, juge si indulgent de Wenceslas, est certainement dans le vrai quand il se contente d'emprunter le portrait de Sigismond aux mémoires de Sylvius Æneas. Ce portrait, tracé d'une plume si spirituelle par celui qui devait être bientôt le pape Pie II, se termine par ces mots où se peint bien l'étrange légèreté du roi de Bohême : « Un jour qu'il était à Rome, auprès du pape Eugène IV : Très-saint père, lui dit-il, il y a trois choses où nous différons absolument. Vous dormez la grasse matinée ; moi, je me lève avant le jour. Vous ne buvez que de l'eau ; moi, je ne bois que du vin. Vous fuyez les femmes ; moi, je les poursuis. Mais il y a trois choses aussi qui me sont communes avec vous. Vous prodiguez vos richesses ; moi, je ne sais rien garder. Vous avez de mauvaises mains ; moi, j'ai de mauvais pieds. Vous ruinez l'Église ; moi, je ruine l'empire. » L'homme qui parlait si gaiement de sa funeste action sur les affaires d'Allemagne, c'était celui qui avait attiré Jean Huss au concile de Constance, en lui donnant un sauf-conduit, celui qui avait provoqué sa condamnation et son supplice, celui qui avait irrité la colère vengeresse de Ziska, et amené par là cette longue guerre des hussites, la gloire et le tourment de la Bohême ! Avec lui finit cette dynastie des Luxembourg qui avait failli assurer aux Tchèques la

suprématie politique au sein de l'empire. Le fils de Charles IV meurt sans laisser de fils, et son gendre, Albert d'Autriche, qui lui succède sur ces deux trônes, est le chef de la dynastie nouvelle sous laquelle périra l'indépendance nationale du pays des Prémysl.

III.

M. Palacky a bien des drames encore à raconter après cette date funeste. Les troubles du XVI[e] siècle, la soumission de la Bohême à l'Autriche, la guerre de trente ans, qui commence et qui finit à Prague, et qui n'est que la guerre des hussites sur un plus grand théâtre; l'odieuse tyrannie de Ferdinand II, la Bohême noyée dans le sang de ses enfants; la langue, les traditions, les souvenirs des ancêtres proscrits avec une cruauté impitoyable, et malgré tant de causes de ruine, l'esprit national persistant encore sous des formes différentes, et produisant, entre autres témoignages, la pieuse communauté des frères moraves, voilà la seconde partie du tableau que le savant historien doit dérouler devant nous. Telle qu'elle est toutefois, l'œuvre est assez complète aujourd'hui pour que nous puissions juger l'historien. J'ai signalé l'intérêt de ce beau travail, j'ai dit le mérite du savant, du narrateur et du peintre; que penser du publiciste et de ses patriotiques espérances?

L'histoire est une école sévère où se dissipent les illusions. Cette conscience des peuples, si on l'interroge avec franchise, ne donne que de mâles conseils; elle

oblige surtout les rêveurs à regarder la réalité en face. Après tant de luttes sanglantes et d'événements irrévocables, il est trop évident que le projet de Charles IV et de son fils Wenceslas ne serait plus qu'une chimère. S'il y a encore en Bohême de fanatiques patriotes qui n'ont pas perdu l'espoir de faire dominer la race slave en Allemagne, M. Palacky n'est pas de ceux-là.

Quelle peut être cependant la situation des Slaves et particulièrement des Tchèques, au sein de la monarchie autrichienne ? Qu'y a-t-il de sérieux et de fécond dans ce réveil de l'esprit national ? N'est-ce là qu'un enthousiasme passager, un souvenir des jours d'autrefois éveillé tout à coup au fond des cœurs, et qui doit s'évanouir comme un songe? ou bien cette forte race des Tchèques, la race des Ottocar, des Jean Huss et des Ziska a-t-elle encore assez de séve et de vitalité pour que ce mouvement qui l'anime aujourd'hui soit un mouvement durable? Oui, je le crois; je crois à la séve de cette race qui se réveille, je crois à la sincérité, à la persévérance de ses efforts ; je crois enfin que l'Autriche, quoi qu'il puisse arriver, sera toujours obligée de compter avec les réclamations de ses sujets slaves. Un soulèvement qui produit de pareils travaux n'a rien de commun avec ces fantaisies politiques nées du délire de la fièvre. Ce n'est pas un parti qui porte ici la parole, c'est un peuple. Qu'on rappelle tant qu'on voudra l'espèce d'éclipse qu'a subie la nationalité tchèque depuis cent cinquante ans ; l'esprit tchèque n'était pas détruit, il sommeillait dans l'ombre, et aux premiers rayons de soleil, à la première aube de la liberté moderne, il s'est

dressé sur son lit de misère avec une étonnante vigueur. La rénovation slave en Bohême a commencé en même temps que la révolution française. Timide et indécis d'abord, ce mouvement national a été s'accroissant toujours. Il grandit avec la restauration, il redouble de zèle et d'espérances après juillet 1830. Le fait même que nous avons sous les yeux ne parle-t-il pas assez haut? Ce peuple qui se choisit son historien, cette histoire écrite avec une ferveur si pieuse, cette tâche devenue comme un sacerdoce pour l'écrivain qu'on en charge, quel incident expressif en un pareil tableau ! M. Palacky accomplit deux œuvres à la fois; en racontant la Bohême du passé, il rend témoignage à la Bohême nouvelle.

Je crois donc à l'importance, à la légitimité, à la durée de ce mouvement national chez les petits-fils des Prémysl, mais je crois aussi que ce doit être pendant longtemps encore une insurrection littéraire et morale. Renouer les traditions rompues, restaurer les mœurs et le langage des ancêtres, entretenir dans les esprits le culte d'un passé chéri et le sentiment d'un droit imprescriptible, voilà votre tâche, si vous profitez des enseignements de l'histoire. M. Palacky l'a comprise de cette manière, et l'activité de son esprit ne s'est pas ralentie un seul jour. En même temps qu'il publiait son *Histoire de Bohême*, il était toujours le premier à l'œuvre dans les sociétés savantes et les recueils patriotiques. Il stimulait le zèle de ses amis, il donnait l'exhortation et l'exemple. Que de travaux, que de monographies outre celles que j'ai déjà citées! Ici, c'est un mémoire très-neuf et très-complet sur l'invasion des Mongols au

XIIe siècle ; là, ce sont des études sur la topographie slave, une restitution de cette vieille Bohême défigurée par les dénominations germaniques. Ce n'est pas dans des réunions secrètes, dans des conciliabules de conspirateurs, c'est publiquement, à la face du soleil, en présence de l'Autriche étonnée, que le vaillant chef accomplit sa croisade. Il sait que la science est ici le plus puissant auxiliaire du droit, et que les meilleures victoires dans une lutte comme celle-là sont les victoires que remporte l'esprit.

Un jour vint cependant où M. Palacky dut remplir son rôle sur le périlleux théâtre de l'action. La révolution de 1848 éclate, et l'Allemagne entière, saisie tout à coup de craintes et d'espérances confuses, est en proie à une agitation indicible. La Bohême est en feu comme l'Allemagne. Cette grande secousse de 1848 se prête trop bien aux revanches ou aux prétentions des races opprimées pour que les Tchèques n'en profitent pas ; toutes les haines, toutes les colères, toutes les ambitions patriotiques rallumées par un demi-siècle de propagande font explosion à la fois. L'Autriche, après sa révolution de mars, vient de se transformer en gouvernement constitutionnel, mais ce n'est pas là ce qu'il faut à la Bohême ; les Tchèques consentiront-ils à se perdre dans l'assemblée des chambres autrichiennes ? Non ; la Bohême veut un parlement à elle, un gouvernement à elle, un ministère responsable qui siégera, non à Vienne, mais à Prague, et ne s'occupera que des intérêts particuliers des Slaves. Or, le mouvement est si vif, la pétition si hautaine et si pressante, que l'em-

pereur Ferdinand essaie en vain d'y résister. Le 25 mars, il fait une réponse évasive; le 8 avril, il accorde aux Tchèques la base des réformes qu'ils réclament, et déjà les imaginations voient se relever le royaume des Ottocar.

Ce n'est pas tout. Tandis que ces transformations s'accomplissent en Bohême, et que les Tchèques victorieux y dominent le parti germanique, des prétentions contraires triomphent par toute l'Allemagne. A la première nouvelle des événements de Paris, quelques hommes résolus se réunissent à Heidelberg, et là, sans autre mandat que celui des périls publics, décrètent l'appel au peuple, nomment un comité provisoire de cinquante membres, et préparent l'élection d'un grand parlement national convoqué à Francfort. Toutes les royautés s'inclinent devant ce décret d'Heidelberg. Que fera l'Autriche en ces graves circonstances? Quel sera surtout le rôle de la Bohême? La Bohême ne veut pas que l'Autriche envoie ses députés à Francfort. Si l'Autriche, perdant son caractère distinct, comme le veulent les législateurs de Francfort, va se fondre dans l'unité de l'empire d'Allemagne, que restera-t-il aux Tchèques? Il faut que l'Autriche s'organise en dehors de cette menaçante unité, il faut qu'elle soit une confédération de peuples, — Allemands, Tchèques, Slovaques, Illyriens, — investis chacun de leurs droits et de leurs franchises. Tel est le système des Tchèques, et comme l'Autriche y trouve son compte, elle laisse grandir de jour en jour les prétentions de l'esprit slave. On vit alors des scènes terribles dans les rues de Prague :

Tchèques et Allemands ensanglantaient la ville; plus nombreux et surtout plus hardis, les Slaves faisaient peser une sorte de terreur sur les amis du parlement de Francfort, et lorsque les Allemands, tournant les yeux du côté de Vienne, adressaient au ministère des plaintes désespérées, ils s'apercevaient bien vite que le ministère en était médiocrement ému [1]. Encore une fois, pendant ces mois d'avril et de mai 1848, on dirait une tacite alliance de l'Autriche avec le soulèvement des Tchèques. Effrayée de la convocation du parlement de Francfort, l'Autriche trouve commode de se retrancher derrière les intérêts de ses populations slaves. L'alliance ne dure pas toutefois; l'ardeur des Bohêmes ne connaît plus de frein, les chefs ne sont plus maîtres de leurs soldats, les fureurs démagogiques se mêlent aux passions nationales, une insurrection éclate le 12 juin, insurrection toute révolutionnaire, avec un mélange de scènes grotesques et d'incidents terribles qui est en quelque sorte le signe particulier de ce temps-là, et ce mouvement patriotique, si noblement annoncé, va finir, comme une vulgaire émeute, sous le canon du prince Windischgraetz.

Pendant ces trois mois de luttes et de périls, la conduite de M. Palacky a été telle qu'on devait l'attendre de son intelligence et de son patriotisme. M. Palacky comprit un des premiers que l'existence de l'Autriche

[1] Voyez pour les détails de cette lutte dramatique le tableau qui en a été tracé dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. Alexandre Thomas : *la Praguerie de* 1848. (1er sept. 1848.)

était nécessaire aux intérêts des Slaves de Bohême. Au moment où tous les liens de l'empire semblaient à demi brisés, à l'heure où les Magyars commençaient à élever la voix, et où l'Italie frémissante secouait déjà son joug, les patriotes de Prague, dociles aux conseils de leur chef, s'attachaient plus ardemment que jamais à la cause de la monarchie autrichienne. Il fallait que ce fût une monarchie renouvelée, une monarchie libérale et ouverte au travail légitime de l'esprit de race; il fallait surtout que l'Autriche ne se laissât pas entraîner au sein de cette grande unité qui était le but de la révolution allemande.

Au premier appel des législateurs de Francfort, M. Palacky répond par une lettre qui est le plus franc et le plus loyal des manifestes. Le comité des cinquante, réuni à Francfort pour préparer la convocation du parlement national, avait cru devoir inviter M. Palacky à partager ses travaux. « Je vous remercie, messieurs, disait le publiciste bohême. On m'a souvent accusé d'être l'ennemi de l'Allemagne; l'appel que vous m'adressez aujourd'hui est pour moi une éclatante justification, et toutefois je ne puis y répondre, ni de ma personne, ni par l'envoi d'un délégué. Quel est le but de votre réunion? Vous voulez substituer le congrès des peuples allemands au congrès des souverains : noble tâche, mais plus je l'admire et la respecte, moins j'ai le droit d'y prendre part. Je ne suis pas Allemand, je suis un Slave de Bohême, et si la Bohême fait partie de de l'Allemagne, c'est seulement par l'entremise des royautés; jamais le peuple tchèque n'a rien eu de com-

mun avec la nation germanique. En second lieu, un des résultats de vos efforts, ce sera infailliblement d'affaiblir l'Autriche en tant que monarchie indépendante, bien plus, de la rendre impossible. Or l'indépendance et la force de l'Autriche ne sont pas seulement indispensables à mon peuple, elles intéressent l'Europe entière et la civilisation elle-même. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. Vous savez quelle est cette puissance colossale qui occupe tout l'orient de notre Europe; presque inattaquable sur son propre sol, on la voit déjà menacer la liberté du monde et tendre à la monarchie universelle. Cette monarchie universelle, bien qu'elle s'annonce au profit des peuples slaves, moi, Slave de cœur et d'âme, je la regarderais comme un mal effroyable, comme une calamité sans fin et sans mesure. Je passe en Allemagne pour l'ennemi des peuples germaniques; on dira de même en Russie que je suis l'ennemi des Russes. Que m'importe? Au-dessus des intérêts de race, j'ai toujours placé les intérêts de l'humanité et de la civilisation, et le simple projet d'une monarchie universelle exercée par les Russes n'a pas d'adversaire plus résolu que moi, non parce que ce serait une monarchie russe, mais parce que ce serait une monarchie universelle. Or, de tous les peuples situés au sud de l'Europe orientale, il n'en est pas un seul qui puisse résister à l'envahissement des Russes, si un lien vigoureux ne les réunit en faisceau. La grande artère de ces peuples, c'est le Danube; la puissance chargée de régir cette confédération ne saurait donc s'éloigner du Danube sans s'affaiblir elle-même et compromettre sa

tâche. En vérité, si l'Autriche n'existait pas, il faudrait la créer dans l'intérêt de l'Europe. Pour moi, quand je porte mes regards au delà des frontières de la Bohême, ce n'est pas Francfort, c'est Vienne qui m'attire; là seulement est le centre appelé à protéger le droit et l'indépendance de mon peuple. Ce centre, messieurs, votre politique tend à l'affaiblir et bientôt à l'annihiler. Vous voulez que Francfort soit la capitale de l'unité allemande, vous voulez que Vienne ne soit plus qu'une résidence provinciale, vous voulez plus encore peut-être, — et Dieu fasse que je me trompe! — vous songez à établir une république allemande. Si la forme républicaine convient ou ne convient pas à l'Allemagne, cette question-là n'est pas de ma compétence; mais la république en Autriche! c'est-à-dire une série de petites républiques, l'unité dissoute, les liens des peuples rompus, des fractions d'État indépendantes les unes des autres, sans force, sans protection!... Ah! messieurs, quel service rendu à l'ennemi qui nous menace! quelle tentation pour la Russie! »

Nobles et profondes paroles qui révèlent bien le double caractère de M. Palacky. Patriote ardent, ce n'est pas lui qui sacrifierait à ses rancunes la cause de la civilisation générale. Il avait pensé que la révolution de 1848 et la transformation inévitable de l'Autriche ouvriraient pour les races diverses abritées sous le trône des Habsbourg une ère de développements libres et de pacifique émulation. Certes, on pouvait le prévoir, la race tchèque avec tous les rameaux qu'elle se fût rattachés aurait acquis peu à peu la prééminence au sein de

l'empire; mais jamais les autres races, moins puissantes par la culture intellectuelle ou par le nombre, n'auraient subi la loi d'une majorité tyrannique. On n'aurait pas revu, dans cette Autriche ainsi reconstituée, l'oppression exercée par les Magyars sur les Serbes et les Croates de la Hongrie; aucun droit n'eût été méconnu, aucune nationalité étouffée, chaque peuple aurait conservé avec ses traditions et son langage les conditions de sa vitalité distincte. Tel était le programme du généreux publiciste et des amis qui le secondèrent pendant cette orageuse période. Il sembla un instant que ce beau rêve allait se réaliser. Le gouvernement autrichien, effrayé des desseins du comité de Francfort, s'abrita pendant quelques semaines sous le mouvement national des Tchèques. M. Palacky, après la révolution du 15 mai et avant la fuite de l'empereur, fut appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans ce ministère Pillersdorf qui fit de si honnêtes efforts pour conjurer la ruine de l'État. Heures d'illusion trop vite passées! La résistance des Allemands de la Bohême, l'exaspération des Tchèques, surtout l'explosion des folies démagogiques qui là aussi, comme en Hongrie, comme à Milan, arrêtaient le travail des idées et souillaient une grande cause, tout cela ajourna pour longtemps des espérances si belles. Ébranlée au nord et au midi, l'Autriche ramassait toutes ses forces, et le ministère Schwarzenberg, par sa constitution du 4 mars 1849, établissait une centralisation impérieuse qui ne laissait plus aucune place au développement des races. Le prince Schwarzenberg, avec

une sorte d'irritation hautaine, repoussait à la fois et le programme de Francfort et le programme de M. Palacky. La maison de Habsbourg ne voulait ni se perdre dans l'unité de l'empire germanique, ni se séparer de son passé pour former une monarchie slave; je suis l'Autriche, disait-elle, et je n'ai pas cessé d'être l'Allemagne.

Tout est-il donc perdu? Tant d'efforts, tant de travaux, un mouvement si vrai, si sincère, et entretenu depuis un demi-siècle, tout cela est-il vain? Non, rien n'est compromis. M. Palacky et ses amis ont repris leur œuvre interrompue; ils y ont retrouvé les mêmes sympathies et le même patriotique enthousiasme. Cet esprit national qui revit chez les Tchèques n'est pas le caprice d'une révolution d'un jour; une défaite d'un jour ne le détruira pas. Il n'y a là qu'une douloureuse épreuve qui peut devenir une leçon salutaire. En voyant M. Palacky dans sa retraite, étranger à toutes les choses politiques et plus dévoué que jamais aux études qui ont servi si puissamment le réveil de son peuple, les esprits impatients dont la démagogie a fait ses dupes comprennent mieux sans doute aujourd'hui les devoirs du vrai patriotisme. Ce peuple qui s'est retrouvé en se repliant sur lui-même, ce peuple qui a réveillé ses traditions et restauré l'idiome de ses pères, qu'il se révèle de plus en plus par les travaux de la paix; c'est là qu'est sa force et le gage de son triomphe.

Croit-on en effet qu'un gouvernement intelligent comme celui de l'Autriche régénérée puisse résister longtemps à cette conscience vivante de tout un peuple?

La crise immense qui tient le monde en suspens est favorable, si l'on y réfléchit bien, aux intérêts de ces populations slaves dont les Habsbourg ont reçu la tutelle. Quand on songe à la situation présente de l'Autriche, il est impossible de ne pas s'apercevoir que c'est à elle surtout de se mettre en garde contre la Russie. Ces belles paroles de M. Palacky que je citais tout à l'heure sont un hommage, à coup sûr, dont il lui est permis d'être fière, mais à la condition qu'elle en comprenne le sens et la portée. « Nous avons besoin du patronage de l'Autriche, » disent les Tchèques de Bohême. N'oubliez pas cependant que lorsqu'ils parlaient ainsi, ils venaient de conquérir une existence libre et distincte au sein de la monarchie autrichienne. Qu'arriverait-il si ce droit de vivre et de grandir, compromis par les fureurs démagogiques, et qu'une réaction nécessaire leur a repris un instant, leur était toujours et obstinément refusé? Entre Saint-Pétersbourg et Vienne, les Slaves opprimés n'hésiteraient pas. M. Palacky a beau s'écrier généreusement qu'il ne sacrifierait jamais la cause de la civilisation à ses rancunes patriotiques; comment exiger d'une race malheureuse et humiliée un désintéressement si magnanime? Chaque injustice exercée contre les Tchèques est une arme redoutable donnée à la propagande de l'esprit russe. Ce ne serait donc pas assez pour l'Autriche de s'allier plus résolûment avec les puissances occidentales et de déjouer par sa politique extérieure les projets de Pierre le Grand et de Catherine II; il faut que sa politique intérieure obéisse aux mêmes inspirations. Puisqu'elle n'a pas su

germaniser les Slaves, qu'elle se résigne à la pensée de les affranchir; elle n'a plus d'autre moyen de les soustraire aux séductions du panslavisme. Remis en possession de leur existence nationale et associés à la civilisation de l'Occident, les Tchèques de Bohême ne seraient plus tentés de se confondre avec les fils de Rurik; au contraire, le jour où tout espoir leur serait enlevé, le jour où la Russie seule leur apparaîtrait comme une puissance libératrice, ni l'autorité du gouvernement autrichien, ni les exhortations de M. Palacky ne pourraient opposer une digue au courant de l'opinion; le chef du peuple russe serait bientôt le suzerain de la Bohême.

Avril, 1855.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

PARIS. — IMP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

